LETTRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

RÉFORMATRICE DU CARMEL

TRADUITES

PAR LE

R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH

DES CARMES DÉCHAUSSÉS

Seconde édition corrigée et augmentée

TOME I



LIBRAIRIE PONTIFICALE
DE FRÉDÉRIC PUSTET
ROME, RATISBONNE, NEW-YORK, CINCINNATI

✠
J. M.

Fr. RAYNALDUS MARIA A Sto JUSTO

PRAEPOSITUS GENERALIS FRATRUM DISCALCEATORUM
ORDINIS BMÆ VIRG. MARIAE DE MONTE CARMELO
EJUSDEMQUE S. MONTIS PRIOR.

Opus, cui titulus, « *Lettres de Sainte Thérèse de Jésus, Réformatrice du Carmel, traduites par le R. P. Grégoire de Saint-Joseph, des Carmes Déchaussés, seconde édition, corrigée et augmentée* », licentiam quantum ad Nos attinet concedimus ut iterum typis edatur, servatis tamen de jure servandis.

In quorum fidem...

Datum Romæ, ex ædibus Nostris Generalitiis apud Sanctam Teresiam, die vero 5a Aprilis 1905.

Locus ✠ Sigilli

Fr. RAYNALDUS M.a A S. JUSTO
Praep. Glis.

Fr. ELIAS A MATRE MISERICORDIAE, *Secret.*

IMPRIMATUR

Fr. ALBERTUS LEPIDI, O. P., S. P. A. Magister.

—

IMPRIMATUR

JOSEPH CEPPETELLI, Patr. Const., Vicesgerens.

PRÉFACE.

Les *Lettres* de Sainte Thérèse que nous présentons au public se recommandent par elles-mêmes : elles forment comme le complément du livre de sa *Vie* et de celui des *Fondations*. Ce dernier, en particulier, malgré tout l'attrait qu'il comporte, ne saurait être bien compris sans leur concours.

Lorsqu'on lit son *Chemin de la Perfection* ou son *Château de l'âme*, on voit comment elle entendait la vertu, gravissait les divers états d'oraison et arrivait aux plus hauts sommets de l'union mystique ; on y trouve une doctrine sûre et céleste : l'Église l'a déclaré formellement ; mais celui qui ne lirait que ces ouvrages serait peut-être porté à croire que la séraphique vierge d'Avila, toute perdue dans l'extase et le ravissement, demeurait étrangère aux choses de ce monde, et que ses fondations elles-mêmes se sont réalisées comme par enchantement, tant les secours divins étaient abondants. Ils nous la montrent planant dans les hautes régions de la sainteté et luttant contre des courants élevés

au-dessus de terre. Ils ne nous la laissent pas voir dans le milieu où nous nous débattons nous-mêmes, c'est-à-dire dans les difficultés matérielles et les épreuves de chaque jour. Ses *Œuvres* proprement dites racontent surtout sa vie *intime*, sa vie avec Dieu; ses *Lettres*, sa vie extérieure et ses rapports avec les créatures; les premières sont connues depuis longtemps; les secondes le sont encore à peine; aussi, on n'a pu en faire tout le cas qu'elles méritent.

L'Espagne a attendu jusqu'à l'année 1657 pour publier seulement 65 Lettres, que M. Pellicot traduisit immédiatement en français. Son édition, qu'il ne put surveiller, parut en 1660, mais tronquée et incomplète. Dès l'année suivante, 1661, ces lacunes étaient réparées, et deux lettres inédites ajoutées au recueil.

Lorsque les Carmes déchaussés de la Congrégation d'Espagne eurent donné, en 1674, un volume de 107 nouvelles Lettres de la Sainte, le P. Pierre de la Mère de Dieu, des Carmes déchaussés de la Congrégation de Saint-Élie, en fit paraître à Lille, l'année 1698, une traduction dont on a peu parlé, malgré son mérite réel. Ce travail comprend deux tomes: le premier qui va de la 1re à la 48e Lettre; le second, de la 49e à la 107.e

Une autre traduction de ce volume faite dès 1696 par la Mère de Maupeou, (Thérèse de Saint-Joseph), prieure des Carmélites de Saint-Denis, qui mourut en 1727, est

publiée en 1748. Cette édition, attribuée [1] à dom La Taste, évêque de Bethléem, présente les Lettres d'après l'ordre chronologique. Chappe de Ligny donne en 1753 une nouvelle traduction du premier volume, et met, lui aussi, les Lettres dans l'ordre chronologique.

Les Carmes d'Espagne augmentèrent, en 1771, la collection des Lettres de deux volumes, l'un qui en contenait 82, et l'autre 77 avec 87 fragments.

M. l'abbé Migne est le premier qui les publia en français sous ce titre: *Lettres de Sainte Thérèse inconnues en France*,.. traduites et annotées par M. l'abbé Cénat de l'Herm...; elles faisaient suite aux *Œuvres complètes* de la Sainte et aux Lettres déjà parues. La première édition porte les dates de 1840-1845; la seconde, celles de 1859-1860; l'une et l'autre sont enrichies de trois lettres inédites. Ces éditions donnent la traduction de presque tous les textes de la Sainte que les éditeurs espagnols avaient fournis.

L'année 1861, le R. P. Marcel Bouix, de la Compagnie de Jésus, après avoir publié successivement en français la plupart des *Œuvres* de la Réformatrice, donne à son tour une traduction des *Lettres*, qui est moins complète cependant que celle dont nous venons

[1] Le volume que nous avons consulté à la Bibliothèque nationale de Paris ne porte point le nom de l'auteur; la préface même est sans signature.

de parler. La troisième et dernière édition porte la date de 1882; elle est augmentée de plusieurs lettres inédites tirées de l'ouvrage de M. de la Fuente.

Celui-ci avait publié, dès 1862, une édition espagnole considérablement augmentée. Sa dernière édition est de 1881 [1].

Comme on le voit par cet exposé rapide des principales éditions espagnoles et traductions françaises, ces Lettres ont mis du temps à sortir de l'obscurité; elles ne pouvaient donc introduire le lecteur dans l'intimité de la Réformatrice.

Heureusement, grâce à l'édition de M. de la Fuente, qui est venue combler des lacunes regrettables, nous pouvons désormais la suivre dans ses fondations, dans ses difficultés de chaque jour, dans ses démêlés soit avec les Carmes mitigés, soit avec des bienfaiteurs. Nous entendons les conseils qu'elle donne aux religieux, aux religieuses, aux supérieurs, aux confesseurs, aux évêques. Nous pénétrons ainsi dans sa vie mouvementée. Nous la voyons surveiller le développement de sa famille religieuse avec une sollicitude vraiment maternelle

[1] Notons en passant les diverses éditions espagnoles de Roca, y Cornet, y Rubio, *Barcelona* 1845, de Castro Palomino, *Madrid* 1852, qui sont la reproduction de celles des Carmes déchaussés, et celle de D. Pedro Garcia San Juan, *Madrid* 1871, qui est la reproduction de celle de M. de la Fuente, moins les notes.

et conserver, malgré les tempêtes, son âme dans la sérénité et la paix.

Ce n'est point de la direction qu'elle fait, sauf dans de rares exceptions. Elle répond généralement à des lettres d'affaires, et comme le courrier qui les lui a apportées doit repartir immédiatement, elle est pressée pour donner sa réponse. Aussi, ses Lettres sont presque toujours écrites à la hâte, et nullement préparées; elle ne prend même pas la peine de les relire, comme elle le déclare à son frère don Laurent [1]. Souvent elle les dicte à une religieuse qui lui sert de secrétaire; sa précipitation est telle qu'il lui arrive de se répéter.

Rien d'étonnant qu'il y ait ici et là du négligé dans sa correspondance [2]. Néanmoins, tout y est naturel, noble, gracieux [3]. Son style est aussi simple et aisé, quand

[1] La Sainte a dérogé quelquefois à cette coutume; lorsqu'elle écrivait une lettre importante, elle avait même soin d'en garder le double.

[2] Cfr. OBRAS DE SANTA TERESA, por don Vicente de la Fuente. T. I, *Preliminares,* § III. *Estilo y lenguage de* SANTA TERESA.

[3] Louis de Léon a dit d'elle à ce propos: " *Si je considère soit la manière de s'exprimer, soit la pureté et l'aisance du style, soit la grâce et l'harmonieuse disposition des mots, soit l'élégance simple qui nous plaît tant, je doute fort que d'autres écrits puissent être comparés aux siens dans notre langue castillane... Si l'on connaissait bien notre castillan, on verrait que celui de la Mère, (Thérèse de Jésus), est l'élégance même* ".

elle s'adresse à Philippe II ou aux princes de l'Église, que lorsqu'elle écrit à ses filles. Parfois, elle argumente avec toute la souplesse d'un rhéteur consommé; quelques-unes de ses Lettres sont de véritables chefs-d'œuvre à ce point de vue.

Elle nous trace des tableaux vivants des luttes qu'elle eut à soutenir de 1576 à 1580. Que d'avis elle donne aux Carmélites et aux Carmes de la Réforme! Que de conseils respectueux au P. Gratien! Que de craintes, que d'angoisses pour les uns et les autres! quelle sollicitude pour leur santé et leur vie! Quelle affection vraie pour ses filles! Comme elle les élève vers Dieu par un cri échappé du cœur, et souvent par une parole pleine de grâce!

Considérez-la recevant des provisions de Séville, admirant des fruits, réclamant de belles statues, exerçant à rire la petite Béla, invitant ses filles à composer quelques strophes à l'époque de Noël, embrassant doña Jeanne Dantisco à la porte du monastère de Saint-Joseph d'Avila, et vous direz que c'est vraiment là une Sainte que l'on aime à voir, à étudier, à invoquer.

Nulle part, mieux que dans ses Lettres, on ne trouvera le tableau complet de Sainte Thérèse. Nous ne craignons pas d'avancer que celui qui ne les aurait pas lues ne la connaîtrait que très imparfaitement.

Ce ne sont plus des avis généraux qu'elle donne

pour la conduite des âmes dans l'oraison, ou l'exercice de la vertu, ce sont des conseils pratiques qui visent une circonstance particulière. L affection qu'elle porte aux Carmélites et aux Carmes de la Réforme ne l'empêche pas de glisser discrètement un reproche, quand elle le juge convenable. Sa condescendance pour les imperfections inhérentes à l'humanité montre un esprit large qui n'a rien d'excessif; néanmoins, cet esprit large qu'elle veut voir en ses filles ne dégénère jamais en faiblesse.

Ses *Lettres* nous dévoilent mieux encore que ses autres *Œuvres* son bon sens, sa prudence et la sûreté de son coup d'œil. Selon sa propre expression, c'est une habile *remueuse d'affaires*. Elle n'est jamais prise au dépourvu et est toujours prête à faire face aux difficultés qui, d'ailleurs, ne lui sont pas épargnées par la Providence. Sans la moindre prétention de sa part, elle devient l'étonnement des savants, des docteurs, des évêques; elle rayonne autour d'elle autant par ses lumières que par sa sainteté.

Tandis son âme est élevée à la plus haute contemplation des mystères divins, elle ne néglige aucun des moyens humains qui doivent l'aider dans la réussite de ses entreprises. Elle attend tout du secours de Dieu; mais, ainsi qu'elle le dit, nous devons nous aider nous-mêmes.

Elle ne réussira pas toujours, comme dans la fon-

dation de Pastrana qu'elle dut abandonner, ou dans celle de Malagon qu'elle voulut transférer à Paracuellos, ou dans celle de Salamanque qui ne fut achevée que plusieurs années après sa mort, ou dans la réforme du monastère de Paterna, qui fut à peine inaugurée. Ces contretemps, loin de l'abattre, nous la montrent tantôt porsuivant son but avec patience, tantôt déployant son zèle, tantôt tournant les difficultés, mais profitant toujours des moindres occasions de réussir. Les Espagnols ont dit d'elle qu'elle aurait pu sans peine gouverner un royaume.

La Réforme du Carmel repose complètement sur elle. Après l'avoir inaugurée, elle en demeure l'âme et le pivot jusqu'à la dernière heure. Par ses Lettres, elle se tient en relation constante avec chaque monastère; elle conseille les supérieurs, les détourne d'un projet, les guide selon ses vues; elle intéresse à la Réforme de puissants protecteurs. Voilà pourquoi on a assuré que si la Réforme du Carmel avait été menée à bonne fin, on le devait aux Lettres de la Sainte [1]. Ces Let-

[1] Le docteur don Arturo Péralès Gutierrez, professeur à la Faculté de médicine de Grenade, et le docteur Fernando Segundo Brieva Salvatierra, professeur à la Faculté de philosophie et de lettres de la même ville, puis de Madrid, se sont efforcés, mais en vain, de la faire passer pour hystérique. Le bon sens a depuis longtemps fait justice de leur assertion; on n'admettra jamais qu'une femme en qui se trouvaient réu-

tres avec leurs fragments sont donc un monument qu'il convient de ne pas tenir enfoui plus longtemps.

Mais ici se pose une question. Pourquoi, dira-t-on, ne les a-t-on pas publiées plus tôt dans toute leur intégrité?

Cette question est trop légitime pour que nous ne nous empressions pas d'y satisfaire.

1. D'abord, il est certain que tous n'ont pas attaché une haute importance à certaines lettres. Le docteur Sobrino, par exemple, en remettant aux Carmélites déchaussées de Valladolid la magnifique collection des Lettres adressées par la Sainte à Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, disait: *Ces Lettres ne contiennent rien d'important au point de vue de l'histoire et de la doctrine.* On ne se doutait pas alors qu'elles devaient, une fois réunies aux autres et mises en ordre, former un tout magnifique et faire ressortir, aussi bien que le *Chemin de la Perfection* et le Livre des *Fondations*, la belle physionomie de Sainte Thérèse.

2. Nous n'avons pas toutes celles qui ont été adressées à Philippe II, au P. Bañès, au P. Pantoja, prieur de la Chartreuse de Séville, au P. Gaspar de Salasar. Où se trouvent encore celles qui ont été envoyées au

nies tant de qualités à un si haut degré puisse être assimilée aux hystériques, à l'esprit volage, à la volonté débile et changeante.

P. Barthélemy de Médina, dominicain, au P. Antoine de Jésus, au P. Grégoire de Nazianze, vicaire de Notre-Dame de Remèdes à Séville, à un grand nombre de Carmélites, au P. Pierre Hernandez, aux Pères Dominicains de Salamanque, aux deux nonces Mgr Hormanéto et Mgr Séga, au P. Jean de las Cuevas, à Anne Henriquez, à un très haut personnage de Rome, au P. Baltasar Alvarez, au P. Ange de Salasar, à Saint Jean de la Croix, au P. Jean del Aguila...? Cette dernière, en particulier, eût été intéressante à connaître, et peut-être sa publication eût épargné bien des discussions. Que sont devenues, enfin, une foule d'autres Lettres adressées aux Carmélites? Car si nous en jugeons par ce que la Sainte nous dit dans cette partie de sa correspondance dont nous sommes en possession, nous pouvons affirmer, sans témérité, que les trois quarts de ses Lettres sont perdues, ou du moins, n'ont pas encore été retrouvées. A notre avis, on doit légitimement déplorer cette perte, mais non récriminer sans cesse et uniquement contre les éditeurs, quand les destinataires des Lettres, qui étaient libres de les détruire en totalité ou en partie, ont, nous ne pouvons pas ne pas le reconnaître, usé de ce droit [1].

[1] Quelques-uns de leurs détracteurs, en falsifiant des textes déjà publiés, ou en omettant des documents connus par ailleurs, ne semblent pas à l'abri de tout reproche.

3. D'autres détenteurs des Lettres, les considérant à juste titre comme des reliques, craignaient de se les voir ravir et ne s'empressaient pas de les produire. Ils ne consentaient parfois qu'à en donner des copies; or ces copies étaient plus ou moins exactes et complètes; les éditeurs, devaient s'en contenter.

4. Parmi les fragments nouveaux, il y en a qui concernent les Carmes mitigés, les Franciscains, les Jésuites, les Carmes et Carmélites de la Réforme. Les éditeurs les ont connus, sinon en totalité, du moins en partie; ils ont pu se tromper en les omettant; mais n'ont-ils pas cru entrer dans les sentiments de la Sainte, qui, à coup sûr, n'aurait pas livré plusieurs de ses Lettres à la publicité, comme ses propres paroles en font foi? Les Lettres sont des confidences; et on peut dire dans l'intimité ce que l'on ne dira pas en public. Les fragments, où il est question de tierces personnes, ont donc été omis *pro bono pacis*, comme le lecteur pourra s'en convaincre.

5. Il y a enfin des fragments nouveaux qui étaient destinés à faire la lumière la plus vive sur la grande physionomie du P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu, l'ami et le confident par excellence de la Sainte. Nous n'avons nullement l'intention de prendre la défense de ceux qui les ont laissés dans l'oubli, ou dissimulés. Leur publication, nous en convenons aisément, était de nature à changer des opinions reçues depuis longtemps

et peut-être même à troubler momentanément la paix dans les monastères. Mais la vérité de l'histoire a des exigences spéciales, quand il s'agit de la réhabilitation d'un innocent [1].

C'est ce qui a été compris dès le milieu du XVIII[e] siècle. Le 23 juin 1757, le Très Révérend Père Paul de la Conception, général des Carmes déchaussés de la Congrégation d'Espagne, crut que le moment était venu de donner une édition complète des Lettres de la Sainte. Il chargea donc trois religieux éminents: le P. André de l'Incarnation, de la province de Saint-Joachim (Navarre), le P. Emmanuel de Sainte-Marie, de la province de Saint-Élie (Vieille Castille), et le Père Thomas d'Aquin, du couvent de Séville, d'en rechercher les autographes et d'en faire des copies exactes. Ces trois religieux étaient dignes à tous égards de la mission qui leur fut confiée. Leur travaux, conservés à la Bibliothèque nationale de Madrid, constituent incontestablement le plus beau monument littéraire et critique qui ait encore été élevé à la mémoire de la Sainte.

Hélas! pourquoi faut-il que quelques-uns de leurs manuscrits aient disparu? Un volume entier et environ la moitié d'un autre renfermant leurs corrections, ainsi

[1] Cfr. notre brochure: *Le P. Jérôme-Gratien et ses Juges,* où nous avons réuni de nombreux documents par la réhabilitation de sa mémoire.

qu'un cahier d'une dizaine de lettres inédites, n'ont pas été retrouvés. C'est peut-être une perte irréparable, vu qu'un grand nombre d'autographes de la Sainte sont eux-mêmes ou détériorés ou égarés.

Les correcteurs nous ont laissé des copies exactes, authentiques, faciles à lire, enrichies enfin de notes et de critiques très judicieuses. Ils ont établi l'ordre chronologique des Lettres que M. de la Fuente s'est contenté de suivre, et l'ont discuté. Ils ont indiqué l'endroit où se trouvaient les autographes, quand ils le connaissaient. Ils émettent, lorsque l'occasion s'en présente, des doutes sur une date, sur un mot, sur un fait, et réclament des recherches nouvelles à leurs confrères pour arriver à la certitude. Leurs travaux dénotent le soin scrupuleux et intelligent qu'ils ont apporté à s'acquitter de leur tâche.

Nous ne voulons pas nous étendre plus longuement sur la gloire qu'ils se sont acquise. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur à l'étude de M. de la Fuente dans ses *Préliminaires* aux Lettres de la Sainte et à la brochure : *A propos d'une récente préface*, publiée par le T. R. P. Albert du Saint-Sauveur, ex-provincial des Carmes déchaussés de la province d'Avignon.

Nous n'ajoutons qu'un mot. Si les travaux des correcteurs dont nous venons de parler et de ceux qui ont continué leur tâche n'ont pas été publiés plus tôt, il faut, comme le reconnaît M. de la Fuente lui-même, en attri-

buer la cause aux troubles qui ont agité l'Espagne et à l'expulsion des religieux.

Les Carmes déchaussés de la Congrégation d'Espagne ont donc pris l'initiative d'une édition complète des Lettres de Sainte Thérèse. Ils ont cru, au XVIIIe siècle, que l'heure était venue de donner intégralement le texte et la pensée de la Réformatrice du Carmel; leurs immenses travaux ne permettent pas d'en douter. Aujourd'hui que nous sommes à plus de trois cents ans des événements et des personnages dont il est question dans les fragments ajoutés, nous n'avons plus à craindre les susceptibilités de qui que ce soit. D'ailleurs, il y a bientôt cinquante ans que M. de la Fuente a publié sa première édition [1] d'après les manuscrits des trois correcteurs carmes. Si des plaintes légitimes se sont élevées contre quelques-unes de ses appréciations, on n'a jamais encore récriminé contre la publication elle-même des Lettres de la Sainte, malgré les fautes qui s'y rencontrent. Le savant éditeur a rendu justice aux travaux des correcteurs avec une loyauté qui l'honore. *Si son édition a quelque chose de bon*, dit-il, *c'est à eux qu'il le doit.*

Notre traduction est faite, ainsi que l'édition de M. de la Fuente, d'après les manuscrits des Pères Carmes Dé-

[1] Elle paraissait en 1862, à Madrid; la dernière parut en 1881.

chaussés qui se trouvent à la Bibliothèque nationale de Madrid. Le dernier éditeur espagnol a publié quelques Lettres dont les correcteurs n'avaient pas eu connaissance, comme l'avaient fait avant lui M. l'abbé Migne et le R. P. Bouix. Cette collection devait être encore augmentée. Nous devons ajouter que nous ne nous sommes pas contenté des copies des Pères correcteurs.

Nous avons parcouru une partie de l'Espagne et nous avons collationné les autographes que nous avons pu trouver. Malheureusement, depuis les travaux du P. Emmanuel, du P. André et du P. Thomas d'Aquin, un grand nombre d'autographes sont passés en des mains inconnues. D'autres, comme ceux qui étaient à la cathédrale de Tolède, ont été soustraits, ainsi que nous l'a raconté un vénérable chanoine de cette ville; ceux-ci sont détériorés par le temps; les caractères de ceux-là ont servi, par une dévotion mal comprise, à former le nom de *Thérèse de Jésus*. Il y a des fragments qui sont collés derrière un cadre [1]; d'autres ont été donnés à des bienfaiteurs, à des amis.

Nous pouvons nous rendre ce témoignage que nous n'avons rien négligé pour collationner les autographes.

[1] Ces détails prouvent que l'on n'attachait pas toujours l'importance qu'il fallait aux Lettres de la Sainte; mais de là à affirmer, comme quelques-uns ont cru pouvoir le faire, qu'une *main sacrilège* les a mutilées, il y a loin.

Et nous avons eu l'heureuse fortune d'en découvrir plusieurs d'inédits. Nous regrettons de n'avoir pu poursuivre nos investigations pour des raisons indépendantes de notre volonté. Mais nous pensons que de nouvelles recherches aboutiraient à de nouvelles découvertes.

Néanmoins, nous avons apporté notre petite pierre à l'édifice que, depuis si longtemps, l'on s'efforce d'élever à la gloire de notre Sainte Mère, Thérèse de Jésus.

Nous osons même avancer que, si la séraphique Vierge d'Avila était déjà bien connue en France, elle le sera davantage encore; cette traduction la montre sous un jour plus complet, et nous ne craignons pas de dire nouveau.

Une telle assertion peut paraître au premier abord hasardée, prétentieuse même. Nous engageons le lecteur à ne pas précipiter son jugement et à se rendre compte de notre travail. Il constatera alors que les historiens de la Sainte lui ont parfois prêté des intentions qu'elle n'avait pas et refusé des sentiments qu'elle avait. Il verra en elle une énergie dont on la savait capable, mais dont on aura plus d'exemples, une bonté et une indépendance qui feront resplendir davantage la noblesse de sa grande âme, une intelligence des hommes et des choses qui manifestera mieux la profondeur et la justesse de ses vues.

Tout ce que nous venons de dire démontre non seu-

lement l'importance, mais la nécessité de cette nouvelle traduction.

Sans doute, d'autres viendront après nous et ajouteront à leur tour des documents à ceux que nous publions. Nous aurons, du moins, contribué à faciliter leur tâche. Toutefois, c'est une vive consolation pour nous de présenter enfin une traduction qui puisse satisfaire, nous l'espérons, les désirs de tous les enfants et admirateurs de Sainte Thérèse de Jésus, une traduction fidèle et rigoureusement chronologique.

Nous sommes heureux, qu'on nous permette de le dire en terminant, de présenter ce travail à notre Sainte Mère en témoignage de notre amour filial.

Puisse cette traduction, que nous avons pu mener à bonne fin, grâce au précieux concours de plusieurs de nos confrères espagnols et français, contribuer à la gloire de la Réformatrice du Carmel!

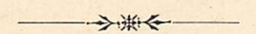
Fr. Grégoire de Saint-Joseph.

Notre première édition comprenait 438 Lettres et 16 Relations. Celle-ci contient 452 Lettres et 18 Relations, sans parler de beaucoup de corrections et additions qui ont été faites d'après les autographes que nous avons trouvés. Toutes ces améliorations seront indiquées au lecteur à leur endroit respectif.

LETTRES

DE

SAINTE THÉRÈSE



LETTRE I [1].

1561. 30 DÉCEMBRE. AVILA.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE, A LIMA.

Remerciements pour un envoi d'argent. Projet de la réforme du Carmel. Éloges d'Antoine Moran, de Marie et de Jeanne de Ahumada.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous ! *Amen!*

Que Dieu vous récompense de la sollicitude et de l' extrême diligence que vous avez apportées à nous secourir tous ! J'espère de Sa Majesté que vous aurez acquis par là un grand mérite à ses yeux. L'argent, je puis vous l'assurer, est arrivé si à propos à tous les destinataires que j'en ai éprouvé une joie très vive. A mon avis, c'est le Seigneur qui vous a inspiré de m'envoyer une telle somme. Car pour une pauvre

[1] Une partie de l'autographe se trouve au couvent des Carmélites de Sainte Anne, à Madrid.

petite religieuse comme moi, qui s'honore désormais, grâce à Dieu, de porter un habit rapiécé, j'avais déjà assez de ce que m'ont apporté Jean-Pierre de Espinosa et Varona, (c'est ainsi que s'appelle, je crois, l'autre marchand), pour me tirer d'embarras pendant plusieurs années.

Je vous ai déjà entretenu longuement d'une affaire que je n'ai pu éviter pour beaucoup de raisons, dont il n'y a pas lieu de parler dans une lettre, parce qu'elles m'ont été inspirées par Dieu même. Je dis seulement qu'aux yeux de personnes vraiment saintes et instruites, je suis obligée de me montrer courageuse et de ne rien omettre pour la réussite de ce projet. Il s'agit de fonder un monastère où il y aura seulement quinze [1] religieuses, sans que ce nombre puisse être dépassé. Elles devront vivre dans une très étroite clôture, d'où elles ne sortiront jamais ; elles ne verront personne que le voile baissé et seront bien établies dans l'oraison et la mortification, comme je vous l'ai déjà écrit tout au long. Je vous donnerai encore d'autres détails dans la lettre que je vous enverrai par Antoine Moran, quand il partira.

Mme doña Yomar qui vous écrit la lettre ci-jointe me prête son concours. Elle avait épousé François d'Avila, de la famille des Sobralejo, dont vous devez vous souvenir. Il y a neuf ans que son mari est mort, laissant un million de rente [2]. Outre le majorat de son mari, elle a encore par elle-même un majorat de sa propre famille. Veuve à vingt-cinq ans, elle ne s'est pas remariée ; elle s'est adonnée avec ferveur au ser-

[1] L'autographe porte *quinze* et non *treize*.
[2] Il s'agit d'un million de maravédis.

vice de Dieu et est très avancée dans la spiritualité. Depuis plus de quatre ans, j'ai lié avec elle une amitié plus étroite que si elle était ma propre sœur. Elle me vient en aide, puisqu'elle me donne une grande partie de ses revenus. Mais, en ce moment, elle est sans argent; aussi, pour tout ce qu'il y a à faire et pour l'achat de la maison, je dois m'en tirer seule avec l'aide de Dieu. On m'a donné à l'avance deux dots, et je les ai dépensées en achetant une maison secrètement. Toutefois, pour achever ce qui était nécessaire, je n'avais nulle ressource. J'ai mis toute ma confiance en Dieu; puisqu'Il veut cette œuvre, Il doit la mener à bonne fin. Je me suis donc entendue avec les ouvriers. Cela paraissait une folie. Et voilà que la divine Majesté s'en mêle et vous inspire l'idée de me venir en aide. Ce qui m'a le plus frappée, ce sont les quarante écus que vous avez ajoutés à la somme, et qui m'étaient bien nécessaires. Saint Joseph, qui doit être le Patron de ce monastère, a veillé, je pense, à ce qu'ils ne fissent pas défaut, et je sais que lui-même ne manquera pas de vous payer. Enfin, si la maison est pauvre et petite, elle a une belle vue et un vaste enclos; mais le travail n'est pas encore achevé.

On est allé à Rome pour les Bulles; car, bien que nous restions toujours dans le même ordre du Carmel, nous serons sous l'obéissance de l'évêque. J'espère en Dieu que ce sera pour sa plus grande gloire, s'Il veut faire réussir ce projet qui aboutira certainement, j'en ai la conviction. Les personnes qui doivent entrer dans ce monastère donneront les plus grands exemples de vertu: elles sont des modèles d'humilité, de pénitence et d'oraison. Veuillez recommander à Dieu notre af-

faire. Je pense qu'avec sa grâce tout sera terminé quand Antoine Moran partira.

Il est venu ici, et sa visite m'a bien consolée. C'est, ce me semble, un homme vraiment loyal, droit et très entendu. J'ai appris de lui toutes sortes de particularités sur vous. Et certes, une des plus grandes grâces que le Seigneur m'ait accordées, c'est qu'il ait fait comprendre la vanité du monde à mes frères, et que tous aspirent à une vie de calme. Je vois qu'ils suivent le chemin du ciel, et c'est là ce que je désirais le plus savoir, car jusqu'à ce moment, j'en étais toujours préoccupée. Gloire en soit rendue à l'Auteur de tout bien! Qu'Il daigne vous faire avancer sans cesse dans la vertu! Et puisqu'Il ne met pas de mesure dans la récompense, n'en mettez pas à son service. Au contraire, travaillons à réaliser, chaque jour, au moins un petit progrès et à grandir dans la ferveur; nous montrerons par là, comme cela d'ailleurs est vrai, que nous sommes toujours au milieu des combats, et qu'il ne doit y avoir ni repos, ni négligence tant que nous ne serons pas en possession de la victoire.

Tous ceux que vous aviez chargés d'apporter de l'argent ont été des hommes consciencieux; mais Antoine Moran l'emporte sur tous. Ainsi, il a vendu l'or plus cher et sans frais, comme vous le verrez, et, de plus, il est venu de Madrid, quoiqu'il ne fût pas bien, pour apporter lui-même l'argent; aujourd'hui néanmoins, il va mieux; ce n'était, d'ailleurs, qu'un accident. Mais je vois qu'il vous est très attaché. Il a apporté, en outre, l'argent de Varona; en un mot, il s'est acquitté de toutes vos commissions avec le plus grand soin. Il est venu en compagnie de Rodriguez et a bien rempli son mandat. Je le chargerai d'une lettre pour

vous; car peut-être partira-t-il le premier. Il m'a montré la lettre que vous lui aviez écrite. Soyez persuadé que tant de sollicitude pour moi n'est pas seulement, à mon avis du moins, un effet de votre vertu, mais aussi une disposition toute spéciale de Dieu.

Ma sœur, doña Marie [1], m'a envoyé hier la lettre ci-jointe. Elle m'écrira de nouveau quand on lui aura remis la somme que j'ai encore. Ce secours lui est arrivé fort à propos. C'est une bonne chrétienne, mais elle passe par beaucoup d'épreuves: ses enfants seraient ruinés si Jean de Ovalle [2] lui intentait un procès. Certainement, ce dernier n'a pas tous les droits qu'il s'imagine. Tout a été fort mal vendu: c'est une ruine. Cependant, Martin de Guzman [3] (que Dieu ait dans son ciel!) avait poursuivi son but et la justice lui avait donné raison, mais sans motif bien fondé. Ce qui m'indigne, c'est qu'on vienne maintenant réclamer ce que mon père (que Dieu ait en sa gloire!) a vendu. Quant aux autres biens de ma sœur doña Marie, ils étaient mal assurés. Dieu me délivre de ces questions d'intérêt, puisqu'on ne peut les poursuivre qu'en causant le plus grand chagrin à ses parents! Pourtant, les choses sont de telle sorte par ici que c'est une merveille de voir un père s'entendre avec son fils, et un frère, avec

[1] Afin que l'on puisse mieux connaître les personnages dont il est question dans cette lettre, nous dirons que Don Alphonse Sanchez de Cépéda, père de la Sainte, s'était marié deux fois: tout d'abord avec doña Catherine del Peso y Henao, et ensuite avec doña Béatrix d'Avila y Ahumada. De son premier mariage il eut trois enfants: Marie de Cépéda, Jean-Jérôme et Pierre, et du second il en eut neuf: Ferdinand, Rodrigue, Thérèse, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin et Jeanne.

[2] Mari de doña Jeanne, la plus jeune des sœurs de la sainte.

[3] Martin de Guzman y Barrientos, qui avait épousé doña Marie.

son frère. Aussi, je ne m'étonne point de tout ce qu'a fait Jean de Ovalle. Je trouve même qu'il a bien agi; il a consenti, en effet, pour l'amour de moi, à se désister momentanément. C'est une bonne nature; mais dans le cas présent, il ne faudrait pas s'y fier. Voilà pourquoi, lorsque vous lui enverrez les mille réaux, que ce soit à la condition qu'il s'engage par écrit à remettre cinq cents ducats à doña Marie, le jour où il recommencerait le procès.

Les maisons de Jean de Centura ne sont pas encore vendues; cependant, Martin de Guzman en avait touché trois cent mille maravédis; il est juste que cette somme revienne à Jean de Ovalle, qui, avec les mille écus [1] que vous lui enverrez, se tirera d'affaire et sortira de la gêne où il est. Il pourra alors vivre ici, où il s'est déjà établi. Sans ce secours, il lui serait impossible de s'y fixer; il ne pourrait y venir que de temps en temps, et encore, il y serait mal.

Il est très bien marié. Doña Jeanne est devenue, en effet, une femme si estimée, et elle est si méritante, que nous devons en bénir Dieu. C'est une âme angélique. Pour moi, je suis la plus misérable de vos sœurs, et vous ne devriez même pas me reconnaître pour telle, tant est grande ma malice. Je ne comprends pas comment vous m'aimez à ce point; je le dis en toute sincérité. Doña Jeanne a eu beaucoup d'épreuves, et elle les a courageusement supportées. Si vous pouviez, sans vous mettre dans la gêne, lui envoyer l'argent dont je viens de vous parler, veuillez le faire promptement, quand même ce serait peu à peu.

L'argent que vous avez envoyé a été distribué,

[1] La Sainte a mis, non plus *reales*, comme plus haut, mais *pesos*.

comme vous le verrez par les lettres ci-jointes. Toribia était déjà morte. Mais son mari a remis la somme à ses enfants. Ç'a été un grand bienfait pour eux, car ils sont pauvres. Les messes sont dites; quelques-unes même, ce me semble, l'étaient déjà avant l'arrivée de votre argent; elles ont été célébrées à l'intention que vous aviez indiquée et par les plus saints prêtres que j'aie pu trouver, par de vrais serviteurs de Dieu. J'ai été très édifiée de l'intention pour laquelle vous les faisiez célébrer.

Je suis en ce moment dans la maison de Mme doña Yomar [1], d'où j'expédie toutes ces affaires. C'est pour moi une consolation de me trouver avec des personnes qui me parlent de vous; je dis plus: je suis contente d'être ici. Le Provincial m'a commandé de venir comme compagne d'une fille de cette dame, religieuse de notre couvent, qui a obtenu d'aller chez elle. Je trouve beaucoup plus de liberté dans sa maison pour tout ce que je veux faire que dans celle de ma sœur. Nous ne parlons que de Dieu et nous vivons dans le plus grand recueillement. Je demeurerai près d'elle jusqu'à ce que l'obéissance en dispose autrement. Mais j'avoue que pour m'occuper de l'affaire dont j'ai parlé plus haut, il vaut mieux que je reste encore.

Parlons maintenant de Mme doña Jeanne [2], ma bien chère sœur. Si j'en parle en dernier lieu, elle ne tient pas cependant la dernière place dans mon affection. Je vous l'assure, je vous recommande tous les deux au Seigneur avec la même ferveur. Je baise ses mains mille fois pour les attentions dont elle me comble; je

[1] Grande amie et bienfaitrice de la Sainte.

[2] Jeanne de Fuentes y Guzman, femme de don Laurent.

ne sais comment la payer de retour, si ce n'est en demandant beaucoup de prières pour votre petit enfant. C'est ce que je fais. Un saint religieux déchaussé, le Père Pierre d'Alcantara [1], dont je vous ai parlé, va se charger de prier pour lui d'une manière toute spéciale, ainsi que les théatins [2] et d'autres personnes que Dieu exaucera. Plaise à Sa Majesté de le rendre plus parfait encore que ses parents! Ceux-ci sont vertueux, sans doute, mais je veux pour lui quelque chose de plus. Parlez-moi toujours de la joie et de la bonne harmonie qui règnent entre vous et votre femme, vous me ferez le plus grand plaisir.

Je vous enverrai, comme je vous l'ai déjà dit, par Antoine Moran, quand il partira, une copie des lettres exécutoires qui, paraît-il, sont pour le mieux. Je vais y apporter tous mes soins. Et si ces papiers viennent à se perdre en route, je vous en enverrai d'autres, jusqu'à ce que vous les receviez. S'ils n'ont pas été expédiés, c'est à cause du caprice d'une tierce personne dont il y est question et qui n'a pas voulu les donner. Voilà pourquoi je ne la nomme pas. On vous enverra, en outre, quelques reliques que j'ai et un reliquaire de peu de valeur. Je baise mille fois les mains de mon frère pour ce qu'il m'envoie. Si j'étais au temps où j'avais de l'or sur moi, je porterais envie à la statue qui est vraiment superbe. Plaise à Dieu de garder longtemps votre femme et vous-même à notre

[1] C'est jusqu'ici que va la partie de l'autographe qui se trouve chez les Carmélites du Couvent de Ste Anne, à Madrid.

Cf. l'éloge que la Sainte fait de St Pierre d'Alcantara aux chapitres XXX et XXXVI de sa *Vie*.

[2] On appelait ainsi, alors, les Pères de la Compagnie de Jésus. Cfr. La Fuente: *Cartas de S. Teresa*, éd. Rivadeneyra, Madrid. 1862.

affection! Qu'Il vous accorde à tous deux d'heureuses années! C'est demain la veille de l'année 1562.

Comme je suis restée longtemps avec Antoine Moran, j'ai commencé cette lettre un peu tard. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais il veut partir demain. Aussi, je vous écrirai de nouveau par l'intermédiaire de mon cher Jérôme de Cépéda. Et comme je dois le faire bientôt, je ne me préoccupe pas. Ayez toujours soin, au moins, de lire mes lettres.

J'ai veillé à employer de la bonne encre. Mais je vous écris d'une manière si précipitée, et, je vous le répète, il est si tard, que je n'ai pas le temps de me relire. Je me porte mieux que de coutume. Plaise à Dieu de vous donner la santé du corps et de l'âme que je vous désire! *Amen.*

Je n'écris pas à MM. Ferdinand et Pierre de Ahumada; le temps me manque. Mais je ne tarderai pas à le faire. Je vous annonce que plusieurs personnes très vertueuses, qui sont au courant de notre secret, je veux dire de notre affaire, ont regardé comme un miracle que vous m'ayez envoyé tant d'argent dans une telle circonstance. J'espère bien que si je venais à avoir besoin d'une autre somme, le Seigneur saurait, quand bien même vous ne le voudriez pas, vous incliner à venir à mon secours.

Votre très fidèle servante,

Doña Thérèse de AHUMADA.

LETTRE II [1].

DATE INCERTAINE [2]. AVILA.

A MONSIEUR VÉNÉGRILLO.

Blé reçu. Recommandation pour le paiement.

Monsieur Vénégrillo, ...amos Garcia a apporté les dix mesures de blé. Veuillez avoir l'obligeance de le payer, parce que je n'ai pas de quoi. Monsieur Martin de Guzman en sera content, et il vous remboursera. C'est ainsi que nous avons coutume de faire.

Fait ce 12 Août.

Doña Thérèse de AHUMADA.

Veuillez avoir l'obligeance de m'envoyer quelques petits pigeons.

[1] L'autographe se trouve chez les Carmélites de Calahorra. Voir le texte à la fin du volume.

[2] Nous plaçons ici le présent billet, parce que la signature et le *post-scriptum* semblent se rapporter au séjour de la Sainte au Couvent de l'Incarnation, à Avila.

LETTRE III.

1562. Juin. Tolède [1].

AU PÈRE PIERRE IBAÑEZ [2], DOMINICAIN, A AVILA

Elle lui remet le livre de sa *Vie* et le prie de l'envoyer à Jean d'Avila; elle se recommande a ses prières.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous ! *Amen !* Il ne serait pas mal de vous exposer dans tout son jour le service que vous m'avez demandé, afin de vous obliger à me recommander instamment à Notre-Seigneur. J'ai tant souffert à me voir dépeinte dans ce récit et à rappeler à mon souvenir les innombrables infidélités de ma vie, que j'en aurais le droit. Mais je puis le dire en toute vérité, il m'a été beaucoup plus pénible de raconter les faveurs dont le Seigneur m'a favorisée, que mes offenses contre Sa Majesté.

Je me suis conformée à ce que vous m'aviez demandé, en donnant de l'étendue à ma relation ; veuillez

[1] La nuit de Noël 1561, la sainte eut une vision où Notre-Seigneur lui montra pourquoi elle devait aller à Tolède, chez doña Louise de la Cerda. (Cfr. Chap. XXXIV de la *Vie* de la sainte). Elle resta, dit-elle, chez cette dame plus de six mois. (Cfr. Chapitre XXXV de la *Vie*), Elle était donc encore à Tolède quand elle écrivit cette lettre.

[2] Saint et savant religieux qui commanda à Ste Thérèse d'écrire sa *Vie* en 1561 ou 1562 et sut la diriger dans l'épreuve. La Ste nous a laissé de lui le plus bel éloge. Cf. *Vie* de la Sainte ch. XXXII.

de votre côté, accomplir ce que vous m'avez promis et déchirer ce qui ne vous paraîtra pas bien. Je n'avais pas encore achevé de relire cet écrit, quand on est venu le chercher de votre part. Sans doute, il y aura des choses qui seront mal exposées et d'autres qui seront répétées; j'ai eu si peu de temps que je ne pouvais même relire au fur et à mesure ce que j'écrivais. Je vous conjure donc de le corriger et de le faire copier dans le cas où on l'enverrait au Père Maître Avila, car on pourrait peut-être reconnaître mon écriture. Je désire ardemment qu'il le voie; c'est même dans ce but que je me suis mise à le composer, et s'il juge que je suis en bon chemin, j'en demeurerai vivement consolée.

Ma tâche est maintenant terminée. Pour vous, faites ce que vous croirez le plus à propos, mais considérez quelles obligations vous avez vis-à-vis de celle qui vous confie ainsi son âme. Toute ma vie, je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur. Veuillez donc vous hâter de servir Sa Majesté pour venir à mon secours. Vous verrez dans ce récit quel trésor on gagne quand on se donne tout entier, comme vous avez commencé de le faire, à Celui qui se donne à nous sans mesure aucune. Qu'Il soit béni à jamais! J'espère de sa miséricorde que nous nous verrons dans ce séjour où, vous et moi, nous pourrons contempler plus clairement les grandes faveurs dont Il nous a comblés et Le louer éternellement. *Amen.* † Ce livre a été terminé en juin 1562 [1].

[1] « Cette date s'entend de la première fois que la Mère Thérèse de Jésus écrivit ce récit, sans aucune distinction de chapitres. Elle fit ensuite cette copie, qui est augmentée de plusieurs faits arrivés après

LETTRE IV.

1563. 18 Avril. Avila.

A DON JEAN DE SAN CRISTOBAL, A AVILA.

Règlement d'une somme quelle lui doit.

Aujourd'hui, dimanche de Quasimodo de cette année 1563, a été réglée, entre Jean de San Cristobal et Thérèse de Jésus, la vente de cette maison attenante au pigeonnier pour le prix de cent ducats, libres de tous décimes et de tous droits. Le paiement doit se faire ainsi : dix mille marcs immédiatement, dix mille autres marcs pour la fête de la Pentecôte, et le reste, pour la fête de saint Jean de cette année.

En foi de quoi...

la date susdite; par exemple, la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, comme on peut le voir à la page 109. — Fr. Dominique Bañès ». *Note mise par le P. Bañes à la suite de cette lettre*, à la fin de l'autographe de la *Vie* de la Sainte.

LETTRE V [1].

1563. 7 Décembre. Avila.

A LA MUNICIPALITÉ D'AVILA.

Difficultés au sujet d'un ermitage au monastère de Saint-Joseph.

JÉSUS !

Très illustres Messieurs,

D'après les renseignements qui nous ont été fournis, nous ne portions aucun préjudice à l'aqueduc, en bâtissant ici nos petits ermitages dont la nécessité se faisait grandement sentir. Voilà pourquoi nous n'avons jamais pensé que vous seriez peinés de ces constructions. Vous l'avez constaté vous-mêmes, nous y allons uniquement pour louer Dieu ; nous y trouvons une solitude favorable à l'oraison, et nous avons un soin particulier d'y prier Notre-Seigneur qu'Il daigne conserver cette ville dans son service.

Mais puisque ces bâtisses vous déplaisent, ce dont nous sommes toutes affligées, nous vous supplions de venir les voir. Nous sommes prêtes à signer tous les contracts, traités, redevances que vos hommes de loi décideront ; vous vous assurerez de la sorte qu'il ne

[1] Nous publions le texte espagnol de cette lettre à la fin du volume. L'autographe qui est tout entier de la main de la sainte, se conserve religieusement au monastère des Carmélites de Médina del Campo.

vous arrivera jamais à l'avenir aucun dommage de notre part; telle a été toujours notre intention.

Si cependant cette proposition ne vous satisfait pas, bien volontiers nous détruirons ces bâtisses. Mais veuillez tout d'abord constater par vous-mêmes qu'elles ne causent aucun préjudice et nous sont très utiles. Nous préférons nous priver de toute la consolation que nous y trouvons plutôt que de vous déplaire. Toutefois, je l'avoue, il nous serait très pénible de sacrifier la joie que nous y goûtons, car elle est toute spirituelle.

Plaise à Notre-Seigneur de garder vos très illustres personnes et de vous conserver toujours dans son service! *Amen.*

Vos indignes servantes qui vous présentent tous leurs respects.

LES PAUVRES SŒURS DE SAINT-JOSEPH.

LETTRE VI.

1568. 18 MAI. MALAGON.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE [1].

Éloge de la ferveur des Carmélites de Malagon. Prière d'envoyer le livre de sa *Vie* à Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE SEIGNEURIE!

Je voudrais avoir un peu plus de temps pour vous écrire longuement. J'avais pensé l'avoir aujourd'hui, et j'avais attendu ce dernier jour, car je pars demain, 19 mai. Il y a eu tant à faire que les loisirs m'ont manqué. Je vous écrirai par le Père Paul Hernandez [2], dont je n'ai rien su, il est vrai, depuis son départ; mais je lui transmettrai vos commissions. Béni soit Notre-Seigneur de ce que vous avez accompli un si heureux voyage! Nous le lui avions bien demandé dans ce monastère. Plaise à Sa Majesté que tout le reste marche aussi bien!

Ma santé est bonne et mes rapports avec cette ville sont chaque jour meilleurs. Il en est de même de toutes les sœurs: il n'y a plus parmi elles aucun

[1] Doña Louise de la Cerda, sœur du duc de Médina Celi, et femme de don Arias Pardo qui la laissa veuve de bonne heure. Elle voua la plus profonde amitié à la Sainte et le plus complet dévouement à la Réforme. Elle fonda le monastère des Carmélites de Malagon.

[2] Saint religieux de la Compagnie de Jésus qui l'avait confessée à Tolède. Voir le chap. 15 des *Fondations*.

mécontentement et elles me donnent tous les jours une nouvelle joie. Je vous annonce que des quatre qui nous sont venues, trois sont élevées à une très haute oraison et ont même quelque chose de plus. Telle est leur vertu, que, malgré mon départ, elles ne manqueront pas, soyez-en bien assurée, à un seul point de perfection, surtout assistées comme elles le sont, par des personnes aussi saintes.... [1]. Plaise à Dieu de nous conserver de longues années un tel confesseur! Lui et le curé étant là, je puis partir sans aucun souci. Il vous présente ses respects. Je ne sais comment vous avez oublié de lui envoyer vos hommages. Mais je les lui ai présentés, en m'appuyant sur la recommandation que vous m'aviez déjà faite; nous lui devons tant.

Je ne puis pas comprendre pourquoi Votre Seigneurie a négligé d'envoyer promptement ma commission [2] au Père Maître Avila. Pour l'amour de Dieu, ne la retardez pas; expédiez-la immédiatement par un messager. On me dit qu'il n'y a pas plus d'une journée de marche. C'est une folie d'attendre Salazar [3]. S'il est recteur, il lui sera impossible de se rendre près de vous; à plus forte raison, ne pourra-t-il aller voir le Père Avila. Je vous supplie donc, si vous n'avez pas encore expédié mon message, de le faire immé-

[1] L'original étant détérioré, on n'a pu lire les sept ou huit lignes suivantes. Il y est vraisemblablement question d'un confesseur ou chapelain nommé Carleval. — *Note du Père* Antonio de San Joseph, éd. Madrid, 1771.

[2] Il s'agit de l'envoi du livre de sa *Vie* à Jean d'Avila l'apôtre de l'Andalousie, dont la réputation de savoir et de sainteté était parvenue à la Sainte.

[3] Le Père Salazar, recteur du collège de la Compagnie de Jésus, à Avila, qui fut son confesseur et lui demeura toujours dévoué.

diatement. Ce retard m'a vraiment causé de la peine. C'est le démon, ce me semble, qui en est la cause. Monsieur le licencié m'a bien contrariée, lui aussi. Je l'avais prévenu d'emporter ces papiers quand il partirait; je suis persuadée que le démon redoute que ce saint les voie; le motif, je l'ignore.... Je supplie donc Votre Seigneurie de les envoyer sans retard, et de faire ce que je vous ai conjurée d'accomplir à Tolède. Sachez que la chose est plus importante que vous ne pensez.

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

LETTRE VII.

1568. 27 Mai. Tolède.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE.

Encouragement dans les épreuves. L'administrateur Alphonse de Cabria et le chapelain Carleval. Fondation d'une petite école. Prière d'envoyer le livre de sa *Vie* à Jean d'Avila.

JÉSUS soit avec Votre Seigneurie!

Le licencié m'a remis un pli de vous aujourd'hui, fête de l'Ascension. Dès que j'ai su son arrivée, j'ai été très préoccupée jusqu'au moment où j'ai pu lire votre lettre. Je me demandais ce qu'elle pouvait contenir. Grâces soient rendues à Notre-Seigneur! vous allez bien, vous, M. don Juan [1] et tous ces chers messieurs.

[1] Fils de doña Louise.

Pour le reste, ne vous préoccupez nullement. Cependant, bien que je vous parle de la sorte, j'ai eu de la peine. Aussi, j'ai dit au licencié qu'il avait mal fait; il en est assez confus, ce semble; mais certainement il ne se comprend pas lui-même. D'un côté, il désire vous servir; il affirme qu'il vous est très dévoué, et c'est vrai. Mais d'un autre côté, il n'a pas l'énergie de réaliser ce qu'il veut. Il a, lui aussi, un peu de mélancolie, comme Alphonse de Cabria. Que les différences de situations sont donc grandes en ce monde! Le licencié pourrait vous servir et il ne le veut pas; et moi, qui aurais tant de plaisir à le faire, je ne le puis. Voilà les tribulations; et il y en a de plus pénibles encore, par lesquelles les mortels doivent passer; malgré cela, nous ne pouvons arriver à comprendre ce qu'est le monde, et nous ne voulons pas l'abandonner.

Je ne m'étonne pas que Votre Seigneurie ait de de la peine. J'avais déjà compris que vous deviez avoir beaucoup à souffrir, en voyant que votre caractère n'est pas fait pour s'entendre avec tout le monde; mais puisqu'il s'agit de servir Dieu, souffrez cela en patience, et entendez-vous avec le Seigneur: Il ne vous laissera pas seule. Par ici, personne ne critique votre départ; au contraire, on vous plaint. Tâchez de ne pas vous préoccuper, et considérez que votre santé nous est très précieuse. La mienne a été assez mauvaise ces jours derniers; et si je n'avais pas eu les soins que vous avez commandé de me donner dans votre maison, elle eût été pire encore. J'en avais bien besoin, car la chaleur de la route augmenta la douleur que j'avais quand vous étiez à Malagon. Ce fut à tel point, qu'aussitôt mon arrivée à Tolède, on dut me saigner deux fois; je ne pouvais plus faire un mou-

vement dans mon lit, tant je souffrais des épaules et de la tête. Puis, un autre jour, on m'a donné une purge. Voilà pourquoi je me suis arrêtée à Tolède. Je suis venue le vendredi ; il y aura demain huit jours que je suis arrivée et je pars très affaiblie, car on m'a tiré beaucoup de sang ; mais, en somme, je suis bien.

J'ai vivement senti la solitude quand je me suis vue ici sans ma chère dame et amie. Que le Seigneur soit loué de tout ! Vos serviteurs se sont très bien comportés vis-à-vis de moi, Réolin en particulier. Je suis dans l'admiration en voyant comment, de là où vous êtes, vous trouvez moyen de me procurer tant de soins. Je vous recommande instamment au Seigneur. Je pars bien portante quoiqu'un peu faible. C'est le curé de Malagon [1] qui m'accompagne. Vous ne sauriez croire combien je lui suis redevable. Alphonse de Cabria est dans de si bons termes avec votre administrateur qu'il n'a pas eu envie de venir avec moi ; ce dernier, dit-il, en aurait trop de peine. Comme il revenait fatigué de son voyage et que, d'ailleurs, j'étais en très bonne compagnie, je n'ai pas insisté. Je vous annonce que l'administrateur réussit à merveille ; c'est à n'y pas croire, dit-on. Alphonse de Cabria et tous ne tarissent pas à faire son éloge. Monsieur don Fernando est très content de lui.

Carleval est parti, et, je crois, pour ne plus revenir.... Le Seigneur, dit-on, a voulu qu'Alphonse de Cabria travaillât pour le monastère de Malagon et que l'hôpital fît les frais ; cela est vrai. Comme le frère de Carleval était arrivé [2], je suis venue très satisfaite,

[1] Jean-Baptiste de Villanueva.

[2] Le frère de Carleval était un Carme mitigé très vertueux.

je vous l'assure, de l'avoir laissé là. En dehors de mon cher Père Paul [1], je ne sais quel directeur j'aurais pu laisser d'un tel mérite. Ç'a été un grand bonheur. C'est un homme d'une très haute oraison et très expérimenté dans la spiritualité. Il est fort content, mais vous devrez lui préparer une petite maisonnette. Comme je vous ai déjà laissé tout cela par écrit à Malagon, je ne vous en dis pas davantage. J'apprends de grandes nouvelles de ce Père dont je parle.

Les sœurs sont extrêmement contentes. Elles ont décidé avec moi d'installer ici une femme très théatine [2], que le monastère nourrirait; puisque nous devons faire une aumône, nous ferons celle-là; elle apprendra gratis aux petites filles à travailler, leur enseignera en même temps la doctrine chrétienne et les exercera au service de Dieu; ce sera là une œuvre très utile. Le Père Carleval a pris en outre un enfant et Huerna (c'est ainsi qu'on l'appelle) pour les servir. C'est lui et le curé qui expliqueront la doctrine chrétienne. J'espère de la bonté de Dieu qu'il en résultera les plus grands avantages. Je suis donc extrêmement satisfaite, et je désire que vous le soyez de votre côté. Mon absence, par conséquent, ne nuira nullement, vous pouvez m'en croire, à la ferveur de cette maison. Les religieuses sont si saintes, elles ont un directeur si excellent, et le curé leur porte tant d'intérêt que, grâce à Dieu en qui j'espère, elles réaliseront tous les jours de nouveaux progrès. Je n'ai aucun doute sur ce point.

Quant à l'autre chapelain, il n'y a personne qui

[1] Le P. Paul Hernandez, de la Compagnie de Jésus.

[2] C'est-à-dire animée de l'esprit de la Compagnie de Jésus.

veuille lui dire de ne pas célébrer les messes [1]. Veillez à ce qu'on lui écrive. Le Père Paul cherche, il est vrai, quelqu'un qui le prévienne; néanmoins je ne voudrais pas que vous omettiez vous-même ce devoir. L'administrateur prétend lui trouver une place meilleure. Mais comme c'est lui qui doit le consoler, il ne veut pas l'aviser. Je vous supplie de ne point négliger cette affaire.

On a déjà donné le tiers du paiement au licencié. C'est Miranda qui a remis la somme. Veuillez dire quel est celui qui remboursera ce tiers à Miranda. Je crains que le démon ne vienne ourdir quelque trame pour nous faire perdre un homme comme celui-là; et assurément, il ne négligera rien dans ce but, car il voit le dommage qu'il peut en recevoir. Comprenez bien cela et ne permettez pas qu'il réussisse. J'ai eu tant de travail aujourd'hui qu'on ne m'a pas laissée m'occuper de cette affaire; maintenant, la nuit est très avancée et je me sens assez faible.

J'emporte la selle que vous aviez au château, (ce que je vous supplie d'avoir pour agréable), ainsi qu'une autre très bonne que j'ai achetée ici. Vous vous réjouirez, je le sais bien, de ce que je prends pour mes voyages cette selle qui ne servait pas: au moins, je les ferai avec une chose qui est à vous. J'espère, Dieu aidant, revenir avec elle; sinon, dès votre retour, je vous la renverrai.

Comme je vous l'ai déjà dit dans la lettre que j'ai laissée à Malagon, le démon, à mon avis, se remue pour que le Père Maître Avila ne voie pas mon manuscrit.

[1] Peut-être le texte de l'original donne-t-il le sens suivant: *de nous dire les messes.*

Je ne voudrais pas cependant que ce Père mourût sans l'avoir lu; ce serait un bien fâcheux accident. Je vous supplie donc, puisque vous êtes si près, de le lui envoyer soigneusement cacheté par un de vos messagers; veuillez lui écrire pour le lui bien recommander; il désire le voir et il le lira, dès qu'il le pourra. Le Père Dominique [1] vient de m'écrire pour me prier de lui envoyer ce manuscrit par un exprès, dès mon arrivée à Avila. J'en ai de la peine, et je ne sais que faire. Car ce sera un grand dommage pour moi, comme je vous l'ai déjà dit, que cet écrit soit connu des personnes dont il me parle. Pour l'amour de Notre-Seigneur, veuillez vous presser, et considérez qu'il y va de sa gloire. Ayez bon courage pour parcourir ces terres étrangères. Rappelez-vous comment voyageaient, en se rendant en Égypte, Notre-Dame et notre père Saint Joseph.

Je rentre par Escalona, où se trouve la marquise [2]. Elle vient de m'envoyer chercher. Je lui ai dit que vous aviez déjà si bien disposé toutes choses pour le voyage que je n'avais pas besoin qu'elle se préoccupât encore et que j'irais la trouver. Je ne resterai qu'une demi-journée, pas davantage, si je le puis; le Père Garcia [3] m'a vivement recommandé de m'arrêter chez elle, en me disant qu'il le lui avait promis, que, d'ailleurs, je ne m'écartais nullement de mon chemin.

Monsieur don Fernando et Madame doña Anna

[1] Le P. Dominique Bañès, qui l'avait chaudement soutenue lors de la fondation de S[t] Joseph d'Avila et ne cessa jamais de lui prêter son appui.

[2] La marquise de Villena y Escalona.

[3] Le Père Garcia de Tolédo, dominicain, frère du duc d'Albe.

m'ont fait l'honneur de me venir voir. J'ai vu, en outre, don Pedro Niño et Madame doña Marguerite, nos autres chers amis; j'ai vu aussi d'autres personnes qui m'ont extrêmement fatiguée.

Les gens de votre maison sont bien recueillis et vivent très retirés. Je vous prie d'écrire à Madame la Supérieure [1]; vous voyez combien vous lui êtes obligée. Je n'ai pu sortir pour la remercier de ses présents; je suis restée presque tout le temps au lit. Il faudra que j'aille trouver Madame la Prieure [2] demain, avant mon départ; elle m'en a vivement suppliée

Je ne voudrais pas vous parler de la mort de ma chère dame la Duchesse de Médina Celi, si vous n'en aviez pas connaissance. Mais vous le saurez déjà, sans nul doute, avant l'arrivée de cette lettre. Je fais des vœux pour que vous n'en ayez pas trop de chagrin. Le Seigneur a eu compassion de tous ceux qui l'aimaient et d'elle surtout en l'appelant promptement à lui. Avec le mal dont elle souffrait, la voir vivre encore, c'eût été la voir endurer mille morts. Elle était si sainte qu'elle vivra éternellement; vous et moi, nous irons la rejoindre; c'est dans cet espoir que je puis supporter d'être privée d'un tel bien. J'envoie mes respects à tous ces chers Messieurs. La sœur Antoinette vous présente les siens [3]. Dites beaucoup de choses de ma part à Monsieur don Juan [4]. Je le recommande instamment au

[1] Probablement la Supérieure du Pensionnat érigé par le Cardinal Silicéo pour les Demoiselles de l'aristocratie.

[2] Vraisemblablement la Prieure des Hiéronymites du Couvent de Saint Paul.

[3] Antoinette du St. Esprit, l'une des quatre premières Carmélites de la Réforme qui accompagnait la Sainte.

[4] Fils de Louise de la Cerda.

Seigneur. Plaise à Sa Majesté de vous garder et de vous soutenir toujours de sa main! Je suis très fatiguée; aussi, je ne vous en dis pas davantage.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

On a déjà donné la permission à notre Père Eternel [1]. D'un côté, j'en ai de la peine, je vous l'assure; de l'autre, je vois que Dieu l'a voulu de la sorte et vous appelle à souffrir seule. Le Père vous écrira comme de coutume, dès qu'il trouvera quelqu'un pour vous porter la lettre en toute sécurité. La présente, je la remets à doña Françoise en la lui recommandant bien. Si je puis trouver un messager, je ne manquerai pas de vous écrire d'Avila! J'oubliais de vous dire que notre Père m'a parlé d'une religieuse qui est très instruite et qui, par ailleurs, le satisfait beaucoup. Elle n'a, il est vrai, que deux cents ducats; mais les sœurs sont en si petit nombre, et la nécessité est si grande dans un monastère qui commence, que j'ai dit de la recevoir. J'aime mieux celle-là que des religieuses idiotes, et pourvu que j'en trouve encore une comme elle, je n'en prendrai pas d'autre. Plaise à Dieu d'assister Votre Seigneurie! je voudrais ne pas finir. Je ne sais comment je puis m'en aller si loin de celle que j'aime tant et envers qui je suis si obligée.

[1] Probablement le Père Paul Hernandez, ainsi appelé par la sainte à cause de sa gravité. *Note du P.* Antonio de San Joseph.

LETTRE VIII.

1568. 9 JUIN. AVILA.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE

Arrivée à Avila après un voyage pénible. Vœux pour la santé de don Juan. Prière d'envoyer le livre de sa *Vie* à Jean d'Avila.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE SEIGNEURIE!

Je suis arrivée ici, à Avila, le mercredi avant la Pentecôte, et j'étais bien fatiguée. Comme je l'ai écrit à Votre Seigneurie, j'étais très faible et je ne me sentais guère en état de voyager. Mais nous sommes venus lentement en compagnie du curé [1], qui m'a été d'un grand secours; il est apte à tout.

Un de mes parents vient d'arriver de voyage. Il m'a dit qu'étant enfant, il avait eu la pierre, et qu'il s'était tellement bien trouvé des eaux que vous avez là-bas, qu'il n'a jamais plus souffert de ce mal. C'est une joie pour moi d'apprendre une si bonne nouvelle; et j'espère dans le Seigneur qu'il en sera de même pour Monsieur don Juan. Plaise à Sa Majesté de le guérir! les religieuses de ce monastère vont L'en supplier instamment. Je vous présente mes profonds respects, ainsi qu'à tous ces chers Messieurs.

J'ai trouvé déjà entrée en religion, et très contente, doña Thérèse, fille de la marquise de Velada. J'ai vu

[1] Jean-Baptiste de Villanueva; cf. Lettre précédente.

dimanche dernier la marquise de Villena, qui m'a comblée d'attentions. Mais j'y attache peu d'importance, car je n'ai besoin que de ma chère doña Louise. Que le Seigneur me la ramène en parfaite santé et lui acaccorde un heureux voyage! Quant à ce qui concerne mon manuscrit, je vous supplie de nouveau de ne point vous retarder pour les motifs que je vous ai écrits; c'est très important pour moi. Comme je vous ai envoyé une longue lettre de Malagon et une autre plus longue encore de Tolède, celle-ci est seulement pour vous annoncer que je suis arrivée sans accident; je ne vous en dis donc pas davantage. C'est aujourd'hui mercredi.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE IX.

1568. 23 Juin. Avila.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE.

Prière de renvoyer promptement le livre de sa *Vie*. Éloge du confesseur des Carmélites de Malagon.

JÉSUS soit avec Votre Seigneurie!

Le messager est tellement pressé que je ne sais même comment je puis vous écrire cette lettre. Mais l'amour que je vous porte m'a fait trouver du temps. Oh! chère Madame, comme je pense souvent à vous et à vos épreuves! Aussi, je vous recommande instamment

à Notre-Seigneur. Daigne Sa Majesté rétablir au plus tôt la santé de ces Messieurs, afin que je ne me voie pas si éloignée de vous! Supposé que vous fussiez seulement à Tolède, il me semble que je serais contente. Je me porte bien, grâce à Dieu. Je partirai pour Valladolid, après la Saint-Pierre.

Considérez que je vous ai confié toute mon âme en vous confiant le manuscrit. Renvoyez-le-moi donc par un messager sûr, et le plus promptement possible. Mais qu'il ne vienne pas sans être accompagné d'une lettre de ce saint homme [1], afin que nous sachions son avis, comme il a été convenu entre vous et moi. Je suis toute tremblante de l'arrivée du Présenté, le Père Dominique. On m'annonce qu'il doit venir par ici cet été, et il va me trouver le vol dans les mains [2]. Pour l'amour de Notre-Seigneur, renvoyez-moi le manuscrit dès que ce saint l'aura vu; vous aurez le temps de le lire lorsque nous nous trouverons ensemble, à mon retour à Tolède. Ne vous préoccupez pas de le montrer à Salazar [3], à moins que ce ne soit très facile. Ce qu'il y a de plus important, c'est de me le renvoyer.

On m'annonce que les religieuses de votre monastère [4] sont contentes et réalisent de rapides progrès dans la vertu; je le crois volontiers. Tout le monde, ici,

[1] Jean d'Avila, qui a été béatifié en 1894.

[2] Le P. Bañès avait déjà approuvé les visions de la sainte et il ne voulait pas qu'elle consultât toujours les savants. La sainte n'avait pas suivi ce conseil en envoyant le livre de sa *Vie* au Père Jean d'Avila. Aussi, elle redoute une réprimande du P. Bañès. *Note de Don V. de la Fuente.*

[3] Le P. Gaspar de Salazar, de la Compagnie de Jésus, ou peut-être Francisco Soto Salazar, inquisiteur à Tolède.

[4] Le monastère de Malagon, fondé par doña Louise.

a regardé comme une très grande faveur qu'elles aient un tel confesseur [1]; on le connaît et on est ravi, comme moi, de la manière admirable dont le Seigneur l'a conduit dans cette localité; c'est, j'en suis persuadée, pour la perfection des âmes qui s'y trouvent; on dit qu'il y fait le plus grand bien, comme d'ailleurs partout où il est passé. Soyez assurée que c'est un homme de Dieu. On estime beaucoup, ici, la maison de Malagon et les religieux en sont très contents. Daigne le Seigneur m'accorder la grâce de m'y retrouver avec vous! Je constate que toutes nos sœurs d'Avila ont beaucoup grandi dans la perfection. Elles vous présentent leurs respects, et moi, je présente les miens à Monsieur don Juan et à ces chères dames. On ne me laisse pas le temps de vous en dire davantage. C'est demain la fête de Saint Jean. Nous lui recommanderons avec instances notre patronne et fondatrice, ainsi que notre patron [2].

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

Veuillez adresser ici vos lettres et le manuscrit, à moins que vous ne vouliez diriger désormais vos envois à la supérieure.

[1] Le Père Carleval.

[2] C'est-à-dire don Juan, fils de doña Louise.

LETTRE X [1].

1568. Juin. Avila.

A ALPHONSE RAMIREZ, HABITANT DE TOLÈDE.

Affaires relatives à la fondation de Tolède.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Pour traiter de cette affaire dont vous me parlez, vous m'avez eue plus près qu'aujourd'hui, car je partis, au mois de mai, de Malagon pour venir ici. Notre-Seigneur, qui en a disposé de la sorte, a dû voir que cela convenait mieux. Remettons tout entre ses mains, vos désirs et les miens, qui n'ont tous d'autre but que sa gloire. Il trouvera moyen de les réaliser, comme Il le jugera le plus convenable. Par ce courrier, j'envoie une supplique à Monsieur le licencié Jean-Baptiste, curé de Malagon; il m'a secondée tout le temps que je m'y suis trouvée, et soutenue pour le spirituel et pour le temporel; Notre-Seigneur lui a donné tous les talents pour cela. Cet ecclésiastique ira vous trouver de ma part pour bien se rendre compte de vos projets et vous renseigner sur notre genre de vie. Il nous a confessées et il est au courant de tout; ainsi, dans une

[1] Cette lettre a été publiée pour la première fois en espagnol par M. de la Fuente, qui l'a copiée sur les manuscrits des Carmes déchaussés à la Bibliothèque nationale de Madrid.

affaire de cette importance, nous ne manquerons pas de lumière. Je pense qu'il n'omettra pas de me rendre ce service.

Vous pourrez traiter avec lui de tout ce qui vous plaira; il connaît toutes nos intentions; veuillez donc croire ce qu'il dira ou décidera de ma part, comme si je le faisais moi-même. Daigne Notre-Seigneur tout diriger de sa main et vous rendre de plus en plus son très fidèle serviteur, comme je l'en conjurerai à l'avenir! J'y suis obligée, vu les bonnes nouvelles que le Père gardien m'a données sur les œuvres que Sa Majesté accomplit par votre intermédiaire. Mais d'un autre côté, vous n'en êtes que plus obligé vous-même à recommander à Dieu le Père gardien.....

Fait à Avila, en notre monastère de Saint-Joseph, ... jour de juin 1568.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE

A CHRISTOPHE RODRIGUEZ DE MOYA.

1568. 28 Juin. Avila.

Réponse à son projet de fondation. Éloge de l'esprit de la Compagnie de Jésus.

..... Notre-Seigneur réunit dans nos monastères des personnes qui me ravissent et me jettent dans la confusion. Nous ne devons, d'ailleurs, choisir que des âmes

d'oraison et aptes à notre genre de vie; sans cela, nous ne les recevons pas. Dieu leur donne un contentement et une joie tellement continuelle que c'est vraiment un paradis sur la terre. Vous pourrez vous en convaincre en prenant des informations auprès d'un grand nombre de personnes, et spécialement auprès de quelques Pères de la Compagnie de Jésus qui se sont trouvés à Avila, dans le cas où ils passeraient chez vous; car ils me connaissent; ils ont constaté ce que je vous dis; ce sont mes pères; et si mon âme possède quelque bien, c'est à eux après Notre-Seigneur qu'elle le doit tout entier.

Une des choses qui ont le plus excité mon affection pour vos demoiselles, ç'a été d'apprendre qu'elles ont traité avec ces Pères; ce m'est un motif particulier de vous être agréable en tout ce qui me sera possible. Car toutes les personnes adonnées à la vie spirituelle ne me contentent pas pour nos monastères, mais seulement celles qui sont dirigées par eux. Telles sont presque toutes les sœurs qui s'y trouvent actuellement; et je ne me souviens pas maintenant en avoir reçu une seule qui ne fût leur fille spirituelle. Ce sont celles qui nous conviennent. Comme ces Pères avaient formé mon âme, le Seigneur m'a accordé la grâce qu'ils aient implanté leur esprit dans nos monastères. Prenez connaissance de leurs règles et vous verrez qu'elles ressemblent sur beaucoup de points à nos Constitutions; celles-ci, j'ai pu les faire en vertu d'un Bref du Pape, et dernièrement, quand notre Père Général est passé à Avila, il les a approuvées et a commandé de les observer dans tous les monastères que je fonderais. Il a prescrit, en outre, que les Pères de la Compagnie y prêcheraient, sans qu'aucun prélat puisse les en

empêcher. S'ils veulent confesser, ils le peuvent également; mais ils ont un point de leurs Constitutions qui le leur défend. Voilà pourquoi nous ne les avons que de temps en temps. Ils nous parlent, nous donnent très fréquemment des conseils et nous procurent le plus grand bien. J'ai eu autrefois le même désir que vos demoiselles; j'ai voulu mettre ce monastère sous la juridiction de ces pères, et j'ai tenté des démarches dans ce but. Je sais très bien qu'ils ne recevront pas un monastère sous leur juridiction, fût-il de la princesse elle-même; s'ils avaient voulu, ils en auraient déjà beaucoup dans tout le royaume. Nous ne pouvons donc réaliser ce projet. Je bénis Notre-Seigneur de ce que nous avons plus qu'aucun autre ordre la liberté de nous adresser à eux. Et cette liberté nous la gardons, et on ne nous l'enlèvera jamais.

Maintenant, avec l'aide de Notre-Seigneur, on fonde des monastères d'hommes qui suivent la règle primitive comme nous, et s'adonnent à l'oraison et à la mortification. C'est sous leur juridiction que nous serons placées. Notre très Révérend Père Général a déjà donné les autorisations; nous avons des personnes et des religieux qui sont animés du plus grand zèle; les monastères sont déjà trop nombreux [1]. Cependant, le jour où je verrai qu'on peut en bâtir un dans votre localité, je compte prendre des mesures pour le réaliser, car c'est en mon pouvoir et j'ai des patentes qui m'y autorisent; mais, je le répète, les monastères que je fonderai ne doivent être soumis qu'au général ou à celui qu'il désignera. Ce qui est important, c'est qu'ils marchent toujours, avec l'aide de Notre-Seigneur, dans

[1] Le texte fourni porte: « y casas demasiadas »

la voie de la perfection. Soyez bien persuadé que je ne veux point de monastères relâchés, où ne règne pas l'esprit d'oraison. Je n'ai rien négligé pour qu'on y conserve, à l'avenir, l'esprit qui les anime aujourd'hui.

Je vous supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, vous et ces demoiselles, de ne point m'oublier dans vos prières. Quant à l'affaire dont vous me parlez, prenez-en soin d'une manière spéciale. Si elle doit être pour la gloire de Dieu, qu'elle se fasse ; dans le cas contraire, arrêtez-la. Telle est la ligne de conduite que nous tiendrons de notre côté...

NOTE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Cette lettre nous paraît suspecte; voici pour quels motifs :

Un des premiers qui en ait parlé déclare en avoir vu l'autographe et en posséder une copie authentique ; toutefois il n'en donne, dit-il, *qu'un fragment.*

Un autre n'en veut donner, lui non plus, *qu'un fragment,* et il augmente d'un gros tiers le fragment précédent ; il ajoute même que la lettre est *longue.*

Un troisième nous annonce que le premier l'a publiée *tout entière.*

Enfin, un quatrième et dernier se conforme au second ; mais il ajoute l'en-tête et la signature, et présente ainsi la lettre comme complète.

Qui a raison ?

Il y a plus.

Cette lettre serait du 28 juin 1568, ou du 28 juillet de la même année. Passons sur cette légère discordance. Dans le troisième paragraphe, il y a ces mots : *ahora con el favor de nuestro señor se hacen monasterios de nuestra primera regla, al modo de estos nuestros, — en ce moment, avec l'aide de Notre-Seigneur, on fonde des monastères d'hommes qui suivent la règle primitive comme nous ;* puis, un peu plus loin : *y casas demasiadas, — il y a déjà trop de monastères.* Or, le 28 juin, ou le 28 juillet 1568, il n'y avait pas un seul monastère de

Carmes déchaussés; la réforme pour les religieux n'était pas même commencée; c'est seulement le 28 novembre suivant que Saint Jean de la Croix et le P. Antoine de Jésus l'inaugurèrent à Durvélo.

Maintenant, le lecteur peut juger de l'authenticité de cette lettre, telle qu'elle a été publiée.

Cf. V. de la Fuente, T. II. 1862, *Escritos de S. Teresa.* — Castro Palomino, Cartas de Santa Teresa, 1852. — Bolland. *Acta S. Teresiæ* n. 1631. — P. Bouix, Œuvres de Ste Thérèse éd. 1880, T. I. et Lettres de Ste Thérèse, éd. 1882, T. I.

LETTRE XI.

1568. 6 JUILLET. AVILA.

A DON ALVARO DE MENDOZA, ÉVÊQUE D'AVILA.

Elle lui annonce que certains suffrages ont été faits et que le Père Garcia de Tolédo a été nommé maître des novices.

Toutes les sœurs de ce monastère présentent leurs respects à Votre Seigneurie. Depuis un an, nous espérions que Votre Seigneurie viendrait ici voir Madame doña Marie [1]; Monsieur don Bernardin nous l'avait assuré, et nous en étions toutes joyeuses; mais telle n'a pas été la volonté de Dieu. Plaise à Sa Majesté que je puisse vous voir là où nous ne nous séparerons jamais plus! Nous avons récité les psaumes cette année le jour même, et nous continuerons toujours à le faire de tout cœur. Que Notre-Seigneur vous soutienne sans cesse de sa main et vous garde de longues années pour sa plus grande gloire!

[1] Sœur de l'évêque d'Avila; don Bernardin était son frère.

Monsieur le Père Garcia [1] va très bien, grâce à Dieu. Il est toujours plein de dévouement pour nous et, chaque jour, il grandit dans la perfection. Il a pris possession de la charge de maître des novices que lui a confiée son provincial; c'est un poste bien humble pour un homme de cette valeur. Mais on ne le lui a confié que pour faire passer son esprit et sa vertu à l'ordre tout entier, en formant des âmes à son image. Il a accepté cette charge avec tant d'humilité qu'il a profondément édifié. Il est très occupé. C'est aujourd'hui le 6 juillet.

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

Je prie Votre Seigneurie d'avoir la bonté d'expédier promptement ce Père; peut-être une lettre de Votre Seigneurie serait utile.

[1] Garcia de Tolédo, frère du duc d'Albe, don Ferdinand, et fondateur du couvent des Dominicains d'Alcala avec le P. Bañès.

LETTRE XII.

1568. Fin de Septembre. Valladolid.

A DON FRANÇOIS DE SALCEDO [1], AVILA.

Elle lui recommande le Père Jean de la Croix, dont elle loue la haute vertu et qui se prépare à inaugurer la réforme parmi les Carmes; elle le remercie gracieusement de ses charités.

JÉSUS soit avec vous!

Grâce à Dieu, après avoir écrit sept ou huit lettres d'affaires dont je ne pouvais me dispenser, il me reste encore un peu de loisir pour me reposer à vous envoyer ces quelques lignes, et vous assurer que les vôtres me causent une grande consolation. Ne vous imaginez pas que c'est du temps perdu de m'écrire. J'ai besoin que vous le fassiez quelquefois, mais à condition que vous ne me disiez plus si souvent que vous êtes vieux; cela me peine au plus intime de l'âme; et puis, la vie des jeunes a-t-elle quelque sécurité? Plaise à Dieu de prolonger la vôtre jusqu'à ce que je meure! mais ensuite, afin de ne pas être là-haut sans vous, je supplierai Notre-Seigneur de vous y appeler promptement [2].

[1] Saint gentilhomme d'Avila qui fut avec Gaspar Daza directeur de la Sainte et lui porta toujours le plus vif intérêt. Cf. *Vie* de la Sainte, ch. XXIII. Une fois veuf, il se fit ordonner prêtre en 1570 et devint Confesseur et chapelain des Carmélites de S[t] Joseph d'Avila auxquelles il légua une partie de ses biens.

[2] Il mourut le 12 Sept. 1580.

Parlez, je vous en prie, à ce Père [1], et prêtez-lui votre appui dans cette affaire; il est petit de taille, sans doute, mais, à mon avis, il est très grand devant Dieu. Certainement, il va bien nous manquer ici; je le trouve plein de sagesse et très propre à notre genre de vie; je crois vraiment que Dieu l'appelle cette entreprise. Il n'y a aucun religieux qui ne dise du bien de lui. Il est jeune encore, mais il a toujours pratiqué la plus austère pénitence. Le Seigneur le soutient visiblement de sa main. Nous avons eu, en effet, plusieurs occasions très pénibles au milieu de nos affaires; je l'ai moi-même mis à l'épreuve et me suis fâchée à diverses reprises contre lui, et jamais nous n'avons découvert en lui une seule imperfection. Il a du courage. Néanmoins il a vraiment besoin de toutes les grâces que Notre-Seigneur lui a données pour commencer seul avec tant de générosité. Il vous dira de vive voix comment les choses vont à Valladolid.

Vous donneriez six ducats pour me voir; cela me semble beaucoup. Pour moi, je devrais offrir bien davantage pour vous rendre une visite. Il est vrai, vous valez plus que moi. Quelle estime, d'ailleurs, peut-on faire d'une petite religieuse qui est pauvre? Mais vous, vous pouvez donner de la boisson, des petits pains, des radis et des laitues de votre jardin; en outre, c'est vous-même, je le sais, qui remplissez l'office de serviteur pour nous apporter des pommes; vous méritez donc un peu plus d'estime. On dit que l'*aloja* [2] dont vous parlez est très bonne ici. Mais comme François de Salcédo n'est pas à Valladolid, nous ne savons pas

[1] Saint Jean de la Croix.

[2] Sorte de boisson.

quel est le goût de cette boisson et nous n'avons nul espoir de l'apprendre.

J'ai dit à Antoinette [1] de vous écrire, car je ne saurais continuer moi-même plus longuement. Que Dieu soit avec vous! Je présente mes respects à Madame doña Mencia [2] et à Madame Ospedal [3].

Plaise à Notre-Seigneur que la santé de ce gentilhomme qui vient de se marier se fortifie de plus en plus! Pour vous, ne soyez pas si incrédule; la prière est toute-puissante, et la parenté qui vous unit à ce gentilhomme vous donnera sur lui beaucoup d'autorité. De ce monastère, nous vous aiderons avec le petit denier de nos prières. Plaise à Dieu de nous exaucer, Lui qui peut tout! J'avoue que je regarde comme plus difficile à guérir la maladie de son épouse; mais le Seigneur peut y apporter un remède. Je vous supplie de dire à Marie Diaz [4], à la Flamande [5] et à doña Marie de Avila (à laquelle je désire vivement écrire, car certainement je ne l'oublie pas), de me recommander à Dieu, et de prier pour cette affaire du monastère [6]. Daigne Sa Majesté vous conserver de longues années! *Amen.* Je ne crois pas trop m'avancer

[1] Sœur Antoinette du St Esprit, une des quatre premières Carmélites de la réforme.

[2] Doña Mencia del Aguila, femme de don François.

[3] Domestique de don François que l'on appelait toujours dans la famille la señora Ospedal.

[4] Une des plus saintes âmes de cette époque. Cf. *Vie* du P. Balthazar Alvarez par Louis du Pont, chap. X, et le *Teatro Eclesiastico de Avila,* par Gil Gonzalez Davila.

[5] Doña Anna Wastels, femme de Mathias de Guzman, qui entra plus tard au Carmel et porta le nom de Mère Anne de St Pierre.

[6] C'est-à-dire la fondation du Couvent de Durvélo, qu'allait entreprendre Saint Jean de la Croix.

en vous disant que celle-ci ne se passera pas sans que je retourne vous voir, tant la princesse d'Eboli est pressée [1].

Votre indigne et véritable servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Je viens encore vous demander comme une aumône de parler à ce Père [2]; conseillez-lui ce que vous jugerez le plus convenable pour son genre de vie. J'ai été très encouragée en voyant l'esprit dont Dieu l'a animé et la vertu qu'il a montrée dans beaucoup de circonstances. Il me semble que nous commençons bien. Ce Père est très élevé en oraison et possède un bon jugement. Daigne le Seigneur faire prospérer son œuvre!

[1] Elle pressait la sainte d'aller fonder le couvent de Pastrana.
[2] Saint Jean de la Croix.

LETTRE XIII [1].

1568. 2 NOVEMBRE. VALLADOLID.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, A TOLÈDE.

Elle se réjouit de la savoir de retour à Tolède, la remercie de lui avoir envoyé le livre de sa *Vie* avec une lettre de Jean d'Avila, et se recommande au Père Paul Hernandez. Affaires diverses.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE SEIGNEURIE,
CHÈRE DAME ET AMIE!

Madame doña Louise aurait beau voyager plus loin encore, qu'elle me serait toujours chère. J'ai dit à Antoinette de vous raconter tout ce qui se passe et de vous parler de mon peu de santé comme du reste, car ma tête est dans un tel état que Dieu seul sait comment je puis même vous écrire. Mais j'ai eu tant de consolation en apprenant que vous et tous ces Messieurs étiez arrivés en bonne santé, qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce que je fasse un petit effort. Que le Seigneur soit béni de tout! J'avoue que je l'ai instamment prié pour vous et les vôtres.

Ce qui me réjouit, en outre, c'est que vous soyez contente de votre monastère. Et, à mon avis, vous avez grandement raison; car Dieu, je le comprends, y est bien glorifié. Qu'il Lui plaise de rendre les re-

[1] L'autographe de cette lettre se trouve chez les Carmélites de Bordeaux, exilées à Zarauz.

ligieuses telles, qu'elles s'acquittent de toutes leurs dettes envers vous ! Qu'Il daigne, en outre, vous garder et me permettre de vous revoir, [puisque je suis encore sur cette terre [1]] !

Quant à ce qui concerne le livre [2], vous vous en êtes si bien acquittée qu'on ne pouvait mieux réussir. J'ai fini par oublier toutes les rages que vous m'aviez données. Le Père Maître Avila m'écrit une longue lettre où il m'annonce qu'il est pleinement satisfait. Il faudrait seulement, dit-il, que j'éclaircisse certains points et que je change certaines expressions, ce qui est chose facile. Vous avez accompli une bonne œuvre. Le Seigneur vous en récompensera. Qu'Il vous paye, en outre, les autres attentions et bontés dont vous m'avez comblée ! Ma joie a été grande quand j'ai vu un si bon message ; car c'était chose très importante. On reconnaît bien là Celui qui a conseillé l'envoi du livre.

Je désirerais vivement écrire à mon Père Paul Hernandez, mais, en vérité, je ne le puis. Je crois que je lui serai plus agréable en n'accomplissant point une chose qui me rendrait malade. Je vous supplie de lui communiquer les nouvelles d'ici, afin qu'il me recommande à Dieu et prie pour toutes nos affaires. C'est ainsi que je fais pour lui. Je vous demande également d'envoyer la lettre de la sœur Antoinette à la prieure de Malagon, et même la présente, dans le cas où vous le trouveriez bon ; sinon, veuillez l'aviser de ne s'occuper nullement de l'affaire dont je lui ai parlé, en lui écrivant par Michel, car le Général m'a écrit

[1] L'autographe porte : *ya que ahora no me mori.*
[2] Le livre de sa *Vie.*

de nouveau, et il semble que les choses vont mieux. Remarquez que cette commission est très importante.

Je présente tous mes respects à Monsieur don Juan et à ces chères Dames [1]; que tous soient les bienvenus et vous aussi. Je vous le répète, votre retour me réjouit. Beaucoup de choses à Monsieur don Fernando, à Madame doña Anna, à Alphonse de Cabria et à Alvaro de Lugo. Vous savez déjà qu'avec moi, vous devez perdre un peu de votre titre de Seigneurie et gagner en humilité. Plaise à Dieu que je puisse vous revoir! car je le désire vivement. Le pays où vous êtes me convient mieux pour la santé et pour tout que celui-ci.

Dans le cas où nous voudrions transférer ce monastère de Malagon, il est nécessaire de veiller avec soin à choisir un site salubre. Vous voyez déjà comme nous allons maintenant, parce que celui où nous sommes ne l'est pas, bien que le monastère lui-même soit trés agréable [2].

Je me suis réjouie que vous fassiez cette aumône à la demoiselle dont vous me parlez. D'ailleurs, quand il s'agit de personnes que vous présentez, on trouve toujours de la place, puisque tout est à vous. Madame doña Marie de Mendoza vous présente son profond respect. Je n'avais pas encore lu ce que vous me priez de lui dire, que déjà elle m'avait instamment recommandé cette commission. En ce moment, elle est absente. Je ne manquerai pas de lui communiquer ce dont vous me chargez; cela lui est bien dû. Vous manderez à notre Père, le licencié Vélasco, les

[1] L'autographe porte; *á esas mis señoras* et non *á esos mis señores*.
[2] L'autographe porte : *deleytosa* et non *deliciosa*.

nouvelles que vous jugerez à propos. Demeurez avec Dieu! qu'Il vous rende telle que je le désire! *Amen.* C'est aujourd'hui le lendemain de la Toussaint.

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite [1].

LETTRE XIV.

1568. 13 Décembre. Valladolid.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, A TOLÈDE.

Regrets d'être si loin de doña Louise. Conseils sur les mesures à prendre pour la fondation de Tolède.

Jésus soit avec Votre Seigneurie!

Je n'ai ni le temps ni la force de vous écrire longuement; d'ailleurs, je n'écris moi-même maintenant qu'à bien peu de personnes; puis, je vous ai envoyé tout récemment une lettre, et je me sens vraiment fatiguée. Quand je suis avec vous et dans votre pays, ma santé est meilleure. Ici, cependant, les gens ne me déplaisent pas, grâce à Dieu. Mais comme mon cœur est à Tolède, je voudrais également que le corps y fût.

Comment trouvez-vous la manière dont la divine Majesté arrange si bien les choses pour mon repos? Que son Nom soit béni! Le Seigneur en a disposé de la sorte par l'intermédiaire de personnes telle·

[1] L'autographe porte le mot *carmelita.*

ment vertueuses, qu'à mon avis, Il en retirera une grande gloire. Par amour pour Lui, veuillez vous occuper d'obtenir la permission. On ne doit pas, ce me semble, dire au gouverneur que c'est pour moi, mais pour une maison de nos religieuses déchaussées, en lui montrant le grand bien qu'elles font partout où elles se trouvent; du moins, grâce à Dieu, ce n'est pas par les sœurs de notre couvent de Malagon que nous perdrons ce bien. Vous verrez alors que votre servante sera bientôt auprès de vous. Le Seigneur ne veut pas, paraît-il, que nous soyons séparées. Plaise à Sa Majesté qu'il en soit ainsi dans la gloire, et que nous nous y trouvions réunies avec tous ces Messieurs de votre famille! Je me recommande instamment à leurs prières Veuillez me donner des nouvelles de votre santé; vous êtes bien paresseuse à me faire cette faveur. Les sœurs de ce monastère vous présentent leurs respects. Vous ne sauriez croire toutes les indulgences et grâces spirituelles que nous avons trouvées pour les fondatrices de notre Ordre; elles sont innombrables. Que le Seigneur soit avec vous! C'est aujourd'hui la fête de Sainte Luce.

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XV.

1568. 28 DÉCEMBRE. VALLADOLID.

A DOÑA INÈS NIÉTO, A MADRID.

Sur l'admission d'une postulante au monastère de Valladolid.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Bien que je ne vous aie pas écrit plus tôt, vous pouvez être certaine que je ne vous oublie point devant Notre-Seigneur dans mes pauvres prières, et que je me réjouis de votre bonheur. Plaise à Dieu que vous le goûtiez de longues années à son service! J'espère de Sa Majesté que cette joie ne vous empêchera en rien de continuer à l'honorer, malgré les difficultés qui pourraient se présenter. Toutes les choses qu'on appelle biens dans cette misérable vie sont pour nous des obstacles. Aussi, ce sera un grand bonheur pour vous d'avoir employé les années écoulées à honorer Dieu; vous pourrez apprécier chaque chose à sa valeur, et n'accorder aucune estime à ce qui doit passer avec tant de rapidité.

Mademoiselle Isabelle de Cordoba s'est entretenue, il y a plusieurs jours, avec la Mère prieure de ce monastère [1]. Celle-ci la regarde comme une grande servante de Dieu. Voilà pourquoi j'ai voulu lui parler

[1] De Valladolid.

moi-même. Elle me dit qu'elle est très proche parente de Monsieur Albornoz [1]; c'est un motif pour lequel j'ai désiré son entrée ici. Mais comme ce monastère n'est pas encore achevé, et que Madame doña Marie de Mendoza en est fondatrice, il faut, pour que nous la recevions, qu'elle nous vienne en aide par quelque aumône. Cette demoiselle m'a dit que Monsieur Albornoz lui avait promis un secours dans le cas où elle se ferait religieuse. Je lui ai répondu que, d'après moi, il s'exécuterait avec d'autant plus de plaisir qu'elle entrerait ici. Mais certainement, malgré tout mon désir de l'admettre sans dot, je ne le pourrai pas. J'aurais contre moi Madame doña Marie et toutes les religieuses; ces dernières sont en très petit nombre, et, je le répète, dans une telle pénurie, que je leur causerais un préjudice en les empêchant de recevoir celles qui leur apporteraient des dots, car il y en a beaucoup qui demandent à entrer.

Cette demoiselle m'a dit encore qu'elle possède un bien; mais, paraît-il, on ne saurait le vendre. Ne pourrait-on pas, cependant, s'arranger? Alors même qu'elle apporterait moins que ce que nous exigeons pour les autres, je ferais mon possible pour la recevoir, car je désire vivement vous être agréable, ainsi qu'à Monsieur Albornoz dont je suis l'obligée, et aux prières duquel je me recommande. De mon côté, toute misérable que je suis, je prierai aux intentions que vous me marquez.

Que Notre-Seigneur daigne vous récompenser pour la statue! Vous me la deviez bien. Je vous supplie de me la garder avec soin jusqu'à ce que je vous la ré-

[1] Mari de doña Inès Niéto, et intendant du duc d'Albe.

clame. Ce sera quand je me verrai un peu plus fixée que maintenant dans quelque monastère, et que je pourrai en jouir. Veuillez, par charité, ne point m'oublier dans vos prières. Plaise à Dieu de vous donner toutes les faveurs spirituelles que je Lui demande pour vous! *Amen.* C'est aujourd'hui la fête des Saints Innocents.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XVI.

1569. 9 Janvier. Valladolid.

A DIÉGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Elle le félicite de son projet de fonder un monastère à Tolède, et lui annonce que, malgré ses souffrances, elle va se hâter d'aller faire la fondation.

Que le Saint-Esprit soit toujours dans votre âme, et vous donne son saint amour et sa crainte! *Amen.*

Le docteur, Père Paul Hernandez [1] m'a annoncé la faveur et la charité que vous me faites, en voulant fonder une maison de notre saint ordre. Je suis assurée que Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère, ma patronne et ma souveraine, ont touché votre cœur pour vous pousser à entreprendre une œuvre si sainte, qui, je

[1] Recteur de la Compagnie de Jésus, à Tolède.

l'espère, contribuera beaucoup à la gloire de la divine Majesté, et vous procurera à vous-même les plus grands biens spirituels. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! C'est ce que toutes les religieuses lui demanderont avec moi; et à l'avenir, l'ordre tout entier priera pour vous.

Cette nouvelle m'a donc apporté une profonde consolation. Aussi ai-je le désir de faire votre connaissance, afin de vous dire de vive voix que je suis votre humble servante; dès ce moment, veuillez me considérer comme telle.

Notre-Seigneur a daigné me tenir à l'abri des fièvres, et je me presse le plus possible pour disposer ce monastère comme je le désire; je pense que, Dieu aidant, tout sera achevé sous peu. Je vous promets de ne pas perdre de temps, et de ne pas regarder à ma pauvre santé, quand même la fièvre reviendrait, afin de partir promptement. Il est juste, d'ailleurs, quand vous daignez tout prendre à votre charge, que, de mon côté, je ne refuse point une chose aussi insignifiante que celle d'endurer quelque fatigue. Après tout, nous ne devrions pas avoir d'autre ambition, nous qui prétendons marcher sur les traces de Celui qui a passé toute sa vie dans les souffrances, bien qu'Il fût infiniment éloigné de les avoir méritées.

Je compte avoir plus d'un avantage dans cette fondation. D'après ce que m'écrit de vous mon cher Père Paul Hernandez, ce sera une grande faveur pour moi de faire votre connaissance. Comme les prières des serviteurs de Dieu m'ont soutenue jusqu'à ce jour, je vous demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne point m'oublier dans les vôtres.

D'après mes prévisions, et dans le cas où Sa Majesté n'en disposerait pas autrement, je vous arriverai

au plus tard immédiatement après la seconde semaine de Carême. Je ne tarderai pas à partir, il est vrai; mais devant passer par les monastères qui, grâce à Dieu, se sont établis ces dernières années, il est indispensable que je m'y arrête quelques jours. Toutefois, ce sera le moins possible, pour me conformer à vos désirs. D'ailleurs, comme il s'agit d'une affaire si bien conduite et déjà terminée, je n'aurai qu'à admirer votre travail et à louer Notre-Seigneur. Plaise à Sa Majesté de vous soutenir toujours de sa main et de vous accorder la vie, la santé et l'augmentation de grâce que je Lui demande pour vous! *Amen*. C'est aujourd'hui le 9 janvier.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XVII.

1569. 19 Février. Valladolid.

A ALPHONSE RAMIREZ, A TOLÈDE [1].

Motifs pour lesquels son départ est retardé. Encouragements à supporter les épreuves futures.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec vous, et vous récompense de la consolation que m'a procurée votre lettre!

Cette lettre est arrivée au moment où j'étais bien

[1] Alphonse Alvarez Ramirez, beau-père de Diégo Ortiz à qui est adressée la lettre précédente. Cf. *Fondations* de Ste Thérèse chap. XV. où se trouve l'éloge de l'un et de l'autre.

préoccupée de trouver un courrier pour vous donner de mes nouvelles, car il est juste que je ne vous désoblige en aucune sorte. Mon départ sera retardé un peu plus que je ne vous le disais dans ma lettre précédente, et cependant, comme je puis vous l'assurer, je ne perds pas, ce me semble, une seule heure. Ainsi je ne suis pas même restée quinze jours dans notre nouveau monastère, depuis que nous nous y sommes installées [1]. On a fait, à cette occasion, une procession très solennelle et très édifiante. Que le Seigneur soit béni de tout!

Je suis depuis mercredi chez Madame doña Marie de Mendoza. Comme elle a été malade, elle ne pouvait pas me recevoir, et j'avais cependant plusieurs choses à lui communiquer. Je croyais n'y rester qu'un jour; mais le temps a été tellement rigoureux; il y a eu tant de froid, de neige et de glace, qu'il m'était vraiment impossible de me mettre en route; je suis donc demeurée chez elle jusqu'aujourd'hui samedi. Avec la grâce de Dieu, je partirai sans faute lundi pour Médina, où je m'arrêterai ainsi qu'à Saint-Joseph d'Avila; malgré tout mon désir d'aller vite, je serai obligée d'employer plus de quinze jours pour ces deux maisons, à cause de plusieurs affaires dont je dois nécessairement m'occuper: voilà pourquoi je pense tarder un peu plus que je ne vous l'avais dit à vous arriver. Veuillez agréer mes excuses. Mais vous voyez par les détails que je viens de vous donner que je ne puis me dispenser de ce retard, qui, d'ailleurs, n'est pas long. Je vous supplie de ne pas acheter la maison jusqu'à mon arrivée, car je voudrais qu'elle fût à notre

[1] Celui de Valladolid, le 3 fév. 1569. Cf. *Fond.* ch. X.

goût, puisque vous et votre frère [1] (que Dieu ait en sa gloire!) nous en faites la charité.

Pour ce qui concerne les permissions, je compte, avec le secours du Ciel, obtenir facilement celle du Roi. Nous pourrons bien cependant rencontrer quelque obstacle, car le démon, je le sais par expérience, ne peut supporter l'établissement de ces monastères, et ne cesse de nous persécuter. Toutefois, devant Dieu qui peut tout, il se retirera couvert de confusion. Ainsi, nous avons eu à subir ici une très grande contradiction qui nous est venue des personnes les plus importantes de la ville; mais, en ce moment, tout est arrangé.

Ne croyez pas que vous ne deviez donner à Notre-Seigneur que ce que vous vous proposez présentement. Vous lui donnerez beaucoup plus. Sa Majesté, en effet, récompense les bonnes œuvres, en disposant tout de façon à ce qu'on en accomplisse de plus grandes. Ce n'est rien, d'ailleurs, que de donner des réaux. Cela coûte peu de souffrances. Mais quand on en viendra à vous lapider, vous, Monsieur votre gendre, et nous tous qui nous occupons de ce projet, comme cela faillit nous arriver à Avila, à la fondation du couvent de Saint-Joseph, alors nos affaires iront bien. Je serai persuadée, dans ce cas, que le monastère ne perdrait rien, ni nous, qui aurions à endurer cette épreuve; au contraire, il y aurait un très grand profit. Plaise au Seigneur de tout diriger comme Il le jugera le plus convenable! Pour vous, ne vous mettez point en peine.

[1] Martin Ramirez, qui était mort avant d'avoir pu réaliser son pieux projet. — Cf. *Fondations*, chap. XV.

Je suis chagrinée que mon Père [1] soit parti de Tolède. Si nous avons besoin de lui, nous ne négligerons rien pour le faire venir. Enfin, le démon commence déjà à se remuer. Que Dieu soit béni! Soyons-lui fidèles, et Il ne nous manquera pas.

Je vous assure que j'ai le plus vif désir de vous voir, et ce sera pour moi, je le pense, une grande consolation; il me sera possible alors de répondre à toutes les bontés que contenait votre lettre. Plaise à Notre-Seigneur que je vous trouve en parfaite santé, vous et Monsieur votre gendre! Je me recommande instamment à ses prières et aux vôtres. Considérez que j'ai besoin de ce secours pour entreprendre un tel voyage avec une assez mauvaise santé, bien que la fièvre ne me soit pas revenue. Je n'ai point oublié et je n'oublierai jamais vos recommandations; les religieuses de ce monastère feront de même. Elles vous supplient toutes de prier pour elles. Que le Seigneur vous soutienne toujours de sa main! *Amen.* C'est aujourd'hui samedi, 19 février. Fait à Valladolid.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Je vous demande la charité de remettre la lettre ci-jointe à ma chère dame doña Louise [2], avec toutes mes nombreuses recommandations. Je n'ai pas le temps d'écrire à Monsieur Diégo d'Avila. Je n'ai même pas pu écrire de ma main la lettre que j'envoie à ma chère dame doña Louise. Donnez-lui, je vous prie, des nouvelles de ma santé, et dites-lui que je compte que le

[1] Le P. Paul Hernandez, de la Compagnie de Jésus.

[2] Louise de la Cerda.

Seigneur m'accordera la grâce de la revoir bientôt. Pour vous, n'ayez pas de peine au sujet des permissions ; j'espère qu'avec l'aide du Seigneur, tout s'arrangera pour le mieux.

LETTRE XVIII.

1569. Mars. Tolède.

A DOÑA MARIE DE MENDOZA, A VALLADOLID.

Chagrin de l'avoir laissée dans l'épreuve; exhortation à se sanctifier de plus en plus.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie!

Mon chagrin a été profond durant tout ce voyage; j'étais désolée de tant m'éloigner de Valladolid quand Monseigneur l'évêque [1] m'a écrit que vous aviez une grande épreuve, sans m'en dire le motif. Si je n'avais pas été à la veille de partir, je ne me serais pas mise en route avec un tel chagrin. Cela m'a servi, cependant, pour recommander instamment votre peine à Notre-Seigneur. Je ne sais comment je me suis dit qu'il s'agissait peut-être d'une affaire de l'administrateur contre Madame l'abbesse. J'en ai ressenti une certaine consolation, car Dieu permet sans doute que

[1] Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, frère de doña Marie, qui fut le soutien de Sainte Thérèse et de la Réforme, Cf. *Vie* de la Sainte, ch. XXXIII. et *Fondations* ch. XXIX.

cette dame soit dans l'affliction pour enrichir de plus en plus son âme. Plaise à Sa Majesté de mettre la main à tout cela, comme je l'en supplie!

On m'a annoncé que votre santé allait beaucoup mieux, et j'en ai été très heureuse. Oh! que ne possédez-vous sur votre domaine intérieur cet empire que vous avez sur le domaine extérieur! vous regarderiez comme peu de chose ce que l'on appelle travaux ici-bas. Ce que je crains, c'est que ces épreuves ne nuisent à votre santé. Je vous supplie, puisque les courriers ne vous manquent pas pour Tolède, de me raconter dans le détail ce qui s'est passé; je l'avoue, j'en suis très préoccupée.

Je suis arrivée en bonne santé, la veille de la fête de Notre-Dame [1]. Madame doña Louise [2] a été on ne peut plus heureuse de me voir. Nous parlons de vous fréquemment, ce qui n'est pas une faible consolation pour moi; comme elle vous aime beaucoup, elle ne se lasse pas de parler de vous.

Je vous dirai que votre renommée est telle à Tolède, que, s'il plaît au Seigneur, vos œuvres doivent y répondre. On ne cesse de vous appeler la sainte; on ne tarit pas en éloges sur toute votre vie. Béni soit Dieu des beaux exemples de vertu que vous donnez! Et en quoi pensez-vous donner encore l'exemple? En supportant les grandes épreuves où vous êtes. Par là, Sa Majesté commence déjà à activer le feu de son amour qui brûle dans votre âme pour le communiquer aux autres; vous devez donc prendre courage. Pensez à ce que le Seigneur a souffert en ce saint temps. La

[1] A Tolède, la veille de la fête de l'Annonciation.

[2] Louise de la Cerda.

vie est courte; nous n'avons plus qu'un moment à souffrir. Oh! mon Jésus, comme je Lui offre volontiers la peine où je suis d'être éloignée de vous, et de ne pouvoir me procurer des nouvelles de votre santé comme je le voudrais!

Mes fondateurs d'ici sont dans les meilleures dispositions. Déjà, nous nous occupons d'obtenir la permission. Je voudrais aller vite, et, pourvu qu'on nous donne promptement l'autorisation, je crois que tout ira très bien. J'aurais beaucoup de choses à dire à Madame Béatrix et à Mesdames les comtesses. Je me souviens, en particulier, de mon ange doña Éléonore. Daigne le Seigneur en faire sa servante fidèle! Je vous supplie de présenter mes hommages au Père prieur de Saint-Paul et au Père préposé [1]. Le Père provincial des Dominicains prêche ici; il est très goûté, et avec raison. Je ne lui ai pas encore parlé. Plaise à Dieu de vous tenir de sa main et de vous conserver de longues années! *Amen.*

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

[1] Le Père prieur des Dominicains de Valladolid et le Père préposé de la maison professe de la Compagnie de Jésus de la même ville.

LETTRE XIX.

1569. 19 OCTOBRE. TOLÈDE [1].

A SIMON RUIZ, A MÉDINA DEL CAMPO.

Elle se réjouit de ce que les difficultés qu'a eues sa nièce pour entrer au Carmel soient aplanies.

JÉSUS!

Que le Saint Esprit soit toujours avec vous! *Amen.*

Déjà la Mère prieure m'avait écrit comment tout s'était passé à merveille; d'autres personnes me l'avaient également annoncé. Que Notre Seigneur en soit loué à jamais! Ç'a été pour moi une grande consolation, mais je me suis réjouie surtout des bonnes nouvelles que la Mère prieure me donne de ma sœur Isabelle des Anges [2]. Daigne le Seigneur la soutenir de sa main, ainsi que ma sœur Saint-François [3], puisqu'il les comble déjà de consolations!

Rien d'étonnant que tout cela ait édifié et fasse du bruit, car le monde est tel à cause de nos péchés que parmi les âmes qui ont de quoi y vivre en repos, leur semble-t-il, il y en a très peu à embrasser la croix de Notre-Seigneur; et cependant, elles trouvent une croix beaucoup plus pesante en y restant. D'après ce

[1] L'autographe qui se conserve religieusement à Médina del Campo porte la date du 19 octobre et non du 18, comme l'ont écrit tous les éditeurs et traducteurs qui nous ont précédé.

[2] Nièce de Simon Ruiz.

[3] Ancienne domestique de la sœur Isabelle des Anges.

que j'ai compris, les nouvelles qui viennent de Médina nous feraient également du bien à Tolède. Je m'unis sincèrement à votre joie et à celle de Madame doña Marie, aux prières de laquelle je me recommande.

On voit clairement que la sœur Isabelle a été en excellente compagnie, puisqu'elle a si bien compris la vérité [1]. Pour le reste, le démon cherche, à coup sûr, à montrer son pouvoir sous les plus belles apparences dans tout ce qui contribue à la gloire de Notre-Seigneur. Il s'est bien remué à Tolède en suggérant des réflexions qui paraissent fondées en quelque manière. Car on s'imagine que nos monastères, qui doivent vivre d'aumônes, vont en être privés quand on verra des personnes riches nous faire quelques largesses. Il est possible que cela amène pour quelque temps la gêne. Mais on ne tardera pas à comprendre la vérité. Enfin, ce sont là des affaires graves, et on ne saurait les terminer promptement. Gloire soit rendue au Seigneur de ce que tout se soit passé avec tant de perfection! Plaise à Sa Majesté de vous garder tous de longues années, pour que vous puissiez jouir de votre bonne œuvre et préparer une demeure à un si grand Roi! Et Lui, je l'espère bien, vous en donnera à son tour une autre qui n'aura pas de fin.

On me donne de bonnes nouvelles du Père Jean de Montalvo [2], mais je n'ai pas reçu de lettre de lui depuis mon arrivée. J'ai pensé qu'il était près de vous. C'est une grande faveur pour nous que vous laissiez

[1] La sœur Isabelle avait perdu de bonne heure ses parents, qui lui laissaient une grande fortune, et Simon Ruiz, son oncle, avait pris soin de son éducation.

[2] Autre oncle de la sœur Isabelle.

en de si bonnes mains ce qui regarde le chapelain. Supposé que celui dont vous me parlez ait les qualités convenables, peu importe qu'il soit jeune. Que Notre-Seigneur daigne y veiller, comme Il l'a fait pour tout le reste!

Quant à ce qui concerne les religieuses, vous avez grandement raison; voilà ce qui convient. Maintenant, elles n'en ont plus que deux à recevoir, comme je l'écris à la Mère prieure. Nous ne devons être que treize; et avec ces deux, le nombre sera atteint. Plaise à la divine Majesté de les choisir et de vous soutenir toujours de sa main! *Amen*. Je vous supplie de remettre promptement les lettres ci-jointes à la Mère prieure. C'est aujourd'hui le 19 octobre, jour où l'on m'a remis votre lettre.

Votre indigne servante.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XX.

1569. 19 OCTOBRE. TOLÈDE [1].

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR,
A ALBE DE TORMÈS.

Prochain retour de don Laurent en Espagne. Confiance en Dieu.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec vous!

J'envoie de l'argent à Avila, pour qu'on vous fasse parvenir ce courrier. Ces lettres que je vous expédie ne pourront manquer de vous causer la joie la plus vive. Pour moi, j'en ai eu une très grande, et j'espère dans le Seigneur que le retour de mon frère [2] apportera un remède et un remède efficace à vos épreuves. Les vues si saintes dont il est animé ne peuvent manquer d'attirer des grâces précieuses. J'aimerais bien mieux voir mes frères tranquilles chez eux que dans ces emplois élevés, où l'on n'est jamais assuré du lendemain. Béni soit le Seigneur qui a disposé ce retour! J'en ai éprouvé, je le répète, une joie très vive et pour vous et pour Monsieur Jean de Ovalle. Enfin, mes lettres ont servi à quelque chose; mais on doit peu aux vôtres.

[1] Cette lettre dut être écrite de Tolède en 1569, et non de Salamanque en 1573. On s'expliquerait difficilement pourquoi la sainte, si elle était à Salamanque, envoyait de l'argent à Avila pour faire parvenir ses lettres à Albe.

[2] Don Laurent de Cépéda qui voulait revenir de Lima à Avila.

J'ai écrit au petit Gonzalve [1] par l'inquisiteur Soto [2]. Lui a-t-on remis ma lettre? je l'ignore; en tout cas, je n'ai point de nouvelles de lui. Ne voyez-vous pas tous, maintenant, l'œuvre de Dieu dans Laurent de Cépéda? D'après moi, il recherche plus le moyen d'assurer le salut de ses enfants que celui d'acquérir une grande fortune. O Jésus, que de motifs j'ai de vous montrer ma gratitude! et comme je vous sers peu! Il n'y a pas pour moi de bonheur plus sensible que de voir mes frères, que j'aime tant, éclairés de votre lumière et se porter dans la voie de la perfection.

Ne vous le disais-je pas, à vous et à votre mari? laissez Notre-Seigneur agir; Il dirigera tout. Je vous le répète encore, remettez-lui le soin de vos intérêts: Sa Majesté fera en tout ce qui sera le mieux pour nous. Je ne m'étends pas davantage maintenant. J'ai déjà écrit beaucoup aujourd'hui, et il est tard. Vous ne sauriez croire combien je suis heureuse de penser au bonheur que vous allez goûter. Daigne le Seigneur vous le donner dans ce séjour où il durera éternellement! car tous les bonheurs de la terre sont fragiles. Ma santé est bonne. Je me presse beaucoup pour l'achat de la maison [3]; nous sommes en bonne voie de réussir. Mes souvenirs à Béatrix [4]. C'est aujourd'hui le 19 octobre.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

[1] Gonzalve de Ovalle, son neveu, qu'elle avait ressuscité à Avila.

[2] Qui fut peu après promu à l'évêché de Salamanque.

[3] A Tolède.

[4] Fille de doña Jeanne qui, après la mort de la Sainte, entra au Carmel d'Albe, où elle fut longtemps prieure; elle passa plus tard à celui de Madrid où elle couronna sa sainte vie par une mort précieuse devant Dieu en 1639.

J'ai ouvert la lettre ci-jointe que mon frère vous envoie.... je vous dirai que j'étais sur le point de la lire; mais j'en ai eu du scrupule; s'il y a quelque chose qui ne se trouve pas dans l'autre, veuillez me le dire.

LETTRE XXI.

1569. VERS LE COMMENCEMENT DE DÉCEMBRE. TOLÈDE.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR,
A ALBE DE TORMÈS.

Elle se réjouit des secours que don Laurent lui a envoyés, regrette de ne pouvoir l'assister elle-même et lui parle de petites bagatelles.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS!

Je serais vraiment insensée de vous priver de la joie que vous avez de lire mes lettres, en ne profitant pas pour vous écrire d'un tel courrier. Béni soit Notre-Seigneur qui arrange si parfaitement les choses! Plaise à Sa Majesté d'en agir de même pour tout le reste!

Ne voyez-vous pas comment, malgré toutes les contradictions, des affaires indispensables ont amené mon frère [1] à Tolède. Il devra peut-être venir une autre fois pour toucher l'argent, à moins qu'on ne trouve quelqu'un pour le lui envoyer, et il vous portera des nouvelles de votre fils [2]. Maintenant, vos affaires vont bien

[1] Elle appelle ainsi Jean de Ovalle, mari de Jeanne de Ahumada.
[2] Gonzalve.

et vous êtes contents; qu'il en soit de même pour le progrès de l'âme! Allez vous confesser pour Noël et recommandez-moi à Dieu.

Ne voyez-vous pas comment, nonobstant tous mes efforts, Sa Majesté ne veut pas que je sois pauvre? Je vous le dis, j'en aurais vraiment beaucoup de peine, s'il n'y avait, pour m'enlever les scrupules, certaines dépenses indispensables qui se présentent. Je compte donc avec cet argent payer les quelques bagatelles que je vous ai envoyées. Je laisserai une partie et même la plus grande partie de cet argent pour les dépenses de l'Ordre. Je vais en tenir un compte exact. Et quand il se présentera quelque chose à payer en dehors de l'Ordre, je le pourrai sans scrupule, pourvu qu'il m'en reste encore. Lorsque je vois, en effet, dans quelle nécessité se trouve le couvent de l'Incarnation, il me sera impossible de rien garder. Et même, quoi que je fasse, on ne me donnera pas cinquante ducats pour le projet dont je vous ai parlé. Toutefois, ce n'est point ma volonté que je cherche, mais ce qui peut contribuer davantage à la gloire de Dieu; cela est certain. Que Sa Majesté nous soutienne de sa main, vous rende sainte et vous donne d'heureuses Pâques [1]!

Ces marchés dont parle mon frère ne me plaisent pas; il doit sortir de chez lui et dépenser plus qu'il ne gagne. D'un autre côté, il vous laissera seule, et enfin nous serons tous dans les préoccupations. Attendons maintenant ce que le Seigneur disposera. Appliquez-vous à Lui plaire, et Il prendra soin de vos intérêts. Mais n'oubliez point que tout passe, et ne craignez pas que vos enfants viennent à manquer, s'ils

[1] Heureuses fêtes de Noël.

servent fidèlement Sa Majesté. Rappelez-moi au souvenir de Béatrix [1]. Que Dieu vous garde tous! *Amen.*

Je vous demande une chose par charité, c'est de m'aimer, non pour que je m'occupe de vos intérêts matériels, mais pour que je vous recommande à Dieu. Malgré tout ce que peut dire Monsieur Godinez [2], je ne me mêlerai jamais d'autre chose. Ces affaires me causent beaucoup de peine. Mon âme a un directeur qu'elle écoute, mais elle ne se laisse pas conduire par tout le monde. Je vous dis cela pour que vous puissiez répondre à ceux qui vous adresseraient quelques réflexions là-dessus. Soyez-en bien convaincue d'ailleurs, vu les dispositions où le monde est aujourd'hui et l'état où le Seigneur m'a placée, plus on sera persuadé que je ne fais rien pour vous, mieux ce sera pour moi; cela, en outre, convient à la gloire de Dieu. Certainement, le jour où l'on soupçonnerait tant soit peu ces riens que je vous donne, on dirait de moi ce que j'entends dire des autres. Voilà pourquoi, comme vous me parlez maintenant de cette petite bagatelle, il faut nous tenir sur nos gardes.

Croyez que je vous aime beaucoup, et quand parfois je vous rends quelque petit service, c'est que je veux vous être agréable. Toutefois qu'on sache bien, supposé qu'on vienne à vous critiquer, que ce que je puis avoir, je dois le dépenser pour l'Ordre, car cela lui appartient. Et qu'a-t-on à voir à cela? Soyez assurée qu'étant exposée aux regards du monde comme je le suis, je dois encore veiller à la manière de pra-

[1] Fille de doña Jeanne de Ahumada.

[2] D'après le P. Antonio de S[t] Joseph, il portait aussi le nom de Ovalle; c'était un frère de Jean de Ovalle.

tiquer même la vertu. Vous ne sauriez vous imaginer toute la peine que j'éprouve; mais puisque je l'endure dans le but de glorifier la divine Majesté, Elle veillera sur vous et sur vos intérêts. Je La prie de vous garder à mon affection. Il y a longtemps que je m'entretiens avec vous, et on a sonné Matines. Je vous l'affirme, chaque fois que j'ai vu quelque chose de précieux apporté par celles qui entrent chez nous, j'ai pensé à vous et à Béatrix; cependant jamais je n'ai osé rien prendre, même au prix de mes deniers.

Vôtre,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XXII.

1570. 17 Janvier. Tolède.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE, A LIMA.

Félicitations au sujet de son prochain retour. État des monastères de la réforme. Remerciements pour le bien qu'il a fait en envoyant de l'argent. Facilités qu'il aura d'élever ses enfants à Avila. Affaires diverses.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous! *Amen.*

Je vous ai écrit par quatre voies différentes, et par trois d'entre elles j'envoyai une lettre pour Monsieur Jérôme de Cépéda. Comme il n'est pas possible qu'une au moins ne vous soit parvenue, je ne répondrai pas à tout ce qu'il y a dans la vôtre. Je ne vous dirai rien plus, en ce moment, sur la bonne détermi-

nation que Notre-Seigneur vous a suggérée, si ce n'est que j'en ai remercié Sa Majesté. Votre dessein me paraît très prudent. Enfin, les motifs dont vous me parlez me donnent à entendre qu'il peut y en avoir d'autres. J'espère en Dieu que cela tournera à sa plus grande gloire. Dans tous nos monastères, on fait sans cesse des prières spéciales pour vous. Puisque votre résolution est de servir Notre-Seigneur, que Sa Majesté daigne vous accorder un voyage heureux et vous suggérer ce qu'il y aura de plus avantageux pour l'âme de vos enfants!

Je vous ai déjà dit que nous avions six couvents de religieuses de fondés, et deux de religieux déchaussés, également de notre Ordre. Ces derniers mènent une vie très parfaite. Les couvents des religieuses ressemblent tous à celui de Saint-Joseph d'Avila, et paraissent ne former qu'une seule maison. Je me sens encouragée, quand je vois avec quelle ferveur Notre-Seigneur y est glorifié et avec quelle pureté d'âme on y vit.

En ce moment, je suis à Tolède. Il y aura un an la veille de Notre-Dame de Mars que j'y arrivai. Mais depuis lors, je suis allée à la ville appartenant à Rui-Gomez, prince d'Ebuli, où s'est fondé un monastère de religieux et un autre de religieuses. Tout y va bien. Je suis revenue à Tolède pour achever de mettre en ordre cette maison qui promet de devenir très importante.

Ma santé a été meilleure cet hiver, car le climat de ce pays est admirable. Sans la difficulté que vous y auriez pour l'éducation de vos enfants, je désirerais parfois vous y voir fixé précisément à cause de l'excellence du climat. Mais il y a dans les environs d'A-

vila des endroits où vous pourrez passer l'hiver, comme le font quelques-uns. Quant à mon frère Jérôme de Cépéda, je crois, supposé que Dieu le ramène, qu'il sera mieux à Tolède pour sa santé que partout ailleurs. Il arrivera ce que le Seigneur voudra. Voilà, ce me semble, quarante ans que je n'ai pas eu une aussi bonne santé qu'à présent. Je garde la règle comme les autres, et je ne mange jamais de viande, sauf dans les cas de grande nécessité.

Il y aura bientôt un an que je n'ai pas eu la fièvre quarte. Je me suis mieux portée encore depuis cette époque. Je me trouvais alors à la fondation de Valladolid; mais j'étais vraiment accablée par les attentions de Madame doña Marie de Mendoza, veuve du secrétaire Cobos. Cette dame me porte la plus grande affection. Quand le Seigneur voit que la santé est nécessaire pour notre bien, Il nous l'envoie, sinon, Il nous donne des maladies. Qu'Il soit béni de tout! J'ai été très affligée du mal que vous avez eu aux yeux, car c'est très pénible. Grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il y a une telle amélioration!

Jean de Ovalle vous a déjà écrit qu'il est allé de Tolède à Séville. Avec les indications précises d'un de mes amis, il a pu, dès le jour de son arrivée, retirer l'argent en barre qu'il a apporté ici; on lui en donnera la valeur à la fin de ce mois de janvier. On a réglé devant moi le compte des droits qu'il a fallu payer; je vous l'envoie par ce courrier. Ce n'est pas peu que j'aie pu m'occuper de cela; mais avec ces maisons de l'Ordre, qui sont celles de Dieu, je suis devenue tellement entendue et versée dans les affaires, que maintenant je sais de tout. Je me réjouis d'avoir cette con-

naissance, parce que je regarde vos affaires comme étant celles de Dieu.

Dans la crainte de l'oublier, je vous annonce que, depuis ma dernière lettre, le fils de Cuéto est mort, tout jeune encore. Il n'y a rien d'assuré en cette vie, et j'éprouve une vraie consolation chaque fois que je me rappelle combien vous êtes pénétré de cette vérité.

Je voudrais, aussitôt mon travail terminé à Tolède, m'en retourner à Avila, car je suis encore prieure du couvent de cette ville, et il ne faudrait pas fâcher l'évêque, auquel je suis, comme l'Ordre tout entier, grandement redevable. J'ignore ce que le Seigneur décidera de moi; j'irai peut-être à Salamanque, où l'on me donne une maison. Tous ces voyages me fatiguent beaucoup. Cependant, vu le bien qui est réalisé par ces monastères dans les localités où ils sont établis, on me fait un cas de conscience d'en fonder le plus possible. D'un autre côté, le Seigneur daigne favoriser de telle sorte ces entreprises qu'Il m'encourage à continuer.

J'ai oublié de vous dire dans mes lettres précédentes quelles facilités vous trouverez à Avila pour donner une excellente éducation à vos fils. Les Pères de la Compagnie ont un collège, où ils enseignent aux enfants la grammaire; ils les confessent tous les huit jours et les forment si bien à la vertu qu'il y a vraiment de quoi en louer Dieu. Ils font également un cours de philosophie. Pour la théologie, on va au couvent de Saint-Thomas [1]. Sans sortir d'Avila, on trouve donc tout ce qu'il faut pour la vertu et pour la science. Il y a tant de piété dans la ville, que tous ceux qui viennent d'ailleurs en sont édifiés. On s'y adonne beaucoup

[1] Couvent des Dominicains d'Avila.

à la pratique de l'oraison et de la confession; il y a même des personnes séculières qui mènent une vie très parfaite. Le bon François de Salcédo est de ce nombre.

Vous m'avez procuré une joie très vive en envoyant un si beau présent à Cépéda. Il ne sait comment vous manifester sa reconnaissance. C'est un saint. Je n'exagère rien en lui donnant ce nom. Le vieux Pierre del Péso est mort depuis un an. Il a été bien partagé. Anne de Cépéda a été on ne peut plus heureuse de votre aumône. Avec cela elle sera riche, car d'autres personnes, touchées de ses qualités, lui viennent en aide. Elle ne manquerait pas de trouver où se fixer; mais elle a un caractère étrange et ne peut supporter de société. Dieu la conduit par un chemin tel que je n'ai jamais osé l'admettre dans un de nos monastères. Ce n'est pas qu'elle manque de vertu; mais, à mon avis, la vie qu'elle mène est celle qui lui convient. Elle ne pourrait rester ni avec Madame doña Marie, ni avec personne. Elle est très bien comme elle est pour suivre son but; c'est une sorte d'ermite. Elle a toujours sa grande bonté d'autrefois et se livre aux plus austères pénitences.

Le fils de doña Marie, ma sœur, et de Martin de Guzman, a prononcé ses vœux [1] et avance dans la voie de la sainteté. Doña Béatrix et sa fille sont mortes, comme je vous l'ai déjà dit. Doña Madeleine, la plus jeune, est pensionnaire dans un couvent. Je voudrais que Dieu l'appelât à la vie religieuse. Elle est très vertueuse. Il y a plusieurs années déjà que je ne

[1] Il s'appellait Jean de Jésus. Il fit profession chez les Franciscains, à Arenas.

l'ai pas vue. On parle, en ce moment, de la marier avec un homme veuf qui possède un majorat. Je ne sais ce qui en sera.

Je vous ai déjà écrit combien le secours que vous avez envoyé à ma sœur était arrivé à propos. J'ai été étonnée de toutes les épreuves et de l'indigence par lesquelles le Seigneur l'a fait passer. Mais elle les a supportées avec tant de courage, qu'Il veut maintenant lui donner quelque soulagement. Pour moi, je n'ai besoin de rien; j'ai même plus qu'il ne me faut. Aussi, je donnerai une partie des aumônes que vous m'envoyez à ma sœur, et le reste, je le distribuerai en bonnes œuvres. Ce sera à votre intention. Certains scrupules venaient me préoccuper, quand une partie de cet argent m'est arrivée juste à point. Car dans ces fondations il se présente parfois des circonstances où, malgré ma sollicitude, je pourrais peut-être donner un peu moins d'honoraires aux savants que je consulte pour les affaires, comme je les recherche d'ailleurs toujours pour ce qui regarde mon âme. Ces dépenses, destinées, il est vrai, tout entières à l'utilité de nos monastères, sont peu de chose, en réalité ; néanmoins, j'ai été très heureuse que vous me soyez venu en aide, et que je n'eusse rien à demander à personne. Beaucoup d'amis, à coup sûr, m'auraient prêté volontiers ; toutefois, je préfère garder ma liberté avec ces Messieurs, afin de pouvoir leur dire ma manière de voir. Le monde est si intéressé que j'ai en horreur de posséder quelque chose. Je ne garderai donc rien, mais je remettrai à l'Ordre une partie de cette somme, et je serai libre pour donner le reste dans le but que j'ai indiqué. J'ai d'ailleurs toutes sortes de permissions du Général et du Provincial, soit pour recevoir des religieuses, soit pour les changer,

soit pour aider un monastère avec les ressources des autres.

On est tellement aveugle qu'on fait quelque cas de moi. Je ne comprends pas comment cela peut être. J'ai tant de crédit, qu'on me confie jusqu'à mille et deux mille ducats. Maintenant donc que j'ai en horreur l'argent et les affaires, le Seigneur veut que je ne m'occupe pas d'autre chose, et ce n'est pas une petite croix. Plaise à Sa Majesté que ce soit pour sa gloire! D'ailleurs, tout cela passera.

Il me semble vraiment que ce sera une consolation pour moi de vous avoir en Espagne. Toutes les choses de la terre m'en donnent si peu, que Notre-Seigneur veut peut-être me procurer celle-là, et nous réunir tous les deux, afin de travailler davantage à son honneur et à sa gloire et de procurer le salut des âmes. Ce qui me cause un chagrin cruel, c'est de voir tant d'âmes qui se perdent. Quant à ces pauvres Indiens, ils me coûtent bien des larmes. Plaise à Dieu de les éclairer! Il y a des misères profondes dans nos contrées comme là-bas. Je voyage en différents pays et je parle à beaucoup de monde; or, je ne puis dire souvent qu'une chose, c'est que nous sommes pires que des bêtes. Nous ne comprenons pas l'éminente dignité de notre âme, pour nous attacher à des vétilles aussi abjectes que celles de la terre. Daigne le Seigneur nous donner ses lumières!

Vous pourrez vous entretenir avec le Père Garcia de Tolédo, qui est neveu du vice-roi, et que je regrette beaucoup de ne pas trouver à Tolède pour mes affaires. Le vice-roi est animé d'une solide piété; je vous le dis, dans le cas où vous auriez besoin de lui pour quelque chose. C'est un grand bonheur qu'il ait accepté

d'aller là-bas. Dans les plis que je vous ai envoyés, il y avait une lettre pour lui; chacun de ces paquets renfermait, en outre, des reliques que je vous destinais pour la route; je voudrais qu'elles vous fussent parvenues.

Je ne pensais pas vous écrire une lettre de cette longueur. Je désire que vous compreniez la grâce dont Dieu vous a favorisé en accordant une telle mort à Madame doña Jeanne [1]. Nous avons bien prié ici Notre-Seigneur pour elle et on a célébré un office pour le repos de son âme dans tous nos monastères. J'espère de la miséricorde infinie qu'elle n'a plus besoin désormais de nos suffrages. Je vous engage donc à ne plus vous laisser aller au chagrin. Et puis, considérez-le attentivement, ceux-là seuls qui ne songent pas à l'existence de la vie éternelle s'attristent à l'excès du départ de ceux qui vont la posséder au sortir de cet exil.

J'envoie tous mes compliments à Monsieur Jérôme de Cépéda. Qu'il veuille bien regarder cette lettre comme lui étant adressée. Vous me réjouissez beaucoup en m'annonçant qu'il a tout disposé pour revenir dans quelques années. Je voudrais, pourvu que cela fût possible, qu'il ne laissât point ses enfants là-bas, mais que nous nous réunissions tous ici et que nous nous aidions à nous trouver réunis éternellement. C'est aujourd'hui le 17 janvier 1570.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Beaucoup de vos messes sont déjà dites, les autres ne tarderont pas à l'être. J'ai reçu une religieuse pour

[1] Femme de don Laurent.

rien; je lui aurais même donné jusqu'au lit, pour obtenir de Dieu qu'Il daigne vous ramener en bonne santé, vous et vos enfants; présentez-leur toutes mes amitiés. Je reçois une autre religieuse à l'intention de Monsieur Jérôme de Cépéda. J'en ai accepté plusieurs de la sorte, parce que je les voyais adonnées à la vie intérieure. Le Seigneur, de son côté, nous en amène d'autres qui nous apportent des ressources, et, de la sorte, tout s'arrange. Il en est entré une à Médina qui a donné huit mille ducats. Une postulante se prépare à entrer à Tolède avec neuf mille. Cependant, je ne leur ai rien demandé. Celles qui se présentent sont tellement nombreuses qu'il y a vraiment de quoi en louer Dieu. Dès qu'une personne est adonnée à l'oraison, elle n'a pour ainsi dire plus d'autre désir que d'entrer dans nos monastères. Chacune de nos maisons ne doit pas dépasser le nombre de treize. Comme, d'après notre Constitution, nous ne demandons rien pour nous-mêmes, ce qui est une grande austérité, mais que nous vivons des aumônes apportées au tour, nous ne saurions être plus nombreuses. Je crois que vous aurez beaucoup de plaisir à voir ces maisons.

Quant aux aumônes qui nous sont apportées, personne ne m'en demande compte, ni n'a rien à y voir. Je suis seule à m'en charger. Mais c'est pour moi un surcroît de travail

Veuillez présenter tous mes compliments à Monsieur Pierre de Ahumada [1]. Je n'ai pas le temps de lui écrire; dites-lui tout ce que vous savez de moi. Je suis assez préoccupée d'Augustin de Ahumada [2], car

[1] Frère de la sainte, qui montra la plus grande bravoure dans plusieurs campagnes des Indes.

[2] Frère de la sainte, un peu plus jeune qu'elle.

j'ignore où il en est dans le service de Dieu : je ne cesse de prier pour lui. Mes compliments à Monsieur Ferdinand de Cépéda [1]. Une fille de sa sœur vient de faire un assez bon mariage.

LETTRE XXIII.

1570. CARÊME. TOLÈDE.

AU R. P. ANTOINE DE SÉGURA, GARDIEN DES FRANCISCAINS DE CADAHALSO.

Elle lui reproche aimablement de l'avoir oubliée et lui recommande son neveu Jean de Jésus.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec vous, mon Père !

Il y a peu de cas à faire, je vous l'avoue, des choses de ce monde, et je suis loin encore de le bien comprendre. Je dis cela, parce que je n'aurais jamais cru que vous oublieriez à ce point Thérèse de Jésus. Comme vous êtes si près, je ne puis attribuer votre réserve à un manque de mémoire. Cela est tellement évident que vous êtes passé à Tolède sans venir nous voir ni donner une bénédiction à cette maison qui est vôtre !

Le Père Julien d'Avila vient de m'écrire que vous êtes Gardien de Cadahalso. Avec un peu de bonne volonté, vous vous seriez souvenu que vous pouviez avoir

[1] Frère aîné de la sainte.

quelquefois de mes nouvelles. Plaise au Seigneur que vous ne m'oubliiez pas, non plus, dans vos prières! Alors, je supporterai tout le reste. Pour moi, je n'oublie pas de prier pour vous, toute misérable que je suis.

Le même Père m'écrit encore que mon neveu ira vous voir en passant [1]. Dans le cas où il ne serait pas parti, je vous supplie de lui dire qu'il m'écrive longuement et me parle de sa santé et de son âme; car il est tellement exercé par l'obéissance dans ses voyages, qu'il doit être ou très avancé ou très dissipé. Dieu veuille lui donner des forces! On n'agit pas avec lui comme j'avais pensé qu'on le ferait avec une personne qui me touche de près. S'il faut obtenir la faveur des supérieurs, veuillez m'en aviser. Nous avons à notre disposition Madame doña Marie de Mendoza et d'autres personnes de qualité. Par leur intermédiaire, nous réussirons facilement; on tiendra compte de leurs démarches et on le laissera au moins se reposer un peu.

Quand vous passerez par Tolède, vous saurez que vous ne devez pas omettre une visite à cette maison qui est vôtre. Plaise au Seigneur de nous conduire au Ciel! Je me porte bien et nos affaires marchent, grâce à Dieu. Ne sachant pas si le Père Jean de Jésus est près de vous, je ne lui écris pas. Que le Seigneur lui donne les forces de l'âme, qui lui sont bien nécessaires, et soit avec vous! Notre Père Barthélemy de Sainte-Anne va rester tout le Carême à Paracuellos avec Madame doña Louise.

L'indigne servante et fille de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

[1] Jean de Jésus, fils de doña Marie de Cépéda.

LETTRE XXIV.

1570. 27 Mai. Tolède.

A ALPHONSE SANCHEZ DE TOLÉDO ET SA FEMME, BERNARDINE DE QUIROS, A TOLÈDE.

Contrat passé avec lui et sa femme pour l'achat de plusieurs maisons.

Alphonse Sanchez de Tolédo et Bernardine de Quiros, sa femme, habitants l'un et l'autre de la ville de Tolède, ont vendu à Madame doña Thérèse de Jésus, religieuse de l'Ordre des Carmélites, et fondatrice de ce monastère dudit Ordre des Carmélites appellées déchaussées, qui vient de s'établir et élever dans cette ville, sous le vocable du glorieux Saint Joseph, ainsi qu'à Mesdames la Prieure et les religieuses dudit monastère, plusieurs grandes maisons qu'ils possédaient et avaient fait bâtir auprès de Saint Nicolas, à la charge de célébrer pour eux un anniversaire le jour de la fête de l'Incarnation, avec messe chantée et office.

Et le même jour ont accepté le présent contrat, à la grille du parloir, les susdites dames religieuses qui sont présentes et l'ont signé :

Thérèse de Jésus, Carmélite ; Anne des Anges, Carmélite ; Anne de la Palma, Guiomar de Jésus, Carmélite ; Isabelle de St-Paul, Carmélite ; Pétronille de St-André, Marie de St-Ange, Françoise de St-Albert, Briande de St-Joseph.

Fait le 27 mai de l'année 1570, devant Jean Sotelo, notaire à Tolède.

A côté de ce document se trouve le suivant:

Le 27 de ce même mois, pouvoir est donné à Antoine Vasquez, habitant de Tolède, pour recouvrer en son nom tout ce qui est dû à Madame doña Thérèse de Jésus.

LETTRE XXV.

1570. 15 JUILLET. TOLÈDE.

A DIÉGO DE SAN PEDRO DE LA PALMA, A TOLÈDE.

Prise d'habit de ses deux filles, qui seront la consolation de toute la famille.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous!

Sachant que vos filles, qui sont nos sœurs [1], désiraient depuis longtemps le saint habit de Notre-Dame, et que vous n'y étiez pas opposé, je me suis déterminée aujourd'hui à le leur donner, à cause de la ferveur avec laquelle elles me le demandaient et de l'esprit qui les anime. Je suis assurée que ce sera pour la gloire de Notre-Seigneur.

Je vous supplie, en charité, de le trouver bien. Considérez la grâce que Dieu vous a accordée, en vous donnant des filles qu'Il choisit pour ses épouses;

[1] *Jeanne du Saint-Esprit et Agnès Baptiste*, dit le P. Antonio dans ses notes. La première fit profession le 15 juillet 1571. Quant à l'autre, les renseignements font défaut.

elles sont au comble de la joie. Leur unique souci est celui de la peine où vous êtes, vous et les vôtres. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne faites rien qui puisse troubler des âmes si bien disposées à l'état qu'elles embrassent. Elles seront dans ce monastère la consolation de leur famille, et peut-être mieux qu'ailleurs. Vous pouvez regarder toutes les religieuses de cette maison comme vos servantes: elles ne manqueront pas de prier pour vous. Plaise à Dieu d'être toujours dans votre âme et de vous soutenir de sa main! *Amen.*

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XXVI [1].

1570. 11 Aout. Tolède.

AU PÈRE D. LOUIS,
SUPÉRIEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A TOLÈDE.

Quittance de la légitime des deux filles de San Pedro de Palma.

Je dis, moi, Thérèse de Jésus, Carmélite, que le Père don Louis, préposé de la Compagnie de Jésus, ayant réglé avec Monsieur Diégo de San Pedro de Palma ce que celui-ci devait donner en aumônes à ce monastère, parce que ses filles y sont entrées comme religieuses, nous lui remettrons, les sœurs de ce monastère et moi, sur les indications de son homme de

[1] L'autographe se trouve chez les Carmélites Déchaussées de *Santa Ana* de Madrid.

loi, un acte signé de mon nom, par lequel il constera de notre renonciation à la légitime des filles de Monsieur Diégo de San Pedro.

Fait à Saint-Joseph de Tolède, le 11 du mois d'août 1570.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XXVII.

1570. Aout. Tolède.

A DIÉGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Elle le prie de trouver bon que les Carmélites ne soient pas obligées à chanter certaines messes qui sont demandées.

JÉSUS!

Que Notre-Seigneur vous donne sa divine grâce!

J'aurais bien désiré vous voir ces jours-ci: voilà pourquoi je vous ai prié de venir. Mais comme vous ne me faites pas cette charité, et que le moment de mon départ est proche, puisque c'est demain, je veux vous parler de l'affaire dont j'avais déjà commencé à vous entretenir l'autre jour, au sujet des messes chantées les dimanches et fêtes. J'y ai beaucoup pensé depuis lors; quand nous en avons traité ensemble, je n'y avais pas assez réfléchi et je ne croyais pas nécessaire de m'y appesentir; le but que je me proposais me semblait bien compris de vous, lorsque le contrat fut passé. Mais on me dit que je dois vous donner une explication.

Ce que j'ai eu en vue, c'est que Messieurs les

chapelains demeurassent tenus de chanter la messe les jours de fêtes, comme d'ailleurs la Constitution nous l'ordonne. Toutefois, je n'ai pas eu l'intention d'y obliger les religieuses qui, d'après la Règle, sont libres de chanter ou de ne pas chanter. C'est un point de Constitution, il est vrai, mais cela n'engage pas les sœurs sous peine d'un péché quelconque. Voyez si je pouvais les y contraindre. Je ne le ferai pour aucun motif, et ni vous, ni personne ne m'a demandé pareille chose. Mon intention était que l'on chanterait selon notre commodité. Qu'il y ait eu erreur en passant les écritures, ce n'est pas une raison pour forcer les religieuses à une chose qui dépend de leur volonté. Elles sont disposées à vous être agréables et à chanter ordinairement les messes, mais je vous supplie de trouver bon qu'elles jouissent de leur liberté, lorsque quelque difficulté viendra à se présenter. Veuillez m'excuser de ce que je me sers d'une main étrangère pour vous écrire : les saignées m'ont affaiblie et ma tête ne me permet pas de vous en dire plus long. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder !

Monsieur Martin Ramirez m'a procuré une vive consolation. Que Dieu daigne en faire son serviteur, et veiller sur vous pour le bien de tous ! N'oubliez pas, je vous en prie, de vous expliquer sur les messes. Puisque les religieuses chantent presque tous les jours, sans y être obligées, il est juste que vous nous enleviez ce scrupule et que vous nous donniez satisfaction, à ces sœurs et à moi, dans une chose de si peu d'importance, car nous sommes toutes désireuses de vous être agréables.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE XXVIII.

1570. 31 Octobre. Avila.

A DOÑA CATHERINE HURTADO [1], A TOLÈDE.

Elle la remercie de lui avoir envoyé de beau beurre et de jolis coings.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous et vous garde à mon affection! *Amen.*

Plaise à Dieu de vous récompenser du soin que vous avez de m'obliger! Le beurre était très beau; quoi d'étonnant, puisque c'est vous qui me l'envoyez! Vous me gâtez en tout. Je le reçois volontiers, mais à la condition, cependant, que vous vous souveniez de moi quand vous en aurez du bon; car il me fait le plus grand bien. Les coings étaient également très jolis. On dirait que vous ne songez qu'à m'être agréable. Je suis heureuse, en effet, de lire vos lettres et de vous savoir en bonne santé. La mienne n'est pas merveilleuse en ce moment; il m'est venu un mal de dents, et ma figure s'est un peu enflée: voilà pourquoi ce n'est pas moi qui vous écris cette lettre. Je crois, néanmoins, que mon mal ne sera rien.

Recommandez-moi à Dieu. Ne croyez pas que ce me soit un petit contentement d'avoir en vous une

[1] Femme de don Diégo de San Pedro de la Palma, à qui est adressée la Lettre du 15 juillet précédent.

fille spirituelle qui a toujours été parfaite, et qui le sera encore à l'avenir. Je n'oublierai pas de la recommander à Dieu, et les religieuses feront de même. Toutes celles de cette maison vous présentent leurs respects, mais spécialement la Mère sous-prieure, qui vous est si obligée. Ne l'oubliez pas dans vos prières, car elle n'a pas de santé. Que le Seigneur vous garde et vous donne son Saint-Esprit [1] ! C'est le dernier jour d'octobre.

Je me recommande instamment aux prières de Mesdames vos sœurs. Plaise à Dieu de rendre au malade la santé ! C'est la grâce que je sollicite pour lui et pour vous aussi, ma fille.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE XXIX.

1571. 5 Février. Albe de Tormès.

A ALPHONSE RAMIREZ, A TOLÈDE.

Elle lui reproche, ainsi qu'à Diégo Ortiz, de ne pas lui écrire, lui demande pourquoi on n'a pas enseveli dans l'église le corps de Martin Ramirez, et le remercie de ses aumônes à Isabelle de Saint-Paul.

JÉSUS soit avec vous !

Que n'ai-je autant de loisir que vous ! je ne serais pas aussi négligente à vous écrire que vous l'êtes pour moi. Du moins, je ne manque jamais de vous

[1] La lettre est écrite jusqu'ici par la Vén. Anne de Saint-Augustin.

recommander à Dieu. Une chose me fait prendre patience, c'est que j'ai par ailleurs des nouvelles de votre santé. Plaise à Notre-Seigneur de vous l'accorder, comme Il le peut, et comme je le souhaite! qu'Il daigne, en outre, vous laisser jouir longtemps encore, vous, Monsieur Diégo Ortiz et Madame doña Françoise Ramirez, d'une œuvre aussi belle que l'est maintenant, me dit-on, cette église desservie par des chapelains! Que Sa Majesté en soit à jamais bénie!

Je me réjouis de ce que Notre Très Révérend Père Général ait mis tant d'empressement à terminer notre affaire [1]. C'est un homme de valeur et un saint. Plaise à Dieu de nous le conserver! Sa Majesté sait avec quel bonheur je serais restée plus longtemps dans votre couvent [2]. Depuis que j'en suis partie, je puis vous l'assurer, je ne crois pas avoir été un seul jour sans éprouver de grandes afflictions. Deux monastères ont été fondés, grâce à Dieu, et celui où je suis est le plus petit [3]. Que Sa Majesté daigne en retirer quelque gloire!

Je ne comprends pas pourquoi on n'a pas transporté dans l'église le corps de Monsieur Martin Ramirez [4]. Que Dieu l'ait en sa gloire! C'est ce que je lui désire et ce que je demande au Seigneur de lui accorder. Mais veuillez me mander le motif de ce retard. Cette affaire que vous aviez concertée et dont vous m'aviez parlé un jour, a-t-elle été poursuivie? O mon Dieu, que de fois j'ai pensé à vous dans toutes

[1] Le T. R. P. Jean-Baptiste Rubéo de Ravenne.

[2] Celui de Tolède, fondé par Alphonse Ramirez.

[3] Ceux de Salamanque et d'Albe.

[4] Frère d'Alphonse Ramirez. Il avait laissé une partie de ses biens pour la fondation du couvent de Tolède.

les difficultés qui se présentent par ici, et dont je voudrais être délivrée! car je regardais comme fait ce que les uns ou les autres vous me disiez, même en riant. Plaise à Sa Majesté de vous conserver tous de longues années et de me laisser jouir de vous! Je puis l'assurer, je vous aime beaucoup dans le Seigneur.

Il serait bon que Monsieur Diégo Ortiz m'écrivît de temps en temps; supposé que vous ne vouliez pas m'écrire vous-même, dites-lui au moins qu'il ait cette charité. Je lui présente mes respects, ainsi qu'à Madame doña Françoise Ramirez. Mes amitiés à tous vos petits anges. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder tous, mais spécialement notre patron! Qu'Il daigne, en outre, vous soutenir vous-même de sa main et vous accorder toutes les grâces que je lui demande pour vous! *Amen.* C'est aujourd'hui le 5 février.

J'oubliais de vous mander que Jean de Ovalle et ma sœur vous présentent leurs respects. Jean de Ovalle ne tarit pas sur toutes ses obligations envers vous. Et moi donc, que dirai-je?

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Je ne vous dis rien de la joie que vous me causez par toutes vos attentions pour Isabelle de Saint-Paul. Je vous suis tellement redevable que je laisse à Notre-Seigneur le soin de vous payer et de vous récompenser. C'est une grande aumône que vous faites. Que le Seigneur soit béni de tout! Veuillez rappeler à Monsieur Diégo Ortiz qu'il songe enfin à placer la statue de mon protecteur saint Joseph à la porte de l'église.

LETTRE XXX.

1571. 29 Mars. Salamanque

A DIÉGO ORTIZ, A TOLÈDE

Elle ne tardera pas à se rendre à Tolède; demande des renseignements sur une affaire, et supplie le Seigneur de bénir toute sa famille.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit toujours en votre âme et vous récompense de la charité et du plaisir que vous me faites par votre lettre! Ce ne serait pas du temps perdu de m'en envoyer beaucoup; nous pourrions en profiter pour nous encourager dans le service de Notre-Seigneur. Sa Majesté sait combien je désire être près de vous. Voilà pourquoi je me presse à acheter une maison, ce qui n'est pas une petite affaire, quoiqu'il y en ait beaucoup et à bon marché; néanmoins, j'espère dans le Seigneur que tout sera terminé promptement. Il est juste que je me hâte, afin de me procurer la consolation de voir Monsieur Alphonse Ramirez. Veuillez lui présenter mes respects, ainsi qu'à Madame doña Françoise Ramirez.

Il est impossible que votre église ne vous procure pas la consolation la plus vive, quand j'en éprouve une si grande par les bonnes nouvelles qu'on m'en donne. Que Notre-Seigneur vous en laisse jouir tous de longues années, et que vous lui rendiez autant de

gloire que je le lui demande! Laissez faire Sa Majesté; vous êtes trop pressé de voir tous les travaux terminés; c'est déjà une grande grâce qu'ils soient si avancés au bout de deux ans.

Je ne comprends pas ce que l'on me dit d'un procès entre les chapelains et le curé de Sainte-Juste, je crois. Veuillez, je vous prie, me mander ce que c'est. Je n'écris pas à Monsieur Alphonse Ramirez, car je ne veux pas le fatiguer, dès lors que je vous écris à vous-même. Ne pouvant payer vos services et ceux de tous les vôtres, je supplie Notre-Seigneur de s'en charger: qu'Il vous garde de longues années, qu'Il rende vos petits anges très saints, mais spécialement mon patron! Nous avons besoin qu'il le soit. Daigne Sa Majesté vous soutenir vous-même toujours de sa main! *Amen.* C'est aujourd'hui le 29 mars.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XXXI.

1571. 27 MAI. SALAMANQUE.

A DIÈGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Elle approuve son projet, lui parle des messes chantées, et le prie d'attendre le passage du Visiteur, qui règlera tout.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous! *Amen.*

Vous me faites tant de faveur et de charité par vos lettres, que la dernière eût-elle été plus sévère encore, je me serais considérée comme bien payée et vraiment obligée à vous servir de nouveau. Celle que m'a remise le Père Mariano, vous me l'avez écrite, dites-vous, pour me prouver la justesse de votre demande. Vous avez pleinement réussi; les raisons que vous apportez sont si bonnes, et vous savez si bien faire valoir ce que vous désirez, que les miennes ne sauraient être d'un grand poids. Je ne songe donc nullement à me défendre avec des raisons; mais afin d'imiter les personnes qui ont une mauvaise cause à soutenir et recourent aux arbitres, je m'en remets à vous-même. Toutefois, je vous prie de vous rappeler que vous demeurez toujours plus obligé de favoriser ces filles orphelines et mineures que vos chapelains. En somme, tout est à vous, tout vous appartient, le monastère et les religieuses qui l'habitent. Quant aux

sœurs, elles vous sont plus dévouées que les chapelains, qui, comme vous le remarquez fort bien, montrent, quelques-uns du moins, plus d'empressement à arriver à la fin de leur messe, que de ferveur à la célébrer.

Vous me procurez une grande joie en approuvant ce qui concerne les vêpres, car c'est un point que je ne pourrais changer. Pour le reste, j'écris à la Mère prieure de se conformer à vos ordres, et lui envoie votre lettre. Nous aurons peut-être plus d'avantage à vous confier tous nos intérêts, ainsi qu'à Monsieur Alphonse Alvarez [1]. Veuillez vous entendre avec lui sur cela. Je lui présente tous mes respects. J'ai été bien peinée quand j'ai appris qu'il souffrait d'un point de côté. Les sœurs de ce monastère l'ont recommandé à Dieu, et je ne manque pas de prier pour vous tous et vos petits anges. Que Sa Majesté fasse de vous tous des saints et vous garde!

Cependant, il y a une chose, à mon avis, qui gênerait beaucoup les religieuses et leur serait une vraie charge; c'est qu'avant la grand'messe, quelqu'un en demandât une autre solennelle, et surtout qu'il y eût sermon; je ne sais pas comment cela pourrait s'arranger. En somme, il vous importe peu, à vous tous, que la solennité ait lieu à notre grand'messe, et que la messe du chapelain soit célébrée un peu avant, à voix basse. Ces circonstances, d'ailleurs, seraient rares. Veuillez céder un peu sur ce point, et m'accorder ce plaisir, alors même que cette circonstance se présen-

[1] Le P. André de l'Incarnation, qui fut nommé correcteur des lettres de la sainte en 1757, fait remarquer que ce Monsieur portait les deux noms de Ramirez et Alvarez.

terait un jour de fête; mais, bien entendu, nous ne changeons rien aux messes que vous feriez célébrer vous-même. Vous voyez que cela n'a aucune conséquence pour vous; toutefois, ce serait une grande aumône et une bonne œuvre pour les sœurs; par là, vous me rendriez à moi-même un vrai service.

Depuis que la lettre à notre Père Général est partie, j'ai pensé qu'il n'y avait nul motif de l'envoyer. Car il y aura plus de stabilité dans tout ce que décidera le Père Visiteur [1]; c'est comme si le Souverain Pontife le réglait lui-même, et ni le Père Général, ni le Chapitre Général ne pourront toucher à ce qu'il aura ordonné. Il est plein de sagesse et de science, et vous serez heureux de traiter avec lui. Il doit, je crois, aller sans faute faire la visite du monastère de Tolède, l'été prochain; et alors, il établira sur des bases solides tout ce que vous commanderez, comme je vais l'en supplier ici même. Enfin, tout ce que vous jugerez de mieux pour le règlement des affaires, je l'approuve; mon désir est de vous être agréable en tout ce qui dépendra de moi. Ce m'est une grande peine de ne pas être plus près de vous pour vous le montrer.

Je me recommande instamment aux prières de Madame doña Françoise Ramirez. En ce moment, je suis sans fièvre, grâce à Dieu. Vous pouvez bien m'écrire tout ce que vous voudrez; je connais votre bonne volonté; la seule peine que je pourrais avoir, ce serait de vous en donner. Mais, à coup sûr, telle n'est point mon intention, et je ne voudrais pas voir les religieuses de votre monastère vous occasionner le moindre souci. Vous ne m'avez fait aucun tort, du reste, et vous ne

[1] Le Père Pierre Hernandez, dominicain, délégué apostolique.

sauriez m'en faire, quoi que vous me puissiez dire. Daigne Notre-Seigneur vous accorder tous les biens spirituels que je demande à Sa Majesté pour vous, et vous soutenir toujours de sa main! C'est aujourd'hui le dimanche d'après l'Ascension.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE XXXII.

1571. 5 Octobre. Medina del Campo.

A CATHERINE DU CHRIST, POSTULANTE A MEDINA DEL CAMPO [1]

Elle lui annonce qu'elle est obligée de partir sans avoir la consolation de lui donner le saint habit.

Ma fille et mademoiselle, il y a plus d'avantage à être aidé de Dieu qu'à s'aider beaucoup soi-même. Vous êtes reçue de très bon cœur dans ce monastère par toutes les sœurs. Je désirerais vivement vous donner l'habit avant de partir. Mais ce n'est pas possible, car je pars demain de grand matin. Je n'aurai que le temps de vous voir à ce moment.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

[1] La Vénérable Mère Catherine du Christ prit le saint habit le 6 octobre 1571.

LETTRE XXXIII [1].

1571. 7 NOVEMBRE. AVILA.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, A PARACUELLOS.

Encouragements dans ses épreuves. Heureux changements au monastère de l'Incarnation d'Avila. Humilité de la Sainte. Vanité du monde. Affection pour doña Louise.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie! J'ai écrit trois lettres à Votre Seigneurie depuis que je suis dans ce monastère de l'Incarnation, c'est-à-dire depuis un peu plus de trois semaines [2]; et il me semble que vous n'en avez reçu aucune. Je prends tant de part à vos travaux, que ce chagrin venant se joindre aux nombreuses épreuves que j'ai ici, je n'ai pas besoin d'en demander d'autres à Notre Seigneur. Qu'Il soit béni de tout! On voit bien que Votre Seigneurie est du nombre des âmes qui doivent jouir de son royaume, puisqu'Il vous donne à boire le calice en vous envoyant tant de souffrances, comme gage du grand amour qu'il vous porte.

J'ai lu un jour dans un livre que la récompense des épreuves, est l'amour de Dieu. Qui donc ne les aimerait, puisqu'elles sont d'un si haut prix? Aussi je

[1] L'autographe se trouve chez les Carmélites Mitigées de Florence, où nous en avons pris une photographie.

[2] La Sainte entra comme Prieure à l'Incarnation. le 5 ou le 6 Oct. 1571.

vous supplie de les aimer; considérez que tout ici-bas passe promptement, et travaillez à vous détacher de toutes ces choses qui ne doivent pas durer toujours.

Je savais déjà que Votre Seigneurie était souffrante; aussi j'avais même pris aujourd'hui un moyen pour avoir des nouvelles de votre santé. Béni soit le Seigneur de ce que vous êtes mieux! Quittez donc cette localité, pour l'amour de Dieu; on voit clairement combien elle est nuisible pour la santé de tout le monde. Grâce à Dieu, ma santé est bonne en comparaison de ce qu'elle est ordinairement; s'il n'y avait pas un peu d'amélioration il me serait impossible de supporter tant d'ennuis.

J'ai tant d'occupations urgentes au dedans et au dehors du monastère, que c'est à peine si j'ai même le temps de vous écrire cette lettre. Plaise à Notre-Seigneur de vous payer la faveur que vous m'avez faite et la consolation que vous m'avez procurée en m'écrivant! je vous l'assure, un peu de consolation m'est parfois nécessaire. O Madame! quand on s'est vu dans le calme de nos monastères et qu'on se trouve dans l'agitation de celui-ci, je ne sais comment on peut vivre; de toutes manières il faut souffrir. Cependant, gloire en soit rendue à Dieu! la paix y règne, et ce n'est pas peu de chose; les sœurs renoncent peu à peu à leurs entretiens et à leurs libertés; bien qu'elles soient très bonnes, et qu'il y ait certainement une grande vertu dans cette maison, le changement d'habitudes est, disent-elles, une mort pour elles; elles supportent bien cela et me témoignent beaucoup de respect; mais Votre Seigneurie comprendra quelle sollicitude il faudra pour remettre les choses en ordre dans une maison où il y a cent trente religieuses. J'ai aussi quelque préoccupation pour nos monastères; toutefois, comme je ne

suis venue ici que par obéissance, j'espère que Notre-Seigneur dans sa bonté ne permettra pas que je leur fasse défaut et daignera veiller sur eux.

Mon âme ne semble pas se ressentir du trouble de cette Babylone ; je le regarde comme une grâce du Seigneur. La nature se lasse, mais toutes les fatigues sont peu de choses quand je considère combien j'ai offensé le Seigneur.

La nouvelle de la mort de la bonne doña Jeanne m'a causé du chagrin. Plaise à Dieu de l'accueillir près de lui! oui, Il le fera, car elle était très fidèle à Le servir. A la vérité, je ne sais comment nous pouvons pleurer ceux qui vont posséder le repos éternel, et que Dieu tire des vanités et des dangers du monde : c'est là nous rechercher nous-mêmes et ne pas aimer ceux qui vont jouir d'un plus grand bien.

Veuillez présenter tous mes respects à ces dames qui sont près de vous. Quant à Votre Seigneurie, je ne l'oublie point ; il n'était pas nécessaire de me réveiller ce souvenir dans votre lettre : je voudrais même m'en distraire un peu pour ne pas voir combien je suis imparfaite quand je ressents si vivement vos épreuves.

Plaise à Notre-Seigneur de vous donner le contentement et le repos éternel ! Quant aux joies de la terre, vous les avez congédiées depuis longtemps, quoiqu'il ne vous semble pas que vous soyez bien payée de retour par la souffrance où vous vous trouvez. Un jour viendra où vous verrez quel gain vous ont procuré ces épreuves, et où, pour rien au monde, vous voudriez l'avoir perdu. C'est une très vive consolation pour moi de savoir près de vous mon cher Père Edouard. Dès lors que je ne puis vous servir, ce m'est une joie que vous ayez un si excellent soutien dans vos travaux.

Le messager est là qui attend; aussi je ne puis m'étendre davantage. Mille respects à toutes ces dames. Plaise à Notre-Seigneur de vous soutenir de sa main et de vous délivrer promptement des fièvres! qu'il vous donne la force de contenter en tout Sa Majesté, comme je L'en supplie! Amen.

Fait à l'Incarnation d'Avila, le 7 Novembre.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

Thérèse de Jésus.

LETTRE XXXIV [1].

1572. 10 Janvier. Avila.

A JEAN GOMEZ, A AVILA.

Reçu de douze poules.

Moi, Thérèse de Jésus, Prieure du monastère de l'Incarnation de cette ville d'Avila, je reconnais avoir reçu de vous, Jean Gomez, habitant de ladite ville, douze poules au nom de la très illustre dame doña Jeanne de Tolédo. Et, en témoignage, je vous ai remis cette lettre signée de mon nom. Fait le 10 janvier...

[1] L'autographe se trouve au Couvent de *las Maravillas*, Madrid.

LETTRE XXXV.

1572. Vers le commencement. Avila. Incarnation.

A DOÑA ISABELLE DE XIMÈNE,[1] A SÉGOVIE.

Elle la félicite de sa vertu, et la remercie de la grosse dot qu'elle donnera au monastère où elle entrera.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, et vous accorde la grâce de comprendre quelles obligations vous avez envers Dieu !

Il daigne vous éclairer et vous inspirer le projet de fuir les dangers si grands que vous font courir votre jeune âge, vos biens et votre liberté. Ce qui effraie ordinairement les autres âmes, comme la pénitence, la clôture et la pauvreté, a été pour vous, au contraire, l'occasion de comprendre le trésor qui se trouve renfermé dans la pratique de ces vertus, et d'échapper aux illusions et aux fautes où vous auriez pu tomber en restant dans le monde. Que le Seigneur soit béni et loué pour tous ses dons !

Il m'a été facile de voir par là que vous êtes un excellent sujet, et que vous avez les qualités voulues pour

[1] Mademoiselle Ximène fit profession au couvent de Salamanque le 14 Juin 1573, et prit le nom d'Isabelle de Jésus. Elle dut entrer au monastère dans les premiers mois de l'année 1572 ; elle suivit la sainte à la fondation de Palencia pour y remplir l'Office de Prieure.

Elle venait de faire sa profession à Salamanque, lorsque, priée de chanter quelques pieux versets à la récréation, elle fut l'occasion d'un ravissement pour la sainte.

être une vraie fille de Notre-Dame et entrer dans son saint Ordre. Plaise à Dieu de perfectionner si bien vos saints désirs et vos œuvres, que je n'aie pas à me plaindre du Père Jean de Léon! Je suis satisfaite des renseignements qu'il me donne sur vous, et je n'en veux pas d'autres. C'est pour moi une consolation si vive de penser que vous allez devenir une grande sainte, que votre personne seule suffirait pour me contenter.

Que le Seigneur daigne vous savoir gré de l'aumône que vous voulez apporter au couvent où vous entrerez! elle est considérable; aussi, vous ne manquerez pas de goûter un bonheur profond à suivre les conseils que Dieu vous inspire de vous donner vous-même à Lui, et de distribuer vos biens aux pauvres par amour pour Lui. Mais après les grâces qu'Il vous a accordées, vous ne pouviez, non plus, vous montrer moins généreuse à son égard. Cependant, quand on fait tout ce qu'on peut, on fait beaucoup, et la récompense ne sera pas minime.

Puisque vous avez déjà vu nos constitutions et notre règle, je n'ai qu'un mot à ajouter. Si vous persévérez dans votre résolution, entrez où vous désirez, allez dans celle de nos maisons qu'il vous plaira. Je veux, en vous en laissant le choix, être agréable à mon Père Jean de Léon; mon désir serait néanmoins, je vous l'assure, de vous voir prendre l'habit dans le couvent où je me trouverais, car je souhaite vivement faire votre connaisance. Daigne le Seigneur diriger les choses de façon à ce qu'elles procurent le plus son honneur et sa gloire! *Amen.*

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XXXVI.

1572. 4 Février. Incarnation d'Avila.

A DONA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A GALINDUSTE.

Détails sur le mauvais état de sa santé. Difficultés avec le monastère d'Albe.

JÉSUS soit avec vous!

Vous semblez être dans un autre monde, dès que vous arrivez à cette localité [1]. Que Dieu me délivre d'un tel pays et de celui-ci! car depuis que je suis revenue à Avila, j'ai été presque toujours souffrante; et pour ne pas vous l'annoncer, j'ai préféré ne pas vous écrire. Les fièvres m'ont reprise avant la Noël avec un grand mal de gorge. On a dû me saigner deux fois, et il a fallu me purger; avant même la fête des Rois, j'avais les fièvres quartes, mais sans dégoût pour la nourriture. Les jours que je n'ai pas la fièvre, je ne manque pas d'aller avec la communauté au chœur, et parfois au réfectoire. Je pense être bientôt guérie.

A la vue de l'heureux changement opéré par le Seigneur dans cette maison, je m'efforce de ne pas garder le lit, excepté quand j'ai la fièvre, ce qui arrive toutes les nuits. Le frisson commence à deux heures, mais il n'est pas violent. Pour le reste, tout va bien,

[1] A Galinduste, près de Salamanque, où doña Jeanne et son mari Jean de Ovalle allaient passer l'hiver.

malgré les occupations et les soucis; je ne sais comment je puis y résister. La plus grande croix pour moi, ce sont les lettres. Ainsi, j'ai écrit quatre fois aux Indes, afin de profiter du départ de la flotte. Je suis étonnée de votre peu de sollicitude pour moi, quand vous me savez accablée de travaux. J'attendais tous les jours Monsieur Jean de Ovalle, car on m'avait dit qu'il devait passer pour se rendre à Madrid; c'était, en effet, une chose importante d'envoyer à mon frère ce qu'il nous a priés de lui expédier. Et maintenant, c'est trop tard. Que faut-il penser de votre conduite? Vous voulez donc que les choses marchent toutes seules? Certainement, cela ne saurait paraître bien.

On m'annonce que ce sont Messieurs Jean et Gonzalve de Ovalle qui s'opposent à donner une petite rue au monastère [1]. Je ne puis pas le croire. Je ne voudrais pas que l'on commençât à entrer dans des discussions. Il n'est pas bien d'en avoir avec des femmes, alors même qu'on aurait raison; et cela ne serait pas du tout honorable pour ces Messieurs, surtout quand il s'agit d'une chose qui me concerne; à plus forte raison quand, à mon avis, les religieuses n'ont rien fait dans le but de leur porter préjudice. Elles ne peuvent qu'être victimes de leur propre simplicité. Mandez-moi, je vous en prie, ce qui en est; car je suppose que ce sont là de fausses nouvelles.

Pour vous, n'ayez pas de peine de mon mal: je crois que ce ne sera rien. D'ailleurs, s'il m'en coûte un peu, mes occupations n'en souffrent pas beaucoup.

Je ressens vivement votre absence et je me trouve bien seule. Quelques réaux me seraient nécessaires;

[1] A celui d'Albe.

veuillez me les envoyer, car le couvent ne me fournit que le pain. Mes respects à ces Messieurs et à ma chère Béatrix, que j'ai le plus vif désir de voir par ici. J'ai appris que Gonzalve était en bonne santé. Plaise à Dieu de veiller sur lui! Augustin de Ahumada est près du vice-roi, selon que me l'écrit le Père Garcia. Mon frère [1] a très bien marié ses deux nièces. Il a voulu, avant son retour, les tirer d'embarras. Minuit va sonner et je suis fatiguée; je ne vous en dis donc pas davantage. C'était hier la fête de saint Blaise, et avant-hier celle de Notre-Dame [2].

Votre très fidèle servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE XXXVII [3].

1572. Dans le courant de l'année. Avila. Incarnation.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE.

Patience dans les croix.

JÉSUS!

Que le Seigneur soit avec vous!

Le muletier vient chercher cette lettre juste au moment de son départ; aussi je n'ai pas le temps de

[1] Laurent de Cépéda.

[2] Fête de la Purification de la Sainte Vierge.

[3] Nous avons trouvé l'autographe de cette lettre chez les Religieuses dominicaines du couvent de Sainte-Catherine, à La Havane.

vous dire grand'chose. Songez donc, bien chère Madame, que d'une manière ou de l'autre, ceux qui veulent se sauver doivent passer par une foule d'épreuves. Dieu ne nous en donne pas le choix. Peut-être, cependant, qu'Il vous réserve les plus petites, parce que vous êtes faible. Je sais mieux ce que vous souffrez que vous ne savez me le dire ou que vous pouvez me l'exprimer dans une lettre; voilà pourquoi j'ai soin de vous recommander à Sa Majesté. Il me semble que je vous aime maintenant plus que de coutume, bien que mon affection pour vous ait toujours été très grande. On va vous remettre une autre lettre de moi. Je ne vous crois pas plus imparfaite qu'à l'ordinaire, malgré tout ce que vous dites. Mais je vous demande pour l'amour de Dieu et de moi de vous confesser souvent. Que le Seigneur soit avec nous! *Amen.* Monsieur Jean de Ovalle vous dira le reste. Il m'a quittée bien promptement.

N'oubliez pas de m'envoyer des dindons puisque vous en avez en si grand nombre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

Nous publions à la fin de ce volume le texte dont nous avons la photographie.

Nous ne garantissons pas l'exactitude des deux premières lignes, qui sont pour ainsi dire illisibles dans l'autographe.

Nous supposons que la sainte écrivit cette lettre durant son séjour comme prieure, à l'Incarnation.

LETTRE XXXVIII.

1572. 7 MARS. INCARNATION D'AVILA.

A DOÑA MARIE DE MENDOZA, A VALLADOLID.

Mauvais état de sa santé. Pauvreté et régularité du monastère de l'Incarnation. Habileté avec laquelle elle refuse une postulante présentée par doña Marie.

JÉSUS!

Que le grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie! *Amen.*

J'ai bien pensé à vous par le temps où nous sommes, et j'ai craint que la rigueur de la saison ne fût nuisible à votre santé. Il me semble que vous avez dû en souffrir. Que Dieu soit béni, puisque nous aurons l'éternité où il n'y aura plus de changements de temps! Plaise à Sa Majesté que notre vie d'ici-bas nous mérite de jouir d'un tel bien! Pour moi, j'ai été très éprouvée par ce pays; on dirait que ce n'est plus ma terre natale. Je ne crois pas avoir eu plus d'un mois et demi de santé; c'était au commencement. Le Seigneur a vu que, sans cela, je n'aurais pu rien faire alors. Pour le moment, c'est Sa Majesté qui dirige tout. Quant à moi, je n'ai d'autre souci que celui de me soigner, surtout depuis trois semaines; car aux fièvres quartes est venue s'ajouter une douleur au côté et une esquinancie. Un seul de ces maux devrait suffire pour me donner la mort, si c'était le bon plaisir de Dieu; mais aucun

ne parviendra, ce semble, à me procurer un pareil bonheur. Je vais mieux depuis qu'on m'a saignée trois fois: je n'ai plus les fièvres quartes, c'est une autre fièvre qui ne me quitte pas ; je vais me purger demain. Je suis très mécontente de me voir en cet état ; je ne sors plus de mon petit coin, excepté pour aller à la messe ; d'ailleurs, je ne le pourrais pas. Ce qui m'afflige encore d'avantage, c'est un mal de dents que j'ai depuis un mois et demi environ.

Je vous raconte toutes ces misères pour que vous ne me reprochiez pas de ne vous avoir point écrit. Vous verrez, en outre, par là, les faveurs que le Seigneur me fait, en m'accordant ce que je ne cesse de lui demander. Certainement, il me semblait impossible, quand je suis arrivée, de pouvoir, avec si peu de santé et un naturel si faible, supporter tant de travail. Je dois, en effet, m'occuper constamment des affaires qui se présentent dans chacune de nos maisons, et de beaucoup d'autres choses ; or, j'avais déjà assez de fatigues, sans parler de celles de ce monastère. Vous voyez, dès lors, qu'on peut tout en Dieu, comme dit saint Paul. Il ne me laisse jamais qu'un peu de santé, et cependant j'arrive à bout de tout ; aussi, parfois, je ris bien de moi-même. De plus, Il me laisse sans confesseur [1] et tellement isolée, que je n'ai personne avec qui m'entretenir pour trouver une consolation quelconque, et que je dois agir avec la plus grande circonspection.

Pour ce qui concerne les soins de ma santé, j'ai trouvé autour de moi beaucoup de secours et de cha-

[1] Ce n'est qu'après le 23 avril que Saint Jean de la Croix fut nommé, sur les instances de la sainte, confesseur du couvent.

rité. Des personnes de la ville se sont montrées très charitables pour nous; je ne prends du monastère que le pain [1], et encore je voudrais lui épargner cette dépense. Nous avons presque épuisé les aumônes de doña Madeleine. Avec cela et les aumônes que vous nous avez envoyées, ainsi que quelques autres personnes, nous avons pu donner un repas aux religieuses les plus pauvres. Elles sont tellement paisibles et bonnes, que j'ai de la peine de les voir souffrir; à coup sûr, elles sont ce que je vous dis. Il y a vraiment de quoi louer Notre-Seigneur du changement qu'Il a opéré en elles. Les plus opposées autrefois sont maintenant les plus contentes et le mieux avec moi. Pendant ce Carême, elles ne voient ni hommes, ni femmes, pas même les parents, ce qui est une vraie nouveauté pour cette maison. Elles se soumettent à tout avec la plus grande paix. Il y a vraiment ici de grandes servantes de Dieu et presque toutes réalisent des progrès notables dans la perfection. C'est ma Prieure qui fait ces merveilles [2]. Et afin qu'on ne se trompe pas sur ce point, Notre-Seigneur veut que je sois dans un tel état que je semble n'être venue que pour fuir la pénitence et m'occuper de ma santé.

Pour que j'aie à souffrir de toutes manières, la Mère Prieure de votre monastère [3] vient de m'écrire que vous voudriez y recevoir une religieuse, mais que

[1] L'autographe porte *pan cómo*, et non *para comer*, comme on l'a supposé à tort.

[2] La Sainte Vierge Marie — La Sainte avait mis sa statue à la place de la Prieure et déposé en ses mains les clés du monastère. Cette statue se trouve encore aujourd'hui au chœur d'en bas du monastère de l'Incarnation.

[3] Celui de Valladolid, dont Marie de Mendoza était fondatrice.

vous êtes mécontente, lui aurait-on dit, parce que je refuse de l'admettre. Elle me demande la permission de la recevoir avec une autre que présente le Père Ripalda. J'ai pensé qu'on l'avait trompée; car je serais peinée que ce fût vrai. Vous pouvez, en effet, me reprendre et me commander. Je ne puis croire que vous soyez fâchée contre moi sans me le dire, à moins que vous n'ayez voulu le paraître pour vous tirer d'embarras. Je serais bien consolée que ce fût ainsi. Car avec ces Pères de la Compagnie, je sais m'entendre; et ils ne prendraient jamais, pour me faire plaisir, un sujet qui ne convînt pas à leur Ordre. Dans le cas où vous tiendriez absolument à ce qu'on reçût cette religieuse, je n'insiste pas. Il est clair que vous pouvez commander dans ce monastère comme dans tous les autres; et je vous serai très soumise. Je demanderai alors la permission au Père Visiteur ou au Père Général, vu qu'il est contraire à nos Constitutions de recevoir une religieuse avec un tel défaut; je ne puis moi-même donner cette permission; celle de l'un des deux supérieurs est nécessaire. En outre, on doit apprendre à cette fille à bien lire le latin; il est prescrit, en effet, de n'admettre aucune postulante qui ne le sache parfaitement.

Pour la décharge de ma conscience, je ne puis omettre d'ajouter ce que je ferais dans ce cas, après avoir instamment recommandé la chose à Dieu. Je laisse de côté, je le répète, votre désir; car pour ne point vous causer de peine, je suis prête à tout et je n'insiste pas. Je veux seulement vous supplier de considérer attentivement cette affaire et de porter plus d'intérêt à votre maison. Si vous veniez à constater qu'elle ne va pas bien, vous en seriez affligée. Dans

un monastère où il y a beaucoup de religieuses, il est plus facile de passer par-dessus un défaut; mais là où elles sont peu nombreuses, il est juste que les sœurs soient toutes des sujets de choix, et j'ai toujours été persuadée que c'était là votre désir. Cela est si vrai que, trouvant partout des religieuses pour nos monastères, je n'ai jamais osé en envoyer au vôtre, parce que je n'en ai pas trouvé une seule qui fût telle que je la voulais pour votre maison. Voilà pourquoi on ne devrait, à mon avis, recevoir ni l'une ni l'autre de ces deux postulantes. Je ne découvre en elles ni la sainteté, ni le courage, ni la grande prudence, ni les talents qui pourraient être de quelque profit pour le monastère. Et si la maison doit y perdre, pourquoi voudriez-vous qu'on les reçût? Quant à pourvoir à leur intérêt personnel, il y a assez de couvents où, je le répète, les religieuses étant nombreuses, on supporte mieux certains défauts. Mais chacune de celles qu'on reçoit dans le vôtre devrait être apte à remplir la charge de Prieure ou le premier office qui lui serait confié.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, réfléchissez-y avec soin et considérez qu'il faut toujours avoir en vue le bien général plutôt que le bien particulier. Ces religieuses sont dans une clôture étroite, elles doivent vivre ensemble, supporter mutuellement leurs défauts, sans parler des autres austérités de l'Ordre; ce qu'il y a de plus pénible pour elles, c'est de se tromper dans le choix des sujets. Je vous prie donc de les favoriser sur ce point comme vous le faites pour tout le reste. Si vous le jugez à propos, confiez-moi cette affaire, et, je le répète, je m'entendrai parfaitement avec les Pères de la Compagnie; si, au contraire, vous persistez dans votre projet, vous serez obéie, et c'est

vous qui serez responsable, dans le cas où les choses n'iraient pas bien.

Cette personne dont parle le Père Ripalda ne serait pas mal pour une autre maison; mais votre monastère est à ses débuts et il ne faut pas en ternir l'éclat. Plaise au Seigneur d'ordonner ce qui doit tourner à sa plus grande gloire, et de vous accorder sa lumière, afin que vous agissiez pour le mieux! Qu'Il daigne, en outre, vous conserver de longues années, comme je L'en supplie! C'est ce que je ne cesse de Lui demander, malgré l'aggravation de mes maux.

Je présente tous mes respects à Son Excellence Madame la Duchesse, à Madame doña Béatrix, à Madame la Comtesse et à Madame doña Éléonore.

Écrivez-moi, ou plutôt commandez-moi ce que je dois faire; je crois qu'en laissant tout cela à votre conscience, je décharge la mienne. Et, à mon avis, ce n'est pas un petit sacrifice de ma part, car on ne trouverait pas dans une seule de nos maisons une religieuse qui ait un défaut aussi notable que votre protégée. Quant à moi, je ne la prendrais pour aucun motif. Elle serait, j'en suis persuadée, un sujet de mortification continuelle pour les autres. Comme elles sont toujours ensemble, et qu'elles s'aiment tant, elles ne pourraient s'empêcher de la plaindre. C'est déjà assez qu'elles aient la bonne Madeleine. Et plût à Dieu que ces deux postulantes fussent comme elle! C'est aujourd'hui le 7 mars.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

La Mère sous-prieure vous présente tous ses respects. Je m'entends très bien avec elle.

LETTRE XXXIX.

1572. 27 Aout. Avila.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Elle se porte bien et la prie de veiller sur la santé de Monsieur Jean de Ovalle.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS !

Ma santé est bonne, mais j'ai tant d'occupations que, même maintenant, je voudrais ne pas vous écrire. Béni soit Dieu de ce que Monsieur Jean de Ovalle se porte bien ! Toutefois, ne lui permettez pas de venir ; ce serait très imprudent.

On eût mieux fait d'expédier les lettres pour les Indes par la même voie que les paquets, car les lettres que vous y envoyez n'arrivent jamais. Je me réjouis du mieux de Madame doña Madeleine. Mes amitiés à vos chers enfants [1]..... Le Père Diégo est à Avila; je ne l'ai vu qu'un instant. Il ira vous voir s'il le peut. La Mère Prieure [2] et ma compagne sont bien portantes. Pour moi, je suis tellement mieux que je serais très étonnée si cela durait. Que le Seigneur accomplisse sa volonté et soit avec vous ! C'est aujourd'hui la veille

[1] Il manque quelques lignes à cet endroit de l'autographe.

[2] Probablement, l'autographe doit porter le mot *supriora*, — la Mère sous-prieure.

de Saint Augustin. Monsieur Jean de Ovalle commettrait une grande imprudence d'entreprendre un voyage quelconque. Du couvent de l'Incarnation.....

Bien vôtre

Thérèse de Jésus.

LETTRE XL.

1572. Vers le 14 Septembre. Incarnation. Avila.

Réponse à un défi spirituel que lui avaient envoyé les Pères Carmes déchaussés de Pastrana, quand elle était Prieure à l'Incarnation d'Avila [1].

JÉSUS, MARIE!

Après avoir lu le cartel, il nous a semblé que nos forces ne nous permettaient pas d'entrer en champ clos pour lutter contre de si vaillants et courageux chevaliers. Il remporteraient sûrement la victoire et nous laisseraient complètement dépouillées de nos biens; peut-être même, par là, nous décourageraient-ils au point que nous ne ferions pas même le peu qui est en notre pouvoir. Voilà pourquoi personne n'a signé, et Thérèse de Jésus moins que toute autre; cela est la pure vérité, sans détour aucun.

Nous avons convenu d'essayer nos forces pour voir jusqu'où elles iront; et une fois exercées dans ces tours

[1] Ce défi, dit le P. Antonio de San Joaquin, *Año Teresiano*, 22 *de Marzo*, fut probablement envoyé par le P. Gratien, qui avait pris l'habit de la Réforme à Pastrana, le 25 mars 1572.

d'adresse, peut-être qu'avec le secours et l'aide de ceux qui voudront y prendre part, nous pourrons d'ici à quelques jours signer le cartel.

Mais ce sera à condition que le mainteneur ne fuie pas le combat en s'enfermant dans les grottes de son monastère, et descende, au contraire, sur le champ de bataille de ce monde où nous sommes. Il pourrait arriver que, se voyant alors toujours obligé de lutter sans pouvoir déposer les armes, ni cesser de se tenir sur ses gardes, ni avoir un seul moment de repos assuré, il perde un peu de sa vaillance; il y a une grande différence entre ces deux choses, parler et agir, et nous la connaissons quelque peu.

Qu'ils sortent, qu'ils sortent de cette retraite délicieuse, lui et ses compagnons; peut-être ne tarderont-ils pas à broncher et à tomber; et nous devrons aussitôt les aider à se relever. C'est une terrible chose que d'être toujours dans le péril, chargé du poids des armes et sans vivres. Mais comme le mainteneur a fait une si grande provision de vivres, qu'il veuille bien s'empresser de nous envoyer ceux qu'il nous a promis car s'il nous prenait par la faim, il y aurait pour lui peu d'honneur et peu de profit.

Tous les chevaliers et toutes les filles de la Vierge, qui prieront chaque jour le Seigneur de conserver dans la grâce la sœur Béatrix Juarez, et lui obtiendront de ne plus parler qu'avec réflexion et pour la gloire de Dieu, recevront d'elle deux années des mérites qu'elle a gagnés en soignant des malades très pénibles.

La sœur Anne de Bergas dit que si les chevaliers et les frères susdits demandent au Seigneur de lui enlever une contradiction où elle se trouve et lui obtiennent l'humilité, elle leur donnera tous les mérites

qu'elle pourra acquérir par cette vertu, dans le cas où le Seigneur la lui accorderait.

La Mère sous-prieure annonce que si les susdits demandent au Seigneur de lui enlever sa volonté propre, elle leur donnera ses mérites de deux années ; elle s'appelle Isabelle de la Croix.

La sœur Sébastienne Gomez dit à qui que ce soit desdits chevaliers qui regardera le crucifix trois fois par jour, en l'honneur des trois heures que Notre-Seigneur a passées sur la croix, et lui obtiendra de vaincre une grande passion dont son âme est tourmentée, qu'elle lui applique le mérite qu'elle gagnera, si le Seigneur lui accorde de remporter cette victoire.

La Mère Marie de Tamayo donnera à qui que ce soit desdits chevaliers qui récitera chaque jour un *Pater* et un *Ave*, pour lui obtenir la patience et la soumission dans son infirmité, donnera, dis-je, le tiers des mérites de ses souffrances, le jour même où se fera cette prière ; or, ses souffrances sont excessives ; il y a plus d'un an qu'elle ne peut parler.

La sœur Anne de la Misère annonce à tous les chevaliers et à toutes les filles de la Vierge, qui, considérant en quelle pauvreté Jésus-Christ a voulu naître et mourir, demanderont pour elle cette pauvreté spirituelle qu'elle a promise à la divine Majesté, qu'elle leur donnera tout le mérite dont elle s'enrichira devant le Seigneur à pleurer les fautes commises à son service.

La sœur Isabelle de Saint-Ange donne à celui des chevaliers et à celle des filles de la Vierge qui tiendra compagnie au Seigneur durant trois heures, en l'honneur de celles qu'Il est demeuré en croix avant de mourir, et lui obtiendra de la divine Majesté la grâce de garder les trois vœux dans toute leur perfection,

une partie du mérite des tortures intérieures qu'elle a éprouvées.

La sœur Béatrix Rémon dit qu'elle donne à tout frère et à toute fille de la Vierge une année des mérites qu'elle pourra acquérir, si on prie chaque jour pour lui obtenir l'humilité et l'obéissance.

La sœur Marie de la Cueva donne à tout chevalier et à toute fille de Notre-Dame, qui, chaque jour, demandera pour elle la foi, la lumière et la grâce, trois années de ses mérites; or, je tiens pour certain que c'est beaucoup, car elle endure de grandes peines intérieures.

La sœur Marie de Saint-Joseph dit qu'elle donnera une année de ses mérites à qui que ce soit des susdits qui demandera pour elle au Seigneur l'humilité et l'obéissance.

La sœur Catherine Alvarez dit qu'elle donne à quiconque demandera au Seigneur la grâce de se connaître elle-même, une année de ce qu'elle a mérité par ses souffrances; or, ses souffrances ont été très grandes.

La sœur Éléonore de Contreras dit que si un chevalier ou une sœur demande à Notre-Dame de lui obtenir de son Fils la grâce de Le servir et de persévérer, elle récitera à ses intentions trois fois le *Salve* tous les jours jusqu'à la fin de sa vie; ainsi, on fera bien de prier pour elle tous les jours.

La sœur Anne Sanchez dit que, pour tout chevalier et toute fille de la Vierge qui, chaque jour, demandera pour elle au Seigneur de lui donner son amour, elle récitera chaque jour trois *Ave Maria* en l'honneur de la pureté de Notre-Dame.

La sœur Marie Gutierrez dit qu'elle donnera une partie de tous ses mérites devant Dieu à quiconque

des susdits demandera pour elle le parfait amour de Dieu et la persévérance.

La sœur Marie Cimbron dit qu'elle cède aux susdits une partie du mérite des souffrances qu'elle peut encore endurer, afin que, chaque jour, on demande pour elle une bonne mort; or, il y a longtemps qu'elle est dans son lit sans pouvoir se remuer, et sa fin est bien proche.

La sœur Inès Diaz dit qu'elle récitera tous les jours cinq *Pater* et *Ave* pour quiconque des susdits qui demandera chaque jour pour elle une part aux souffrances dont la Sainte Vierge fut abreuvée au pied de la croix.

La sœur Jeanne de Jésus dit qu'elle donne à tout chevalier et à toute sœur susdite, qui, chaque jour, demandera pour elle au Seigneur la contrition de ses péchés, une partie du mérite des souffrances et humiliations qu'ils lui ont occasionnées; et, en vérité, elles sont grandes.

La sœur Anne de Torrès dit qu'elle donnera aux susdits tous ses mérites de la présente année, si, chaque jour, en l'honneur du tourment enduré par Notre-Seigneur au moment où on lui enfonçait les clous, ils demandent pour elle la grâce d'arriver à servir Dieu fidèlement et la vertu d'obéissance.

La sœur Catherine de Vélasco dit que quiconque des susdits demandera au Seigneur, par les douleurs qu'il a endurées quand on L'a cloué à la croix, la grâce de ne le plus offenser et la prospérité de notre Ordre, recevra d'elle une partie des mérites quelle gagne à se tenir chaque jour aux pieds de Notre Dame; et certes, elle y passe de longues heures.

La sœur Hiéronyme de la Croix dit que si quel-

qu'un des susdits demande pour elle l'humilité, la patience et la lumière afin de servir fidèlement le Seigneur, elle récitera chaque jour à son intention trois *Credo* et lui donnera une année des mérites obtenus par ses souffrances passées. Mais il faut prier pour elle tous les jours.

Un chevalier d'aventure [1] dit que si le maître du champ de bataille lui obtient du Seigneur la grâce dont il a besoin pour le servir parfaitement dans tout ce que l'obéissance commandera, il lui donnera tout le mérite qu'il gagnera dans l'année par cette vertu.

La sœur Stéphanie Samaniégo promet à tout chevalier et à toute fille de la Vierge qui demandera pour elle la grâce de servir fidèlement Notre-Seigneur et de ne Le plus offenser, et lui obtiendra une foi vive et la douceur, de réciter chaque jour à son intention la prière *O bone Jesu* et de lui donner une année des mérites qu'elle a gagnés par ses souffrances et tentations passées.

La sœur N. de la Gila donne, dit-elle, le tiers des mérites qu'elle a gagnés dans toute sa vie par ses souffrances et ses maladies, à tout chevalier et à toute fille de la Vierge qui, chaque jour, pendant quelques instants, rappellera à son souvenir les angoisses de cette Vierge, et lui demandera le remède à une grande nécessité de son âme, et la conservation de la vie de notre Mère Prieure, Thérèse de Jésus, pour l'augmentation de notre Ordre.

Thérèse de Jésus dit qu'elle donne à tout chevalier de la Vierge qui fera une fois chaque jour l'acte bien

[1] Probablement Saint Jean de la Croix, qui était confesseur des religieuses du monastère de l'Incarnation.

sincère de souffrir toute sa vie un supérieur borné, vicieux, gourmand et d'un caractère difficile, la moitié de ce qu'elle méritera ce jour-là par la communion, par ses grandes souffrances, comme par tout le reste; ce qui sera encore bien peu de chose. Il devra considérer comment Notre-Seigneur fut humble devant ses juges et obéissant jusqu'à la mort de la croix. Ce contrat est pour un mois et demi.

LETTRE XLI.

1572. 27 SEPTEMBRE. AVILA. INCARNATION.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Nouvelles de sa santé, de Laurent, des jeûnes de la Prieure d'Albe. Bien que fait le Père Jean de la Croix au monastère.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS!

Je bénis Dieu de ce que Monsieur Jean de Ovalle est bien! Son état de faiblesse passera peu à peu. Les fièvres tierces ont été générales; par ici, on ne parle pas d'autre chose; quant à moi, j'en suis délivrée. Pour tout le reste, il y a chaque jour progrès, grâce à Dieu. Je n'ai pas souffert cet été, et j'ignore comment me traitera l'hiver qui commence déjà à m'éprouver. Cependant, quand il n'y a pas de fièvre, le reste se supporte facilement.

Je voudrais bien savoir ce qu'on a fait relativement à la question de l'achat de la maison. On m'écrit d'O-

ropésa qu'on parlait de l'arrivée de la flotte à San-Lucar; mais je ne sais rien de certain. Si je reçois quelque nouvelle de mon frère [1], je vous en aviserai. J'ai recommandé de préparer la maison de Péralvarez pour lui [2].

Je suis fâchée des jeûnes que fait la Mère Prieure [3]. Dites-lui que c'est le motif pour lequel je ne veux ni lui écrire ni m'occuper d'elle. Dieu me délivre de ces personnes qui préfèrent suivre leur volonté plutôt que d'obéir!

C'est de grand cœur que je voudrais ne rien négliger pour rendre service à Madame doña Anne, en considération de Monsieur don Christophe. Nous avions parlé de la recevoir dans la maison où était doña Sancha, mais le local est en très mauvais état et ne lui conviendrait pas. De plus, personne ne peut entrer dans la clôture (je ne parle pas de la porterie), et aucune femme de service n'en peut sortir. Quant aux sœurs de cette dame, le voudraient-elles, elles lui seraient, je crois, très peu utiles. Depuis cinq ans, elles ne reçoivent du couvent que le pain, elles sont endettées, et doña Inès est presque toujours malade. Elles sentent vivement l'indigence où elles sont pour suffire à tout. Quant à moi, voyez ce que je peux, liée comme je le suis, par tant d'obligations.

Je me recommande instamment à la Mère sous-

[1] Don Laurent.

[2] Cousin de la sainte. C'est son père, François de Cépéda, qui avait ramené chez lui la jeune Thérèse, au moment où elle s'en allait avec Rodrigue au pays des Maures.

[3] Jeanne du Saint-Esprit, Prieure d'Albe, qui, depuis le 6 mai de cette même année 1572, avait quitté le couvent de l'Incarnation pour passer à la Réforme.

prieure [1]. On ne me laisse pas le temps de vous écrire davantage. Je vous annonce que c'est Isabelle Suarez [2] qui est venue de Malagon, et bien contre son gré, dit-elle. Mais comme elle en avait plusieurs fois exprimé le désir, elle a été envoyée par la Prieure, et je crois que celle-ci viendra bientôt elle-même. Les préoccupations ne me manquent pas. Plaise à Dieu d'y pourvoir! Mes compliments à Monsieur Jean de Ovalle et à mes petits enfants [3]. Vous ne me dites pas de quoi a souffert Béatrix. Que Dieu soit avec vous tous! C'est aujourd'hui le 27 septembre.

Vôtre

Thérèse de Jésus.

Le Père Carme déchaussé qui confesse ici fait le plus grand bien. C'est le Père Jean de la Croix [4].

[1] Marie du S.t Sacrement, qui avait quitté le Couvent de l'Incarnation pour passer à la Réforme.

[2] Sœur de la précédente, qui avait accompagné la Sainte à Malagon, avec le désir d'embrasser la Réforme.

[3] Gonzalve et Béatrix.

[4] La Sainte avait obtenu du Visiteur apostolique que Saint Jean de la Croix fût nommé chapelain du couvent de l'Incarnation, pour pouvoir confesser les religieuses et les porter dans la voie de la perfection.

LETTRE XLII.

1572. Avila. Incarnation.

A LA MÈRE INÈS DE JÉSUS, PRIEURE A MÉDINA.

Elle lui envoie le Père Jean de la Croix pour délivrer une religieuse.

Ma fille, la maladie de cette religieuse m'afflige beaucoup. Je vous envoie le Père Jean de la Croix pour qu'il la guérisse. Il a reçu de Dieu le don de délivrer les corps possédés du démon ; il vient de chasser ici même, à Avila, trois légions d'esprits mauvais. Il leur a commandé au nom du Seigneur de dire leur nom, et aussitôt les démons lui ont obéi.

LETTRE XLIII.

1573. 1er Fevrier. Avila. Incarnation.

A MALDONADO BOCALAN.

Remerciements. Reçu de soixante-deux volailles.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, et vous paye la charité et le soin que vous avez eus de nous expédier l'aumône de Monsieur don François ! Plaise à Notre-Seigneur de vous garder de longues

années et d'augmenter encore le mieux que vous éprouvez dans votre santé !

Ne sachant pas où vous adresser ma lettre, je ne vous avais pas envoyé dire de m'expédier les volailles ; elles nous étaient cependant bien nécessaires, tant cette maison est pauvre et les malades nombreuses. Moi-même j'ai été assez souffrante ; mais, en ce moment ma santé est bonne. J'ai été très consolée de l'aumône qui nous est encore faite maintenant. Que Dieu soit béni de tout ! Celui qui a apporté les volailles s'est très bien acquitté de sa commission.

Par cette lettre, je déclare que j'ai reçu aujourd'hui, veille de la Purification de Notre-Dame de l'année 1573, soixante-deux volailles ; et parce qu'il en est ainsi, je le signe de mon nom.

Que Notre-Seigneur vous soutienne toujours de sa main, et que Sa Majesté vous comble de ses biens dans toute la mesure où Elle le peut !

Votre servante,

Thérèse de Jésus, Prieure.

J'ai déjà écrit à Monsieur don François vos soins pour nous, et le remercie des belles volailles qu'il nous a envoyées.

LETTRE XLIV.

1573. 9 MARS. AVILA. INCARNATION.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR,
A ALBE DE TORMÈS

Prochain retour de don Laurent. Diverses commissions.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS !

Je n'écrivais plus par ce messager [1] ; et cependant j'ai été très heureuse qu'il fût là pour vous porter cette lettre de mon frère [2], que l'on m'a remise pendant vêpres. Je bénis Dieu de ce qu'il est bien portant ; désormais nous pouvons être assurées de son retour, comme vous le verrez par sa lettre.

Plaise à la divine Majesté que la santé de Monsieur Jean de Ovalle soit excellente ! Vous devriez, puisque ce messager est sûr, m'écrire ne fut-ce qu'un petit mot et me donner de ses nouvelles. Pour moi, je vais bien, et je comprends qu'il en est de même de vous, grâce à Dieu.

Il faudrait se presser à avoir les pièces dont parle mon frère dans sa lettre, et à prendre possession au plus tôt. Je ne sais où est cette ville dont il parle ; j'ignore même si elle est éloignée. Mon frère le saura.

[1] Le texte porte *escribia* et non *escribiré* comme on l'a pensé. Cette substitution constituait un non-sens.

[2] Don Laurent.

Mais veillez à ne pas perdre de temps, puisque vous avez fréquemment des courriers qui partent pour Madrid [1]... Ayez soin de trouver ce Florès, qui doit être occupé par ses procès, et vous pourrez expédier immédiatement le message. Plaise au Seigneur de mettre la main à toutes ces affaires et de vous rendre une grande sainte ! Il me semble que cette lettre dont vous me parlez est du beau-frère de Sayjo, notre oncle, Ruy Sanchez. Je tâcherai de vous écrire par son intermédiaire, car il doit certainement venir à Avila. Mais vous, de votre côté ne manquez pas de m'écrire. C'est aujourd'hui le 9 mars.

Mes amitiés à nos petits enfants.

De votre Révérence [2],

Thérèse de Jésus.

[1] L'autographe, dit le copiste, est illisible en cet endroit.

[2] Nous traduisons exactement le texte. La sainte a dû avoir ici une distraction pour donner à sa sœur le titre de Révérence, à moins qu'elle ne l'ait fait pour une raison que nous ignorons.

LETTRE XLV.

1573. 11 JUIN. AVILA.

AU ROI PHILIPPE II.

Elle prie pour toute la famille royale et demande au Roi de continuer à protéger la Réforme.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Majesté! *Amen.*

Votre Majesté n'ignore pas, j'en suis persuadée, que je ne cesse de la recommander instamment à Notre Seigneur dans mes pauvres prières. Sans doute, le service que je puis rendre par là est petit, vu mon extrême misère; toutefois, en stimulant à prier pour Vous les religieuses déchaussées des monastères de notre Ordre, je fais quelque chose; car, je n'en puis douter, elles sont les fidèles servantes de Dieu. Dans le monastère où je suis présentement, on prie avec la même ferveur pour Votre Majesté, pour la Reine, notre dame, et pour le prince, à qui Dieu veuille accorder longue vie [1]! Le jour où fut prêté le serment de fidélité à Son Altesse, nous avons fait des prières spéciales [2]. Nous les continuerons toujours à l'avenir. Ainsi,

[1] Anne d'Autriche et don Fernando.

[2] C'est à la fin de mai de 1573 qu'on prêtait ce serment de fidélité à Son Altesse Royale. Le prince avait un peu plus d'un an.

plus notre Ordre se développera, plus Vos Majestés y gagneront.

Voilà pourquoi je me suis permis de vous supplier de nous favoriser en certaines choses dont vous parlera le licencié Jean de Padilla. Je m'en rapporte entièrement à lui; que Votre Majesté daigne lui donner toute confiance! La connaissance que j'ai de son zèle m'a portée à le charger de cette affaire. On ne saurait la divulguer sans nuire au but même que nous poursuivons et qui est uniquement de procurer la gloire et l'honneur de Notre-Seigneur. Plaise à Dieu de vous garder aussi longtemps que le réclame le bien de la chrétienté! C'est une consolation très vive pour l'Eglise que le Seigneur, notre Dieu, lui ait donné au milieu de ses épreuves et persécutions un défenseur et un soutien tel que Votre Majesté. De ce monastère de l'Incarnation d'Avila, le 11 juin 1573.

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE XLVI.

1573. 27 JUILLET. AVILA.

AU PÈRE ORDOÑEZ, JÉSUITE, A MÉDINA DEL CAMPO.

Conseils sur la fondation d'un pensionnat de demoiselles et sur l'entrée au Carmel de Hiéronyme de Quiroga.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Je voudrais avoir le temps et la santé nécessaires pour vous parler de certaines choses, à mon avis, très importantes. J'ai été sans comparaison beaucoup plus souffrante depuis le départ du domestique. Et ce n'est pas un petit effort que je ferai en vous écrivant aujourd'hui. Je me trouve si appesantie, que, malgré ma bonne volonté pour être brève, je serai encore longue. Évidemment, ce monastère de l'Incarnation est très nuisible à ma santé [1]. Plaise à Dieu que j'y trouve quelque mérite!

Comme notre affaire [2] semble devoir toucher à sa fin, mes préoccupations ont augmenté, surtout depuis

[1] On avait changé complètement le sens de cette phrase, en mettant *hacerme gracia:* ce monastère a bien des bontés pour moi. La sainte a mis *hacerme gran mal:* ce monastère est très nuisible à ma santé.

[2] Il s'agit d'un collège de demoiselles que doña Hélène de Quiroga et sa fille doña Hiéronyme voulaient fonder à Médina.

que j'ai lu aujourd'hui la lettre du Père Visiteur, qui s'en remet entièrement au Père Maître Dominique et à moi. Il lui écrit une lettre où il nous donne tous ses pouvoirs. Je suis toujours timide quand je dois donner quelque décision; aussitôt, il me semble que je vais me tromper complètement. Je l'avoue, cependant, j'ai instamment recommandé ce projet au Seigneur, et les sœurs n'y ont point manqué.

Je suis d'avis, mon Père, que nous devons bien prévoir tous les inconvénients qui peuvent résulter de cette affaire; si elle ne réussit pas, vous et moi, nous en porterons la responsabilité devant Dieu et devant les hommes, n'en doutez point. Voilà pourquoi vous ne devez pas vous mettre en peine de la terminer quinze jours plus tôt ou plus tard.

J'ai été très heureuse d'apprendre par votre lettre que la Prieure ne doit s'en occuper que pour les deux choses dont vous me parlez. Croyez-moi, il est absolument nécessaire d'agir de façon à ne pas accomplir une bonne œuvre en nuisant à une autre, comme vous le dites.

Quant à ce nombre excessif, ainsi que vous me l'avez marqué, il m'a toujours déplu. A mon avis, il y a autant de différence entre élever des filles en grand nombre, quand on les oblige à vivre réunies, et élever des jeunes gens, qu'entre le noir et le blanc. Je vois des inconvénients multiples à ce qu'on réunisse tant de jeunes filles à la fois, et il est tellement difficile de leur faire le bien, que je ne saurais le dire maintenant. Mais il convient d'en fixer le nombre : s'il dépasse quarante, c'est beaucoup trop, et tout n'est que confusion. Elles se nuiront les unes aux autres et on ne réalisera

rien de bon. A Tolède [1], d'après les informations que j'ai prises, elles ne sont que trente-cinq, et elles ne peuvent être davantage. Je vous le répète, tant de jeunes filles et tant de bruit, c'est une chose qu'on ne saurait admettre. Si cependant quelques personnes ne voulaient pas, à cause du petit nombre, envoyer des aumônes, allez, continuez votre chemin peu à peu; il n'y a rien qui presse; formez une communauté vraiment sainte et Dieu vous aidera. Ce n'est pas à cause du peu de ressources que nous devons négliger l'œuvre elle-même.

Il faudrait, de plus, adjoindre à la Prieure deux autres personnes pour voter sur le choix et l'admission des filles qui doivent entrer. C'est là un point très important. Si le Prieur de Saint-André [2] et un régidor, ou même les deux régidors voulaient y mettre la main, ce ne serait pas mal. Ils tiendraient le livre des recettes et des dépenses, car la Prieure ne doit nullement s'en mêler, ni le voir, ni en entendre parler, comme je vous l'ai marqué dès le début.

Il faudra, en outre, s'informer des qualités de celles qui doivent entrer et déterminer le temps qu'elles resteront; c'est là un point à régler entre vous et le Père Maître [3]; tout ce qui aboutira à lui, vous le soumettrez d'abord au Père Provincial de la Compagnie et au père Balthasar Alvarez [4].

Il y aurait encore beaucoup de points à fixer. Déjà, quand j'étais près de vous [5], nous en avons arrêté quelques-uns, et, en particulier, celui qui défendrait de lais-

[1] Collège de demoiselles fondé par le Cardinal Silicéo.

[2] Couvent des Dominicains de Médina.

[3] Le P. Bañès.

[4] Son ancien confesseur à Avila.

[5] A Médina.

ser sortir les jeunes filles. Mais ceux qui me paraissent les plus importants sont les deux premiers. L'expérience m'a appris ce que c'est qu'une maison où il y a beaucoup de femmes réunies. Dieu nous en préserve!

J'arrive à l'affaire de la rente dont la Prieure m'a parlé, je crois. Vous voudriez que Mademoiselle doña Hiéronyme ne s'en libérât pas pour le moment. Mais sachez bien qu'elle ne saurait entrer chez nous, et que je n'ai pas le pouvoir de l'y autoriser, tant qu'elle ne s'en sera pas déchargée, ou que Madame doña Hélène ne l'aura pas rachetée en prenant sur ses propres biens [1]. Il faut que le monastère n'ait rien à dépenser pour fournir des rentes et soit entièrement libre. C'est, si je ne me trompe, à cette condition seulement que le Père Provincial a donné la permission; agir autrement, ce serait, à mon avis, le tromper; et je ne puis, de mon côté, donner une telle autorisation. Je vois que tout cela sera une lourde charge pour Madame doña Hélène. Mais qu'elle y avise; qu'elle n'entreprenne pas maintenant les travaux de l'église, ou, ce qui serait mieux encore, que Mademoiselle doña Hiéronyme retarde son entrée chez nous, et alors elle sera un peu plus âgée quand elle viendra parmi nous.

Il m'est venu à la pensée que nous ne devions pas trop compter sur un fondement qui peut manquer. Nous ne savons pas si cette demoiselle persévèrera. Que Votre Révérence veuille bien tout considérer avec soin. Il vaut mieux pour cette enfant que sa vocation soit éprouvée plusieurs années et soit solide que de faire

[1] Hélène de Quiroga revêtit le saint habit de la Réforme au couvent de Médina del Campo, le 14 oct. 1581; sa fille Hiéronyme y devait faire profession le 25 mars 1577.

une démarche qui l'exposerait à la risée du monde; encore serait-ce peu de chose en comparaison du déshonneur qui en rejaillirait sur la vertu.

Il faudrait voir, en outre, dans le cas où nous nous arrêterions dès maintenant au moyen dont vous me parlez, avec quelles personnes nous devons prendre des engagements. A mon avis, il n'y a rien de sûr pour le moment, et le Père Visiteur pourrait dire: Quelles sont les ressources que vous avez pour passer des écritures? Je n'aurais pas eu à m'occuper de tout cela, si le Père Visiteur l'avait réglé lui-même. Et maintenant, je me vois obligée, moi qui ne comprends rien à ces choses, de faire l'entendue.

Je vous prie de présenter mes respects à Monsieur Ascension Galiano et de lui communiquer cette lettre. Il m'a toujours secondée en toutes circonstances, et j'ai été très heureuse que mes lettres lui fussent parvenues. Ma pauvre santé m'occasionne beaucoup de fautes. Anne de Saint-Pierre [1] aime tant ses filles qu'elle ne les enverra pas à Médina; elle n'a jamais eu cette pensée. Après-demain, je partirai, pourvu qu'il ne me survienne pas quelque autre mal; mais il faudrait qu'il fût bien grave pour m'arrêter. Déjà, toutes vos lettres ont été portées à Saint-Gilles [2]; néanmoins, on n'a pas encore remis de réponse: demain mardi, on tâchera d'en avoir une. Je me recommande instamment aux prières de mon Père recteur.

Votre indigne servante et fille,

Thérèse de Jésus.

[1] Religieuse Carmélite, à Avila.

[2] Résidence des Pères jésuites, à Avila.

LETTRE XLVII. [1]

1573. 2 Aout. Salamanque.

A PIERRE DE LA VANDA, AUX ENVIRONS DE SALAMANQUE.

Elle le prie de rentrer promptement à Salamanque pour régler définitivement l'achat de sa maison.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous! *Amen.*

Je suis venue dans cette localité avec l'intention de m'occuper immédiatement de trouver un logement convenable pour y établir des sœurs. Je n'ai que très peu de temps; c'est pour cela, et, en outre, parce que l'époque dont on voulait profiter pour bâtir les murailles s'avance, que j'ai eu de la peine de ne pas vous rencontrer. On a déjà apporté la cédule du Roi, et il convient qu'on en fasse promptement la vérification. Je vous prie de m'accorder la grâce de venir sans retard; car il s'agit d'une affaire de la plus haute importance, et, je l'espère de la bonté de Dieu, vous ne serez pas fâché de la traiter avec moi. Plaise au Seigneur de tout diriger à sa plus grande gloire et de vous soutenir toujours de sa main!

La maison me paraît bien; mais il faudra dépenser plus de cinq cents ducats avant de pouvoir y en-

[1] L'autographe se trouve chez les Carmes Déchaussés d'Albe de Tormès.

trer. Cependant, j'en suis contente, et j'espère que Notre-Seigneur vous donnera la consolation de voir votre maison servir à une si sainte cause. Que le Seigneur daigne vous garder de longues années! Il serait urgent, vous pouvez le croire, de ne pas laisser passer ce beau temps, puisqu'il est si propice, sans commencer les travaux. Pour l'amour de Dieu, faites-nous le plaisir de venir promptement. Dans le cas où vous tarderiez à arriver, je vous demande de nous laisser commencer les cloisons: il en faudra plus de deux cents; et cela ne nuira nullement à la maison, alors même que nous ne pourrions les achever. Mais j'espère en Dieu que ce sera bientôt terminé; d'ailleurs, s'il y a perte, la perte sera pour nous. Et puis, dès votre arrivée, tout s'arrangera. Plaise à Sa Majesté de vous accorder une vie très longue, afin que vous gagniez sans cesse de nouveaux mérites pour l'éternité! C'est aujourd'hui le 2 août.

Votre indigne servante qui vous présente ses respects; votre indigne,

Thérèse de Jésus.

LETTRE XLVIII.

1573. 6 OCTOBRE. SALAMANQUE.

A PIERRE DE LA VANDA, A SALAMANQUE.

Difficultés avec Pierre de la Vanda.

JÉSUS !

Tout ce que vous dites dans votre mémoire s'exécute. Cependant, de l'avis de ceux que j'ai consultés, je suis loin d'être obligée à tant de choses jusqu'à ce que la permission soit venue. Mais, par le fait même que je suis entrée dans la maison, j'ai pris l'engagement de me conformer à vos ordres. Plaise à Dieu que je puisse, avec cela, vous contenter [1] !

Daigne le Seigneur vous donner sa paix, afin que vous grandissiez dans son service, et vous soutenir toujours de sa main ! C'est aujourd'hui le 6 octobre.

[1] La fondation du monastère de Salamanque avait été faite dès 1570, dans une maison que la Sainte avait louée. Après y être restée trois ans, la Communauté se transportait dans une maison de Pierre de la Vanda, où elle devait rester environ dix ans, puis dans la maison d'un autre gentilhomme pour une année, à l'hôpital du Rosaire qu'elle habita 31 ans, et enfin en 1614 au monastère actuel.

LETTRE XLIX.

1573. SALAMANQUE?

AU PÈRE MARTIN GUTTIEREZ, A SALAMANQUE.

Réflexions sur les mortifications et sur l'obéissance d'une Sainte.

.... Il a paru de nos jours une femme très sainte et très adonnée aux pénitences corporelles....

Je lui envie toutes ses vertus; mais il est une chose que je ne lui envie pas; c'est qu'elle ne voulait jamais rien retrancher de ses pénitences, bien que ses Confesseurs lui eussent déclaré qu'elles étaient excessives....

LETTRE L.

1573. 31 OCTOBRE. SALAMANQUE.

A DOÑA INÈS NIÉTO,
FEMME DE L'INTENDANT DU DUC D'ALBE,
A ALBE DE TORMÈS.

Elle la prie d'engager M. Albornoz à favoriser don Gonzalve, son neveu.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Il y a déjà plusieurs jours que j'ai écrit la lettre ci-jointe. La présente est pour Monsieur Albornoz; je le supplie de seconder Gonzalve, mon neveu, de tout

son pouvoir. Veuillez m'assurer qu'en considération de celle qui est votre pauvre servante à tous deux, il a obtenu gain de cause. Je vous conjure donc de me prêter un sérieux appui pour cette affaire. Dans la lettre que j'envoie à Madame la Duchesse, je demande à Son Excellence de retirer cet enfant du nombre des pages. Il me semble, en effet, trop avancé en âge pour garder cet emploi plus longtemps, et je sais que M. Albornoz peut beaucoup. Comme tous ces pages vont les uns avec les autres, je crains qu'on ne lui dise qu'il est trop grand pour rester et qu'on ne lui donne l'idée de s'en aller au loin. Si encore j'avais l'assurance qu'il y servirait le Seigneur, je ne m'en préoccuperais pas; mais toutes ces affaires d'Italie sont pleines de dangers. Plaise à la divine Majesté de prendre soin de lui, puisqu'Elle peut tout, et de vous accorder d'heureuses couches!

Je me suis réjouie en lisant les détails que me donne ma sœur [1] sur vous et notre petit ange. Que Dieu nous le garde et vous accorde à vous et à Monsieur Albornoz toutes les grâces que je lui demande!

Plus je regarde l'image, plus je la trouve belle; la couronne est très gracieuse. Je compte l'emporter avec moi, quand j'irai de vos côtés. C'est aujourd'hui le dernier jour d'octobre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

[1] Jeanne de Ahumada, mère de Gonzalve.

LETTRE LI [1].

1573. NOVEMBRE. SALAMANQUE.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Nouvelles de sa santé et du monastère de Salamanque.

..... J'ai béni Notre-Seigneur de ce que Monsieur Jean de Ovalle était mieux, malgré ce temps humide. Plaise à Sa Majesté de lui rendre une santé parfaite! Mes fièvres quartes continuent, et ce qu'il y a de pire, c'est que la douleur de ces hivers derniers m'est revenue. Je n'en ai presque pas dormi cette nuit. Je crois qu'on va me saigner de nouveau. Dieu doit l'ordonner de la sorte, pour qu'il ne paraisse pas que tous ces maux ont pour cause mon séjour à l'Incarnation. A la vérité, c'est de là que m'est venue cette indisposition qui ne m'a plus quittée depuis. Peut-être serais-je mieux portante dans votre localité [2]. Déjà, depuis mon arrivée à Salamanque, la douleur est moins vive sous beaucoup de rapports qu'à Avila. Mais serait-elle aussi aiguë, je pourrais la supporter plus facilement.

Les affaires de Pierre de la Vanda vont bien. Cependant, je crains que les travaux ne traînent un peu en longueur. Dès que la vérification des pouvoirs sera faite, j'irai trouver les ouvriers qui n'ont pas achevé.

[1] Le commencement et la fin de cette lettre manquent.
[2] Albe.

Dieu, ce semble, me veut à Salamanque, car il ne se trouve personne dans cette maison qui s'entende aux travaux ou aux affaires.

Nous avons donné hier l'habit à une demoiselle douée de très bonnes qualités [1]; je crois qu'elle aura quelque chose, et même qu'elle nous donnera beaucoup; ainsi elle nous viendra en aide. Elle est vraiment faite pour nous, grâce à Dieu. Son père s'appelle Martin de Avila Maldonado, et sa mère, doña Yomar de Ledesma. C'est une très bonne fortune pour nous. Elle est très contente, et toutes les religieuses le sont d'elle.

Je prie Monsieur Jean de Ovalle de considérer cette lettre comme lui étant adressée; présentez tous mes compliments à lui et à mes filles. Doña Antoinette se recommande à vous; elle est bien et délivrée de ses fièvres quartes; elle se recommande à la Mère Prieure, et moi, à toutes les religieuses et à la petite. Je ne crois pas pouvoir leur écrire. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est que je les conjure de prier Dieu pour moi. Que Sa Majesté vous élève à la sainteté! Daigne le Seigneur vous payer la faveur que vous me faites de me dire ce qui est convenable; je le trouve fort juste. Ç'a été une grande joie pour moi d'apprendre que Monsieur Jean de Ovalle allait mieux, et que vous et vos petits anges vous vous portez bien .....

[1] La sœur Éléonore de Jésus, qui fit profession le 13 novembre 1574.

LETTRE LII.

1573. 3 DÉCEMBRE. SALAMANQUE.

AU PÈRE MAITRE DOMINIQUE BAÑÈS [1], A VALLADOLID.

Isolement de son âme. Conseils pour sa nièce, qui craint d'être élue prieure.

JÉSUS !

..... Je vous annonce, mon Père, que mes joies, ce me semble, ne sont plus de ce monde; car je n'ai pas ce que je voudrais, et j'ai ce que je ne désire pas. Mon mal vient de ce que je ne puis plus trouver, comme de coutume, de consolations près de mes confesseurs. Elles doivent venir de plus haut qu'eux. Tout ce qui est moindre que l'âme ne saurait combler ses désirs. En vérité, ç'a été pour moi un soulagement de vous l'écrire; que Dieu vous accorde de trouver toujours le vôtre à aimer Sa Majesté!

Dites à cette petite chose que vous avez là-bas [2] et qui est très préoccupée de savoir si les religieuses lui donneront leurs voix ou non, qu'elle se mêle d'une grosse affaire et qu'elle a peu d'humilité; qu'après tout,

[1] Qui soutint généreusement la Sainte dès l'inauguration de la Réforme, (Cf. *Vie de la Sainte* ch. 36), lui commanda d'écrire le *Chemin de la Perfection*, approuva sans cesse son esprit, et se constitua toujours le protecteur et le défenseur des Carmélites.

[2] La Mère Marie-Baptiste, nièce de la sainte, qui craignait d'être réélue prieure.

vous et nous tous qui avons en vue le bien de ce monastère, nous sommes plus intéressés que les religieuses à ce que l'on fasse un bon choix. Ce sont des vérités de ce genre qu'il faut leur donner à entendre.

Dès que vous verrez Madame doña Marie, [1] veuillez lui présenter tous mes respects. Il y a longtemps que je ne lui ai pas écrit. C'est déjà beaucoup qu'elle soit mieux avec de si grands froids. Nous sommes, je crois, au 3 décembre.

Votre fille et servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE LIII.

1574. Janvier. Salamanque.

AU PÈRE DOMINIQUE BAÑÈS, A VALLADOLID.

Regrets de n'être pas à Valladolid pour entendre ses sermons. Conseils au sujet de la vocation de Casilde de Padilla. Difficultés avec Pierre de la Vanda et la princesse d'Eboli. Le Père Médina se calme. Remerciements.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous et dans mon âme!

Je ne sais comment on ne vous a pas remis une longue lettre que je vous écrivis étant souffrante et que je vous expédiai par la voie de Médina. Je vous

[1] De Mendoza.

y parlais de mon mal et de mon bien. Maintenant encore, je voudrais vous parler à loisir, mais je dois expédier beaucoup de lettres et je sens un peu de frisson: c'est aujourd'hui un jour de fièvre quarte. J'en ai été exempte deux fois ou à peu près; néanmoins, tant que la douleur ordinaire ne revient pas, tout cela n'est rien.

Je bénis Notre-Seigneur des bonnes nouvelles que l'on me donne de vos sermons, et j'aurais le plus grand désir de les entendre. Comme vous êtes maintenant supérieur de ce monastère [1], je désirerais vivement me trouver là. Mais quand donc avez-vous cessé d'être mon supérieur? Cependant, ce me serait une nouvelle joie d'être près de vous. Comme je ne mérite que la croix, je bénis Celui qui me l'envoie toujours.

J'ai trouvé charmantes les lettres que le Père Visiteur [2] a envoyées à mon Père. Votre ami non seulement est un saint, mais il sait encore le montrer. Et lorsque ses œuvres ne sont pas en contradiction avec ses paroles, il agit très sagement: bien que ce qu'il dise de cette personne soit la vérité, il ne laissera pas de l'admettre, car il y a une grande différence entre seigneurs et seigneurs. La religieuse de la princesse d'Eboli était déplorable [3].

Quant à ce qui concerne cet ange [4] dont vous me

[1] Il venait d'être nommé régent du Collège Saint Grégoire de Valladolid, après y avoir enseigné la théologie.

[2] Le P. Pierre Hernandez; il ne voulait pas que la sainte fît alors d'autres fondations.

[3] Il s'agit ou bien d'une religieuse augustine qui voulait entrer chez les Carmélites avec la protection de la princesse d'Eboli, ou bien de la princesse d'Eboli elle-même, qui avait été novice à Pastrana.

[4] Casilde de Padilla, dont la sainte parle aux chap. X et XI des *Fondations*.

parlez, son entrée chez nous peut produire beaucoup de bien dans d'autres âmes, et un bien d'autant plus grand qu'on fera plus de bruit. Pour moi, je ne vois pas d'inconvénient à la recevoir. Tout le mal qui pourrait en résulter serait qu'elle sortît du monastère. Mais, je le répète, le Seigneur aura encore en vue par ce moyen d'autres avantages et peut-être va-t-il remuer quelque âme qui, sans cela, se perdrait. Insondables sont les jugements de Dieu! Et comme cette enfant Le recherche avec tant d'ardeur, parce qu'elle voit les dangers qu'on court au milieu des familles illustres, il n'y a pas de motif pour ne pas l'admettre parmi nous, et même nous exposer à quelques épreuves, puisqu'il s'agit de lui procurer un tel bonheur. A mon avis, ce sont des moyens humains et des satisfactions données au monde que de la retarder; on ne réussirait qu'à la tourmenter davantage. Avec ce délai de trente jours, il est clair que, viendrait-elle à se repentir, elle ne le dirait pas. S'il faut en passer par là, pour que les parents s'apaisent et justifient leur conduite, soit; qu'on s'entende avec vous; qu'on la garde; car, je le répète, ce ne sera qu'un léger retard. Que Dieu soit avec elle! Il ne manquera pas de lui donner beaucoup, puisqu'elle laisse beaucoup; Il nous donne tant déjà à nous-mêmes qui ne laissons rien.

C'est pour moi une consolation très vive que vous soyez là, afin de consoler la prieure et de l'éclairer pour qu'elle sache se diriger en tout. Béni soit Celui qui a disposé les choses de la sorte! J'espère en sa divine Majesté que tout se passera bien.

Cette affaire de Pierre de la Vanda n'en finit plus. Je crois que je serai obligée d'aller d'abord à Albe, pour ne point perdre de temps. Cette affaire, d'ailleurs,

court des risques: ce monsieur ne s'entend pas avec sa femme.

Je plains vivement les religieuses de Pastrana: elles sont comme des captives, même depuis que la princesse est retournée dans sa maison [1]. C'est le motif pour lequel le prieur d'Atocha, qui vient de traverser cette ville, n'a pas osé aller les voir. Cette dame est fâchée également avec les religieux. Je ne vois donc pas pourquoi on souffrirait un tel esclavage [2].

Je suis contente du Père Médina. Je crois que si j'avais plusieurs entretiens avec lui, il ne tarderait pas à se calmer; il est tellement occupé que je ne le vois presque pas..... Doña Marie Cosneza me disait qu'elle ne l'aimait pas autant qu'elle vous aime..... [3]. Doña Béatrix va bien. Vendredi dernier, j'ai beaucoup pensé à ce qu'elle ferait; désormais, je n'ai plus besoin de m'en occuper tant soit peu, grâce à Dieu. Elle m'a parlé de toutes les attentions que vous avez eues pour elle. L'amour de Dieu supporte bien des choses. S'il y avait quoi que ce soit qui ne fût pas amour, c'en serait déjà fait. On dirait que, tandis que vous ne sauriez être long, j'ai de la difficulté à ne l'être pas. Malgré tout, vous me faites une grande faveur, afin que je ne m'attriste pas, quand je reçois mon courrier sans y trouver une lettre de vous. Plaise au Seigneur de vous garder! Il semble que ma lettre n'en finira jamais... Dieu veuille qu'elle vous force à sortir de votre silence!

Votre servante et fille,

Thérèse de JÉSUS.

[1] La princesse d'Eboli.

[2] Elle ne tarda pas à abandonner complètement la fondation de Pastrana.

[3] D'après les Pères Carmes, correcteurs des lettres, il manque ici quelques mots illisibles dans l'autographe.

LETTRE LIV.

1574. JANVIER OU FÉVRIER. ALBE.

A DON ALVARO DE MENDOZA, ÉVÊQUE D'AVILA, A VALLADOLID.

Elle n'oublie point Sa Seigneurie. Aimable réponse à l'adresse de Marie de Mendoza. Vœux à divers membres de la famille.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie!

Dieu soit béni de ce que Votre Seigneurie jouisse d'une bonne santé! Plaise à Sa Majesté de vous la donner toujours excellente, comme je L'en conjure!

Ce serait une grande joie pour moi d'avoir le temps de vous écrire longuement, et j'en ai si peu que je ne voudrais même pas commencer cette lettre. Marie-Baptiste [1] parlera de moi à V. S., attendu que je ne le puis dans cette lettre. Elle m'envoie de vos nouvelles quand elle m'écrit et me donne, grâce à Dieu, celles que je désire. Avec cela, je me console de rester longtemps sans recevoir une lettre de vous. Je vous en ai envoyé plusieurs. Je sais qu'il y en a une qui ne vous a pas été remise pour une certaine raison. Quant aux autres, j'ignore ce qu'elles sont devenues.

[1] Prieure de Valladolid et nièce de la sainte.

Pour moi, je n'en ai reçu qu'une de V. S., depuis mon arrivée ici [1]; je me trompe, c'est à Salamanque que je l'ai reçue.

J'ai fait part à la duchesse [2] de la commission dont vous m'aviez chargée. Elle m'a raconté l'histoire et m'a assuré qu'elle n'avait jamais pensé que V. S. se fût occupée de la dernière affaire; en vérité, elle mérite que nous ne perdions point son amitié.

Je n'ai pas le temps, non plus, d'écrire à Madame doña Marie [3]. Je lui présente tous mes respects. Mais il me semble que Notre-Dame sait mieux défendre ses filles que doña Marie ses servantes [4], s'il est bien vrai que celle-ci ait gardé le silence au milieu de tous ces tracas. Je prie Dieu de daigner soutenir ce petit ange [5]. C'est une chose bien nouvelle dans le monde de voir comment Notre-Seigneur soutient cette enfant! Il a voulu, je pense, manifester la protection dont Il la couvre en permettant qu'elle soit abandonnée et qu'elle passe par de telles épreuves. Je ne saurais donc trop en bénir Sa Majesté.

Hélas! mon Dieu! comme vous avez là-bas tant de saintes, vous apprenez à connaître celles qui ne le sont pas, et voilà pourquoi vous m'oubliez. Cependant, je crois que dans le Ciel vous verrez que vous êtes plus redevable à la pécheresse qu'à elles.

J'enverrais plus volontiers à Madame doña Marie et à Madame la comtesse mes compliments pour une

[1] A Albe.

[2] La duchesse d'Albe.

[3] Marie de Mendoza, sœur de l'évêque.

[4] Les religieuses du monastère de Valladolid, dont elle était fondatrice.

[5] Casilde de Padilla.

autre chose que pour le mariage de celle-ci ; et cependant, j'ai été très contente que l'affaire fût réglée si promptement. Plaise à Notre-Seigneur d'en retirer sa gloire, et que ce soit pendant de longues années une source de consolations pour V. S. et Madame doña Marie ! Je présente tous mes respects à Madame doña Béatrix et à Madame la duchesse. Que Dieu soutienne toujours de sa main V. S. !

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

Je supplie V. S. de me faire aviser si l'on a obtenu du Père Visiteur [1] la permission que je reste quelques jours à Saint-Joseph : la prieure me l'écrira.

[1] Le Père Pierre Hernandez.

LETTRE LV.

1574. Février. Albe de Tormès.

A ANNE DE L'INCARNATION, SA COUSINE, PRIEURE A SALAMANQUE.

Nouvelles des sœurs d'Albe. Envoi d'une truite au Père Médina. Recommandations diverses.

JÉSUS soit avec Votre Révérence!

Veuillez me mander comment vous êtes, vous et toutes vos filles. Présentez-leur tous mes compliments. Puissé-je jouir à la fois des religieuses de Salamanque et de celles d'Albe! Je trouverai, je pense, moins d'ennuis ici que je ne le redoutais. J'ai un ermitage d'où l'on voit la rivière [1] et une cellule où, même de mon lit, je puis contempler ce spectacle, ce qui est très agréable pour moi. Je suis mieux aujourd'hui que de coutume. Doña Quiteria [2] est avec sa fièvre; elle dit qu'elle regrette vivement ses sœurs de Salamanque. Je vous annonce qu'on est venu chercher un médecin d'ici pour Madame doña Hiéronyme, qui est encore souffrante. Recommandez-la au Seigneur dans votre monastère, comme nous le faisons de notre côté; son état me donne du souci. Plaise à Dieu de soutenir Votre Révérence de sa main!

[1] Le Tormès.

[2] Religieuse de l'Incarnation d'Avila qui accompagnait la sainte.

Je vous envoie cette truite que j'ai reçue aujourd'hui de la duchesse [1]. Elle me semble si bonne que j'ai pris ce courrier pour l'expédier à mon Père, maître Barthélemy de Médina. Dans le cas où elle arriverait avant l'heure du dîner, que Votre Révérence envoie aussitôt Michel la lui porter avec cette lettre. Alors même qu'elle arriverait après le dîner, n'omettez pas, non plus, de la lui faire parvenir. Voyons s'il se décidera à m'écrire quelques mots.

Veuillez ne pas oublier, je vous prie, de me dire comment vous vous portez; n'omettez pas de manger de la viande durant quelques jours; qu'on parle au docteur de votre état de faiblesse, et qu'on lui présente tous mes compliments. En tout cas, que Dieu soit toujours avec Votre Révérence! *Amen.* Recommandez-moi à mon Père Osma, dont je ressens vivement l'absence. Que Jeanne de Jésus me donne des nouvelles de sa propre santé; elle avait bien petite mine le jour de mon départ. C'est aujourd'hui mercredi. Minuit est sonné.

Tout à Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Comment vont la comtesse [2] et la femme du corrégidor? Envoyez de ma part prendre de leurs nouvelles et veuillez me les communiquer. Je vous écrirai comment va votre sœur [3], mais jusqu'à ce que j'aie de ses nouvelles, je ne veux pas laisser partir Navarro;

[1] La Duchesse d'Albe.

[2] La comtesse de Monterey, bienfaitrice de la Sainte.

[3] Inès de Jésus.

je vous expédierai, en outre, un peu d'argent par son intermédiaire. Il vous portera les seize réaux, pourvu que j'y pense demain: je les ai encore oubliés aujourd'hui. Dans le cas où Lescano [1] demanderait une rétribution, donnez-la-lui et je paierai. Je lui ai dit que, s'il avait besoin de quelque chose, Votre Révérence y pourvoirait; mais je pense qu'il ne réclamera rien.

Thérèse de Jésus.

LETTRE LVI.

1574. 13 et 14 Mai. Ségovie.

A MARIE-BAPTISTE [2], PRIEURE A VALLADOLID.

Elle la remercie de ses lettres et lui recommande de ne pas se préoccuper de l'attitude du Père Médina; mouvement en faveur de la Réforme provoqué en Andalousie par le Père Gratien et le Père Mariano; recommandations diverses.

JÉSUS soit avec vous, ma fille!

C'est un grand marcheur que votre domestique. Je n'attendais que demain son retour de Madrid, où je l'avais envoyé, parce que je ne connaissais nulle autre personne à qui confier ces affaires, et il m'est arrivé aujourd'hui jeudi; or voilà que j'ai à répondre

[1] Probablement celui qui avait accompagné la Sainte dans son voyage de Salamanque à Albe.

[2] Nièce de la Sainte, qui avait pris l'habit religieux à St Joseph d'Avila en fév. 1563.

à des lettres qui me sont venues d'Avila. Mais comme ni mes yeux, ni ma tête ne m'aident à les faire, il ne pourra partir que demain à midi, et encore, Dieu veuille qu'il se mette en route demain! Que ne m'est-il donné de vous écrire à loisir ainsi qu'à Madame doña Marie [1]! Ma santé est presque bonne. Le sirop dont je parle à notre Père [2] m'a enlevé le tourment de mélancolie dont je souffrais, et m'a, ce semble, délivrée complètement de la fièvre.

J'ai ri un peu de la lettre que vous m'avez écrite. Il est vrai, j'étais déjà délivrée de mon mal; ne le dites pas au Père Dominique; je lui remets une très jolie lettre qu'il vous montrera peut-être. Certes, la sienne et celle de Votre Révérence m'ont causé la joie la plus vive; mais surtout la dernière que vous m'avez envoyée, et où vous m'annoncez que cette sainte jouit du repos, après vous avoir donné le spectacle d'une si belle mort [3]. Je m'étonne qu'il y en ait qui puissent s'attrister du grand bien dont elle est en possession, et ne pas lui porter envie.

Je partage, ma fille, la grande peine que vous avez eue et que vous avez encore au milieu d'affaires importantes et nombreuses. L'expérience m'a appris ce qu'on a à endurer. Cependant, votre santé ne se trouverait pas mieux du repos dont vous me parlez; je suis, au contraire, absolument certaine qu'elle s'en trouverait moins bien. Je connais votre tempérament: voilà pourquoi je souffre de vous voir condamnée à souffrir. Il est nécessaire que d'une manière ou d'une autre,

[1] Marie de Mendoza.
[2] Dominique Bañès.
[3] Béatrix de l'Incarnation.

vous travailliez à devenir une sainte. Ce désir que vous avez de la solitude est pour vous préférable à la solitude elle-même.

Oh! si vous voyiez comme le mouvement s'accentue, quoique en secret, en faveur de nos Pères Carmes déchaussés! Il y a de quoi en bénir le Seigneur. Ce mouvement a été provoqué par ceux qui sont allés en Andalousie, Gratien et Mariano. La joie que j'en ressens est tempérée par la peine que va éprouver notre Père Général, que j'aime tant. D'un autre côté, il est clair que sans cela nous étions perdus. Recommandez cette affaire à Dieu, vous et vos filles. Le Père Dominique vous dira ce qui se passe; vous le verrez également dans quelques papiers que je vous envoie.

Quant aux lettres que vous m'écrirez, ne les expédiez pas si ce n'est par une personne sûre. C'est là une chose très importante. Que cette personne soit absolument sûre, alors même que vous devriez attendre plusieurs jours pour cela.

C'est bien fâcheux pour nous que le Père Visiteur soit si loin. Mais serait-il encore plus éloigné, que plusieurs difficultés vont m'obliger, je pense, à lui envoyer un messager. Car l'autre prélat ne peut se prononcer sur certaines affaires, ni pour celle dont il s'agit en ce moment. Que lui, du moins, soit longtemps encore notre Supérieur!

Quant au Père Médina, alors même qu'il me serait plus opposé, ne craignez pas que je m'en trouble; tout cela, au contraire, m'a fait rire. Je serais bien plus sensible à un demi-mot du Père Dominique. Le Père Médina ne me doit rien, et je ne me préoccupe guère de ce qu'il ne me donne point son affection. Il n'a pas vu nos monastères, et ignore ce qu'ils sont. On ne doit

donc pas le comparer au Père Dominique qui les aime, qui les regarde comme chose sienne, et qui, en réalité, a été leur soutien.

Vous avez eu beaucoup de tracas au milieu de vos difficultés. Mais il n'est aucune sœur qui ne les envie pour son monastère.

Présentez tous mes compliments à doña Marie de *Samago* [1]. Dites-lui que le monde est ainsi, et que nous ne devons nous confier qu'en Dieu. Pour moi, je crois tout ce que Votre Révérence m'écrit d'elle et de sa sœur. Toutefois, il est heureux qu'on n'en ait pas fait davantage contre elles; on doit montrer de la reconnaissance; or, une telle conduite renfermait une grande ingratitude, surtout envers l'évêque. Avec le temps, le Seigneur en disposera d'une autre manière, et on pourra réaliser quelque chose pour la consolation de ces dames. Je prévoyais bien que tout cela ne serait pas agréable à Madame doña Marie [2]. J'avais pensé lui écrire, mais je crains de ne le pouvoir pas.

Je vous annonce que doña Marie Cibrian est morte; veuillez, vous et vos filles, la recommander à Dieu. Envoyez de ma part tous mes plus sincères remerciements à la Prieure du couvent de la Mère de Dieu [3], car on nous fait ici, par son intermédiaire, une grande charité. Comme je ne suis pas bien, et que mes yeux sont malades, je la prie de vouloir m'excuser de ce que je ne lui écris pas. Quant à Votre Révérence, qu'elle veille sur sa propre santé. Vous avez eu beaucoup de travail

[1] Cette lettre, jusqu'au mot *Samago*, se conserve avec un religieux respect au monastère des Carmes Déchaussés de Marche.

[2] Sœur de don Alvaro de Mendoza, évêque de Valladolid.

[3] Couvent des religieuses dominicaines, à Valladolid.

et avez passé beaucoup de mauvaises nuits; je ne voudrais pas que vous vinssiez à le payer.

Oh! quel désir j'ai d'aller vous voir un jour! Nous ne sommes pas loin; mais je ne sais comment nous pourrons réaliser ce projet. Recommandez à ma chère Casilde [1], dans le cas où vous le jugeriez à propos, de lire la lettre ci-jointe de sa tante, à qui j'ai remis celle qu'elle m'avait écrite. Cette dame m'est toute dévouée depuis longtemps et je me confierais en elle pour quoi que ce soit.

Je dois oublier quelque chose. Que Dieu soit avec vous et vous garde à mon affection, Lui qui nous unit si intimement! Je ne sais comment je puis supporter que vous ayez une telle affection pour mon Père. Cela vous montrera combien vous me trompez quand je vous crois une grande servante de Dieu. Qu'Il daigne faire de vous une sainte! C'est aujourd'hui le 14 mai. J'ai le plus vif désir de voir ma bonne Marie de la Croix; dites-lui beaucoup de choses de ma part, ainsi qu'à Stéphanie. Le Père Paul Hernandez est revenu tout étonné de ses progrès, et il a raison.

Vôtre

Thérèse de Jésus.

Je viens d'avoir connaissance des conseils que vous donne Isabelle de Saint-Paul; elle m'a fait rire avec ses monastères. Elle m'a donné la vie dans cette dernière maladie, car son caractère et sa joie m'ont procuré de l'allégresse; de plus, elle m'a vraiment soulagée en récitant l'office avec moi. Je vous assure qu'elle s'entendrait à tout comme à cela, et si elle avait de la santé, on pourrait bien lui confier la direction d'un monastère.

[1] Casilde de Padilla.

LETTRE LVII.

1574. Fin Mai. Ségovie.

AU PÈRE DOMINIQUE BAÑÈS, A VALLADOLID.

Éloge d'une postulante qu'il lui a envoyée, et du Père Melchior Cano. Un petit conseil.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous et dans mon âme!

Il ne faut point s'étonner de tout ce qu'on peut accomplir par amour pour Dieu, quand l'affection que j'ai pour le Père Dominique est capable de me faire trouver bien ce qu'il trouve bien, et vouloir ce qu'il veut. Je ne sais jusqu'où ira cet enchantement.

Nous sommes contentes de votre Parda [1]. Sa joie est telle depuis son entrée que nous avons tout lieu d'en bénir le Seigneur. Je crois que je n'aurai pas le cœur de la laisser comme converse, en voyant la transformation que vous avez opérée en elle. J'ai donc recommandé qu'on lui apprenne à lire, et nous verrons ensuite ce que nous déciderons.

Mon esprit a très bien compris le sien, quoique je ne lui aie pas encore parlé; voici un fait qui s'est produit depuis son entrée: une religieuse se sent telle-

[1] Une postulante envoyée par le P. Bañès.

ment portée par elle à l'oraison qu'elle ne peut plus interrompre cet exercice.

Croyez, mon Père, que j'éprouve un vrai bonheur chaque fois que je reçois une postulante qui n'a rien, et que je la prends seulement pour l'amour de Dieu. Quand je rencontre de ces filles qui sont pauvres, et qui, faute de ressource, ne pourraient suivre leur vocation, le Seigneur, ce semble, m'accorde une grande grâce en se servant de moi pour les aider dans la voie du salut. Si elles pouvaient être toutes de la sorte ce serait pour moi une joie profonde. Je ne me souviens pas d'avoir refusé aucune de celles-là, lorsque par ailleurs j'en étais contente.

Je vois avec un bonheur tout spécial la faveur immense que Dieu vous fait en vous employant à de semblables œuvres. J'ai été, en outre, très heureuse de l'arrivée de cette fille. Vous êtes devenu le père de ceux qui ont peu de ressources, et la charité dont le Seigneur vous anime pour poursuivre ce but me cause une telle joie que je n'omettrai rien de ce qui est en mon pouvoir afin de vous aider dans de pareilles occasions.

J'ai cru que les larmes de celle qui accompagnait cette fille ne tariraient jamais. Je ne sais pourquoi vous me l'avez envoyée. Le Père Visiteur [1] a déjà donné la permission de recevoir votre postulante. C'est un commencement; il nous accordera d'autres faveurs avec la grâce de Dieu. Peut-être pourrais-je accepter pour ailleurs cette pleureuse, si vous en êtes satisfait; car pour Ségovie, le nombre est déjà trop considérable.

[1] Le Père Pierre Fernandez qui, à cette époque, ne voulait plus autoriser de nouvelles fondations.

La Parda a trouvé en vous un bon père. Elle ne peut croire encore, dit-elle, au bonheur qu'elle a d'être parmi nous. Il y a de quoi louer Dieu de voir sa joie. Je L'ai bien remercié de ce que j'aie pu rencontrer ici votre petit-neveu, qui est venu avec doña Béatrix. J'ai été très contente de lui parler. Pourquoi donc ne me l'aviez-vous pas annoncé ?

Ce qui me porte encore à estimer votre postulante, c'est qu'elle a vécu avec ma sainte amie. Sa sœur m'écrit et me fait toutes ses offres de service ; elle m'a bien touchée, je vous assure. Quant à cette amie, elle m'est plus chère, ce semble, que lorsqu'elle était en vie.

Vous aurez appris sans doute qu'on vous avait donné une voix pour Prieur de Saint-Étienne [1] ; les autres voix ont été pour celui qui a été élu. J'ai été très édifiée qu'il y eût une telle entente parmi les Pères.

J'ai causé hier avec un religieux de votre Ordre, qu'on appelle Melchior Cano [2]. Je lui ai dit que s'il y en avait beaucoup parmi vous qui fussent animés du même esprit que lui, vous pourriez bâtir des monastères de contemplatifs.

J'ai écrit à Avila, afin que nos amis qui ont à cœur la fondation, ne se refroidissent point, si nous ne trouvons pas tous les secours nécessaires. Je désire vivement que les travaux commencent. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce que vous aviez fait ? Plaise à Dieu de

[1] Couvent des Dominicains de Salamanque.

[2] Neveu du célèbre Dominicain qui mourut évêque des Canaries, après s'être illustré au Concile de Trente et avoir composé le Traité *De Locis theologicis*. Ce Père mourut en odeur de sainteté à Salamanque le 30 mars 1607. L'évêque était mort le 6 novembre 1560.

vous aider à devenir un aussi grand saint que je le souhaite! Je désirerais bien vous parler quelque jour de ces craintes que vous avez. Vous perdez le temps par là, et vous manquez un peu d'humilité en ne voulant pas me croire. Le Père Melchior est plus docile que vous; je ne lui ai parlé qu'une seule fois, à Avila, et il dit que je lui ai procuré un grand bien; à toute heure, il m'a présente à son souvenir! Oh! quel esprit intérieur que le sien! et quelle âme Dieu a en lui! Il m'a grandement consolée. Mais on dirait que je n'ai à vous entretenir que des dispositions intérieures des autres.

Demeurez avec Dieu, et demandez-Lui de m'accorder cette même grâce, afin que je ne m'écarte en rien de sa volonté. C'est dimanche soir.

Votre fille et servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE LVIII.

1574. COMMENCEMENT DE JUIN. SÉGOVIE.

A ANTOINE GAÏTAN, A SALAMANQUE.

Elle lui donne un conseil sur son oraison, et lui annonce qu'on s'occupe d'acheter une belle maison.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit, mon fils, soit avec vous!

Je n'ai pas le bonheur d'avoir le temps de vous écrire longuement. Mais je vous assure que je le désirerais vivement. Je suis heureuse de recevoir vos lettres et d'apprendre que le Seigneur vous accorde chaque jour des grâces plus abondantes. Il vous récompense maintenant de ce que vous avez fait par ici [1].

Ne vous fatiguez pas à vouloir discourir beaucoup dans l'oraison, et ne vous préoccupez pas pour la méditation. Vous devez vous rappeler ce que bien souvent je vous ai dit de faire; cette oraison est une plus grande grâce de Dieu, puisqu'on ne cesse de Le louer; quand on désire que tous Le bénissent, on a une marque évidente que l'âme est bien occupée de Notre-Seigneur. Qu'il Lui plaise de nous apprendre à tous deux à Le payer quelque peu de retour! Qu'Il nous donne, en

[1] Il avait aidé la sainte dans la fondation de Ségovie. Cf. *livre des Fondations*, ch. XXI, où la Sainte fait son éloge. Il continua toujours son dévouement à la Sainte et à la Réforme.

outre, de souffrir beaucoup pour Lui, alors même que ce serait de la part des puces, des esprits follets et des chemins !

Antoine Sanchez venait déjà pour nous céder sa maison sans vous en avoir parlé davantage [1]. Mais je ne sais pas où vous aviez les yeux, vous et le Père Julien d'Avila, pour songer à une telle acquisition. Heureusement qu'il n'a plus voulu la vendre ! Nous nous occupons maintenant d'en acheter une près de Saint-François, dans la rue Royale, au meilleur endroit du faubourg, à peu de distance du marché. Elle est très belle. Recommandez cette affaire à Dieu. Toutes les religieuses vous présentent leurs respects. Je suis mieux, j'allais même vous dire que je suis bien ; quand, en effet, je n'ai que mes maux ordinaires, c'est beaucoup de santé pour moi. Que le Seigneur vous la donne et vous conserve !

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

[1] Nous avons corrigé ce passage de la lettre d'après l'autographe qui est religieusement conservé chez les Carmélites de Tolède. L'autographe porte *sin hablarle mas*, et non pas *sin hablarme mas*.

LETTRE LIX.

1574. Juin. Ségovie.

A ANTOINE GAÏTAN, A SALAMANQUE.

Elle lui donne un conseil sur son oraison et l'engage, pour la solution d'une autre difficulté, à consulter le Père Balthasar Alvarez.

JÉSUS soit avec vous !

Qu'Il vous paye l'aumône du livre qui me convient beaucoup !

Pour répondre à ce que vous me demandez sur l'oraison, il me faudrait plus de temps que je n'en ai. Votre manière de procéder est, en somme, très ordinaire à ceux qui sont arrivés à la contemplation; je vous en ai parlé souvent, comme vous devez vous en souvenir. Sachez que s'il y a des temps différents en ce monde extérieur, il y en a aussi dans le monde intérieur; croyez-moi, il n'en saurait être autrement. N'en ayez donc pas de peine; ce n'est nullement de votre faute.

Pour le reste, je ne puis donner de décision, parce que je suis juge et partie; comme la solitude a toujours été mon attrait naturel, bien que je n'aie pas mérité d'en jouir, et que ce soit l'esprit de notre Ordre, je pourrais vous donner un conseil conforme à mes vues et non à vos intérêts. Traitez clairement cette question

avec le Père recteur [1], et il décidera pour le mieux. Mais considérez bien les inclinations de votre esprit. Plaise à Dieu de vous garder! J'ai écrit tant de lettres déjà que je ne sais pas comment j'ai pu faire celle-ci. Le messager est là qui attend.

Quant à mon voyage [2], il n'en est pas question pour le moment, et je ne vois pas comment je pourrai le réaliser cette année. Mais enfin, Dieu peut tout. Priez beaucoup Sa Majesté pour moi, comme je La prie pour vous, et n'oubliez pas de me donner toujours de vos nouvelles.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE LX.

1574. Après le 11 Juin. Ségovie.

A MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID.

Sainte mort d'Isabelle des Anges. Recommandations spéciales.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit, ma fille, soit avec Votre Révérence!

J'étais en peine, à la pensée que votre peu de santé vous empêchait depuis longtemps de m'écrire. Mais la Prieure de Médina m'a annoncé que vous alliez

[1] Le P. Balthasar Alvarez.

[2] A Salamanque.

bien. Dieu en soit béni! car j'ai le plus vif désir que vous soyez bien portante. Que vos filles soient malades, passe encore, si telle est la volonté de Dieu; elles auront par là de quoi mériter.

Je vous annonce que le Seigneur a appelé à Lui Isabelle des Anges, celle au sujet de laquelle ont eu lieu les contestations de Médina. Sa fin a été on ne peut plus édifiante, et on regarderait comme une sainte une personne qu'on verrait mourir ainsi. Certainement, elle s'en est allée jouir de Dieu, et moi je reste sur la terre comme une chose inutile.

Pendant trois semaines, j'ai eu un rhume de cerveau terrible, accompagné de beaucoup de malaise. Je me trouve mieux en ce moment, bien que je ne sois pas encore complètement remise. Ce qui me cause de la joie, ce sont les nouvelles que j'envoie au Père Dominique [1]. Que toutes les sœurs en rendent grâces à Notre-Seigneur, comme nous l'avons fait dans ce monastère. Qu'Il soit béni de tout!

Veuillez transmettre la lettre ci-jointe à la Prieure du couvent de la Mère de Dieu [2]. Je lui envoie en même temps un remède qui m'a, je crois, procuré du soulagement; son mal me cause du chagrin, car je le connais pour en avoir beaucoup souffert ces dernières années. C'est une douleur sans pitié.

Quel travail se donne Antoinette à m'envoyer des scorsonères? J'en ai à peine goûté, et il m'est resté un terrible dégoût pour les choses douces. Toutefois, j'ai grandement apprécié sa sollicitude à expédier divers

[1] Le P. Dominique Bañès.

[2] Couvent des religieuses dominicaines à Valladolid.

objets aux religieuses et à Isabelle, qui semble déjà une personne accomplie et toute transformée en amour.

Que vous êtes simple de me présenter des excuses au sujet du travail des mains et du reste! Jusqu'au jour où nous pourrons nous voir, je n'ose vous dire le but que je me propose en tout. Je vous annonce que je me sens chaque jour plus libre. Mais je voudrais bien avoir l'assurance que cette personne dont vous me parlez ne viendra pas à tomber dans l'offense de Dieu. Je n'ai pas d'autre crainte que celle-là. J'ai vu de grandes chutes, et il y a de terribles dangers en pareilles circonstances. Or, cette âme m'est chère; Dieu, ce semble, m'en a confié la charge; et plus elle est candide, plus je crains pour elle. Aussi, je suis très heureuse de savoir qu'elle est contente de se trouver en lieu sûr. A la vérité, il n'y en a point dans cet exil, et il faut que nous nous tenions toujours sur nos gardes, parce que nous sommes en guerre, et entourés d'une foule d'ennemis.

Sachez-le, ma fille, quand je ne souffre pas de ce grand mal que j'ai eu ici, je m'étonne beaucoup du premier petit mouvement que je puis ressentir pour une chose. Que cette réflexion soit pour vous seule; car une âme qui n'arriverait pas à me comprendre devrait être dirigée d'après son caractère. A coup sûr, s'il y a une personne qui produise en moi ce premier petit mouvement, c'est celle à qui j'écris; et ce qui est peu une âme libre le sent très vivement. Dieu veut peut-être qu'elle le sente pour assurer la partie qui est nécessaire à son service. O ma fille, nous sommes dans un monde qu'il vous serait impossible, eussiez-vous mon âge, de pouvoir comprendre! Je ne sais pourquoi je vous écris ces choses sans avoir une personne sûre

pour vous porter ma lettre. Je donnerai un bon salaire au messager.

Tout ce que vous ferez pour doña Yomar [1] sera bien fait. Elle est plus sainte qu'on ne le croit, et les épreuves ne lui manquent pas. C'est beaucoup que cette autre dont vous me parlez soit sortie avec tant de paix. Plaise à Dieu que nous soyons plus heureuses avec celle que nous avons prise, malgré toutes mes craintes! car les personnes qui ont été maîtresses chez elles ne peuvent pas s'habituer chez nous: cependant, cette dernière ne semble pas pour le moment devoir aller mal. Isabelle vous en parlera.

J'avais écrit jusqu'ici sans avoir trouvé de messager. On m'annonce maintenant qu'il y en a un et que je dois remettre immédiatement mes lettres [2].........

[1] Doña Yomar de Ulloa.

[2] La fin de la lettre manque.

LETTRE LXI.

1574. JUIN. SÉGOVIE.

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE, A SALAMANQUE [1].

Elle le félicite de son heureux retour à Salamanque, lui parle de sa santé, lui annonce que les Visiteurs ont été confirmés dans leur charge, et l'engage à poursuivre le projet de fonder à Salamanque un monastère de Carmes déchaussés.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie!

J'ai été très contente d'apprendre que vous étiez heureusement arrivé et que votre santé était bonne. Mais, après un tel voyage, votre lettre m'a paru courte. Et encore, vous ne me dites même pas si vous avez réussi dans cette affaire qui réclamait votre présence.

Que vous ne soyez pas content de vous-même, ce n'est pas étonnant; toutefois, ne vous préoccupez point de ce que la fatigue du chemin et l'impossibilité de régler votre temps comme d'ordinaire aient occasionné quelque négligence. Dès que votre corps aura pris un peu de repos, votre âme retrouvera sa tranquillité.

Pour moi, je suis assez bien en ce moment, en

[1] Issu de la famille royale de Bragance, en Portugal, il était allé à Salamanque suivre les cours de l'Université Là, il se fit le disciple spirituel de la Sainte et lui voua dès lors une vénération profonde.

comparaison de ce que j'ai été. Si je savais me plaindre comme vous, vous verriez que vos peines ne sont rien auprès des miennes. Pendant deux mois, mes souffrances ont été très vives. Le contre-coup s'en est fait ressentir profondément dans l'âme; je ne savais plus où j'en étais. En ce moment, l'intérieur va bien; quant à l'extérieur, il est toujours avec ses maux ordinaires, malgré tous les petits secours que vous m'envoyez. Plaise à Notre-Seigneur de vous en récompenser! Vos charités ont servi non seulement à moi, mais encore à d'autres sœurs qui sont venues de Pastrana très malades [1], parce que le monastère était extrêmement humide. Elles valent mieux que moi. Ce sont des âmes vraiment saintes. Vous auriez plaisir de traiter avec elles, surtout avec la Prieure [2].

Je savais déjà la mort du roi de France [3]. C'est pour moi une peine bien grande de voir tant de maux et de constater tout ce que le démon trame pour séduire les âmes. Dieu veuille y apporter un remède! Si nos oraisons pouvaient être de quelque utilité! Nous ne cessons, du moins, de présenter à Sa Majesté toutes nos suppliques. Nous La conjurons, en outre, de vous payer la sollicitude que vous avez pour protéger et favoriser notre Ordre.

Le Père Provincial, je veux dire le Père Visiteur, s'en est allé tellement loin que je n'ai pu, même par lettre, traiter avec lui de notre affaire. Quant au projet

[1] Ce passage semble indiquer qu'il y avait peu de temps que le monastère de Pastrana avait été abandonné.

[2] Isabelle de Saint-Dominique, qui fit plus tard la fondation du couvent de Saint-Joseph de Saragosse.

[3] Charles IX, qui mourut le 30 mai 1574.

dont vous me parlez de fonder là où vous êtes [1] une maison de nos Pères Carmes déchaussés, je le trouve excellent. Mais ce sera peut-être un motif pour que le démon cherche à y mettre obstacle. Il nous sera très avantageux de profiter de la faveur que vous nous faites; de plus, ce projet arrive fort à propos pour nous, car on vient heureusement de confirmer dans leur office les Visiteurs pour un temps illimité; ils ont même, je crois, des pouvoirs plus étendus qu'auparavant, et ils pourront autoriser des fondations de monastères. Aussi le Seigneur, je n'en doute pas, favorisera votre dessein. Veuillez donc le poursuivre pour l'amour de Dieu.

Je crois que le Père Visiteur ne tardera pas à revenir; je lui écrirai; on me dit même qu'il passera par Salamanque. Vous m'obligeriez si vous alliez le trouver pour lui exprimer votre manière de voir en tout. Vous pourrez lui parler avec la plus grande simplicité. Il est très bon, et il mérite qu'on traite avec lui à cœur ouvert. Peut-être se déterminera-t-il à cause de vous à autoriser la fondation. Jusqu'alors, veuillez, je vous prie, ne pas vous décourager.

La Mère Prieure se recommande aux prières de Votre Seigneurie. Toutes nos sœurs ont prié et continueront à prier Notre-Seigneur pour vous. Il en sera ainsi à Médina, et partout où l'on voudra me faire plaisir. Je suis préoccupée du peu de santé de notre Père recteur. Que Dieu la lui rende et vous accorde à vous-même toute la sainteté que je demande! *Amen.*

Veuillez prévenir le Père recteur que nous con-

[1] A Salamanque.

jurons instamment le Seigneur de lui donner la santé, et que je me trouve bien du Père Santander [1]. Mais il n'en est pas de même avec les Pères Franciscains. Comme nous avons acheté une maison qui nous convient beaucoup et qui est assez rapprochée de la leur, ils nous ont fait un procès; je ne sais ce qui en résultera.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE LXII.

1574. 3 Juillet. Ségovie.

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE, A SALAMANQUE.

Une plainte. La fondation du couvent de Ségovie. Quelques conseils sur l'oraison. Le Père Visiteur approche.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie !

Je vous assure que si vous me mettez encore une pareille adresse, je ne vous répondrai pas. Je ne sais pourquoi vous voulez me causer de la peine, car c'en est une pour moi chaque fois que cela se présente; mais je n'en avais jamais été chagrinée comme aujour-

[1] Recteur à Ségovie.

d'hui. Demandez au Père Recteur [1] comment il faut mettre mon adresse, et n'y ajoutez rien : celle que vous avez mise est très opposée à l'esprit de mon Ordre.

Je me suis réjouie de ce que le Père Recteur soit en bonne santé, car j'avais été bien préoccupée à ce sujet. Veuillez lui présenter tous mes respects.

Le temps me semble peu favorable maintenant pour commencer votre cure. Plaise au Seigneur qu'elle réussisse, comme je L'en supplierai ! Je demande en outre à Sa Divine Majesté d'accorder un heureux voyage à vos serviteurs. Mais je ne voudrais pas que vous prissiez tant de peine. En quoi cela peut-il servir à votre santé ? Oh ! si nous pouvions comprendre parfaitement cette vérité, qu'il y a très peu de choses qui devraient nous chagriner sur la terre !

J'ai envoyé votre lettre sans retard, et j'ai écrit au Père Recteur [2] pour lui dire combien j'avais à cœur de voir l'affaire conclue au plus tôt. Je lui dois beaucoup. C'est lui qui s'est occupé de nous procurer une maison que nous avons déjà achetée, grâce à Dieu ; prévenez-en le Père Recteur [3]. Cette maison est très belle ; elle est attenante à celle où nous sommes maintenant, et bien placée. Elle appartenait à un gentilhomme appelé Diégo de Porras. Le Père Acosta vous dira comment elle est. Veuillez, je vous prie, lui présenter mes respects, l'assurer que ses novices sont chaque jour plus contentes, et que nous le sommes égale-

[1] Le Père Balthasar Alvarez, à Salamanque, qui avait été le guide spirituel de la Sainte à Avila durant six ans, et qui occupe incontestablement une place de choix parmi ses directeurs.

[2] Le Père Santander, à Ségovie.

[3] Le P. Balthasar Alvarez.

ment d'elles. Elles se recommandent, elles et toutes nos sœurs, à vos prières. Mais que je suis mal élevée de vous envoyer ces suppliques! A la vérité, votre humilité souffre tout.

Quant à la tentation où vous êtes de laisser l'oraison, méprisez-la; bénissez plutôt le Seigneur du désir que vous avez de la faire; soyez assuré que votre volonté la recherche et se plaît dans la compagnie de Dieu.

Notre pauvre nature se plaint, il est vrai, quand elle redoute d'avoir à se contraindre. Mais lorsque vous vous sentez affligé, n'omettez pas d'aller de temps en temps à un endroit d'où vous contemplerez le ciel; promenez-vous un peu; vous ne quitterez pas l'oraison en agissant de la sorte; il faut bien soutenir notre faiblesse, afin de ne pas tomber dans le découragement. Tout cela, c'est chercher Dieu, puisque c'est par amour pour lui que nous prenons de tels moyens. Il est donc nécessaire de conduire l'âme avec suavité. D'ailleurs, en ceci comme en tout le reste, mon Père Recteur saura mieux que moi ce qui convient.

On attend le Père Visiteur [1], qui approche à petites journées. Plaise à Dieu de vous récompenser de la sollicitude que vous avez de nous assister de vos aumônes! J'écrirai à ce Père dès que je saurai où il est; mais la chose importante, c'est que vous lui parliez, puisqu'il doit aller dans l'endroit où vous êtes [2]. En ce moment, ma santé est bonne. Plaise au Seigneur

[1] Le P. Pierre Hernandez, dominicain, visiteur Apostolique des Carmes de Castille.

[2] Salamanque.

que la vôtre le soit aussi, et que la cure vous fasse le plus grand bien!

C'est aujourd'hui le 3 juillet.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE LXIII.

1574. 16 Juillet Ségovie.

A LA MÈRE MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID.

Regrets de ne pouvoir aller à Valladolid. Invitation à prendre soin de sa santé. Difficultés avec le Chapitre de Ségovie. Sujets divers.

JÉSUS soit avec vous, ma fille!

J'ai trouvé charmant que vous vous fâchiez. Mais ce n'est pas pour moi une grande faveur, je vous l'assure, d'être privée de vous voir; ma joie, au contraire, serait tellement vive que j'ai regardé comme une imperfection d'en parler, attendu qu'il n'y a, ce me semble, aucune nécessité d'aller à Valladolid. Là où est le Père Maître [1], quel vide pourrais-je faire? Voilà pourquoi, dès qu'on me le commandera, j'irai; sinon, je n'en dirai mot. Je crois bien être de quelque utilité dans la maison où je vais, alors même qu'il n'y aurait apparemment rien qui exigeât ma présence; mais

[1] Le P. Dominique Bañès.

comme vous êtes très prudente, peut-être, près de vous, n'aurais-je qu'à me reposer. En fin de compte, je ne dois plus être bonne qu'à cela.

Quant à ce qui concerne la converse, n'en parlons plus, puisque c'est réglé. Toutefois, je vous le répète, c'est une chose étrange que trois religieuses de chœur, comme on dit, aient tant de converses; cela, en vérité, n'a pas de sens. Je crois qu'il faudra prier le Père Visiteur d'en fixer le nombre, comme il l'a fait pour les religieuses de chœur [1]. Je ne sais que vous dire du silence que vous gardez sur le mauvais état de votre santé; cela me cause beaucoup de peine. C'est une trop grande simplicité que de craindre des imperfections quand il faut se soigner; ne voyez-vous pas combien votre santé nous est nécessaire? J'ignore à quoi songe mon Père [2] auprès de vous. Sachez que je me fâcherai tout de bon, si vous n'obéissez pas sur ce point à Marie de la Croix.

Pour moi, je suis très prudente dans les choses de ce genre. A la vérité, j'ai toujours été très imparfaite, et maintenant, ce me semble, j'ai encore plus l'occasion de veiller sur ma santé, tant je suis vieille et cassée; vous seriez même étonnée de voir comme je me trouve. Ces jours derniers, j'ai eu une fatigue d'estomac; les noix sont venues fort à propos, bien qu'il y en eût encore de celles que l'on m'a envoyées;

[1] Le 2 septembre 1571, le Père Visiteur avait réglé, à Médina del Campo, que les *religieuses de chœur* ne dépasseraient pas le nombre de 13 ou 14 dans les couvents qui vivaient d'aumônes et celui de 20 dans les monastères qui avaient des revenus; mais il n'avait pas fixé le nombre des *sœurs Converses*. — *Note du P. Antonio de San Joseph.*

[2] Le P. Dominique Bañès.

elles sont excellentes. Mangez celles qui vous restent, pour l'amour de moi.

Veuillez présenter tous mes compliments à la comtesse d'Osorno. Je crois n'avoir reçu qu'une lettre d'elle, et, de mon côté, je ne lui ai écrit qu'une fois. Mais je le ferai dès que cela me sera possible; car il m'est arrivé aujourd'hui trois paquets de lettres et, hier, il n'y en avait pas peu; en outre, mon confesseur est à la grille, et comme il me mande d'expédier promptement le courrier, je ne puis pas être longue.

Oh! comme elle est triste, la lettre de mon Père [1]! Que Votre Révérence s'informe promptement auprès de lui s'il a par écrit le pouvoir qu'il tient du Père Visiteur. Ces chanoines me fatiguent: ils demandent maintenant au prélat la permission de nous obliger à payer la rente [2]. Supposé que mon Père puisse la donner, il faut que ce soit par écrit et par l'intermédiaire du notaire. Priez-le de regarder ses patentes. Dans le cas où il pourrait accorder cette permission, de grâce, qu'il me l'envoie au plus tôt, s'il ne veut pas que ces chanoines m'achèvent. Déjà nous serions dans la maison, sans ces tristes trois mille maravédis, et peut-être il me resterait le temps d'aller près de vous, si on me le commandait. Je le désirerais vivement, ne serait-ce que pour voir ce que c'est que cette religieuse dont vous me parlez.

Dites à Marie de la Croix que sa lettre m'a procuré une grande joie, et que le plaisir que je lui demande de me faire maintenant, c'est de prendre soin de Votre Révérence.

[1] Le Père Dominique Bañès.
[2] Voir *Fondations*, chap. XXI.

Ne manquez pas de vous entretenir avec le Recteur. Je vous l'assure, il vous sera peut-être plus dévoué que personne. Enfin, ces Pères rendent de grands services. C'est le Recteur d'ici [1] qui a réglé l'achat de notre maison; il est allé trouver le Chapitre et il a bien réussi. Plaise à Dieu, ma fille, de bénir Votre Révérence! et ne vous fâchez plus contre moi. Quant à mon désir d'aller près de vous, je vous ai déjà dit ce qui en est: ce serait mentir que d'affirmer que je ne l'ai pas. Mais supposé que je réalise ce voyage, ce sera une terrible fatigue pour moi que de me trouver au milieu de tant de noblesse et de tant de bruit; néanmoins, je le supporterai volontiers pour avoir le bonheur de vous voir.

Hier soir, je vous ai écrit quelques mots; et j'ai eu bien de la peine à le faire en ce moment, tant on me presse. Toutes les religieuses se recommandent à vous. Plaise à Dieu de vous élever à la sainteté! Les réponses que vous avez envoyées avec la lettre de mon Père sont charmantes; je ne sais qui croire. N'allez pas vous préoccuper pour qu'il m'écrive; je fais volontiers le sacrifice de ses lettres, pourvu que Votre Révérence me donne des nouvelles de sa santé. Dites-moi quel est son pays. Dans le cas où il serait de Médina, il aurait tort de ne pas s'en venir par ici.

Ce courrier est venu aujourd'hui, 16 juillet, à dix heures; je le renvoie ce même jour, à quatre heures.

Pourquoi ne me parlez-vous pas des affaires de Ma-

[1] Le P. Santander.

dame doña Marie[1] ? Dites-lui bien des choses de ma part. Plaise à Dieu de la garder à mon affection !

Vôtre

Thérèse de Jésus.

LETTRE LXIV.

1574. 11 Septembre. Ségovie.

A LA MÈRE MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID

Regrets de ne pouvoir aller à Valladolid. Difficultés qu'il y a à payer le monastère. Petit mot à l'adresse du Père Médina.

JÉSUS !

Que l'Esprit-Saint, ma fille, soit avec Votre Révérence !

Par la lettre que j'envoie au Père Maître Dominique, vous saurez ce qui se passe ; vous verrez, en outre, comment Dieu a disposé les choses de telle sorte que je ne puis aller à Valladolid. Cela me cause beaucoup de peine, je vous assure, oui beaucoup. Vous voir est une des choses qui m'auraient donné en ce moment de la joie et de la consolation. Mais ce bonheur aurait été de courte durée, comme les biens de

[1] Doña Marie de Mendoza.

ce monde; quand cette pensée me vient, elle m'aide à supporter toutes sortes d'ennuis.

Veuillez présenter mes amitiés à ma chère Casilde, que je regrette également de ne pas voir, et à Marie de la Croix. Le Seigneur disposera les événements pour que j'aie plus de temps une autre fois que je n'en aurais maintenant.

Ne négligez pas votre santé; vous voyez combien nous en avons besoin et quel chagrin c'est pour moi quand j'apprends que vous êtes souffrante. Appliquez-vous à devenir une grande sainte; vous devez travailler à l'être, je vous l'assure, pour supporter un tel travail. En ce moment, je n'ai pas la fièvre quarte. Quand le Seigneur veut que je fasse quelque chose, il me donne aussitôt de la santé.

Je partirai à la fin de ce mois, et encore je crains de ne pas laisser les religieuses dans une maison à elles. Il a été convenu que nous donnerions immédiatement au Chapitre six cents ducats. Nous avons, il est vrai, un titre de rente d'une religieuse qui est très bon, et qui vaut six cent trente ducats. Mais nous ne trouvons personne qui veuille l'accepter en échange, ou en garantie. Veuillez recommander cette affaire à Dieu. Je serais très heureuse de laisser nos sœurs dans une maison qui leur appartînt. Si Madame doña Marie vous avait donné l'argent dont vous me parlez, vous feriez bien de prendre ce titre, qui est très sûr et très bon. Cela peut-il se réaliser? Connaissez-vous quelqu'un qui le prendrait, ou nous prêterait sur de bons gages qui en valent plus de mille? Veuillez m'en aviser. Recommandez-moi à Dieu, car je dois entreprendre un long voyage, et encore, pendant l'hiver.

A la fin du mois au plus tard, je partirai pour le

couvent de l'Incarnation [1]. Ne manquez pas de m'écrire avant cette époque, dans le cas où vous en auriez besoin; mais ne vous affligez plus de ne pas me voir. Qui sait? vous seriez peut-être plus peinée encore de me trouver si vieille et si cassée! Présentez mes compliments à toutes les sœurs. Quant à Isabelle de Saint-Paul, je voudrais bien lui parler. Les chanoines de Ségovie nous ont toutes mortifiées [2]. Plaise à Dieu de leur pardonner!

Tâchez de trouver par là quelqu'un qui veuille, je ne dis pas me donner, mais me prêter quelques réaux jusqu'à ce qu'on me remette une partie de la somme que mon frère m'envoie, et dont on a déjà fait, m'a-t-on dit, le recouvrement; je n'ai pas un sou; et pour aller à l'Incarnation, il n'est pas possible que je sois sans argent. Or, il ne faut pas songer à en prendre ici, puisqu'on doit l'employer pour disposer la maison en monastère; peu ou beaucoup, veuillez m'en procurer.

On vient de nous parler maintenant de deux religieuses de chœur qui ont très bonne façon, et qui voudraient entrer dans ce monastère; elles apportent chacune plus de deux mille ducats. Il y aurait de quoi payer la maison qui en a coûté quatre mille, et, de plus, les six cents ducats des chanoines; il resterait encore quelque chose. Je vous dis cela pour que vous bénissiez Dieu qui m'accorde cette faveur et nous envoie, en outre, des filles vraiment vertueuses. Je n'ai rien su des affaires de Madame doña Marie [3]. N'omettez

[1] A Avila.

[2] Cf. le livre des *Fondations*, ch. XXI.

[3] Doña Marie de Mendoza.

pas de m'en donner des nouvelles et de lui présenter mes compliments. Voyons si elle m'enverra quelque chose.

Grâces soient rendues à Dieu de ce que mon Père Dominique [1] est arrivé en bonne santé! Dans le cas où le Père Maître Médina passerait par là, veuillez lui remettre la lettre que vous trouverez sous ce pli. Il s'imagine, m'écrit le Père Provincial, que je suis fâchée contre lui à cause d'une lettre qu'il m'a adressée. Il doit se demander, en outre, si je sais ce qu'il a dit à l'autre personne, bien que je ne lui en aie pas soufflé mot. Notre Père Visiteur m'a annoncé qu'elle était déjà religieuse, mais qu'elle n'apportait pour dot que mille ducats. Écrivez-moi comment elle se trouve, et ce qu'en pense notre Père. Enfin, comme elle est dans son Ordre, il patientera.

J'ai écrit, il y a peu de temps, une lettre à Votre Révérence; vous l'a-t-on remise? je l'ignore; mais ce n'est pas bien de votre part de rester si longtemps sans m'écrire, lorsque vous savez quelle joie vos lettres me procurent. Dieu soit avec vous! Jusqu'à ce moment j'avais conservé l'espérance d'aller vous voir; aussi, est-ce pour moi une peine extrême d'être dans l'impossibilité de réaliser ce projet.

C'est aujourd'hui le 11 septembre.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

[1] Le Père Dominique Bañès.

LETTRE LXV [1].

1574. 15 Septembre. Ségovie.

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE, A SALAMANQUE

Heureuse nouvelle pour la fondation d'un monastère de Carmes déchaussés, à Salamanque. Sujets divers.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie!

J'ai été très heureuse d'apprendre que votre santé était bonne. Plaise à Dieu de vous la continuer longtemps! Qu'Il daigne maintenant me payer toutes les prières que nous avons adressées avec tant d'instances à Sa Majesté, et me donner une santé aussi parfaite que la vôtre! j'en ai grand besoin pour les longs voyages que je vais entreprendre.

J'écris au Père Recteur et l'informe de ce que le Père Visiteur a disposé à mon sujet. Veuillez le prier

[1] L'autographe de cette lettre, dont nous avons pris une copie exacte, se vénère dans l'église des Carmes déchaussés du couvent de Sainte-Anne, à Gênes. Elle a été publiée la première fois par M. Castro Palomino, à Madrid, en 1852. M. de la Fuente l'a reproduite dans son édition de 1862 avec quelques inexactitudes. Nous croyons que l'un et l'autre se trompent quand ils disent que cette lettre a été adressée à don Alvaro de Mendoza, et écrite en 1577. Son contenu indique qu'elle a été écrite en 1574, et adressée à don Teutonio de Bragance, comme le marque, d'ailleurs, une note mise sur l'autographe lui-même.

de vous en donner connaissance. Le Père Visiteur m'a recommandé de vous dire qu'il m'envoyait à Saint-Joseph [1]. Il me marque, en outre, que d'après une lettre du prieur d'Atocha, le Nonce croyait bon, en tant que supérieur, de donner lui-même l'autorisation de fonder le monastère [2], mais il ne m'a pas chargée de vous mander cette nouvelle: il pensait sans doute que vous la saviez déjà par le Nonce. J'ai compris qu'il a le plus vif désir de vous contenter en tout, et cela m'a procuré une grande joie. Je serais heureuse également que cet ecclésiastique dont vous me parlez restât chez vous, pourvu, toutefois, que vous en soyez satisfait.

Le Père Gomez a passé à plusieurs reprises. C'est un excellent sujet. Il m'a dit qu'il désirait savoir si vous vous êtes entendu avec celui qui est parti de Ségovie; car il avait appris son arrivée à Salamanque. Je lui ai instamment recommandé de prier Dieu pour vous, parce que vous étiez malade, et il s'en est chargé. Nous prierons, en outre, pour l'affaire dont vous me parlez, afin que Notre-Seigneur réalise ce qui doit le plus contribuer à sa gloire. Plaise à Sa Majesté de mener ce plan à bonne fin, puisqu'Elle peut tout, et de vous soutenir de sa main! Je n'ai pas eu aujourd'hui le temps de vous écrire comme je l'aurais voulu. Voilà pourquoi je ne vous en dis pas davantage.

C'est aujourd'hui le 15 septembre.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

[1] A Avila.

[2] Celui de Salamanque.

LETTRE LXVI [1].

1574. Vers la fin de Septembre. Ségovie.

A MATTHIEU DE LAS PENUELAS, A AVILA.

Préoccupation au sujet de la pénurie où se trouve le monastère de l'Incarnation.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

J'ai trouvé votre lettre bien charmante, je vous assure, mais aussi, vous ne l'avez écrite que pour m'être agréable. Plaise à Dieu de vous payer cette attention et tout ce que vous me dites!

J'ai passé des jours où j'étais ravie hors de moi; à plus forte raison, ne pouvais-je songer à la nourriture des sœurs. Mais je puis vous l'affirmer, dès que mon esprit revient à lui-même, j'en suis plus préoccupée que quand j'étais à l'Incarnation [2]. Je ne sais comment vous osez dire que je vous donnais du courage, lorsque c'est vous-même qui nous en donniez à toutes. Voilà pourquoi je vous supplie de le faire encore en ce moment.

Je suis très peinée que l'on commence à prendre sur l'argent du pain. Je n'avais pas autre chose pour

[1] L'autographe se trouve au Couvent de l'Incarnation, à Avila.
[2] A Avila.

assurer les cautions que les sommes provenant de ce que l'on vendait. De crainte que l'on ne perde d'un côté ce que l'on croit gagner de l'autre, je viens de prévenir qu'on achète le pain avec le prix de ce qui sera vendu. Il me faudrait être autre que je ne suis pour chercher à recueillir quelque somme et l'emporter lorsque je partirai. Mais Dieu, je l'espère, ne nous manquera pas. Je vous supplie de nous continuer votre dévoûment. Je vous en manifesterai ma gratitude en vous recommandant au Seigneur; veuillez faire de même pour moi. Ma santé est bonne. J'ai tant à écrire que je ne puis vous en dire plus long.

Thérèse de Jésus.

Par charité, allez trouver Monsieur François de Salcédo, et dites-lui que j'ai été affligée de le savoir malade. Mais j'ai été heureuse d'apprendre par le domestique qu'il ne se préoccupait plus du procès. Je lui avais déjà écrit quand on m'annonça qu'il était très triste, et j'en avais eu de la peine. Sans doute, il n'aura pas reçu ma lettre. Veillez bien aux lettres qu'on porte par les villages. Considérez que cela est important.

LETTRE LXVII.

1574. Fin Septembre. Ségovie.

A MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID.

Regrets de ne pouvoir aller à Valladolid. Les travaux du monastère de Ségovie touchent à leur fin. La fondation de Véas est décidée, et Anne de Jésus est la Prieure qui convient pour ce monastère. Vocations nombreuses et excellentes.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

Vous m'avez ménagé, ce semble, quelque consolation, en vous associant à la peine où je suis de partir sans aller vous voir. Mais enfin, Dieu pourrait en un instant disposer les choses d'une manière que nous ne connaissons pas maintenant, et me donner un peu plus de loisir pour me rendre à Valladolid; car, en vérité, durant mon séjour ici, je n'ai pu réaliser ce voyage. D'ailleurs, une entrevue de courte durée eût occasionné une grande fatigue: tout le temps se passe en visites; il faut prendre sur son sommeil pour causer; et peut-être aurais-je laissé échapper quelques paroles inutiles, tant j'avais envie de m'entretenir avec vous. Cependant, j'aurais ardemment souhaité vous dire de vive voix beaucoup de choses qui ne se disent pas dans une lettre; l'une d'elles, c'est mon désir de ne donner aucune peine à Maître Médina. Croyez que j'ai mes rai-

sons pour cela; déjà, comme je l'ai constaté, j'ai quelque peu réussi. Voilà pourquoi je vous prie de ne pas manquer de lui envoyer ma lettre. Bien qu'il ne soit pas un ami aussi dévoué que vous le voudriez, ne vous en mettez pas en peine, car il ne nous le doit point. Peu importe qu'il parle contre moi. Pourquoi ne me racontez-vous pas ce qu'il dit?

Je vous annonce que j'ai mandé au Père Provincial qu'on s'était donné beaucoup de peine pour vous amener Mademoiselle Samanu. Savez vous ce que je crois? C'est que Dieu vous veut pauvres, mais pauvres honorées; or, il vous a donné Casilde qui l'est et qui vaut mieux que tout l'or du monde. Le Père Visiteur, paraît-il, a remarqué cela, et a voulu me présenter ses excuses; du moins, il a bien disculpé le Père Orellana. Voilà pourquoi je m'imagine que Casilde l'y a poussé. Mais déjà, je commence à me fâcher de parler tant de cette âme bénie.

Après la lettre à laquelle vous répondez, je vous en ai envoyé une autre par un théatin [1] ou je ne sais plus qui. C'était, je m'en souviens maintenant, celui-là même qui va ordinairement porter vos lettres à la Prieure du couvent de la Mère de Dieu [2]. Je vous disais, dans cette lettre, comment nous avions trouvé l'argent nécessaire, et comment tout était enfin terminé, grâce à Dieu. Je presse activement les travaux pour que nous soyons installées dans la maison avant mon départ. Je ne sais si on la débarrassera; mais il y a peu de chose à faire; nous sommes tout près de cette maison. N'ayez donc aucune peine. Je prie Dieu de

[1] C'est-à-dire un Père de la Compagnie de Jésus.
[2] Couvent des Dominicaines de Valladolid.

vous récompenser de vos bons conseils. Il me semble que j'ai compris le passage de votre lettre qui était effacé. Je vous annonce que Véas n'est pas dans l'Andalousie, mais à cinq lieues en deçà; je sais, d'ailleurs, que je ne puis pas fonder dans l'Andalousie.

Je n'ai eu mon livre [1] ici que deux ou trois jours, ce me semble, après le départ de l'évêque [2] pour la cour. C'est là que je devais le lui envoyer. Mais j'ignorais son adresse. On va vous porter ce livre, et vous le lui remettrez sans l'ouvrir, à lui-même, lorsqu'il partira; cependant, vous donnerez tout d'abord la lettre ci-incluse à Sa Seigneurie; vous la lui ferez passer immédiatement, car elle renferme des compliments pour Madame doña Marie.

Je prends pour Prieure [3] Anne de Jésus. C'est une de celles que nous avons reçues à Saint-Joseph. Elle est de Plasencia; elle a été et est encore à Salamanque. En ce moment, je n'en vois pas d'autre qui puisse convenir pour cette maison. Sachez que l'on dit des merveilles de la sainteté et de l'humilité de l'une des deux dames qui fondent le monastère [4]: toutes les deux, d'ailleurs, sont très vertueuses [5]. Il faut donc leur procurer une religieuse qui ne leur apporte pas d'imperfections, car cette maison, dit-on, doit être le

[1] Le livre de sa *Vie*.

[2] Don Alvaro de Mendoza.

[3] Du Couvent de Véas dont elle songe à faire la fondation. Il s'agit ici de la Vén. Anne de Jésus qui devait plus tard porter la Réforme en France et dans les Pays-Bas.

[4] Celui de Véas.

[5] Catherine et Marie de Sandoval. La première porta en religion le nom de Catherine de Jésus; la seconde, celui de Marie de Jésus. — Cfr. *Fondations*, ch. XXII. L'une et l'autre moururent en odeur de sainteté. — Cfr. *Ann. Gén. du Carmel.*

commencement d'un très grand bien. Je vous dis cela à cause de la religieuse dont vous me parlez.

Il se fera sous peu une autre fondation, s'il plaît à Dieu. Mais la religieuse qui ne s'entend pas avec vous ne conviendrait pas pour les débuts d'une maison; je voudrais bien pourtant vous en délivrer. Quatre des sœurs qui sont venues de Pastrana vont s'y rendre, et encore c'est peu. Deux postulantes doivent entrer ici maintenant. Celle qui apporte quinze cents ducats arrive samedi; elle étonne tout le monde par sa ferveur; je ne sais jusqu'où cela ira. Quant aux sœurs de ce monastère, je vous assure qu'elles sont accomplies. Six d'entre elles vont partir avec la Prieure, qui n'est pas de cette maison [1], et avec la sous-prieure; il en restera encore vingt-deux, y compris les deux postulantes, et c'est suffisant. Les quatre sœurs converses sont vraiment parfaites. Forcément, nous devrons tirer encore d'autres religieuses de là; car, ou je me trompe fort, ou il se présentera dans ce pays de très bons sujets pour entrer chez nous. Voyez s'il me serait possible de ne pas aller en ce moment à la fondation de Véas; il nous faudrait même un autre monastère.

Vous pensiez, ma fille, me procurer un grand bienfait en me détournant de ce projet. Il se réalisera cependant cet hiver, car Dieu en a disposé de la sorte. Je ne sais, d'ailleurs, comment j'aurais passé la saison dans ce pays froid, tant il m'éprouve. Ne vous imaginez pas que j'y ai enduré une souffrance quelconque. Il peut se faire que [2]....

[1] La Mère Anne de Jésus, qui était à Salamanque.

[2] La fin de la lettre manque.

LETTRE LXVIII.

1574. NOVEMBRE. AVILA.

A DOÑA MARIE DE MENDOZA, A VALLADODID.

Regrets de ne pouvoir s'entretenir de vive voix avec elle. Éloge du Visiteur, le Père Pierre Hernandez. Le Père Bañès, nommé Prieur de Truxillo.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE SEIGNEURIE!

Quand on me remit votre lettre, j'avais déjà écrit celle qui est ci-incluse. Je ne saurais trop vous remercier de l'empressement que vous mettez à me faire plaisir; ce qui n'est pas chose nouvelle de votre part.

J'ai eu très peu de santé depuis mon retour [1]; mais je me trouve déjà bien. D'ailleurs, comme je suis près de Monseigneur, je supporte tout facilement. Néanmoins, pour que mon repos fût plus complet, je devrais avoir en même temps la faveur d'être près de vous; j'éprouverais de la consolation à vous communiquer beaucoup de choses de vive voix; ce ne sera pas sitôt que je le pensais, à cause de plusieurs empêchements. Comme, d'après ce que l'on m'écrit, vous devez

[1] A Avila. La sainte quitta Ségovie le 30 septembre, après avoir visité la grotte de Saint Dominique, où elle fut favorisée d'une grande vision. Le 6 octobre, elle achevait sa charge de Prieure au couvent de l'Incarnation. C'est après cette date qu'étant rentrée au couvent de Saint-Joseph, elle écrivit la présente lettre à Marie de Mendoza.

traiter de toutes ces affaires avec le Père Visiteur [1], j'en ai conçu une joie profonde. Ce Père vous est très dévoué, et je suis heureuse de voir avec quelle affection il parle de vous. Je le crois disposé à déférer à toutes vos demandes. Veuillez donc lui montrer une grande bonté, et en user avec cette déférence que vous avez coutume d'avoir pour les personnes d'un tel mérite. Il est, en ce moment, le premier de nos supérieurs, et son âme doit certainement mériter beaucoup devant Dieu.

Au sujet des prétendantes dont vous me parlez, vous vouliez, je le vois, me faire plaisir en retardant leur entrée. Mais, d'après la lettre du Père Suarez, de la Compagnie de Jésus, qui a été chargé de leur parler, de les instruire de notre Ordre et de s'assurer de leur vocation, il n'y a pas de motif pour la différer plus longtemps. Veuillez donc demander la permission au Père Provincial [2], et dire aux sœurs de les recevoir; ou bien adressez-vous au Père Visiteur qui vous la donnera immédiatement. Je m'entends mieux avec lui qu'avec le Père Provincial; j'ai beau écrire à ce dernier, il ne veut pas me répondre.

La maladie de Madame l'abbesse m'a bien affligée. Dieu soit béni, puisqu'il faut que d'une manière ou d'une autre, vous ne soyez jamais sans souffrance! Nous L'avons toutes prié dans ce monastère pour elle et pour vous ; et il n'est pas nécessaire de me le commander; rien n'est capable de nous y engager comme l'amour que nous avons pour vous. Plaise à Notre-Seigneur que ce mal ne soit rien et que vous vous réta-

[1] Le P. Pierre Hernandez.
[2] P. Ange de Salasar.

blissiez promptement! Toutes les sœurs vous présentent leurs plus profonds respects.

On m'a écrit que vous réalisez de grands progrès dans les voies intérieures. Je n'en suis nullement surprise; mais je serais heureuse de me trouver plus près de vous. Si je n'étais ce que je suis, ce serait pour moi un bonheur de vous entretenir de cette question. Voilà un Père Visiteur qui me donne la vie. Je crois qu'il ne se laissera pas tromper, comme tout le monde, sur mon propre compte; Dieu veut lui donner à entendre combien je suis misérable; à chaque instant, ce Père me surprend dans des imperfections; j'en éprouve une consolation très vive, et je m'applique à ce qu'il les voie bien. L'âme, en effet, se sent soulagée quand elle s'ouvre entièrement à celui qui tient près d'elle la place de Dieu. Voilà pourquoi je me procurerai ce bonheur tout le temps que je serai avec ce Père.

Vous aurez déjà appris qu'on nous prend le Père Dominique [1] pour l'envoyer à Truxillo, où on l'a élu Prieur. Les Pères de Salamanque ont prié le Père Provincial de le leur laisser, et ne savent pas ce qu'il décidera. En tout cas, c'est un pays bien rude pour la santé du Père Dominique Dès que vous verrez le Père Provincial des Dominicains, veuillez le gronder. Il n'est même pas venu me voir à Salamanque, où il est resté plusieurs jours. A la vérité, je ne l'aime pas beaucoup. Mais je vois enfin que cette lettre, ajoutée à celle que je vous transmets, va vous fatiguer; je m'arrête. Comme c'est pour moi une consolation de

[1] Le P. Dominique Bañès.

m'entretenir avec vous, je ne m'apercevais pas de mes longueurs.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE LXIX.

1574. Novembre. Avila.

A DOÑA MARIE DE MENDOZA, A VALLADOLID.

Une postulante. Quelques avis spirituels.

JÉSUS!

Que l'Esprit-Saint soit toujours avec Votre Seigneurie! *Amen.*

Comme je vous ai écrit hier, mon seul but, en ce moment, est de vous prévenir que j'ai eu aujourd'hui des lettres de la duchesse d'Osuna et du docteur Ayala. L'un et l'autre me pressent de recevoir immédiatement une de ces deux demoiselles. Un Père de la Compagnie de Jésus [1] est allé prendre des renseignements sur elle et m'en donne de favorables. L'autre a dû être effrayée de l'austérité de notre genre de vie, car on ne m'en parle plus. Il serait bon que ceux qui s'occupent des postulantes leur expliquassent ce qu'est notre Institut.

J'ai déjà écrit qu'on pouvait amener promptement

[1] Le P. Suarez, dont il est question dans la lettre précédente.

cette demoiselle, et annoncé que je vous indique les diligences nécessaires pour que l'habit lui soit donné au plus tôt. J'ai dit, en outre, de vous aviser dès que l'on serait arrivé à Valladolid.

Je préviens notre Père Visiteur et lui parle du désir que vous avez de recevoir cette postulante. Je le supplie, en même temps, d'envoyer la permission avec ma lettre. Je crois qu'il n'y manquera pas. Dans le cas où sa réponse tarderait à arriver, vous écririez immédiatement à sa Paternité, et vous feriez en sorte qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait eu quelque méprise. D'après ce que je puis comprendre, le Père Visiteur ne négligera rien pour contenter Votre Seigneurie dans tout ce qu'il pourra. Plaise à Dieu de nous donner ce contentement qui doit durer toujours! Qu'Il vous soutienne sans cesse de sa main, et vous garde à mon affection!

Monseigneur l'Évêque [1] m'a avisée aujourd'hui qu'il était mieux et qu'il allait venir nous voir. Je supplie donc Votre Seigneurie de n'être point en peine. Quand donc vous verrai-je dans une plus grande liberté intérieure? Que Dieu y mette la main! A la vérité, nous avons besoin de nous aider. Plaise à Sa Majesté que le jour où je pourrai vous voir, je vous trouve plus maîtresse de vous-même! Il y a en vous assez d'énergie pour l'être. Il vous serait profitable, à mon avis, que je fusse auprès de vous, comme il m'est utile, à moi, d'être auprès du Père Visiteur. Lui, en tant que supérieur, me dit mes vérités; et moi, audacieuse comme je le suis, et habituée à être supportée par vous, je vous dirais les vôtres. Je me recommande aux prières

[1] Don Alvaro de Mendoza, frère de doña Marie.

de Madame la Duchesse [1]. Les sœurs de ce monastère n'oublient jamais Votre Seigneurie dans les leurs.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Vous ne me dites jamais comment vous vous trouvez de la direction du Père Jean Guttiérez [2]; je me charge de vous le déclarer moi-même un jour. Veuillez lui présenter tous mes respects. Je ne sais pas encore si sa nièce a fait profession. Désormais, le Père Visiteur seul donnera aux novices la permission de prononcer leurs vœux. Veuillez en aviser la Mère Prieure; j'ai oublié de la prévenir.

[1] Fille de doña Marie.

[2] Dominicain du couvent de Valladolid.

LETTRE LXX.

1574. 21 et 23 Décembre. Valladolid

A DOÑA ANNE HENRIQUEZ, A TORO.

Regrets de ne pas l'avoir trouvée à Valladolid. Eloge de Marie-Baptiste, de Casilde, de Stéphanie et du Père Balthasar Alvarez. Un sermon du Père Bañès.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous!

J'eusse éprouvé une vive consolation de vous trouver ici; et je ne regretterais pas les fatigues d'un voyage pour vous parler avec plus de loisir qu'à Salamanque. C'est une grâce que je n'ai pas méritée de Notre-Seigneur. Qu'Il soit à jamais béni! La prieure de ce monastère a eu toute cette faveur pour elle. Enfin, elle est meilleure que moi, et vous est toute dévouée.

C'est une grande joie pour moi que vous ayez eu chez vous pendant quelques jours mon Père Balthasar Alvarez pour que vous vous reposiez de tant de travaux. Béni soit le Seigneur de ce que vous vous portez mieux que de coutume! Quant à ma santé, elle est plus forte en ce moment que ces dernières années, et c'est beaucoup pour la saison où nous sommes.

J'ai trouvé dans ce monastère de telles âmes que

je n'ai pu m'empêcher d'en bénir Dieu. A coup sûr, Stéphanie est une vraie sainte. Mais les qualités de Casilde [1] et les grâces dont le Seigneur l'enrichit depuis sa prise d'habit me causent la plus grande satisfaction. Plaise à Sa Majesté de perfectionner son œuvre! Pour nous, nous devons avoir une haute estime des âmes que Dieu appelle de si bonne heure à son service. La simplicité de Stéphanie pour tout, excepté pour ce qui concerne le service de Dieu, est une chose qui me ravit, quand par ailleurs son langage me révèle quelle connaissance elle a de la vérité.

Le Père Provincial a fait la visite de ce monastère et présidé l'élection. On a élu pour prieure celle qui l'était déjà; pour sous-prieure, on a choisi une religieuse de Saint-Joseph d'Avila, appelée Antoinette du Saint-Esprit; Madame doña Yomar la connaît; c'est un très bon esprit.

La fondation de Zamora est abandonnée pour le moment, et il n'en sera pas question de sitôt. J'avais déjà pensé à me procurer le bonheur de passer par votre ville pour vous présenter mes respects.

Il y a longtemps que je n'ai pas reçu de lettre de mon Père Balthasar Alvarez [2]; d'ailleurs, je ne lui en envoie aucune; toutefois, ce n'est nullement pour me mortifier, car je n'ai pas encore réussi à réaliser de progrès sur ce point ni sur les autres, ce me semble. Toutes ces lettres me donnent un travail énorme. Et s'il faut écrire pour mon seul plaisir, le temps me manque toujours. Béni soit Dieu de ce que nous devons jouir de Lui avec assurance pendant l'éternité!

[1] Casilde de Padilla.

[2] Le P. Balthasar Alvarez avait été son confesseur à Avila.

En vérité, avec ces absences et ces changements continuels, nous pouvons à peine nous reposer sur quoi que ce soit. C'est dans cette attente de la fin que je passe la vie; on dit que c'est au milieu des souffrances; mais il ne me le semble pas.

La Mère Prieure me parle de mon gardien. Elle est aussi contente que moi de ses charmantes manières. Plaise à Notre Seigneur d'en faire un grand saint! Je vous supplie de lui présenter mes amitiés. Je prie souvent Sa Majesté de l'assister lui et Monsieur don Jean Antoine. Pour l'amour de Dieu, ne m'oubliez point dans vos prières: j'en ai toujours besoin.

Quant à Madame doña Yomar, nous pouvons désormais ne plus nous en préoccuper, d'après ce que vous me dites et surtout ce qu'elle ajoute encore de son côté. Je regrette de n'avoir pas quelques détails sur un événement si heureux, pour mieux me rendre compte de ce dont il s'agit et me réjouir avec vous. Daigne Notre-Seigneur vous donner pendant les fêtes de Noël cette joie profonde que je Lui demanderai pour vous!

Aujourd'hui, fête de saint Thomas [1], le Père Dominique nous a donné un sermon; il a tellement rehaussé le mérite des souffrances que je voudrais en avoir enduré beaucoup; je supplie le Seigneur de ne me les point épargner à l'avenir. J'ai été très contente de tous ses sermons. On vient de l'élire prieur; mais son élection sera-t-elle confirmée? on l'ignore. Comme il est

[1] C'est-à-dire le 21 Décembre; plus bas la Sainte dit: *C'est demain la veille de Noël*, c'est-à-dire le 24. Elle aurait donc gardé sa lettre deux jours avant de l'envoyer, à moins qu'il n'y ait quelque erreur de copiste.

très occupé, je n'ai pu lui parler que bien peu. Cependant, me serait-il donné de jouir de votre présence aussi longtemps, que ce me serait un vrai contentement. Je prie le Seigneur de disposer les choses dans ce but, et de vous accorder la santé et le repos nécessaires pour mériter ce repos qui n'a point de fin.

C'est demain la veille de Noël.

Votre indigne servante et sujette.

Thérèse de Jésus.

LETTRE LXXI [1].

1575. 6 Janvier. Valladolid.

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE, A SALAMANQUE.

On ne songe plus à la fondation de Zamora. Celle de Torrijos est difficile. Éloge des Carmélites de Valladolid, de Stéphanie, de Casilde. Projet de fondation à Madrid. Conseils pour la maison de Salamanque.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie, et vous donne autant et d'aussi heureux commencements d'années que je le désire et la sainteté que je demande!

Il me tardait beaucoup de recevoir une lettre de

[1] L'autographe de cette lettre se trouve au Couvent de nos Pères Carmes Déchaussés de Concesa, près Milan.

vous, et d'apprendre que vous étiez à Salamanque, car je ne savais où vous écrire. Et maintenant, j'ignore le temps qu'on me laissera pour que je puisse vous parler tout au long, comme je le désire, vu que le messager qui doit porter cette lettre est très sûr.

Je bénis Notre-Seigneur de ce que votre santé est bonne. La mienne a été bonne et l'est encore, ce qui est beaucoup pour la saison. Daigne Sa Majesté vous récompenser des bons procédés que vous avez apportés en tout ce que je vous ai demandé. Enfin, il me semble que la Vierge Notre-Dame vous a choisi pour protecteur de son Ordre. C'est une consolation pour moi de penser qu'Elle vous paiera mieux encore que je ne saurais le lui demander, bien que je la conjure de le faire.

Il n'est plus question pour le moment du monastère de Zamora. D'abord, nous n'avons pas le temps, et la saison est très favorable pour nous occuper dans les pays chauds; ensuite, celui qui donnait la maison n'a pas montré une humeur très facile et est absent; cependant, il n'a pas encore rompu avec nous. J'ai pensé, en outre, qu'il serait bien malaisé d'établir un monastère sans rente, avec un fondateur peu apte à l'aider, surtout s'il doit avoir un patronage. Je crois donc préférable de prende un autre moyen et d'acheter une maison. Mais pour cela, nous aurions besoin d'un peu plus de temps. Le Seigneur le donnera, quand Il voudra la fondation.

Vous m'avez rendu un très grand service en négociant si bien pour obtenir l'autorisation que je désirais. Veuillez la réclamer lorsqu'il se présentera une occasion; il est inutile d'envoyer un exprès la chercher.

Ne vous chagrinez pas de l'affaire de Torrijos [1]; la localité n'est nullement de mon goût. Je ne pourrais accepter cette fondation que si vous me le commandiez. Mais, admettre des personnes de cette sorte, qui s'imposeraient à nous par leurs ressources, et que nous ne pourrions renvoyer immédiatement, dans le cas où elles n'auraient pas la vocation pour notre Ordre, c'est une chose qui ne se souffre pas dans nos maisons.

Je regrette que vos démarches n'aient pas eu un plein succès. Toutefois, j'espère dans le Seigneur que vos paroles ne laisseront pas d'être très utiles, bien qu'on n'en voie pas l'effet immédiat. Plaise à Dieu de conduire à bonne fin l'affaire de Rome! Je le lui demande instamment, pourvu qu'elle contribue à sa gloire. Il en sera de la sorte, je l'espère, si Lui-même daigne y mettre la main, comme nous ne cessons de l'en conjurer [2].

Quant au monastère que veut fonder la comtesse, je ne sais que vous dire; il y a longtemps qu'on m'en parle. Vous saurez que quand nous commençons un monastère avec nos religieuses, celles qui entrent n'ont qu'à se conformer à ce qu'elles voient faire, et en quinze jours, elles sont au courant de notre genre de vie. Aussi, j'aimerais mieux, je vous assure, fonder quatre de ces couvents que d'amener ces personnes pieuses, quelque saintes qu'elles soient, à prendre nos habitudes. J'ai vu deux d'entre elles à Tolède: je reconnais qu'elles sont vertueuses, et, telles qu'elles vont, elles vont bien; sans cela, je ne sais évidemment comment

[1] Petite ville de la province de Tolède.

[2] Il s'agit probablement de la nomination de don Teutonio comme coadjuteur de l'archevêque d'Ebora.

j'oserais m'en charger. Mais, à mon avis, elles suivent plutôt la voie des austérités et des pénitences corporelles que celle de la mortification intérieure et de l'oraison; je dis en général. Toutefois, je prendrai, Dieu aidant, d'autres informations, puisque c'est votre avis.

Il est très heureux que vous ayez eu de votre côté le marquis, dont le dévoûment vous est assuré: c'est là un point important. Plaise au Seigneur de nous envoyer de bonnes nouvelles! Quant aux affaires d'ici, j'espère en Sa Majesté quelles iront toutes parfaitement, dès lors que vous vous en mêlerez. Je n'ai plus maintenant à me préoccuper d'écrire des lettres qui feraient tort au Père Oléa, puisque c'est à vous qu'il faut les envoyer directement. J'en suis fâchée, car on lui doit beaucoup. On a dû, ce me semble, remettre des lettres de ma part à d'autres personnes. Mais la prieure de Ségovie aura été distraite, et se sera imaginé que la chose n'avait pas tant d'importance. Voilà pourquoi je suis heureuse de savoir par quelle voie je dois vous écrire, quand cela sera nécessaire.

Je me réjouis également que vous ayez eu occasion de parler de mes voyages. C'est là, certes, une des choses qui me pèsent le plus en cette vie, et qui me causent le plus de chagrin, surtout quand j'apprends qu'on les blâme. J'ai pensé souvent combien il me serait préférable de garder la retraite, et de n'avoir pas un ordre du Général qui m'oblige à en sortir. D'un autre côté, quand je vois combien le Seigneur est glorifié dans ces maisons, tous les jugements du monde me touchent peu. Daigne Sa Majesté me diriger et m'aider à accomplir sa volonté!

Je vous annonce qu'il y a dans ce monastère des âmes qui me sont un motif presque continuel, ou très

ordinaire, de louer Dieu. Sans doute, Stéphanie est un grand sujet, et, à mon avis, une sainte. Mais la sœur Casilde de la Conception fait mon étonnement : elle est telle, je vous l'assure, que je ne trouve rien à lui reprocher, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur. Si Dieu la garde, elle deviendra une grande sainte : on voit très clairement le travail que le Seigneur opère en elle. Elle a des qualités remarquables et vraiment extraordinaires pour son âge : elle possède un très haut don d'oraison que Dieu lui a accordé depuis sa prise d'habit. Enfin, elle vit dans une joie et une humilité profondes, qu'on ne saurait trop admirer. Toutes les deux me disent qu'elles vont vous recommander à Sa Majesté d'une manière très spéciale. Je n'ai pas voulu permettre à Casilde de vous écrire : d'abord, parce que nous agissons précisément de façon à ne pas paraître faire cas d'elle, bien que sa simplicité ne nécessite point, à coup sûr, cette précaution, et qu'elle soit dans l'ensemble de sa vie un frère Junipère ; en second lieu, parce que je ne veux pas que vous attachiez de l'importance à ce que de pauvres petites femmes comme nous peuvent vous dire. Elle a un bon Père pour la stimuler et l'éclairer, et un Dieu bon qui l'aime.

Quant à l'affaire de Madrid, je ne sais que vous en dire. Je vois bien qu'il conviendrait pour nos maisons d'avoir un établissement dans cette ville ; mais j'ai pour ce projet une répugnance extrême ; ce doit être une tentation. Je n'ai pas encore reçu de lettre du prieur Covarrubias [1]. Il serait difficile, en outre, de réaliser

[1] Diégo Covarrubias, président du Conseil Royal. Les éditeurs et traducteurs avaient mis *Prieur*. La copie de la Bibl. Nat. de Madrid porte le mot *Presidente*. Mais l'autographe met en toutes lettres le mot *prior*.

la fondation, sans la permission de l'Ordinaire; cette condition est exigée par ma patente et par le Concile. Je crois cependant que nous l'aurons, pourvu que de nouvelles difficultés ne viennent pas à surgir. Plaise au Seigneur de tout diriger!

Je partirai après la fête des Rois; j'irai à Avila, en passant par Médina, où je compte ne m'arrêter qu'un jour ou deux, ainsi qu'à Avila, et je me dirigerai sans retard vers Tolède. Je voudrais terminer cette fondation de Véas. D'où que je serai, je vous écrirai, chaque fois que je trouverai un courrier. Par charité, veuillez me recommander à Notre-Seigneur.

Daigne Sa Majesté vous récompenser de votre sollicitude pour nos sœurs de Salamanque! C'est une grande charité que vous leur faites: les épreuves ne leur manquent pas. Je serais heureuse de passer par là; mais ce n'est pas sur le chemin de mes fondations; et j'en ai un grand chagrin. Si l'on ne me commande pas ce détour, je ne puis y aller de moi-même, car je dois me conformer strictement à ce que me diront les théologiens.

Je crois qu'en donnant quelque chose de plus au propriétaire de la maison, il sera content. Le site est très beau et on a l'avantage de pouvoir s'agrandir, tandis que celui dont vous me parlez est, je crois, un peu écarté; de plus, l'église est superbe; enfin, le principal, c'est le site; et si, pour l'acquérir, il fallait démolir les maisons actuelles, je n'en aurais pas beaucoup de peine. Veuillez, de concert avec le Père Recteur, examiner le tout comme une affaire de Notre-Dame elle-même, et nous suivrons votre avis. Cependant, je désire que vous vous en teniez là jusqu'à mon retour

de Véas; je ne négligerai rien pour revenir dans le courant d'avril.

Vos imperfections ne m'étonnent point. J'en ai été moi-même remplie, et cependant j'ai trouvé ici beaucoup plus de loisir pour garder la solitude que je n'en avais eu depuis longtemps. J'y ai goûté une grande consolation. Daigne Notre-Seigneur en combler également votre âme, comme je L'en supplie! *Amen.* Quant à cette imperfection dont vous me parlez, vous l'exagérez évidemment. J'en avais déjà compris quelque chose, ainsi que du reste. Mais ma nature reconnaissante et votre grand zèle me font passer pour tout autre que je ne suis en réalité. Et cependant, j'y veille de près.

La Prieure se recommande instamment à vos prières. Comme elle vous connaît maintenant, elle est bien peinée d'avoir si peu compris quelle faveur Dieu lui accordait par votre visite.

C'est aujourd'hui le 6 janvier [1].

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

[1] L'autographe porte non le 4, mais le 6 janvier.

LETTRE LXXII.

1575. Valladolid.

AU P. M. LOUIS DE GRENADE, EN ANDALOUSIE.

Elle le félicite de la doctrine contenue dans ses écrits, et se recommande humblement à ses prières.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Paternité ! *Amen.*

Parmi les personnes nombreuses qui aiment dans le Seigneur Votre Paternité, à cause de la doctrine vraiment sainte et profitable de vos écrits, et remercient Sa Majesté de vous avoir destiné à opérer tant de bien dans les âmes, vous pouvez me compter moi-même. Supposé que mon état et mon sexe me l'eussent permis, je n'aurais, ce me semble, reculé devant aucun sacrifice pour voir celui dont les paroles me procurent tant de consolation. A part ce motif, j'ai toujours eu soin de rechercher des personnes comme vous, pour me rassurer contre les craintes au milieu desquelles mon âme s'est trouvée durant plusieurs années. Mais n'ayant pas mérité cette faveur, j'ai été heureuse que Monsieur don Teutonio me commandât de vous écrire ; de moi-même, je ne l'aurais pas osé. Je m'appuie donc sur l'obéissance ; cette démarche, je l'espère de la bonté de Notre-Seigneur, me sera utile, et Votre Pater-

nité se souviendra quelquefois de moi dans ses prières. J'en ai, en effet, un besoin extrême: imparfaite comme je le suis, je me vois exposée aux regards du monde, et ne possède rien pour justifier tant soit peu la bonne opinion que l'on a de moi. Si vous pouviez en être bien persuadé, vous m'accorderiez sans retard la grâce que je vous demande, c'est-à-dire, l'aumône de vos prières. Vous savez très bien ce qu'il y a dans le monde, et la peine qu'y éprouve une âme dont la vie a été remplie d'infidélités. Malgré toutes mes misères, j'ai osé bien souvent supplier Notre-Seigneur de vous donner une longue vie. Plaise à Sa Majesté d'exaucer cette supplique, et d'aider Votre Paternité à grandir toujours dans la sainteté et l'amour de Dieu! *Amen.*

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Monsieur don Teutonio est, à mon avis, un de ceux qui se trompent à mon sujet. Il me dit qu'il aime beaucoup Votre Paternité. En échange, Votre Paternité doit une visite à Sa Seigneurie. Soyez persuadé que vous la lui devez bien.

LETTRE LXXIII.

1575. 11 Mai. Véas.

A DON ALVARO DE MENDOZA, ÉVÊQUE D'AVILA.

Éloge du Père Gratien, qui vient d'être nommé Provincial, et dont elle vient de faire la connaissance. Prochain départ pour Séville.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie !

J'estime chaque jour davantage la faveur que me fait Notre-Seigneur de me montrer quel bien renferment les souffrances. Cela m'aide à supporter dans la quiétude le peu de contentement qu'offrent les choses de ce monde qui fuient avec tant de rapidité.

Je vous annonce que je me disposais déjà à aller passer ce bon été, soit à Avila, soit à Valladolid, quand nous avons reçu la visite du Père Gratien, que le Nonce a nommé Provincial de l'Andalousie, où il l'a envoyé après le contre-bref [1].....

Il est si bien doué et il est tel, que je serais très heureuse qu'il allât vous présenter ses respects ; vous verriez que je ne me trompe pas sur son compte. Il désire beaucoup, de son côté, vous voir, depuis que

[1] Le quart de la feuille manque dans l'autographe.

je lui ai parlé de la protection que vous avez toujours accordée à l'Ordre. C'est pour moi une grande consolation de posséder parmi nous un homme si parfait.

Enfin, nous partirons pour Séville le lundi de la semaine prochaine: il y a cinquante lieues à faire. Je crois bien que le Père Gratien ne voulait point m'obliger à partir. Mais il le désirait vivement, et supposé que je n'eusse pas accepté, je serais restée avec beaucoup de scrupule, dans la crainte d'avoir manqué à l'obéissance, qui m'est toujours chère. Il m'en a coûté, je l'avoue; ce n'est pas, en effet, un grand plaisir pour moi d'aller, par ce feu, passer l'été à Séville. Plaise à Dieu d'en retirer sa gloire! car ce qui me touche importe fort peu. Je supplie Votre Seigneurie de me donner sa bénédiction et de ne pas oublier de me recommander à Notre-Seigneur.

Je n'ai pas eu à Véas de messagers, parce que c'est un endroit très écarté, mais j'en aurai, dit-on, à Séville; je pourrai donc vous écrire de là. Plaise à Notre-Seigneur de vous donner la santé que je Lui demande toujours pour vous! Le Père Julien d'Avila exprime les mêmes vœux. Il m'est d'un très grand secours, et vous présente ses très humbles respects. Nous pensons toujours à vous, au couvent de Saint-Joseph [1], et au repos que j'y goûterai. Que le Seigneur tire sa gloire de tout, et veille sur vous plus encore que sur moi!

C'est aujourd'hui la veille de l'Ascension.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

[1] A Avila.

Pendant mon séjour ici, je me suis bien portée, et grâce à Dieu, je suis encore beaucoup mieux que de coutume.

LETTRE LXXIV [1].

1575. 12 MAI. VÉAS.

A INÈS DE JÉSUS, SA NIÈCE, PRIEURE A MÉDINA DEL CAMPO.

Son affection pour elle. Éloge du Père Gratien. Prochain départ pour Séville.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

Dieu soit béni de ce que vos lettres sont arrivées ici ! Je les désirais vivement. Je vois par là que je vous aime plus que d'autres qui me sont plus unies par la parenté: vos lettres me semblent toujours trop courtes. Ç'a été une très grande consolation pour moi de vous savoir bien portante. Plaise au Seigneur de vous continuer la santé, comme je L'en supplie ! Cependant, je suis très peinée de cette douleur constante qui vient s'ajouter aux travaux inévitables de votre charge. Cette infirmité, à mon avis, revient si souvent que vous devez

[1] D'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, cette lettre n'aurait pas été écrite à la Prieure de Malagon, mais à la Prieure de Médina.

y apporter un remède sérieux. Que le Seigneur vous fasse trouver celui qui convient!

O ma Mère! comme j'aurais désiré vous avoir ici avec moi, ces jours derniers! Sachez-le, ce sont, je crois, les meilleurs de ma vie; je parle sans exagération aucune. Le Père Maître Gratien a passé près de nous plus de vingt jours. Et je vous l'assure, malgré les nombreux entretiens que j'ai eus avec lui, je n'ai pas encore compris toute sa valeur. C'est un homme accompli à mes yeux, et, pour nous, il dépasse tout ce que nous saurions demander à Dieu. Ce que doivent faire maintenant Votre Révérence et toutes les religieuses, c'est de prier Sa Majesté de nous le donner pour Supérieur. Je pourrai alors me reposer sur lui du gouvernement de ces maisons. Je n'ai jamais vu une plus haute perfection alliée à tant de douceur. Plaise à Dieu de le soutenir de sa main et de nous le garder! Pour rien au monde, je ne voudrais avoir été privée du bonheur de le voir et de m'entretenir si longuement avec lui. Il attendait le Père Mariano qui, à notre grande satisfaction, tardait à venir. Il a ravi d'admiration Julien d'Avila et tous ceux qui l'ont vu. Il prêche d'une manière admirable. A mon avis, il doit avoir réalisé beaucoup de progrès depuis que vous lui avez parlé; les grandes épreuves par lesquelles il a passé auront été très utiles à son avancement.

Le Seigneur a disposé les choses de telle sorte que, lundi prochain, avec son secours, je partirai pour Séville. J'écris au Père Diégo pour lui expliquer plus en détail le comment. Voici le motif de mon départ. Cette maison est en Andalousie; le Père Maître Gratien étant Provincial de cette région, je me suis trouvée, sans y avoir songé, sous son obéissance; voilà pourquoi il

a pu me commander [1]. Ajoutez à cela que nous étions sur le point de partir pour Caravaca. Le Conseil des Ordres avait déjà donné la permission d'y établir un monastère. Comme cette permission s'est trouvée sans valeur, il a été décidé qu'on irait immédiatement à la fondation de Séville. J'eusse été heureuse de vous emmener avec moi; mais, sans parler d'autres inconvénients, ce serait, à mon avis, perdre votre monastère que de le priver de votre présence en ce moment.

Je pense que le Père Maître [2] vous verra avant de revenir de ce côté; il a été mandé par le Nonce [3], et il sera à Madrid quand vous recevrez cette lettre.

Ma santé va beaucoup mieux que de coutume, et s'est très bien trouvée de ce pays. Comme il serait préférable pour moi de passer l'été près de Votre Révérence que sous le feu de Séville! Recommandez-nous au Seigneur; dites à toutes les sœurs de prier pour nous et présentez-leur mes amitiés.

Nous aurons plus de messagers à Séville qu'ici, et nous nous écrirons plus souvent. Je termine en vous priant de présenter tous mes respects au Père Recteur et au Licencié; dites-leur ce qui se passe, et conjurez-les de prier Dieu pour moi. Je me recommande aux prières de toutes les sœurs. Que le Seigneur fasse de vous une sainte!

C'est aujourd'hui la fête de l'Ascension.

La sœur Saint-Jérôme se recommande à vos prières. Je l'emmène à Séville avec cinq autres religieuses

[1] Cf. *Peregrinaciones de Anastasio*, dial. 13.

[2] Le Père Gratien.

[3] Le nonce Hormanéto, grand protecteur de la Réforme.

de très grand mérite; celle que j'ai choisie pour Prieure a toutes les qualités requises pour cette charge [1].

De Votre Révérence l'humble servante,

Thérèse de Jésus.

Je ne sais pourquoi vous vous pressez tant de faire faire la profession à la sœur Jeanne-Baptiste. Laissez-la attendre un peu plus: elle est trop jeune. Cependant, si vous en jugez autrement et si vous êtes contente d'elle, je vous laisse libre. Mais il ne serait pas mal, selon moi, de l'éprouver encore, car elle m'a paru d'une santé assez débile [2].

LETTRE LXXV.

1575. 4 Juin. Séville.

A UNE PERSONNE D'AVILA.

Elle lui dit de payer Julien d'Avila, et se recommande à ses prières.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous!

C'est une grande consolation pour moi d'avoir, au temps de la nécessité, un aussi bon dépositaire que

[1] Marie de Saint-Joseph, qui nous a conservé un si grand nombre de lettres de la sainte et a reçu d'elle tant d'éloges.

[2] Nous avons mis tout ce dernier paragraphe en post-scriptum comme l'indique la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

vous. En ce moment, mon indigence est grande. Voilà pourquoi je vous prie de donner tout ce que vous pourrez de l'argent en dépôt à Monsieur Julien d'Avila, afin qu'il puisse payer ce qui lui a été prêté pour les frais du voyage. Cette lettre, signée de mon nom, vous tiendra lieu de reçu. Veuillez me recommander à Notre-Seigneur. Toute pécheresse que je suis, je ne manque pas de prier pour vous. Dites à Monsieur le Maître Daza et à ma bonne sœur, Madame Catherine Daza, de le faire pour moi. Ce m'est une grande privation de me trouver si éloignée d'un ami tel que vous; voilà comment doit se passer la vie. Supposé que je ne fusse pas bien résolue à porter la croix, il m'en coûterait beaucoup d'avoir à souffrir. Daigne le Seigneur vous accorder le repos que je vous désire et une grande sainteté!

Signé le 4 juin de l'année 1575, de cette maison de Saint-Joseph de Séville.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

LETTRE LXXVI. [1]

1575. 18 Juin. Séville.

AU RÉVÉRENDISSIME PÈRE JEAN-BAPTISTE RUBÉO DE RAVENNE, GÉNÉRAL DES CARMES, A ROME.

Joie de ses deux lettres. Plaidoyer en faveur des Carmes déchaussés, et en particulier du Père Gratien, du Père Mariano et du Père Antoine. Épreuves et vertus des Carmes déchaussés.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie!

La semaine dernière, j'ai écrit à Votre Seigneurie deux longues lettres d'une même teneur, par deux voies différentes, car je désire que l'une d'elles au moins vous arrive. Hier, 17 juin, on m'a remis les deux lettres de Votre Seigneurie qui étaient impatiemment attendues: l'une était datée d'octobre, et l'autre, de janvier. Elles n'étaient pas d'aussi fraîche date que je l'eusse souhaité, mais elles m'ont apporté une grande joie.

[Grâces soient rendues à Dieu de ce que votre santé est bonne]! [2] Plaise à Notre-Seigneur de vous la conserver! Voilà ce que ne cessent de Lui demander vos filles dans ces monastères de Votre Seigneurie.

[1] Cette lettre est corrigée d'après l'autographe qui est conservé au monastère des Carmélites Déchaussées de Santo Stefano Rotondo, à Rome. Nous mettons les corrections et additions entre crochets.

[2] *Gloria a Dios, que tiene V. S. salud.*

Chaque jour, on récite au chœur une prière spéciale pour vous; de plus, toutes les sœurs, sachant l'amour que je vous porte, et n'ayant pas d'autre père que Votre Seigneurie, vous ont voué la plus grande affection; rien d'étonnant à cela, car vous êtes notre seul bien sur la terre; et comme toutes sont très contentes, elles ne se lassent pas de savoir gré à Votre Seigneurie d'avoir donné naissance à cette Réforme.

Je vous ai écrit la fondation de Véas et annoncé comment on en demandait une autre à Caravaca; mais la permission donnée pour cette dernière contenait une telle clause [que je ne pus l'accepter; depuis lors, on m'a donné la permission, comme pour la fondation de Véas [1]; on accepte que les Sœurs soient sous l'obéissance de Votre Seigneurie, et il en sera de même pour toutes, s'il plaît à Dieu]. Je vous exposai, en outre, les motifs pour lesquels je suis venue fonder le monastère de Séville. Plaise à Notre-Seigneur d'aplanir toutes les difficultés que vous avez avec nos Pères Déchaussés! qu'ils ne vous causent eux-mêmes aucune peine! Tel est le but que je poursuis et la grâce que je demande à Dieu de m'accorder.

Je dirai à Votre Seigneurie que j'ai pris toutes sortes d'informations quand je suis allée fonder à Véas, pour savoir si cette ville n'était point en Andalousie; je n'avais nullement la pensée d'y aller, [vu que je ne

[1] La sainte veut dire, sans doute, ce qu'elle raconte au ch. XXVII des *Fondations*. On demandait que le monastère de Caravaca fût sous la dépendance des Commandeurs de Saint-Jacques. Voici le texte de de ce fragment: habian dado la licencia con tal inconveniente, *que no quise aquella; ya la tornaron a dar, como está la de Veas; que esten sujetas a V. S., y así será por todas si es el Señor servido.*

me plaisais guère avec les gens de ce pays] [1]. Et, en réalité, Véas n'est pas dans l'Andalousie, mais dépend seulement de l'Andalousie. Cette dernière particularité me fut connue quand il y avait un peu plus d'un mois que la fondation était réalisée. Me voyant déjà établie dans ce monastère avec des religieuses, j'ai cru devoir ne point l'abandonner [2]. C'est là un des motifs qui m'ont amenée ici. Mais la cause principale a été, comme je l'ai écrit à Votre Seigneurie [d'aplanir les difficultés où sont nos Pères] [3]. A la vérité, il savent justifier leur conduite. Pour moi, je ne découvre en eux que des fils soumis à Votre Seigneurie; ils sont animés du désir sincère de ne vous donner aucune peine, et cependant je ne puis m'empêcher de leur adresser une critique. Déjà, d'ailleurs, ils comprennent qu'ils auraient mieux fait de suivre une autre voie, pour ne point mécontenter Votre Seigneurie.

J'ai beaucoup discuté, spécialement avec le Père Mariano; car il est d'une très grande vivacité. Quant au Père Gratien, c'est un ange; supposé qu'il eût été seul, les choses se seraient passées autrement; il n'est venu à Séville que mandé par le Père Balthazar, qui était alors Prieur de Pastrana. Je vous dirai que si vous le connaissiez, vous seriez ravi de le compter au nombre de vos fils. Selon moi, il l'est en toute vérité, comme le Père Mariano, d'ailleurs.

Ce dernier est un homme de vertu et de pénitence; il a conquis l'estime de tous par ses qualités. Votre Sei-

[1] *Que no estava bien con esta jente.*

[2] Le P. Gratien avait dû régulariser la situation en vertu des pouvoirs qu'il tenait du P. François de Vargas. Cf. *Peregrinaciones de Anastasio*, dial. 13.

[3] *Esta maraña*, et non *este negocio*.

gneurie peut être persuadée qu'il n'a agi que par le zèle de la gloire de Dieu et pour l'honneur de l'Ordre, quoique, je le répète, il ait manqué de modération et de discrétion. Je ne découvre en lui aucun mobile d'ambition. Le démon, sans doute, comme le remarque Votre Seigneurie, brouille toutes ces affaires, et ce Père laisse échapper bien des paroles [dont il ne voit pas toute la portée][1]. Pour moi, je n'en fais aucun cas et je lui en passe beaucoup parfois, parce que je le vois plein de vertu. Si Votre Seigneurie entendait [toutes les excuses qu'il donne][2], vous en seriez content; il n'aura pas de repos, m'a-t-il assuré aujourd'hui, jusqu'à ce qu'il puisse se jeter à vos pieds.

Je vous ai déjà dit comment ces deux Pères, n'osant[3] vous écrire eux-mêmes, m'avaient priée de le faire à leur place et de prendre leur défense auprès de vous. Comme je me suis déjà acquittée de cette commission, je n'ajouterai rien de plus en ce moment que ce que je me crois obligée de vous exposer.

D'abord, pour l'amour de Notre-Seigneur, soyez bien persuadé que tous les Carmes déchaussés réunis ne me sont rien, s'il viennent seulement à toucher à votre robe. Cela est la pure vérité, et c'est me toucher à la prunelle de l'œil que de vous causer la moindre peine. Ces Pères n'ont point vu et ne verront point mes lettres. J'ai dit seulement au Père Mariano que je savais que vous seriez indulgent pour eux, s'ils étaient obéissants. Le Père Gratien est absent. [Le Nonce l'a

[1] *Dice muchas cosas, que no se entiende* et non *por donde se entiende.*

[2] *Oyera los discuentos que da* et non *lo oyera.*

[3] *No osan*, et non *no se atreven.*

fait appeler, comme je l'ai écrit à Votre Seigneurie] [1]. Soyez assuré que le jour où j'apprendrais qu'ils vous désobéissent, je ne les verrais plus, ni ne les écouterais. Mais je ne saurais, je vous l'assure, avoir plus de soumission filiale pour Votre Seigneurie qu'ils n'en montrent eux-mêmes.

Permettez-moi, maintenant, de vous dire ma manière de voir. Dans le cas où ce serait folie de ma part, veuillez me le pardonner. Au sujet de l'excommunication, voici ce que le Père Gratien vient d'écrire de la Cour au Père Mariano : ayant reçu notification du Père Ange, Provincial [2], qu'on ne pouvait le garder dans le monastère, puisqu'il était excommunié, il est allé se réfugier chez son père [3]. Le Nonce [4], à cette nouvelle, a appelé le Père Ange et lui a adressé de vifs reproches ; il lui a dit, en outre, qu'il était offensé de ce que ces Pères, qui étaient là par son ordre, avaient été déclarés excommuniés ; que quiconque soutiendrait à l'avenir qu'ils le sont, serait châtié. Le Père Gratien est alors rentré immédiatement au monastère [5] ; il y est encore, et il prêche à la Cour.

Mon Père et mon Maître, il n'y a nul motif d'agir avec sévérité pour le moment. Ce Père Gratien a un frère [6] qui est près du roi, lui sert de secrétaire et est dans ses bonnes grâces. Le roi, d'après ce que j'ai appris, [n'est point opposé à ce que la Réforme re-

[1] *Que el Nuncio envió a llamar, como a V. S. escrivi.*

[2] P. Ange de Salasar, Provincial des Carmes de Castille.

[3] Diego Gracian de Alderete.

[4] Mgr. Nicolas Hormanéto.

[5] Monastère des Carmes mitigés, à Madrid.

[6] Antoine Gratien.

prenne sa marche] [1]. Quant aux Pères chaussés, ils ne savent pas, prétendent-ils, comment Votre Seigneurie se montre sévère pour des hommes si vertueux; ils voudraient s'entretenir avec ces contemplatifs dont ils reconnaissent la vertu; mais ils en sont empêchés par l'excommunication que Votre Seigneurie a portée. A Votre Seigneurie ils disent une chose, et en Espagne ils en disent une autre. Ils vont trouver l'archevêque et ils lui déclarent qu'ils n'osent sévir, parce qu'on s'adresse immédiatement à Votre Seigneurie. Ce sont des gens bien étranges! Pour moi, mon Maître, je vois l'un et l'autre, et Notre-Seigneur sait que je ne mens pas; je crois que les Pères déchaussés sont et seront toujours vos fils les plus soumis. Votre Seigneurie ne voit pas là-bas ce qui se passe ici; moi, je le vois et je vous l'expose en détail, parce que je sais bien quelle est votre sainteté et combien vous êtes ami de la vertu.

[Les affaires de l'Ordre vont de telle sorte en Espagne à cause de nos péchés, que, si je considère ce qui se passe par ici, il me semble que nos religieux de Castille sont très parfaits. Même depuis mon arrivée dans cette ville, il s'est passé un fait très pénible. Les gens de la justice ont trouvé vers le milieu du jour deux religieux dans une maison infâme et on les a emmenés publiquement en prison, ce qui était très mal; les faiblesses humaines ne m'étonnent pas; mais je voudrais que l'on veillât davantage à l'honneur. Ce fait s'est passé depuis que j'ai écrit à Votre Seigneurie. Malgré tout, on dit que l'on a bien fait de prendre ces gens] [2].

[1] *De que torne la Reforma*, et non *tome la Reforma*.

[2] V. S. no vé allá lo que acá pasa; yo lo veo y lo *digo todo*,

Quelques-uns des Pères chaussés sont venus me trouver; [ils me paraissent bien], surtout le Prieur, qui est un très bon sujet [1]. Il m'a demandé de lui montrer les patentes, qui m'avaient autorisée à fonder: son but était d'en avoir une copie; [je l'ai prié de ne pas soulever un procès] [2]; il voyait bien que je pouvais faire des fondations. En effet, dans la dernière lettre [3] que Votre Seigneurie m'a envoyée, en latin, après la venue des Visiteurs, vous m'autorisez à fonder en tous lieux; c'est ainsi que l'ont compris les gens instruits. Votre Seigneurie ne signale ni maison, ni royaume, ni endroit déterminé, mais dit seulement: en tous lieux. Cette patente m'impose même l'ordre formel de fonder; c'est pourquoi j'ai travaillé au delà de mes forces, car je suis vieille et cassée. Quant aux fatigues que j'ai endurées à l'Incarnation [4], je n'en fais aucun cas. [Je n'ai jamais eu de santé, ni le désir d'en avoir; quant au désir d'être hors de cet exil, certes oui, je l'ai bien vif, quoique] [5] le

porque sé bien la santitad de V. S. y cuan amigo es de virtud. [Como por nuestros pecados las cosas de la Orden por acá andan tales que aora que veo lo de acá me parecen los frayles de Castilla muy buenos. An despues que aquí estoy a acaecido una cosa arto travajosa que en mitad del dia alló la justicia dos frayles en una casa ynfame, y publicamente los llevaron presos, que fué arto mal echo; que yo, no me espantan flaqueças; mas querria que se mirase la onra; esto es despues que á V. S. escriví; con todo dicen que es bien cogidos que fuesen]. Algunos me an venido á ver; *a mí bien me parecen*, en especial...

[1] Père Michel de Ulloa.

[2] *Yo le dije que no armasen pleyto*, et non *no le quise dar porque no armasen pleyto..*

[3] *Postrera* et non *patente.*

[4] A Avila.

[5] *Nunca tengo salud, ni gana de haberla tuve; deseo grande ya de haber salido deste destierro, sí tengo, anque...*

Seigneur m'accorde chaque jour de plus grandes grâces; qu'Il soit béni de tout!

Je me suis déjà entretenue avec le Père Mariano de ces religieux qu'on a reçus. Il dit que ce Père Piñuela [1] s'est servi de ruse pour prendre l'habit, et est allé à Pastrana, en affirmant que le Père Vargas, Visiteur de cette province [2], le lui avait donné, mais que, d'après tous les renseignements, il l'avait pris lui-même. Depuis quelque temps, on cherche à renvoyer ce Père, et on le renverra certainement. L'autre religieux n'est déjà plus chez eux.

Les monastères ont été établis par l'ordre du Visiteur Vargas, en vertu de l'autorité apostolique dont il était revêtu. L'avis général ici est, en effet, que le principal moyen d'opérer une réforme est d'avoir des monastères de nos Pères Carmes déchaussés. Voilà pourquoi, lorsque le Nonce commanda au Père Antoine de Jésus de faire la visite, il l'autorisa, en tant que réformateur, à fonder des monastères. Mais ce Père a eu grandement raison de ne jamais agir, avant d'avoir demandé la permission à Votre Seigneurie. Et si Thérèse de Jésus avait été là, peut-être on y aurait regardé encore de plus près. On ne parlait jamais, en effet, d'ériger un monastère qu'avec l'agrément de Votre Seigneurie; sans cela, je m'y serais fortement opposée. Et dans cette question, le Père Pierre Hernandez, Visiteur de Castille, a agi très prudemment: je lui suis très reconnaissante de ce qu'il a veillé à ne mécontenter en rien Votre Seigneurie.

[1] *Piñuela* et non *Peñuela*.

[2] De l'Andalousie.

Le Visiteur d'Andalousie, au contraire, a donné tant de permissions et de pouvoirs à ces Pères, en les conjurant d'en user que, si Votre Seigneurie connaissait toutes ces autorisations, vous verriez qu'ils ne sont pas très coupables. Ils disent, par exemple, qu'ils n'ont jamais voulu recevoir le Père Gaspar, ni entretenir de relations avec lui, malgré ses instances, ni en recevoir aucun autre ; qu'ils ont abandonné aussitôt le monastère qu'ils avaient pris à l'Ordre [1] ; ils allèguent encore une foule d'autres faits pour se disculper. J'en conclus donc qu'ils n'ont pas agi avec malice [2]. Quand je vois les grandes épreuves par lesquelles ils ont passé et la pénitence à laquelle ils se livrent, et quand je découvre en eux de vrais serviteurs de Dieu, je suis peinée que Votre Seigneurie leur retire sa faveur.

[Les monastères [3] sont fondés par le Visiteur qui y a envoyé des religieux, en leur recommandant sous les préceptes les plus graves de ne pas s'écarter de ses

[1] Le monastère de Saint-Jean du Port, que le Père Visiteur, Vargas, avait donné à la Réforme en octobre 1572 et que le Père Gratien rendit l'année suivante. Cfr. *Reforma*, T. I. l. III, chap. I et XXII.

[2] *Con malicia*, et non *con tanta malicia*

[3] Los monesterios están echos por el visitador y á ellos mandado con grandes preceptos no *salir de alli*, y el Nuncio dado patentes de reformador á Gracian, y que tenga cuento con las casas de Descalços, y V. S. dice deven guardar lo que mandaron los Visitadores, y lo mesmo, como V. S. sabe, manda el Papa en el Breve para quitarlos; como es aora de desacer no entiendo; y sin esto dicen que ay Costitución nuestra que anda de molde, que en cada provincia aya casas de frayles reformados; si toda la orden lo está, acá no lo piensan; y á estos tienenlos por santos, sean los que fueren; y verdaderamente van bien, y con gran recogimiento, y que tienen oracion personas principales; y mas de veynte que tienen cursas u no sé como los llaman, unos de canones y otros oyda teolia [1] y de buenos yngenios....

[1] Pour *teologia*.

instructions. Le Nonce a donné des patentes de réformateur au P. Gratien et l'a chargé, en outre, de veiller sur les maisons des Carmes Déchaussés. Votre Seigneurie elle-même dit qu'il faut s'en tenir à ce que les Visiteurs ont prescrit, et, comme vous le savez, le Pape donne le même ordre dans le Bref qui les relève de leur charge [1]. Aussi je ne comprends pas comment l'on voudrait maintenant tout défaire. Mais ce n'est pas tout: nous avons, dit-on, un point de notre Constitution qui est conforme à cette prescription, et qui commande que dans chaque province il y ait des monastères de religieux réformés. Si tout l'Ordre doit observer ce point, ici on ne l'entend pas de la sorte. Quant aux religieux de la Réforme, ils sont considérés comme des saints, quelle que soit d'ailleurs leur vertu, et vraiment ils vont bien; ils vivent dans le plus profond recueillement; ils comptent parmi eux des personnes d'une haute naissance qui s'adonnent à l'oraison; plus de vingt parmi eux ont suivi les cours, ou je ne sais plus comment on appelle cela, les uns de droit canon, les autres de théologie, et qui possèdent de beaux talents].

Dans cette maison de Séville, dans celles de Grenade et de la Peñuela, ils sont, d'après ce que je crois avoir entendu dire, plus de soixante-dix. Je me demande ce que deviendraient tous ces religieux, et le jugement que porterait le monde, le jour où on les frapperait, car on les regarde comme des saints; et si on les châtiait, peut-être nous aurions tous à le payer cher.

[1] Ce bref est du 3 Août 1574. Cf. *Reforma*. T. I. l. III. c. 39. Il ne s'agit dans ce bref que des *Visiteurs*. Voilà pourquoi le 24 Sept. suivant, le Nonce Hormanéto renouvelait les pouvoirs de *Réformateur* du P. François de Vargas, et les donnait au P. Gratien.

De plus, ils jouissent d'un grand crédit près du roi, et l'archevêque de cette ville [1] dit qu'eux seuls sont de vrais religieux. Quant à les faire sortir maintenant de la Réforme, croyez-moi, auriez-vous toutes les raisons du monde, on n'en jugerait pas de même au dehors. Voudriez-vous leur retirer votre protection, ils n'y consentiraient pas; et ce n'est pas juste que vous le fassiez; Notre-Seigneur n'en serait pas content. Recommandez cela à Dieu, et, en vrai Père, oubliez le passé; considérez que vous êtes le serviteur de la Vierge, et qu'elle se fâcherait si vous veniez à abandonner ceux qui, au prix de leurs sueurs, s'appliquent à augmenter son Ordre. Les choses sont désormais arrivées à un tel point qu'il est nécessaire d'agir avec beaucoup de prudence [2]....

[1] Don Christophe de Rojas y Sandoval, archevêque de Séville.

[2] C'est au milieu de ce dernier mot qui se trouve au bas de la seconde feuille que se termine l'autographe; la lettre est donc incomplète.

LETTRE LXXVII.

1575. 10 JUILLET. SÉVILLE.

A ANTOINE GAITAN, A ALBE DE TORMÈS.

Affaires diverses. État de la fondation de Séville. Projet de fondation à Caravaca.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon cher fondateur !

C'est hier seulement que le muletier est venu. Plaise à Dieu que le Licencié fasse son expédition avec soin ! Il me l'a bien promis, en tout cas. Mais je l'aviserai de nouveau, car j'ai été très préoccupée. J'envoie dans le paquet une pièce de deux écus [1] à la Prieure, et la supplie de payer elle-même le surplus. Maintenant, nous voilà riches ; à la vérité, nous n'avons jamais manqué de rien, si ce n'est quand j'ai eu le plus grand désir de posséder quelque chose, au moment où vous deviez partir.

L'archevêque [2] est venu nous voir et a accordé tout ce que j'ai voulu. Il nous donne du blé, de l'argent et toutes ses faveurs. On nous prie d'accepter la maison et l'église de Bethléem ; je ne sais ce que nous déci-

[1] M. de la Fuente, *Cartas de S. Teresa, éd. Rib.* 1862. T. II, p. 51, déclare ignorer quelle valeur la sainte veut désigner par cette expression : *una pieza de á dos.*

[2] De Séville.

derons. La chose va très bien, n'en soyez pas en peine; dites-le aux religieuses. Prévenez ma sœur [1] que je lui écrirai seulement le jour où j'aurai à lui donner quelque bonne nouvelle de mes frères [2]. Pour vous, n'omettez pas de nous écrire : vous savez la joie que me procurent vos lettres.

Je suis bien portante ; toutes les religieuses et la Prieure [3] le sont également. Il fait une belle petite chaleur ; mais on la supporte mieux que le soleil de l'auberge d'Albino : nous avons une tente au préau, et c'est beaucoup.

Je vous ai déjà écrit que la permission a été accordée pour Caravaca comme pour Véas. Puisque vous nous avez donné votre parole, appliquez-vous maintenant à trouver quelque moyen de mener cette œuvre à bonne fin. Je vous assure que, si les fondateurs [4] ne vont pas eux-mêmes prendre les religieuses à Ségovie, la fondation en demeurera là. Mais nous ne pouvons rien entreprendre jusqu'à ce que nous voyions quelle tournure prendront les négociations à la Cour [5]. Notre excellent ami, don Teutonio, agit avec beaucoup de prudence, et vraisemblablement tout ira bien. Recommandez ce projet à Dieu et priez pour moi. Mes amitiés à la Mère Prieure [6] et aux sœurs Thomassine et Saint-François.

[1] Jeanne de Ahumada.

[2] Don Laurent de Cépéda et Pierre de Ahumada qui étaient sur le point d'arriver à San Lucar de Barraméda, comme nous le verrons dans la lettre du 12 août suivant.

[3] Marie de Saint-Joseph.

[4] Il s'agit d'Antoine Gaïtan lui-même et de Julien d'Avila.

[5] Il s'agissait de faire nommer le P. Gratien provincial des Carmes Déchaussés, comme on le verra dans les deux lettres suivantes.

[6] Jeanne du Saint-Esprit, prieure à Albe.

Écrivez-moi comment vous avez trouvé notre méchante petite enfant [1]. Et votre maison, était-elle tombée ? Comment va votre servante ? Présentez mes souvenirs à qui vous le jugerez bon, et demeurez avec Dieu.

J'ai déjà un grand désir de vous revoir, dût-il m'en coûter encore une grosse fatigue. Daigne Sa Majesté vous rendre aussi saint que je le Lui demande ! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 10 juillet.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

Le Nonce a dit à Madrid, après avoir lu la lettre où je lui demandais quelques religieux, qu'il n'avait nullement l'intention d'en accorder. Par charité, faites une visite de ma part à Madame la Marquise [2] et dites-moi comment elle va. Voyez, en outre, ses sœurs et dona Major [3].

[1] La fille d'Antoine Gaïtan, nommée Marianne.

[2] La marquise de Vélada.

[3] Sœur de Jean de Ovalle, et religieuse au couvent de Saint-Benoit, à Albe.

LETTRE LXXVIII.

1575. 19 JUILLET. SÉVILLE.

AU ROI PHILIPPE II, A MADRID.

Il est le soutien de la Réforme. Il rendra gloire à Dieu en ordonnant que la Réforme soit constituée en province séparée, et le Père Gratien nommé Provincial.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Majesté !

Dans la peine extrême où j'étais plongée, je recommandais à Notre-Seigneur les affaires de cet Ordre sacré de Notre-Dame, et je considérais combien il est nécessaire de ne point laisser tomber cette Réforme que Dieu lui-même vient d'y introduire. Il m'est venu à la pensée que le meilleur moyen de la soutenir est de montrer à Votre Majesté l'importance qu'il y a à établir enfin cet édifice sur des bases solides. Ce serait un avantage pour les Pères chaussés eux-mêmes ; ils ne pourraient qu'y gagner.

Depuis quarante ans, je vis à côté d'eux ; tout bien considéré, je vois clairement que si l'on ne fonde au plus tôt une province séparée pour les Pères Carmes déchaussés, ceux-ci recevront les plus grands préjudices, et, selon moi, ne pourront continuer. Comme cette affaire est entre les mains de Votre Majesté, et que la

Vierge Notre-Dame a voulu, je le vois, vous choisir pour protéger et relever son Ordre, j'ai osé prendre la liberté de vous écrire cette lettre. Je supplie donc Votre Majesté, par amour pour Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère, d'ordonner que nous vivions en province séparée. Le démon a tant d'intérêt à jeter le trouble qu'il ne manquera pas d'objecter une foule d'inconvénients ; mais il n'y en a aucun ; au contraire, je n'y vois qu'avantages à tous les points de vue.

Le meilleur moyen de réussir serait de confier cette Réforme naissante à un Carme déchaussé, appelé le Père Gratien. Je viens de faire sa connaissance ; il est jeune encore ; néanmoins, je ne puis m'empêcher de louer le Seigneur de toutes les qualités dont Il l'a orné, et de toutes les grandes œuvres qu'Il a accomplies par son intermédiaire en ramenant une foule d'âmes à la pratique de la vertu. Voilà pourquoi je suis convaincue qu'Il l'a choisi pour opérer le plus grand bien dans notre Ordre. Plaise au Ciel de diriger les choses de telle sorte que Votre Majesté veuille rendre ce service à Notre-Seigneur, et donner des instructions dans ce but !

Je présente tous mes sentiments de gratitude à Votre Majesté pour la faveur qu'elle m'a faite, en m'accordant la permission de fonder un couvent à Caravaca. Pour l'amour de Dieu, je supplie Votre Majesté de me pardonner la liberté trop grande que j'ai osé prendre. Mais, en considérant que le Seigneur daigne écouter les pauvres, et que Votre Majesté tient sa place, je suis persuadée que ma démarche ne vous sera pas importune. Plaise à Dieu de donner à Votre Majesté

autant de paix et d'années que je ne cesse de Lui demander et que l'exige le bien de la Chrétienté!

C'est aujourd'hui le 19 juillet.

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté,

Thérèse de JÉSUS, Carmélite.

LETTRE LXXIX.

1575. 12 AOUT. SÉVILLE.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Arrivée de ses deux frères à San-Lucar. Sainte mort de Jérôme de Cépéda. Autorité donnée au Père Gratien sur les Carmes et les Carmélites de la Réforme.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, ma chère amie, et vous permette de jouir de la présence de vos frères, qui, grâce à Dieu, sont déjà à San-Lucar!

Ils ont écrit aujourd'hui au chanoine Cueva y Costilla pour le prier de communiquer la nouvelle à Jean de Ovalle, à Albe, et à moi, à Avila, où ils pensent que je suis. Ils seront très heureux, je crois, de me trouver ici. Mais les joies de cette vie ne sont jamais sans mélange, afin qu'elles ne nous enivrent pas: je vous an-

nonce que le bon Jérôme de Cépéda est mort comme un saint, à la ville appelée Nom-de-Dieu [1].

Nous allons donc voir arriver Pierre de Ahumada et Laurent, qui, m'a-t-on dit, a perdu sa femme. Il n'y a pas lieu de s'attrister de la mort de cette dernière; je connaissais son genre de vie; depuis longtemps, elle s'était adonnée à l'oraison, et tout le monde a été dans l'admiration à la vue de sa précieuse mort, d'après celui-là même qui me l'a racontée [2]. Laurent a perdu aussi un des trois fils [3] qu'il amenait avec Thérésita. Tous arrivent en bonne santé, grâce à Dieu. Je leur écris aujourd'hui et leur envoie plusieurs petits objets.

Dans deux ou trois jours, m'assure-t-on, ils seront près de moi. Je me réjouis du bonheur qu'ils auront de me trouver si près. Je suis dans l'admiration, en considérant la providence de Dieu qui amène maintenant à Séville ceux qui me semblaient si loin. J'écris aujourd'hui à notre Père Gratien, à Madrid; c'est par cette voie, qui est très sûre, que je vous envoie la présente lettre, afin de vous communiquer sans retard la nouvelle. Ne pleurez pas celui qui est au Ciel [4]; remerciez plutôt le Seigneur de ce qu'il nous a ramené les autres.

A mon avis, Monsieur Jean de Ovalle ne doit pas se mettre en route, jusqu'à ce que j'aie parlé à mon

[1] En mai 1575, au moment où il allait s'embarquer avec son frère don Laurent pour l'Espagne.

[2] Jeanne de Fuentes y Espinosa, née à Truxillo de los Vallès dans le Pérou, en juillet 1539, s'était mariée avec don Laurent le 18 mars ou le 18 mai 1556. Cf. *Familia de Santa Teresa en America* por el Dr. D. M. M. Polit, p. 77. Après avoir donné toute sa vie les plus beaux exemples de vertu, elle mourut saintement le 14 Nov. 1567. Cf. Lettre du 17 Janv. 1570.

[3] Il s'appelait Etienne.

[4] Elle veut dire Jérôme de Cépéda.

frère. D'abord, le temps est très chaud, et puis mon frère ne sera-t-il pas retenu pour longtemps à Séville par ses affaires? je l'ignore. Peut-être voudra-t-il que vous veniez avec votre mari, afin que vous vous en retourniez tous ensemble. Je ne tarderai pas à vous écrire de nouveau, et je dirai à votre mari que c'est moi qui l'ai empêché de venir; en attendant, les chaleurs diminueront un peu. Présentez de ma part tous mes respects à Monsieur Jean de Ovalle et priez-le de regarder cette lettre comme lui étant adressée.

Je vous annonce, en outre, qu'on a donné au Père Gratien autorité sur tous les Carmes et toutes les Carmélites de la Réforme d'Andalousie et de Castille [1]. Il ne pouvait rien nous arriver de plus heureux. C'est vraiment un homme de valeur, comme vous l'aura dit Monsieur Antoine Gaïtan. Dites à ce dernier beaucoup de choses de ma part, et conjurez-le de regarder cette lettre comme pour lui, car je ne puis écrire plus longuement.

Mes compliments à la Mère Prieure, aux prières de laquelle je me recommande instamment, et à toutes les sœurs. Allez de ma part faire une visite à Madame la marquise, et dites-lui que ma santé va bien. Annoncez à Madame doña Major l'heureux retour de Monsieur Pierre de Ahumada, qui, je crois, lui était très obligé. Mes amitiés à toutes les religieuses. Communiquez ces nouvelles à la Mère Prieure de Salamanque, et prévenez-la que le Seigneur a rappelé à Lui une autre de ses sœurs.

Plaise à Sa Majesté de vous garder, ma chère dame! Je vous annonce que je vous écrirai plus au long

[1] Le Nonce Hormanéto l'avait nommé Provincial de la Réforme le 3 Août précédent, et en même temps Visiteur Apostolique des Carmes mitigés de l'Andalousie.

pour vous dire quels motifs vous avez d'être dans la paix et dans la joie.

C'est aujourd'hui le 12 août.

A la lettre ci-jointe que je viens d'écrire et que je vous prie d'envoyer, j'ai mis la date du 10 [1], et c'est aujourd'hui, ce me semble, le 12, fête de Sainte Claire.

Dans le cas où le Père Gratien irait de vos côtés, montrez-lui toutes les attentions et tout le dévouement que vous pourrez; vous ne sauriez me causer plus de plaisir.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE LXXX.

1575. 27 Septembre. Séville.

AU PÈRE GRATIEN, EN CASTILLE.

Nouvelles relatives aux Carmes mitigés. Le cas de Thérésita. *Laurencia* ne saurait plus trouver de consolation près de ses anciens confesseurs.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père!

Comme vous serez vraisemblablement, mon Père,

[1] Le manuscrit de la Bibliothèque Nat. de Madrid a corrigé le mot *ayer* et l'a remplacé par le mot *diez*.

en route pour ce pays, et que ma lettre ne vous trouvera pas à Madrid, je ne serai pas longue.

J'ai vu hier le Père Provincial des Carmes mitigés avec un maître, et aussitôt après venait le Père Prieur, puis, plus tard encore, un autre maître [1]. Le jour précédent, j'avais vu le Père Gaspar Niéto. Je les trouve tous décidés à vous obéir et à vous aider pour ce qui concerne la réforme d'un abus, pourvu que vous ne soyez pas trop sévère sur les autres points. Je les assure qu'à mon avis Votre Paternité agira avec suavité, et je leur dis ce que je crois.

Je n'ai pas été mécontente de la réponse qu'ils ont donnée au sujet du bref *Motu proprio*. J'espère en Notre-Seigneur que tout se passera très bien. Le Père Élie est plus calme et plus rempli de courage. Je vous le dis, mon Père, commencez sans bruit et avec bonté, et je crois que vous ferez beaucoup. Mais ne cherchez pas à tout terminer en un jour. Oui, certes, il y a parmi eux, ce me semble, des gens bien raisonnables. Ah! puisse-t-il en être de même en Castille! Je vous annonce que *Macaire* [2] est si terrible, d'après ce que l'on me dit, que j'en ai conçu une très grande peine, à cause du salut de son âme. On m'écrit qu'il doit se rendre maintenant à Tolède. Pour moi, j'ai pensé qu'il voulait peut-être retourner à sa guérite [3], vu que la visite y a déjà été faite, afin de ne pas se rencontrer avec mon *Elisée* [4]. Et je ne serais pas fâchée qu'il y demeurât, jusqu'à

[1] Le P. Provincial s'appelait Augustin Suarez, et le P. Prieur, Vincent de la Trinité.

[2] Le P. Bathasar de Jésus Niéto, Prieur de Pastrana, ou le P. Antoine.

[3] *guarida*, c.-à-d. à son monastère.

[4] Le P. Gratien lui-même.

ce qu'il fût devenu plus raisonnable. Vraiment, je ne puis m'empêcher de trembler, quand je vois des âmes bonnes tomber dans une telle illusion.

On a appelé pour le cas de Thérésita [1] le docteur Henriquez, qui est un des hommes les plus instruits de la Compagnie de Jésus. Il dit qu'entre autres décisions du Concile qu'on lui a communiquées et qui avaient été réglées par une Assemblée de Cardinaux réunis à cet effet, se trouve la suivante : qu'on ne peut donner l'habit à une personne âgée de moins de douze ans, mais qu'on peut cependant faire son éducation dans le monastère. Le Père Balthasar, dominicain, est, en outre, de cet avis. Quant à Thérésita, elle est déjà dans le monastère avec son habit ; elle semble une habituée de la maison ; son père ne se contient pas de joie, et toutes les religieuses en sont ravies. Elle a un air pour ainsi dire angélique ; elle passe agréablement les récréations, et nous parle des Indiens et de la mer, bien mieux que je ne le ferais moi-même. Ce m'est une vive joie de constater qu'elle ne causera d'ennui à personne. Je souhaite que Votre Paternité la voie. Dieu lui a concédé une grâce de choix ; elle peut bien en remercier Votre Paternité. Je crois que c'est travailler à la gloire de Dieu que de former cette âme en dehors de tous les principes du monde. Je comprends la faveur que Votre Paternité m'a octroyée. Quelque grande qu'elle soit en elle-même, elle l'est encore beaucoup plus par la manière dont vous me l'accordez, en m'enlevant tout scrupule [2].

[1] Fille de Laurent de Cépéda, qui était née le 25 Oct. 1566.

[2] La Sainte semble dire dans tout ce passage que le P. Gratien avait approuvé l'entrée de Thérésita au couvent de Séville.

Il me semble maintenant que j'ai un peu de charité. Malgré la peine où je suis de votre absence, je serais heureuse de vous voir éloigné un mois de plus, à condition que vous pussiez porter remède à l'Incarnation [1], et que l'on vous chargeât de cette maison. Huit jours même semblent suffisants, pourvu que vous y laissiez le Père Jean [2] comme vicaire. Je sais, en effet, où en sont les choses, et, dès que les religieuses voient une tête, elles se rendent immédiatement, bien qu'elles commencent par jeter les hauts cris. Elles me font vraiment pitié. Le Nonce, pour réaliser cette grande œuvre, devrait prendre ce moyen. Que Dieu qui peut tout y apporte le remède !

Il est impossible désormais à *Laurencia* [3] de continuer les rapports où elle était avec ses anciens confesseurs. Et puisque c'est là seulement qu'elle trouvait du soulagement, elle en est maintenant totalement privée. Comme Notre-Seigneur mortifie avec délicatesse! car elle craint de ne pouvoir jouir que très peu du confesseur qui lui a été donné, à cause des nombreuses affaires où il se trouve [4].

Nous avons en ce moment autant de chaleur qu'à Madrid au mois de juin, et même davantage. Votre Paternité a eu raison de retarder son voyage. J'ai écrit au bon Padilla ce que je vous ai dit de l'Incarnation. Je supplie Votre Paternité de le dire au Père Oléa [5]

[1] A Avila.

[2] Saint Jean de la Croix.

[3] La Sainte elle-même.

[4] Le P. Gratien lui-même, que Notre-Seigneur donna au mois d'avril précédent pour directeur à la Sainte jusqu'à la fin de sa vie. Voir à ce sujet la Relation XI à la fin du tome III.

[5] De la Compagnie de Jésus.

et de lui présenter tous mes respects. Je lui ai adressé trois lettres; veuillez lui demander s'il les a reçues. O Jésus, qu'il faudrait peu de chose pour secourir tant d'âmes! Je me demande avec étonnement comment je me trouve animée d'un tel désir. Car une des choses que j'ai toujours redoutées pour Votre Paternité, c'est de vous voir chargé de ce travail. Il est vrai que maintenant je le crois plus facile. Plaise à Dieu d'y mettre la main et de garder Votre Paternité!

C'est aujourd'hui le 27 septembre.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

LETTRE LXXXI [1].

1575. VERS LES PREMIERS JOURS D'OCTOBRE. SÉVILLE.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Un grand scrupule de la sainte. Elle demande à se confesser pour pouvoir communier. L'évêque Don Diégo ne veut pas se mêler des difficultés d'Albe, de Médina et de Séville. Nécessité de ne pas se presser à punir les coupables et d'écrire au Père Général. Souffrances intimes de la sainte.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon Père!

Oh! si vous voyiez comme je suis abattue et prise de scrupules aujourd'hui! Je me trouve bien misérable, je vous l'assure, et le pire c'est que je ne me corrige jamais. J'ai raconté aujourd'hui à l'évêque [2] ce que le Père Ange avait fait à Albe; il a pensé que ce n'était rien. Et quel mal, selon lui, aurions-nous à redouter, si ce Père avait le gouvernement de nos monastères? En quoi pouvait-il nous nuire?

[1] L'autographe de cette lettre, une des plus intéressantes du recueil, se vénère chez les religieuses dominicaines de Madrid. Nous en donnerons le texte à la fin de ce volume.

[2] Le docteur Diégo, Carme mitigé, nommé évêque *in partibus* par le Pape Pie IV, le 22 octobre 1560; après avoir assisté, en 1561, au Concile de Trente, dont il fut un des principaux orateurs, ce digne prélat revint en 1574 ou 1575 à Séville, où il avait été Prieur, et mourut en 1589. Il ne négligea rien pour apaiser les Carmes mitigés.

J'ai cru devoir lui parler, en outre, de ce qui s'est passé à Médina, vu que ces Pères [1] n'agissent pas en secret; c'était, par ailleurs, très utile de le mettre au courant de certaines choses, parce qu'à mon avis il ne les connaissait pas exactement. Malgré tout, cela m'a jetée dans de tels scrupules que, si quelqu'un de nos Pères ne vient pas me confesser, je ne pourrai continuer la communion. Voyez quel secours au milieu de toutes les préoccupations que me donnent en ce moment les soucis de Votre Révérence!

J'ai encore parlé à l'évêque de l'autre affaire. Il s'imaginait que Padilla m'avait écrit sur cela, et je l'ai laissé dans cette croyance. D'après lui, on aura beau venir en aussi grand nombre qu'on voudra, l'archevêque de Grenade lui-même, avec lequel ces Pères [2] sont très liés, on ne les amènera pas à obéir, à moins qu'on ne les contraigne à se soumettre. Il ajoute que, quand ces Pères lui parlent de quelque chose, c'est pour examiner si sa manière de voir est conforme à la leur, mais qu'on ne tient aucun compte de ses conseils; que pour lui, il n'est pas obligé de les amener à obéir; enfin, que s'il ne veut pas entrer dans ces démêlés, il ne fait injure à personne. Et pourquoi vouloir l'interposer dans un débat où il n'a rien à voir? Ce sont d'autres moyens que son intervention qui peuvent être efficaces.

J'ai pensé, au sujet d'un point dont il a parlé, que ces Pères n'obéiraient qu'autant qu'ils y seraient obligés sous peine de censures. Néanmoins, il n'a pas dit cela clairement; veuillez donc ne pas tenir compte de cette remarque, car peut-être je me trompe. Nous re-

[1] Les Carmes mitigés.

[2] Les Carmes mitigés de Séville.

commandons instamment cette affaire à Dieu. Tout bien considéré, mieux vaudrait qu'on obéît : de la sorte, le scandale qu'on donne à la ville disparaîtrait. Il ne doit pas manquer de gens pour les soutenir. Plaise à Dieu de leur donner Sa lumière! S'ils n'obéissent pas, Votre Paternité devra ne point se presser de leur envoyer des lettres d'excommunication ; et vous aurez le temps d'examiner toutes choses à loisir ; voilà mon avis. Mais vous saurez tous mieux que moi quelles mesures il convient de prendre. Toutefois, je voudrais qu'on ne parût pas les forcer.

Le religieux qu'on a envoyé à la Cour, a ajouté l'évêque, est parti pour Rome, sans parler au Nonce; ces Pères doivent savoir que leur cause n'est pas bonne.

N'omettez pas de me donner des nouvelles de votre santé. Les préoccupations, je le vois, ne vous manquent pas, et cela me cause beaucoup de soucis. Votre Paternité est merveilleusement secondée par une créature aussi misérable que vous me voyez! Plaise à Dieu de me rendre meilleure et de me garder Votre Paternité!

Malgré tout, me dit l'évêque, quand je lui parlai de l'affaire du Père Ange, (car il ne se préoccupe pas de l'autre et ne s'en mêle pas), je devais aviser le Nonce, qui est notre Supérieur Majeur. Mais plus je pense à ce que Votre Paternité écrive à notre Père Général et lui présente toutes sortes de compliments, plus je le trouve convenable. Personne d'ailleurs, à mon avis, ne peut désapprouver cette attention. C'est déjà bien assez que les choses s'accomplissent contre son gré ; pourquoi lui refuser de bonnes paroles ou paraître ne pas faire cas de lui ? Considérez attentivement, mon Père, que c'est à lui que nous avons promis obéis-

sance; par cette démarche, nous ne pouvons rien perdre.

L'indigne servante de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

La lettre ci-incluse m'a été remise par mon frère. Veuillez me dire comment va le vôtre; vous ne m'en donnez jamais de nouvelles. N'oubliez pas de m'envoyer demain quelqu'un pour me confesser. Depuis de longues années, je n'avais eu tant à souffrir, comme depuis que nous nous occupons de ces réformes; ici et là, je dis toujours plus que je ne voudrais, et je ne dis pas tout ce que je désire.

LETTRE LXXXII [1].

1575. 9 Octobre. Séville.

A UN DE SES CONFESSEURS, A SALAMANQUE.

Elle le prie de s'occuper de l'achat d'une maison pour les Carmélites de Salamanque.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon Père et mon Maître!

[1] Cette lettre, inédite jusqu'en 1896, a été publiée par nous dans les *Chroniques du Carmel*, année VIII, août 1896, n. 8, avec le texte. Nous l'avons copiée à la Cathédrale de Gênes, où elle est religieusement conservée. Nous ignorons à qui la sainte l'a adressée. Est-ce au P. Ripalda, de la Compagnie de Jésus?

Le Père Julien d'Avila et Monsieur Mᵒ [1] m'ont écrit au sujet de la maison de Jean d'Avila de la Véga, qui va se vendre. Elle nous plaît beaucoup, tant pour le prix qui sera, me dit le Père Julien d'Avila, d'un peu plus de mille ducats, que pour le site lui-même, qui est magnifique pour nous. Mais après tout, il nous suffirait d'être près de vous.

Les murailles sont si vieilles, je crois, qu'il faudra les réparer immédiatement. Toutefois, cela importe peu, puisque nous avons de la place et un puits. Je vous prie de vous occuper sans retard de cette affaire; veuillez cependant agir de façon à ne pas montrer un grand désir de la conclure, afin qu'on n'augmente pas le prix.

Mon frère [2] se rend à Madrid. C'est là que vous pourrez l'aviser de vous envoyer l'autorisation. Plaise au Seigneur de tout diriger! Ce serait une grande consolation pour nous d'être enfin dans une maison qui nous appartînt. Comme j'ai beaucoup de lettres à écrire, je ne puis pas être longue. Que Dieu vous garde de nombreuses années à mon affection et me permette de vous voir!

Les choses me semblent aller tellement mal par ici que je serai obligée, je le crains, d'y rester longtemps. Ma santé est bonne. Mon frère vous présente tous ses respects.

C'est aujourd'hui le 9 octobre.

Votre indigne servante et véritable amie!

Thérèse de Jésus.

[1] L'autographe ne porte que la première et la dernière lettre du nom.

[2] Don Laurent de Cépéda.

LETTRE LXXXIII.

1575. 24 OCTOBRE. SÉVILLE.

A UNE PARENTE, EN CASTILLE.

Arrivée de Jeanne de Ahumada et de son mari. Affaires diverses.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Aujourd'hui même, ma sœur [1] est arrivée avec son mari et ses enfants pour voir mon frère Laurent. Il était déjà parti pour la Cour, laissant ses enfants ici, où il doit revenir passer l'hiver, et se rendre ensuite directement à Avila. Il nous est arrivé très fatigué et souffrant; toutefois, sa santé est meilleure en ce moment. Nous avons beaucoup parlé de vous ensemble. Augustin est resté là-bas [2].

La sœur Béatrix de Jésus [3] a une telle affection pour la Prieure de Malagon qu'elle m'a conjurée de ne pas la faire sortir de ce monastère. Elle n'a pas du tout de santé. Plaise au Seigneur de lui en donner! car toutes les religieuses sont contentes d'elle et de son caractère. Pour moi, je ne le suis pas beaucoup de Mon-

[1] Doña Jeanne de Ahumada.

[2] En Amérique, dans les environs de Lima.

[3] Nièce de la Sainte, qui était allée à Malagon où elle avait renoncé à la Mitigation pour embrasser la Réforme.

sieur Louis de Cépéda; il ferait bien de me donner de temps en temps de ses nouvelles.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Isabelle de Saint-Paul. Dieu veuille vous rendre toutes les fidèles servantes de Sa Majesté, et vous conserver vous-même de longues années ! Je me porte mieux à Séville que dans votre région. Je me recommande instamment aux prières de toutes ces dames.

C'est aujourd'hui le 24 octobre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE LXXXIV [1].

1575. Vers la fin de l'année. Séville.

A ANNE DE SAINT-ALBERT, A MALAGON.

Divers avis sur la prise de possession du monastère de Caravaca.

JÉSUS !

Aussitôt arrivée [2], Votre Révérence s'enfermera dans son monastère et ne laissera plus personne y entrer. Vous parlerez par l'endroit où seront les grilles, en attendant qu'on les place, ou par le tour ; ayez soin de faire mettre les grilles au plus tôt.

[1] L'autographe de ce document se trouve aux archives municipales de Caravaca sous le n. 278.

[2] A Caravaca.

Avant qu'on célèbre la messe, je veux dire avant qu'on prenne possession, il est nécessaire d'installer la cloche, et de montrer à un homme de loi les papiers que ces dames tiennent tout préparés; ils renferment un titre de rente pour le monastère. Vous devrez, en outre, montrer la patente que vous avez reçue de notre Révérend Père [1]; c'est elle qui vous autorise, ainsi que le pouvoir que vous tenez de moi, à prendre possession sans aucune charge, ni obligation d'hommage, ni autre chose, comme il est stipulé dans l'acte.

Une fois les écritures rédigées, le Père Ambroise [2], vicaire, s'assurera qu'elles sont bien; puis, Votre Révérence les signera, ainsi que ces dames, et on pourra alors placer le très Saint Sacrement.

N'oubliez pas qu'on doit, en outre, insérer dans l'acte la permission de Sa Majesté. Quant à celle de l'évêque, je ne crois pas nécessaire de l'y mettre; il suffit que nous l'ayons. Il faudra sonner la cloche à la messe qui se célébrera pour la prise de possession. Il n'est pas, non plus, nécessaire de bénir l'église, puisqu'elle ne nous appartient pas.

Une fois la cérémonie de prise de possession accomplie, ces dames pourront prendre l'habit quand elles le voudront.

Thérèse de Jésus.

[1] Le Père Gratien.

[2] Le P. Ambroise de Saint Pierre, vicaire du Couvent d'Almodovar del Campo.

PATENTE [1]

Que le P. Jérôme-Gratien remit au P. Ambroise de S.t Pierre, pour le charger de la fondation de Caravaca.

Jesus, M.ia — El Mo fr. Gr.mo Gracian de la Madre de Dios, Commissario y visitador Appco de los Carmelitas de Andaluzia y Descalços de Castilla. Por la presente doi licencia al muy R.do P.e N. en Xo fr. Ambrosio de Sanct. Po, Supprior y vicario en el Convento de N. S.a del Carmen de los descalços de Almodovar del Campo, para que vaya a la villa de Caravaca a entender en la fundacion de un monasto de descalças q. alli se ha de hazer con orden y parescer de la Me Teresa de Jesus, fundadora de los dhos monasterios de descalças, por facultad y poder que para ello tiene de N. Rmo General, y le doi y cometo mis vezes para hazer y otorgar qualesquier scripturas assi las de la fundacion y possesion como otras qualesquiera, y todos los demas negos a esto ptenescientes los quales sean tan validos y firmes como sy yo mesmo los hiziesse psonalm.te En fee de lo qual dì esta firmada de mi N. y sellada con el sello de la Religion. Fecha en este Convéto de N. Sa de los Remedios de Sev.a A 25 dias del mes de Nove. 1575.

fr. Germo Gracian de la Me de Dios, Comisso App.co

[1] Ce document se trouve comme le précédent aux archives Municipales de Caravaca; il porte le n. 279.

LETTRE LXXXV [1].

1575. Vers la fin de l'année. Séville.

AU PÈRE GRATIEN, A TOLÈDE.

Il est bon de maintenir la Prieure de Tolède dans sa charge, et de ne plus autoriser les sœurs à sortir, si ce n'est pour fonder. Vœux pour sa santé. Tranquillité de la sainte.

.... Si elle [2] consentait à rester, Votre Révérence rendrait un très grand service au monastère de la laisser là. Dans le cas contraire, envoyez-la ici; elle pourra venir en compagnie des autres sœurs jusqu'à Malagon. Mais en vérité, je souhaite que vous ne me fassiez pas ce plaisir.

Il n'y a pas de monastère qui ait autant besoin de personnes de talent que celui de Tolède. Cette Prieure achève bientôt son temps. Je ne crois pas possible d'en trouver une autre qui aille mieux pour cette maison. Malgré son peu de santé, elle est pleine d'attentions, et bien qu'amie des *chats* [3], elle possède beaucoup de vertu. Si Votre Paternité le trouve bon, elle pourrait renoncer à sa charge, sous prétexte que le climat chaud

[1] Nous ajoutons à cette lettre les trois fragments signalés par la copie de la Bibl. Nat. de Madrid.

[2] Anne des Anges, qui sortit avec la sainte du couvent de l'Incarnation pour aller fonder le premier couvent de Saint-Joseph, à Avila.

[3] Par ce mot, la sainte indique les Carmes mitigés.

la tue, comme tout le monde le voit, et l'on procéderait à une nouvelle élection. Mais pour moi, je ne vois pas qui l'on pourrait nommer Prieure. A mon avis, presque toutes les religieuses l'aiment tant, qu'elles ne s'habitueraient pas à une autre; cependant, il y en a, et il y en aura toujours quelqu'une de gênée avec elle.

Je prie Votre Paternité, mon Père, de bien considérer ce point; croyez-moi, je connais beaucoup mieux que Votre Paternité la faiblesse des femmes. Il ne convient nullement, ni pour les prieures, ni pour les simples sœurs, que Votre Paternité donne à entendre qu'on puisse faire sortir une seule religieuse de son monastère, excepté quand il s'agit d'aller fonder une maison. Et, en vérité, cette espérance même cause tant de préjudice, que bien souvent j'ai désiré qu'on en finisse avec les fondations, afin que toutes les religieuses demeurent tranquilles dans leur couvent. Soyez persuadé de ce que je dis, et, quand je viendrai à mourir, ne l'oubliez pas. Pour des personnes qui vivent en clôture comme nous, le démon ne demande qu'à montrer qu'une chose est possible pour les tourmenter. J'aurais beaucoup à dire sur ce point. Notre Père Général m'a autorisée, sans doute, à tirer une religieuse de son monastère lorsque le climat serait nuisible à sa santé; mais l'expérience m'a montré tant d'inconvénients à cela, que, s'il ne s'agissait du bien de l'Ordre, on ne devrait plus, à mon avis, le permettre. Mieux vaut la mort de quelques-unes qu'un préjudice causé à toutes.

Aucun de nos monastères n'est au complet. Quelques-uns même ont besoin de plusieurs sujets. A Ségovie, je crois, il en faudrait trois ou quatre: j'ai eu soin, ce me semble, de le noter exactement. Quand j'allai à Malagon pour y prendre les religieuses que

j'ai amenées ici [1], je donnai je ne sais combien de permissions à la Prieure pour recevoir des novices, parce que les religieuses y restaient en petit nombre, et lui recommandai instamment de les choisir avec soin. Je supplie Votre Paternité de lui retirer ces permissions; mieux vaut que l'on s'adresse à vous. Croyez-moi, mon Père, maintenant que je sais à quoi m'en tenir, et que je vois votre sollicitude en tout, ce me sera une grande consolation de me décharger sur vous du gouvernement des monastères. Au point où en sont les choses, il pourra y avoir plus d'ordre. Quand il fallait fonder avec rien et qu'on avait besoin des uns et des autres, il y avait bien quelque nécessité de faire plaisir.

Sénèque [2] est au comble de la joie; il assure qu'il a trouvé dans son Supérieur [3] beaucoup plus qu'il n'avait désiré. Il en rend à Dieu les plus vives actions de grâce; et pour moi, je ne voudrais cesser de L'en bénir. Que Sa Majesté nous accorde la faveur de vous posséder de longues années! Néanmoins, je vous le déclare, je me suis fâchée quand j'ai appris vos chutes; il serait bon qu'on vous attachât pour vous empêcher de tomber. Je ne sais sur quelle bourrique vous êtes monté; et je me demande pourquoi vous vous en allez parcourir dix lieues dans un jour. Il y a de quoi vous tuer de rester tant d'heures sur un bât.

Je suis en peine de savoir s'il vous est venu à la pensée de vous couvrir davantage, car le froid est déjà

[1] C'est à Séville, et non à Villanueva de la Xara, comme on l'a cru jusqu'ici, que furent conduites ces religieuses de Malagon. La fondation de Villanueva n'eut lieu que cinq ans plus tard, en 1580.

[2] Saint Jean de la Croix.

[3] Le P. Gratien lui-même.

très vif. Plaise à Dieu que vous n'en ayez pas été éprouvé ! Considérez, je vous prie, vous qui désirez tant l'avancement des âmes, quel dommage ce serait pour un grand nombre d'entre elles que vous eussiez peu de santé. Pour l'amour de Dieu, veillez-y.

Élie est un peu revenu de ses appréhensions [1]. Le Père Recteur et le Père Rodrigue Alvarez ont grand espoir que les choses iront parfaitement. Quant à la crainte que j'avais précédemment, elle a disparu; il m'est impossible de l'avoir, alors même que je le voudrais. Ma santé a été mauvaise ces jours derniers; j'ai pris une purge et je suis bien maintenant; mais depuis quatre mois ou plus, j'étais si mal, que je ne pouvais supporter ma souffrance.

L'indigne fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

[1] Le P. Mariano.

LETTRE LXXXVI.

1575. Décembre. Séville.

AU PÈRE GRATIEN, EN CASTILLE.

Recommandation pour maintenir la Prieure de Tolède dans sa charge et ne plus autoriser les sorties.

. . . .

Mieux vaut, à mon avis, prendre pour Prieure une religieuse quelconque de ce monastère, que de la faire venir d'ailleurs.

. . . .

Toute considération doit céder devant celle du salut d'une âme. Mais s'il s'agit de la santé du corps, c'est ouvrir la porte à de grands inconvénients que de permettre ces changements d'un monastère à l'autre. Il y en a beaucoup, comme je vous l'ai écrit dernièrement; je vous ai indiqué même combien j'en trouvais à cela.....

LETTRE LXXXVII.

1575. 26 DÉCEMBRE. SÉVILLE.

A DIÈGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Souvenirs affectueux à toute sa famille. Les Andalous et la sainte. Une affaire importante.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous! *Amen.*

Béni soit Dieu qui vous donne la santé, ainsi qu'à toute votre famille!

Je souhaite vivement que Monsieur Alphonse Ramirez [1] se porte bien, car je l'aime tendrement dans le Seigneur. Je prie Dieu pour lui et pour vous, et je recommande aux religieuses de ce monastère de faire de même. Mes respects à Monsieur Ramirez; je le supplie de considérer cette lettre comme lui étant adressée. Veuillez l'assurer que partout où je serai, je ne cesserai de me regarder comme son humble servante. Ne manquez pas de dire à Madame doña Françoise Ramirez que je suis animée des mêmes sentiments envers elle. Si j'ai négligé de lui écrire, c'est que j'ai des nouvelles de vous tous par la Mère Prieure; et, en vérité, j'ai tant de travail souvent, que le temps me manque pour

[1] Fondateur du Couvent de Tolède.

m'entretenir avec elle. Ma santé va assez bien dans ce monastère, grâce à Dieu. Mais les habitants de la Castille me vont mieux que ceux de ce pays; je ne me plais pas beaucoup avec les Andalous.

J'ai parlé à notre Père Provincial [1] de notre affaire, comme vous me le demandiez. Il m'a dit qu'il voudrait être sur place pour la régler; et comme, depuis plusieurs jours, son frère est au lit très sérieusement malade [2], il ne peut rien décider pour le moment. J'ai consulté autour de moi sur cette question, et l'on considère qu'il sera difficile de la conclure. Voilà pourquoi, dans le cas où il y aurait quelque tribunal chez vous et péril à la demeure, agissez de façon à ne pas perdre de temps. Pour les affaires d'intérêt, j'ai peu de crédit à la Cour, alors même que je ne négligerais rien de ce qui dépend de moi. Plaise à Dieu de nous aider selon l'étendue de la nécessité où nous sommes! Je vois combien cette affaire est importante pour nous. C'est là une grande préoccupation ajoutée à celles que vous aviez déjà. Que Sa Majesté vous garde et vous tienne de sa main! *Amen.* Qu'Elle veille également sur Monsieur Alphonse Ramirez!

C'est aujourd'hui le 26.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

[1] Le P. Gratien.

[2] Thomas Gratien, secrétaire de Philippe II.

LETTRE LXXXVIII.

1575. 30 Décembre. Séville.

A LA MÈRE MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID.

Elle a reçu ordre de ne plus sortir de son couvent. Retour de don Laurent à Séville. Le petit page proposé par le Père Bañès pour les fils de don Laurent. Préoccupations suscitées par la guerre faite à la Réforme.

JÉSUS

soit avec vous, ma fille, et vous accorde des années aussi bonnes et aussi nombreuses que je L'en supplie!

Vous me faites rire, je vous assure, quand vous me dites qu'une autre fois vous m'exposerez votre avis sur certaines choses; sans doute, vous aurez quelques conseils à me donner.

Le dernier jour de ces fêtes de Noël, on m'a remis votre lettre qui venait par Médina; quant à l'autre qui arrivait avec celle de mon Père [1], je l'avais déjà reçue; mais je n'ai trouvé personne pour vous porter ma réponse. Votre dernière lettre m'a causé un vif plaisir, en m'apportant de bonnes nouvelles de Madame doña Marie [2]. Monseigneur l'évêque [3] m'avait écrit qu'elle avait la fièvre; j'étais donc très préoccupée à son sujet,

[1] Le P. Bañès.

[2] De Mendoza.

[3] Don Alvaro, frère de doña Marie.

et toutes nous l'avons instamment recommandée à Dieu. Dites-lui cela, et présentez-lui mes compliments. Bénie soit Sa Majesté qui lui a rendu la santé, ainsi qu'à sa fille! Veuillez me recommander aux prières de toutes les sœurs.

La lettre que vous savez a été écrite avec plus de dévotion que de désir de plaire. Je voudrais être dans une disposition telle vis-à-vis de cet homme, que quelques-unes de mes paroles au moins lui fussent agréables. Chose étrange! l'affection que j'ai pour notre autre Père [1] ne me gêne pas plus que s'il n'existait pas. Il ne sait pas positivement que je vous écris en ce moment; sa santé est bonne. Ah! par quels travaux nous passons avec toutes ces réformes dont il est chargé! J'ai eu bien plus de peines que de joies, depuis qu'il est en Andalousie; je me portais beaucoup mieux auparavant.

Si on me laissait libre, je serais déjà près de Votre Révérence; on m'a, en effet, notifié le commandement de notre Révérendissime Père Général [2] de choisir un monastère où je me renferme pour toujours, et de ne plus faire de fondations, parce que, d'après le Concile, je ne dois pas sortir. Il est clair que, dans ce pays, on n'est pas content de mon arrivée, et qu'en suscitant cette mesure, on a pensé me causer beaucoup de chagrin. Ce m'est, au contraire, un tel sujet de consolation que je n'ose même pas espérer d'en jouir. Je voudrais choisir votre monastère, pour plusieurs raisons qu'on ne peut confier à une lettre; il y en a une cependant

[1] Le P. Gratien.
[2] Le P. Rubéo de Ravenne.

que je puis dire, c'est que là je trouverais mon Père [1] et Votre Révérence. Le Père Visiteur [2] ne m'a pas permis de sortir de Séville. Et, en ce moment, il a plus de pouvoir que notre Révérendissime Père Général. Je ne sais ce qui adviendra. Ce me serait un très grand avantage de ne pas me trouver présentement au milieu de toutes ces difficultés de réformes. Mais le Seigneur ne veut pas que je sois à l'abri de tant de travaux pénibles. Notre Père dit qu'il ne veut me laisser partir que l'été prochain. Quant à cette maison, je veux dire cette fondation, elle n'a nullement besoin de ma présence. Ma santé, évidemment, se trouve beaucoup mieux dans ce pays; mon repos même y gagne un peu, car on ne tire pas vanité de moi en Andalousie comme vous le faites en Castille. Cependant, il y a d'autres motifs pour lesquels il me serait préférable, ce semble, d'être en Castille: l'un de ces motifs, c'est que je serais plus rapprochée de nos monastères. Plaise au Seigneur de tout diriger! je ne veux pas m'arrêter à des vues personnelles sur ce point; je serai contente partout où l'on m'enverra.

Mon frère [3] nous est revenu très souffrant; mais la fièvre l'a déjà quitté. Ses négociations à Madrid n'ont pas abouti; malgré cela, comme son avoir est assuré, il a bien de quoi vivre. L'été prochain le verra de nouveau à la Cour: ce n'est pas maintenant le moment favorable. Il est au comble du bonheur avec sa sœur [4] et Jean de Ovalle, qui lui procurent tant de joie et de

[1] Le P. Bañès.
[2] Le P. Gratien.
[3] Don Laurent.
[4] Doña Jeanne de Ahumada.

contentement, et qui en reçoivent tant de lui. Sa présence à Séville a été courte; voilà pourquoi je ne lui ai point encore parlé de votre affaire; je n'aurai, je crois, qu'à lui en dire un mot pour qu'il approuve votre projet. Puisque ses enfants ont besoin d'un page, celui dont il est question arrive fort à propos. Ma sœur me dit que si ce page vient à Séville, sa mère peut le considérer comme étant auprès d'elle. Dans le cas où il serait sage et vertueux, il étudierait avec mes neveux à Saint-Gilles [1]; il sera mieux là que partout ailleurs. Jean de Ovalle, en apprenant que Votre Révérence le désirait de la sorte, a déclaré qu'il prendrait absolument cette affaire à cœur; je n'ai pu m'empêcher d'en rire, car il est heureux de s'occuper d'une chose dès qu'il s'imagine que je la désire. Ainsi, je les vois, lui et sa femme, tellement unis avec mon frère qu'ils en retireront un grand profit, comme je l'espère en Dieu; quant à lui, il ne perdra rien avec eux, et pourra même compter sur leur dévoûment.

Jean de Ovalle est d'une bonté extrême pour mon frère, et les enfants ne cessent de faire son éloge. D'après tout cela, le page dont vous parlez ne pourra trouver que des exemples de vertu. S'il vient à Séville, dans le cas où l'on ne serait pas à Avila en avril, je serais heureuse de pouvoir tout arranger, afin de tirer mon Père [2] d'inquiétude. Je me demande comment, vu sa condition, il a pris tant à cœur cette affaire. Dieu a dû en disposer de la sorte, parce que les parents de l'enfant n'ont pas la moindre ressource.

[1] Collège des Pères Jésuites, à Avila.

[2] Le P. Bañès, qui demandait à la sainte de faire accepter par son frère Laurent l'enfant en question comme page.

Ce serait une grande peine pour moi que mon Père[1] allât à Toro. Je ne sais pourquoi il préfère cette localité à Madrid; je crains qu'il ne finisse par réaliser son projet. Que Dieu dispose tout pour sa plus grande gloire! C'est là ce qu'il y a d'important. Mais le jour où ce Père viendrait à partir, je serais peinée pour vous, et même je verrais s'évanouir en grande partie le désir que j'ai d'habiter votre monastère. Comme je l'ai dit, on me commandera, je me l'imagine, d'aller là où ma présence sera le plus nécessaire.

Pour ce qui concerne la sœur du petit page, il n'en faut point parler jusqu'à ce que notre Père[2] se rende à Valladolid. Et certes, je redoute fort que, tout en voulant épargner des frais à ses parents, nous ne leur occasionnions de plus grandes dépenses. Je ne vois pas comment une personne qui a passé toute sa vie là-bas pourrait s'habituer par ici; d'après ce que j'ai à moitié compris, elle ne doit pas être bien avec ses frères, et agir un peu à sa tête. Que ce ne soit pas, au moins, une sainteté de mélancolie! Enfin, notre Père s'informera de tout; jusqu'alors, qu'il n'en soit pas question.

On vous aura déjà remis une lettre où je vous disais que j'avais envoyé d'ici une Prieure[3] pour Caravaca. Cette sœur a reçu sa lettre avec beaucoup de joie; la Prieure du couvent de Malagon, où elle s'est arrêtée, la trouve contente. Je vous assure que ce doit être une bonne âme; après m'avoir communiqué son désir d'avoir des nouvelles de Votre Révérence, elle ne tarit pas sur toutes ses obligations envers vous, et

[1] Le P. Bañès.

[2] Le P. Gratien.

[3] Hiéronyme de Jésus à qui fut subtituée Anne de St. Albert. Cf. *P. Antonio de San Ioseph.*

vous montre beaucoup d'affection. Le monastère de Caravaca a dû être fondé avant Noël, si je ne me trompe; mais je n'en ai rien su [1].

A mon avis, il sera bon de ne rien dire de l'enfant à mon Père [2] jusqu'à ce que j'en parle à mon frère. Écrivez-moi quel âge il a; mandez-moi, en outre, s'il sait lire et écrire; car il doit aller en classe avec les fils de Laurent.

Je me recommande instamment aux prières de ma chère Marie de la Croix, de toutes les sœurs et de Dorothée. Pourquoi ne me donnez-vous pas des nouvelles de la santé du chapelain? Conservez-le; c'est un excellent homme. Comment vous trouvez-vous de la disposition de la chambre? Y êtes-vous aussi bien en hiver qu'en été? Assurément, malgré tout ce que vous me dites de la sous-prieure, vous n'en serez pas plus obéissante. O Jésus, comme nous sommes loin de nous connaître! Plaise à Sa Majesté de nous donner sa lumière et de vous conserver à mon affection!

Vous pouvez écrire à Isabelle de la Croix [3] que je puis lui être d'un bien plus grand secours de Séville qu'à son monastère de l'Incarnation; et c'est ce que je fais. J'espère que si Dieu donne encore une année ou deux de vie au Pape, au Roi, au Nonce et à notre Père [4], tout s'arrangera parfaitement. Mais que l'un d'eux vienne à manquer, et nous sommes perdus, vu les dispositions où se trouve notre Révérendissime Père Général. Il est vrai, Dieu pourrait y porter remède par un autre

[1] Il fut fondé le 1er janvier 1576.
[2] Le P. Bañès.
[3] Celle qui fut sous-prieure de la sainte au couvent de l'Incarnation.
[4] Le P. Gratien.

moyen. En ce moment, je songe à écrire à notre Père Général, et à lui montrer plus de déférence que jamais, car je l'aime beaucoup et je le lui dois bien. Je suis vivement peinée de voir ce qu'il fait, par suite des mauvaises informations qu'on lui a données.

Toutes les sœurs se recommandent instamment à vos prières. Nous ne sommes pas portées à la gaieté. Jugez comme cela est possible, au train dont vont les choses! Veuillez, vous et vos filles, prier beaucoup Dieu pour notre Père. C'est un malheur que tant d'offenses commises contre Sa Majesté. Qu'il lui plaise d'y apporter un remède, et de me préserver de toute faute! Si je dois contribuer quelque peu à sa gloire, ma vie est peu de chose; je voudrais en avoir mille pour les lui offrir.

C'est demain la veille du nouvel an.

De Votre Révérence, la servante,

Thérèse de Jésus.

L'idée qu'a eue mon frère d'être religieux n'a pas été poursuivie, et ne le sera pas.

LETTRE LXXXIX.

1576. Fin Janvier. Séville.

A LA MÈRE MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID.

Elle est prête à aller où l'obéissance l'enverra. La maladie du Père Bañès. Le petit page. Une excellente converse.

JÉSUS soit avec vous, ma fille!

Je voudrais avoir un peu plus de loisir pour vous écrire. J'ai eu tant à lire et à écrire, que je me demande avec étonnement comment j'ai pu m'en tirer. Je suis décidée à être brève, et plaise à Dieu que j'y réussisse!

Comment avez-vous songé à mon départ pour Valladolid? est-ce à moi de choisir mon monastère? où donc dois-je aller, si ce n'est là où l'obéissance me commandera? On a parlé, il est vrai, de m'envoyer à Valladolid; mais notre Père le désirait pour certaines raisons qui, en ce moment, n'existent plus; et son intention n'a jamais été, je pense, de m'y laisser pour toujours. L'un des motifs qu'avait notre Père, c'est que, d'après le Nonce lui-même, je dois poursuivre mes fondations comme précédemment. Notre Père lui aurait mis sous les yeux un tel exposé de la situation, qu'il semblait être de son avis. D'après les renseignements qu'il a reçus, le Nonce est donc dans les sentiments que je viens de dire. Pour moi, je suis bien décidée à

ne plus continuer les fondations, à moins d'un ordre exprès de sa part : ce qui est fait suffit. Notre Père se trouve près de nous. Ce n'est pas trop tôt qu'il se mette immédiatement à la visite des Carmes mitigés qu'il n'a pas encore commencée.

Mes frères ont le plus vif désir de m'emmener avec eux ; Laurent surtout y tient. Son intention, dit-il, est d'attendre pour savoir ce que l'on me commandera, et notre Père semble se ranger quelque peu à cet avis. Pour moi, je me contente de garder le silence, et je prie le Seigneur de lui inspirer ce qui doit le plus contribuer à sa gloire et ce en quoi je plairai davantage à Sa Majesté ; c'est là mon repos. Je demande à toutes les sœurs comme une charité de prier dans le même but. Dites à mes chères filles que je conjure Dieu de les payer de la joie qu'elles ont eue à mon sujet ; mais qu'elles me croient, et ne mettent jamais leur contentement dans les choses qui passent : elles seraient victimes de leur illusion. Adressez la même recommandation à ma chère Casilde, car je ne puis lui écrire.

Dans une lettre que la Prieure de Médina aura envoyée à Votre Révérence, je vous disais que j'avais reçu les vôtres et vous marquais le prix du port. A partir de maintenant, n'envoyez plus d'argent pour payer les ports, jusqu'à ce que je vous prévienne [1] ......

...... Cette somme est très minime. Si l'on en retire la dot et ce qui est nécessaire pour la nourriture, il ne restera pour ainsi dire rien. La mère m'a écrit de nouveau, en me certifiant que ce n'était pas le motif pour lequel elle avait agi, mais qu'elle avait cédé au désir de sa fille; je me défie encore de ce désir. Après tout,

[1] Il y a ici dans le manuscrit un passage illisible.

c'est peut-être là le vrai motif; dans le cas où ce serait la volonté de Dieu, Sa Majesté nous donnera sa lumière [1].

J'ai éprouvé une grande peine de la maladie de mon Père [2]. Je crains bien qu'il n'ait fait quelqu'une de ces pénitences auxquelles il se livre d'ordinaire pendant l'Avent, et ne se soit couché sur la terre nue; car il n'a pas d'habitude le mal dont vous me parlez. Recommandez-lui de bien se couvrir les pieds. Certes, cette douleur n'est pas petite; quand elle devient habituelle, elle est très pénible; et il y a tant de jours qu'il en souffre! Veuillez demander s'il est assez couvert. Que Dieu soit béni de ce qu'il se trouve déjà mieux! Rien ne m'est plus sensible qu'une douleur aiguë; je ne la souhaiterais pas même à mes ennemis! Ce que je désire pour le moment, c'est que vous me recommandiez aux prières de mon Père, et que vous lui présentiez mon plus profond respect.

L'enfant est jeune encore, s'il n'a pas plus de onze ans. Douze ans ce serait parfait. Je voudrais qu'il sût écrire avant de venir, car il doit aller en classe avec les enfants de Laurent, à Saint-Gilles, pour commencer à suivre les cours. Mon frère m'a dit que, puisqu'il s'agissait d'un enfant présenté par le Père Dominique [3], il fallait le prendre, alors même qu'on n'en aurait pas besoin.

Je souhaiterais vivement que vous eussiez cette converse [4], mais je n'en vois pas la possibilité. Le bon

[1] Paragraphe restitué par les Correcteurs des Lettres, et où il est évidemment question de la dot de Casilde de Padilla.

[2] Le P. Bañès.

[3] Le P. Dominique Bañès.

[4] La S. Françoise de l'Enfant-Jésus, cousine germaine de la vén. Anne de Saint-Barthélemy.

Ascension nous a déjà priées de prendre une de ses servantes, et de plus, je dois tirer une autre sœur du couvent de Médina pour vous l'envoyer. Elle est aussi sainte que Stéphanie, et cependant elle n'a pas encore pris l'habit; demandez-le plutôt à la sœur Alberte. Dans le cas où vous voudriez cette sainte pour votre couvent, vous me donneriez la vie. Madame doña Marie [1] ignore ce qu'elle est, sans cela elle me la demanderait certainement. Vous pourriez la prendre à la place de doña Marianne, et je trouverais une autre maison pour celle que notre Père nous propose. C'est étonnant que vous ne me disiez pas ce qu'il en pense. Ce doit être parce que vous ne voyez pas où la mettre. Informez-vous avec soin de ses qualités. Si elle est bonne, alors même qu'il n'y aurait pas de place, nous devons la prendre. Il nous en manque une à Séville, et je désirerais vivement qu'elle vînt de votre région. Mais la distance est tellement grande, que je ne vois pas comment nous pourrions réussir..... Il faut bien que nous le lui donnions, puisque la Vierge l'a pris à ses parents, qui comptaient en lui un soutien [2].

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

[1] Marie de Mendoza.

[2] Cette phrase est obscure par suite d'une lacune de l'autographe.

LETTRE XC[1].

1576. Commencement de Février. Séville.

AU T. R. P. RUBÉO, GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES CARMES, A ROME.

Soumission filiale des Carmélites, des Pères Gratien, Mariano et autres Carmes déchaussés au Général. Plaidoyer en faveur du Père Gratien. La Réforme et les Carmélites de l'Incarnation d'Avila. Soumission de la sainte à l'acte qui lui défend de sortir.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie[2]!

Depuis mon arrivée à Séville, j'ai écrit trois ou quatre fois à Votre Seigneurie. Si je ne l'ai pas fait davantage, c'est que les Pères qui sont revenus du Chapitre m'ont dit que Votre Seigneurie devait quitter Rome pour aller commencer la visite de la province de Mantoue. Dieu soit béni de ce que vous l'avez terminée!

Je rendais compte à Votre Seigneurie des monastères qui se sont fondés cette année[3]. Ils sont au nombre de trois: l'un à Véas, l'autre à Caravaca et le dernier

[1] Nous faisons quelques corrections à cette lettre d'après la partie de l'autographe qui se trouve chez les Carmélites Déchaussées de Chiaia, Naples.

[2] L'autographe porte *V. S.*, et non *V. P.*, comme on l'a pensé à tort. — *Copie de la Bibl. Nat. de Madrid.*

[3] C'est-à-dire l'année qui vient de finir.

ici. Je puis assurer Votre Seigneurie que vous y avez pour filles de très grandes servantes de Dieu. Les deux premiers sont fondés avec des rentes, mais celui de Séville est fondé dans une pauvreté absolue. Nous n'y avons pas encore de maison à nous. Toutefois j'espère dans le Seigneur que nous y arriverons. Comme je tiens pour assuré que quelques-unes de mes lettres ont dû vous parvenir, je ne m'étends pas davantage sur tous ces détails [1].

Je vous disais combien c'est chose différente d'entendre ces Pères Carmes déchaussés, je veux dire le Père Maître Gratien et le Père Mariano, ou d'entendre ce que l'on dit sur leur compte ; ils sont les vrais fils de Votre Seigneurie, et, en somme, je ne crains pas de l'affirmer, aucun de ceux qui prétendent l'être le plus, ne saurait les surpasser dans leur affection pour vous. Ils m'avaient priée de leur servir d'intermédiaire pour que Votre Seigneurie leur rendît ses bonnes grâces, car ils n'osaient plus vous écrire eux-mêmes. Voilà pourquoi, dans mes lettres précédentes, je suppliais Votre Seigneurie avec toutes les instances possibles et je vous supplie encore aujourd'hui, au nom de Notre-Seigneur, de m'accepter pour leur avocate et de me donner quelque crédit auprès de vous. Il n'y a pas, en effet, de raison pour que je ne vous parle pas selon toute la vérité ; ne pas le faire serait offenser Dieu ; mais, n'y aurait-il aucune faute contre Dieu, je considérerais comme une grande trahison et une noire méchanceté de tromper un Père que j'aime tant. Lorsque nous serons tous deux à son tribunal, Votre Seigneurie verra ce qu'elle doit à sa véritable fille, Thérèse de Jésus.

[1] Il y a donc deux ou trois lettres qui se sont perdues.

Cela seul me console au milieu de ces épreuves. Je vois bien qu'on doit vous donner des informations contraires à ce que j'avance; mais je n'omettrai rien pour prouver à tous ceux qui sont sans passion que je vous suis vraiment dévouée; et je le manifesterai tant que je vivrai.

J'ai déjà avisé Votre Seigneurie de la commission que le Père Gratien a reçue du Nonce, et j'ai ajouté qu'il venait d'être mandé près de lui. Votre Paternité doit savoir, en outre, qu'on l'a chargé de nouveau de visiter les religieux et les religieuses de la Réforme, ainsi que la province d'Andalousie. Quant à cette dernière commission, je sais très certainement qu'il l'a récusée de tout son pouvoir, bien qu'on prétende le contraire: telle est la vérité. Son frère, le secrétaire, y était également opposé, à cause des grandes difficultés qui en résultent. Mais dès lors que c'était une affaire réglée, les Pères mitigés auraient dû suivre mon conseil; ils auraient agi sans blesser personne, et tout se serait passé comme entre frères. Je n'ai rien négligé pour atteindre ce but, non seulement parce que c'était une chose raisonnable, mais encore parce que depuis notre arrivée à Séville, ils nous ont prêté secours en toutes circonstances. Comme je l'ai écrit à Votre Paternité, il y a parmi eux des hommes de grand talent et de grand mérite, et je désirerais vivement que nous en eussions de tels dans notre province de Castille.

J'ai toujours aimé à faire de nécessité vertu, comme on dit; voilà pourquoi j'eusse désiré voir ces Pères bien considérer, avant de commencer leur résistance, s'ils pouvaient réussir. D'un autre côté, je ne m'étonne point qu'ils soient fatigués de tant de visites et de tant de nouveautés, qui depuis plusieurs années ont eu lieu à

cause de nos péchés. Plaise à Dieu que cela tourne à notre profit! car Sa Majesté nous stimule fortement. Cependant, il y a moins d'humiliation à avoir pour Visiteur quelqu'un de l'Ordre qu'un étranger. Le jour où vous favoriserez ce Père, et où vous donnerez à comprendre qu'il est dans vos bonnes grâces, tout ira très bien, comme je l'espère de la bonté de Dieu. Il va écrire lui-même à Votre Seigneurie: son plus vif désir est de vous être agréable et de ne vous causer aucun mécontentement, car il se considère comme le plus soumis de vos fils.

Ce que je vous demande encore pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa Glorieuse Mère que vous aimez tant, comme ce Père lui-même, qui par dévotion pour elle est entré dans cet Ordre, c'est que vous daigniez lui répondre et lui envoyer des paroles pleines de bonté. Veuillez oublier tout le passé, alors même qu'il y aurait eu quelque faute, et ne voir en ce religieux qu'un fils très soumis et très obéissant; il l'est en réalité, comme le pauvre Père Mariano, qui, j'en conviens, ne pèse pas toujours ses paroles. Je ne m'étonne pas que ce dernier ait écrit à Votre Seigneurie des choses très éloignées de ses intentions; sans doute, il n'aura pas su s'expliquer, mais il proclame bien haut qu'il n'a jamais voulu, soit par ses paroles, soit par ses actes, vous donner la moindre peine. Le démon, qui tire tant de profit à montrer les choses à son point de vue, a dû travailler pour que ces Pères aient, sans le vouloir, manqué leur but.

Je prie Votre Seigneurie de considérer attentivement que c'est le propre des enfants de se tromper, mais que le propre des pères est de leur pardonner et de passer sur leurs fautes. Pour l'amour de Dieu, je vous supplie de m'accorder cette faveur et de vous montrer

clément. Croyez-le, cela convient pour beaucoup de raisons que Votre Seigneurie peut-être ne voit pas là-bas comme je les vois ici. Et bien que nous autres femmes nous ne soyons guère bonnes à donner un conseil, il arrive cependant que nous réussissons quelquefois. Pour moi, je ne vois pas quel inconvénient pourrait avoir une mesure de clémence; elle aurait, au contraire, de nombreux avantages. Je ne découvre aucune conséquence fâcheuse à ce que Votre Seigneurie pardonne à ceux qui se prosterneraient très volontiers à vos pieds, s'ils étaient près de vous; car Dieu lui-même ne cesse de pardonner. Il n'y en aurait pas, non plus, à ce que l'on comprenne que vous êtes heureux de voir la Réforme s'accomplir par l'un de vos enfants dévoués, et que, pour le récompenser, vous lui accordez un généreux pardon.

Si encore nous avions beaucoup de sujets à qui confier cette entreprise! Mais, à mon avis, il n'y a personne qui ait les talents du Père Gratien. Et je suis assurée que le jour où Votre Seigneurie pourrait le constater, elle penserait comme moi. Pourquoi, alors, ne vous montreriez-vous pas heureux de le compter au nombre de vos sujets? Pourquoi, en outre, ne donneriez-vous pas à entendre à tous que cette Réforme, dans le cas où elle réussirait, s'est réalisée par votre entremise, par vos conseils et par vos avis? Et lorsqu'on viendrait à savoir que tel est votre bon plaisir, toutes les difficultés s'aplaniraient immédiatement.

J'aurais encore beaucoup d'autres choses à vous dire sur ce point. Je supplie Notre-Seigneur de vous montrer ce qu'il convient de réaliser, car depuis longtemps vous ne prêtez guère l'oreille à mes paroles: elles peuvent

être fautives; mais, du moins, j'en suis bien sûre, ma volonté ne l'est pas.

Le Père Antoine de Jésus est ici, et il n'a pu faire autrement, bien qu'il ait commencé à se défendre, comme ces deux Pères. Il écrit à Votre Seigneurie. Peut-être sera-t-il plus heureux que moi. Mon désir est que vous vous formiez une idée vraie sur tout ce que je viens de dire. Plaise à Notre-Seigneur de m'exaucer, Lui qui peut tout et qui voit notre détresse!

J'ai eu connaissance de l'acte par lequel le Chapitre Général [1] me défend de sortir du monastère que j'aurai une fois choisi. Le Père Ange [2], Provincial, l'avait envoyé à Séville au Père Ulloa, avec ordre de me le notifier. Ce dernier pensait que j'en éprouverais un profond chagrin, et tel était bien le but des Pères qui m'ont valu cet acte; voilà pourquoi il l'a gardé. Mais plus d'un mois s'est écoulé déjà depuis qu'en ayant eu connaissance par une autre voie, j'ai fait en sorte qu'on me le notifiât.

Je puis vous l'assurer, d'après mes sentiments intimes, c'eût été une faveur et une joie très grandes pour moi que cet acte me fût communiqué par une de vos lettres. J'y aurais vu que vous étiez touché des travaux que j'ai endurés dans ces fondations, (car je suis très peu faite pour souffrir), et que, dans le but de me récompenser, vous me commandiez de prendre du repos [3]. Cela est tellement vrai, que, malgré la voie par laquelle me vient ce précepte, je suis très heureuse de pouvoir enfin demeurer tranquille.

Cependant, vu la grande affection que j'ai pour vous

[1] Celui de Plaisance, Mai 1575.

[2] P. Ange de Salasar, Provincial des Carmes mitigés de Castille.

[3] C'est ici que commence la partie de l'autographe qui se trouve chez les Carmélites Déchaussées de Naples.

et les bontés dont vous m'avez comblée, j'ai été sensible à ce précepte qui m'est imposé comme à une personne désobéissante. Le Père Ange a pu même le publier à la Cour, avant que j'en eusse la moindre connaissance; il s'imaginait que j'en aurais une grande peine. Voilà pourquoi il m'écrivit que je pourrais apporter un remède à ma situation en recourant à la Chambre Apostolique du Pape, comme si cela eût dû me procurer un grand soulagement. A coup sûr, alors même que je n'en aurais pas de joie et que j'en éprouverais un chagrin profond, il ne me viendrait point à la pensée de désobéir. Que Dieu me préserve de rechercher mon contentement à l'encontre de votre volonté! Je puis le dire en toute vérité, et Notre-Seigneur le sait bien, si j'ai eu quelque dédommagement au milieu des travaux, ennuis, afflictions et contradictions où je me suis trouvée, c'est que je pensais accomplir la volonté de Votre Seigneurie et vous procurer de la joie. Je n'ai donc aucune peine en ce moment à me soumettre à vos ordres; mon désir même a été de m'exécuter immédiatement. Mais comme la fête de Noël était proche et que j'avais une longue route à parcourir, on ne m'a pas permis de partir; on pensait que vous n'aviez pas l'intention d'exposer ma santé. Voilà pourquoi je suis encore dans ce monastère, non dans le but de m'y fixer pour toujours, mais d'y attendre la fin de l'hiver, car je ne m'entends pas très bien avec les gens de l'Andalousie.

Je supplie donc instamment Votre Seigneurie de ne pas omettre de m'écrire en quelque endroit que je me trouve. Comme, en effet, je ne m'occuperai plus de rien, ce qui certainement est une grande joie pour moi, je crains que vous ne veniez à m'oublier; je ferai en sorte

qu'il n'en soit pas ainsi ; devriez-vous être fatigué de mes lettres, je ne cesserai pas de vous écrire pour ma propre satisfaction.

Par ici, on n'a jamais compris et on ne pense pas, non plus, que le Concile et le Bref *Motu proprio* enlèvent aux prélats le pouvoir de tirer des religieuses d'un monastère, lorsque les intérêts de l'Ordre l'exigent, ce qui peut arriver souvent. Je ne dis pas cela pour moi, puisque désormais je ne suis propre à rien ; et je l'affirme volontiers, je resterais non seulement dans le même monastère, ce qui conviendrait admirablement pour me procurer un peu de paix et de repos, mais je m'enfermerais de grand cœur tout le reste de ma vie dans une prison, si je savais que tel fût votre bon plaisir. Je veux seulement, en disant cela, enlever à Votre Seigneurie tout scrupule pour le passé. Malgré les patentes dont j'étais munie, je n'allais fonder nulle part, (et il est clair que je ne pouvais sortir pour un autre motif), sans un ordre ou une permission par écrit de mon supérieur : c'est le Père Ange qui me donna cette permission pour les fondations de Véas et de Caravaca ; toutefois, c'est le Père Gratien qui m'envoya à Séville, parce qu'il avait alors du Nonce la même commission qu'il a encore aujourd'hui ; mais il ne s'en servait pas. Cependant, le Père Ange a dit que j'étais venue à cette fondation comme une apostate, et que j'étais excommuniée. Que Dieu lui pardonne ! Votre Seigneurie m'est témoin que j'ai toujours travaillé à lui obtenir vos bonnes grâces et à le contenter dans tout ce qui évidemment n'allait point contre la gloire de Dieu ; et, malgré cela, il ne peut jamais se résoudre à être aimable pour moi.

Il ferait bien mieux de sévir avec cette même rigueur contre le Père Valdémoro. Ce dernier, en effet,

comme Prieur d'Avila, a chassé nos Pères Carmes déchaussés du couvent de l'Incarnation, au grand scandale de toute la ville. Il a même si fort maltraité les religieuses de ce monastère, où Dieu était servi avec tant de fidelité [1], que c'est une pitié de voir le trouble où elles sont. On m'écrit que pour le disculper, ces pauvres filles rejettent la faute sur elles-mêmes; on ajoute que les Pères Carmes déchaussés y sont déjà retournés; et, d'après les nouvelles que je reçois, le Nonce aurait défendu que les religieuses fussent confessées par un Père quelconque du Carmel [2].

J'ai éprouvé la peine la plus vive en apprenant les angoisses de ces religieuses, auxquelles on ne donne que du pain, quand, d'un autre côté, elles sont si affligées. Oui, j'en suis touchée de pitié. Plaise à Dieu d'apporter un remède à tout cela, et de nous conserver Votre Paternité de longues années!

Je viens d'apprendre aujourd'hui même que le Père Général des Dominicains va venir à Séville. Ah! quelle joie si Dieu m'accordait la grâce que Votre Seigneurie vînt également! D'autre part, je regretterais pour vous les fatigues. Voilà pourquoi je consens à retarder cette satisfaction jusqu'à cette éternité qui n'a pas de fin; là, Votre Seigneurie verra combien elle m'est redevable. Plaise à Dieu que, par sa miséricorde, je mérite d'y parvenir!

Je me recommande instamment aux prières des Ré-

[1] Ici se termine la partie de l'autographe qui se trouve à Naples.

[2] C'est-à-dire par les Pères mitigés d'Avila. Nous corrigeons ici le texte de M. de la Fuente d'après les anciennes éditions. Celle de M. de la Fuente, en mettant un *que* pour un *de*, fait dire que les Carmes mitigés seuls pouvaient confesser, ce qui est contraire à ce que la sainte raconte dans la lettre du 4 décembre 1577, à Philippe II.

vérends Pères qui sont auprès de Votre Seigneurie. Toutes les sœurs de ce monastère, vos sujettes et vos filles, vous supplient de leur envoyer votre bénédiction. Je vous adresse la même supplique pour moi [1].

LETTRE XCI.

1576. 19 FÉVRIER. SÉVILLE.

A RODRIGUE DE MOYA, A CARAVACA.

Petites difficultés au sujet de la fondation de Caravaca. La permission sera accordée par l'évêque.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Votre lettre m'a procuré une grande consolation. L'affaire est très différente de ce qu'on nous l'avait représentée. Dieu soit béni de tout! La Mère Prieure [2] m'étonnait, et elle m'eût fâchée si elle avait fait quelque chose contre votre volonté; mais je comprends plus ou moins à quel mobile obéissait celui qui s'imaginait dire vrai. Pour moi, ne pouvant le croire, je vous ai prié de me mander ce que vous aviez vu. La Mère Prieure me

[1] D'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid, cette lettre est tout entière écrite de la main de la sainte, mais sans signature, ce qui démontre que c'est là une copie de la lettre envoyée au T. R. P. Général. (*Note du Père Carme, correcteur des lettres*).

[2] La Mère Anne de Saint-Albert, dont la sainte dit au livre de ses *Fondations: elle est bien meilleure que moi.*

parle toujours de la reconnaissance qu'elle vous doit, de la consolation qu'elle trouve à vous le montrer et des services que vous lui rendez en toutes choses.

Je ne suis pas mécontente du prix de la maison; ne le soyez pas de votre côté. Quand, en effet, il s'agit de nous établir dans un bon site, je ne regarde jamais à donner le tiers de la valeur en sus; il m'est même arrivé d'en donner la moitié plus. Le site est une chose tellement importante pour un monastère, que ce serait folie de regarder au prix. Pour l'eau et la vue, je donnerais très volontiers ailleurs beaucoup plus que n'a coûté ce monastère [1]. Grâces soient rendues à Dieu de la façon dont vous avez réussi!

Ne vous mettez nullement en peine des agissements du proviseur. Comme vous le dites bien, ce n'est pas là le principal. Le couvent est fondé avec l'autorisation du Conseil des Ordres et la permission du Roi; Sa Majesté me fait par là une grande faveur et montre sa haute estime pour nos monastères. C'est pour n'avoir point obtenu cette autorisation que la fondatrice de celui de Véas, qui ne connaissait pas encore notre Institut, a passé inutilement douze ans à solliciter la permission d'établir une maison d'un autre Ordre. D'ailleurs, on ne défait pas si légèrement un monastère une fois fondé. Il n'y a rien à craindre sur ce point.

Maintenant, on va vous porter, je crois, toutes les pièces nécessaires, excepté celle dont je parle dans ma lettre à Monsieur Michel Caja; mais je l'enverrai promptement. Dans le cas où je ne l'expédierais point, ce serait

[1] Ici se termine la partie de l'autographe qui se trouve dans l'église de St Joseph, à Madrid. Le reste se trouverait chez les Pères Oratoriens de Grenade.

parce que l'évêque, comme il l'annonce aujourd'hui dans une lettre, doit se rendre à Caravaca. Il arrivera animé des meilleures dispositions et acceptera immédiatement la fondation. C'est un parfait gentilhomme; d'ailleurs, il y a plusieurs de ses parents et de ses amis qui me seconderont de tout leur crédit auprès de lui. N'ayez aucune préoccupation à ce sujet.

On a eu tort de ne pas me prévenir immédiatement des difficultés où l'on se trouvait. J'avais écrit tant de fois que je ne fonderais pas sans la permission de l'Ordinaire, que je croyais sûrement qu'on la tenait. Sans cela, je m'en serais occupée avant de venir à Séville. Elle sera cependant nécessaire. J'ai dit ici que les religieuses ont sept cents ducats de rente, comme la Mère Prieure me l'écrit. Cette information, dont j'ai vérifié l'exactitude, a été fournie à l'évêque. Dans le cas où cette somme ne serait pas suffisante, on pourrait la compléter avec la dot, même minime, d'une religieuse qu'on recevrait. Tout cela se passera bien; ne vous mettez point en peine; Notre-Seigneur veut que nous ayons un peu à souffrir. Tout d'abord, j'avais eu quelque crainte sur cette fondation, vu précisément qu'elle s'était réalisée dans une très grande paix; car dans tous les monastères où Dieu doit être fidèlement servi, nous avons eu à souffrir, parce que le démon en est mécontent.

Je me suis vivement réjouie du mieux de notre sœur et dame [1]. Plaise à Dieu de maintenir sa santé de longues années, et de vous garder, ainsi que Madame doña

[1] Fille de Rodrigue de Moya, qui fut la première carmélite professe du couvent de Caravaca, et porta le nom de sœur Françoise.

Constance! Je vous présente à l'un et à l'autre mes profonds respects.

C'est aujourd'hui le dimanche de la Septuagésime.

Votre indigne servante.

Thérèse de Jésus.

LETTRE XCII.

1576. 29 Avril. Séville.

A MARIE-BAPTISTE, SA NIÈCE, PRIEURE A VALLADOLID.

Terribles épreuves. Les Andalous et la Sainte. Calomniatrices punies par la justice de Dieu. Vertus des Carmélites de Séville. Le titre de *don*. Dévouement et vertu de don Laurent.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, ma fille!

Le courrier part demain, et je ne songeais pas à vous écrire, parce que je n'ai aucune bonne nouvelle à vous annoncer.

Ce soir, un peu avant que nous ne fermions la porte, on m'a avisée que celui qui occupe la maison où nous devons établir le monastère est tout disposé à nous y laisser entrer après-demain, fête de saint Philippe et saint Jacques. Cela me donne lieu de croire que le Seigneur veut désormais nous soulager dans nos épreuves.

Veuillez envoyer, dès que vous le pourrez, cette

lettre à la Mère Prieure de Médina. Elle doit être bien troublée de la dernière que je lui ai écrite, et cependant j'étais loin de lui raconter tous nos travaux. Je vous dirai que depuis la fondation de Saint-Joseph, toutes mes souffrances n'ont été rien en comparaison de celles que j'ai endurées à Séville. Quand on le saura, on verra que j'ai raison. Ce sera une grande faveur de Dieu que nous en sortions avec avantage. Déjà on peut prévoir qu'il en sera ainsi. C'est quelque chose d'étonnant que les injustices, les mensonges, les dissimulations des gens de ce pays. Je puis vous l'affirmer, ils méritent, à juste titre, la réputation qu'ils ont. Béni soit le Seigneur qui sait tirer le bien de toutes choses!

Je le remercie, en outre, de ce qu' au milieu de tant de maux, j'aie été favorisée d'une joie extraordinaire : mon frère était près de nous; sans lui, nous n'aurions pu nous tirer d'embarras. Il a eu beaucoup à souffrir, mais il nous a donné si généreusement de l'argent, et il supporte tout avec tant de courage qu'il nous est un motif de louer Dieu. C'est à bon droit que les sœurs l'aiment; elles n'ont eu de soutien qu'en lui; tous les autres n'ont fait que contribuer à nous éprouver. Il vient de se réfugier dans un asile à cause de nous; c'est fort heureux qu'on ne l'ait pas enfermé dans la prison de la ville, qui est comme un enfer; tout cela se passe sans justice aucune. On nous demande ce que nous ne devons pas, et on l'exige de lui comme caution. Cette affaire s'arrangera quand nous la déférerons à la Cour, car elle est sans fondement. Quant à mon frère, il est heureux de souffrir quelque chose pour Dieu. Il se trouve au Carmel avec notre Père [1]. Les

[1] Le Père Gratien.

peines pleuvent sur lui comme la grêle; enfin, malgré mes efforts pour lui dissimuler nos épreuves, il en est plus touché que des siennes propres, et il a bien raison.

Je vais vous en donner une idée. Vous savez ce que je vous ai écrit au sujet des accusations portées contre nous par cette sœur qui est sortie; or, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elle a dit depuis, comme vous pourrez le comprendre. Elle est allée maintes fois, et sans motif aucun, importuner par ses délations ceux à qui elle nous avait dénoncées [1]. Nous avons été informées de tout cela par la personne même que les Inquisiteurs avaient appelée. Quant à moi, je vous l'assure, Dieu m'a accordé la grâce de me trouver au milieu de ces épreuves comme au sein même de la joie. Le préjudice qui pouvait en revenir pour toutes nos maisons avait beau se présenter à mon esprit, il était impuissant à arrêter l'excès de ma jubilation. C'est une grande chose que la sécurité de la conscience et la liberté de l'esprit.

La seconde religieuse est entrée dans un autre monastère. On m'a assuré hier qu'elle était devenue folle, et que c'est uniquement parce qu'elle est sortie de chez nous. Voyez combien sont profonds les jugements de Dieu, et comme Il sait prendre la défense de la vérité. On verra maintenant l'extravagance de tout ce que cette fille a dit contre nous. N'était-ce pas une folie, par exemple, de répandre partout le bruit que nous attachions les religieuses par les pieds et par les mains, et que nous les frappions de verges? et plût à Dieu que toutes ses accusations ne fussent pas plus graves que

[1] Elle avait accusé les religieuses de ce couvent près du tribunal de l'Inquisition d'être des illuminées.

celle-là! Mais que de calomnies n'a-t-on pas encore débitées contre nous! Il était évident pour moi que le Seigneur nous voulait dans l'épreuve, afin de diriger toutes ces souffrances à notre avantage, et je ne me suis pas trompée. Voilà pourquoi, vous et vos filles, vous ne devez avoir aucune peine. Je compte même, avec l'aide de Dieu, pouvoir partir immédiatement après notre installation dans la nouvelle maison.

Les religieux de Saint-François ne sont plus revenus; s'ils se présentent, une fois la prise de possession accomplie, ce sera peine perdue.

Il y a vraiment de grandes âmes dans ce monastère. Cette Prieure [1] a un courage qui m'a étonnée et qui est très supérieur au mien. Sans doute, ces religieuses m'ont près d'elles, et ma présence semble être pour elles un soutien; mais les coups tombent sur moi. La Prieure a un très bon jugement. Je vous l'assure, elle est parfaite, à mon avis, pour l'Andalousie. Voyez comme il était nécessaire de choisir toutes les religieuses que nous y avons amenées!

Je suis actuellement en bonne santé, après avoir été très souffrante. Ce sirop me donne la vie. Notre Père est un peu indisposé, mais il n'a pas de fièvre. Il ne sait rien de la lettre que je vous écris. Priez le Seigneur pour lui, et conjurez-Le de nous délivrer de toutes ces affaires. Oui, je le crois, Il nous exaucera. Oh! quelle rude année j'ai passée ici!

Arrivons à vos conseils. Et tout d'abord, le titre de *don* que l'on donne à mes neveux est porté dans l'Inde par tous ceux qui ont des vassaux. Je priai Laurent, à son arrivée, de ne plus les appeler de la sorte, et je lui

[1] La Mère Marie de Saint-Joseph.

en exposai les raisons. Il m'écouta volontiers, et tous s'étaient déjà rangés de bon cœur à mon avis; mais lorsque Jean de Ovalle et ma sœur arrivèrent, toutes mes raisons devinrent inutiles. Je ne sais si leur but n'était pas de s'autoriser eux-mêmes à continuer de donner ce titre à leur fils. Comme mon frère n'était pas là, qu'il fut même absent longtemps, et qu'à son retour, je n'étais plus avec eux, on l'a tellement circonvenu que mes conseils n'ont servi de rien. Et voilà qu'à Avila, on n'entend déjà plus que ce titre; c'est une honte. Pour moi, j'avoue que j'en rougis pour leur réputation; quant à la mienne, je n'ai jamais même pensé qu'elle pût en être atteinte; ne vous en affligez donc pas; tout cela n'est rien auprès des autres choses que l'on dit de moi. Par amour pour vous, j'en parlerai encore à leur père. Mais je ne crois pas pouvoir réussir à cause de leur oncle et de leur tante, qui ont déjà pris l'habitude de leur donner ce titre de *don*. J'en suis très mortifiée, chaque fois que je l'entends prononcer.

Quant à écrire à Padilla, je ne crois pas que Thérésita l'ait fait; elle n'a écrit qu'à la Prieure de Médina et à vous, pour vous être agréable à toutes deux, mais à personne plus. Une fois seulement, elle a envoyé, je crois, deux ou trois mots à Padilla. Elle s'est imaginé que je suis tout à vous et à mon frère, et impossible de lui sortir cela de la tête. Et certes, tels devraient être mes sentiments, tant vous êtes l'un et l'autre attentionnés pour moi. Mais pour cela, il me faudrait être meilleure que je ne suis. Sachez, en effet, que, malgré toutes les obligations que j'ai envers mon frère, j'ai été heureuse de le voir retiré au Carmel, afin qu'il ne vienne pas me voir si souvent. En vérité, il m'embarrasse un peu. Cependant, lorsqu'il est là et que notre

Père ou quelque autre arrive, je n'ai qu'à lui dire de s'en aller, et il se soumet comme un ange. Ce n'est pas que je ne l'aime profondément; je lui voue, au contraire, un affection vraie; néanmoins, je voudrais me voir seule. Voilà le fait; qu'on en pense ce qu'on voudra, cela importe peu.

Lorsque Padilla a dit qu'il était visiteur, c'était pour rire; je le connais; cependant il nous est d'un grand secours et nous lui devons beaucoup. Mais, que voulez-vous? personne n'est sans défaut.

Je me suis vivement réjouie de ce que Madame doña Marie [1] soit satisfaite de sa permission. Dites-lui beaucoup de choses de ma part. Comme il est très tard, je ne lui écris pas. Je suis vraiment peinée de la voir privée de la présence de la duchesse. Le Seigneur, à mon avis, veut qu'elle trouve en Lui seul sa compagnie et sa consolation.

Je ne sais d'Avila que ce que vous m'apprenez. Dieu soit avec vous! Je me recommande aux prières de Casilde et de toutes les sœurs, et surtout à celles de mon Père Dominique. Je voudrais bien qu'il retardât son voyage d'Avila jusqu'à l'époque où j'y serai moi-même. Mais puisqu'il veut que tout me soit une croix, soit! N'oubliez pas de m'écrire.

Quant à cette fille qui, me dites-vous, est une personne accomplie, gardez-la, à moins qu'elle ne veuille venir à Séville; car je voudrais y amener quelques postulantes de votre région, dans le cas où ce serait possible. Nous n'avons pas, ce me semble, à nous préoccuper en ce moment; je suis persuadée que tout ira bien.

[1] Marie de Mendoza.

N'oubliez pas d'envoyer cette lettre à la Mère Prieure de Médina, qui l'enverra à son tour à la Mère Prieure de Salamanque; qu'elle soit pour vous trois [1]. Plaise à Dieu de faire de vous une sainte! Je vous avoue que les gens de ce pays ne me vont pas, et que mon désir est de me trouver dans la terre promise [2], pourvu que tel soit le bon plaisir de Dieu. Si je savais Lui être plus agréable en restant dans ce monastère, j'y demeurerais certainement de grand cœur. Que Sa Majesté daigne tout disposer!

C'est aujourd'hui le dimanche de Quasimodo.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Recommandez-moi à ma chère Marie de la Croix et à la sous-prieure. Votre Révérence lira cette lettre à Marie de la Croix. Que toutes les sœurs prient Dieu pour nous.

[1] La Prieure de Médina, Inès de Jésus, et celle de Salamanque, Anne de l'Incarnation, étaient cousines germaines de la sainte.

[2] Elle désigne ainsi la Castille.

LETTRE XCIII.

1576. 9 Mai. Séville.

AU PÈRE AMBROISE MARIANO DE SAINT-BENOIT,
A MADRID.

Plaintes maternelles qu'elle lui adresse. Installation des sœurs dans un beau site. Agitation des mitigés. Départ du Père Gratien pour la Castille.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence!

O mon Dieu, quelle nature que la vôtre pour exercer la patience! Je vous assure qu'il me faut de la vertu pour vous écrire cette lettre. Ce qu'il y a de pire, c'est que je crains que vous ne fassiez passer à mon Père, Monsieur le licencié Padilla, quelque chose de votre humeur. Il ne m'écrit pas, et il ne m'envoie pas plus de ses nouvelles que vous. Que Dieu vous pardonne à tous les deux! J'ai contracté tant d'obligations envers Monsieur le licencié Padilla que, malgré toutes ses négligences, je ne puis l'oublier. Je le prie de considérer cette lettre comme lui étant adressée.

Quand je vois dans quels embarras vous m'avez laissée et combien vous êtes oublieux, je ne sais que penser, et je me rappelle cette maxime: « Maudit soit l'homme qui se fie à un autre homme! » Mais il faut

rendre le bien pour le mal; je vous écris donc cette lettre pour vous annoncer que nous avons pris possession de la maison le jour de la fête de saint Jacques, et que les religieux [1] ont gardé le silence comme des morts. Notre Père avait parlé à Navarro, et c'est lui, je pense, qui les a fait taire.

La maison est très belle, et les religieuses ne cessent d'en rendre grâces à Dieu. Qu'Il soit béni de tout! Il n'y a qu'une voix pour déclarer que nous l'avons eue pour rien; on va jusqu'à affirmer que nous ne l'aurions pas maintenant pour vingt mille ducats; elle est, assure-t-on encore, dans un des meilleurs sites de Séville. Le bon Prieur des Grottes [2] est venu nous voir deux fois, et il est très satisfait de la maison. Le Père Barthélemy de Aguilar [3] est venu une fois, avant son départ; j'ai déjà écrit à Votre Révérence qu'il devait aller au Chapitre. C'est une très grande fortune pour nous d'avoir rencontré une si belle maison.

Nous sommes en sérieuse contestation pour les droits de vente, et on nous obligera, je le crains, à les payer tous. Mon frère devait nous prêter l'argent; il s'occupe des travaux, et m'épargne de nombreuses fatigues. C'est le notaire qui a commis une erreur, et nous occasionne ces difficultés des droits de vente. Notre Père est très content de la maison, et tout le monde l'est également. Le Père Soto [4] que je viens de voir maintenant forme les plus beaux rêves, et ne veut pas vous écrire, parce que vous ne m'écrivez pas vous-même.

[1] Il s'agit des religieux franciscains.

[2] Le Père Pantoja, prieur de la chartreuse de Notre-Dame des Grottes, située près Séville.

[3] Religieux dominicain de Séville.

[4] Prêtre plein de vertu qui avait demandé cette fondation.

L'église se bâtit sur l'emplacement du portail et sera magnifique. Tout va à merveille. Voilà pour la maison.

Parlons maintenant du Père Tostado. Il vient d'arriver un religieux qui l'a laissé au mois de mars à Barcelone. Ce religieux est du couvent de Séville, et apporte une patente de ce Père, qui se donne le titre de Vicaire Général de toute l'Espagne. Le Père Cota est venu hier [1]; il se cache dans la maison de don Jérôme, en attendant le Père Augustin Suarez [2], qui sera là, dit-on, aujourd'hui. Les deux premiers renseignements que je vous donne sont exacts; j'ai vu la patente et je sais que le Père Cota est en effet ici. Quant à l'arrivée du Provincial, on la donne comme certaine. Il vient, ajoute-t-on, pour reprendre sa charge, et apporte un Bref *motu proprio* du Pape, qui donnera pleine satisfaction aux désirs des Carmes mitigés [3], Le Père Prieur [4] m'a affirmé aujourd'hui qu'il en avait la certitude par une personne en qui les mitigés mettent leur confiance.

Il a paru bon pour plusieurs raisons à Sa Seigneurie Illustrissime, notre excellent archevêque, à son assistant et au fiscal, que notre Père [5] s'éloignât, afin qu'on ne lui fît aucune notification, jusqu'au moment où l'on connaîtra les ordres du très Illustrissime Nonce. Il s'en va en Castille sans poursuivre la visite, et en prenant des chemins détournés. Impossible pour le moment de songer à la visite de ces Pères mitigés, car ils sont

[1] Prieur de Cordoue.

[2] Provincial des Carmes mitigés de Séville.

[3] Il s'agit d'un contre-bref du Pape Grégoire XIII.

[4] Des Carmes déchaussés de Séville.

[5] Le P. Gratien, qui, le 7 mai, était encore au couvent de Notre-Dames des Remèdes, à Séville, comme il résulte d'un document publié à la fin de ce volume.

très surexcités. Que Dieu pardonne à ceux qui entravent une telle œuvre! Mais je suis assurée que le Seigneur se servira de ce moyen pour un plus grand bien. Plaise à Sa Majesté que ces Pères méritent le pardon! Nul doute pour moi que nos Pères Carmes déchaussés n'arrivent à une très haute perfection. Le Seigneur dirige tout pour leur plus grand bien. Notre Père a laissé comme Vicaire Provincial le Père Évangéliste, prieur du Carmel, qui s'attend maintenant à recevoir le coup. Mais, à mon avis, on ne lui notifiera rien, dès lors qu'il n'est pas le chef. Il a d'ailleurs beaucoup d'énergie, et son assistant est tout disposé à prendre sa défense à la première occasion.

Demain, le Prieur et le sous-prieur des Remèdes [1] se rendent à Umbrète où se trouve l'archevêque qui les y appelle. Si les Pères mitigés n'apportent pas la preuve que ce qu'a fait le Père Visiteur est de nulle valeur, et ils ne le pourront certainement pas, ce sera beaucoup pour nous. Plaise au Seigneur de diriger tout pour sa plus grande gloire, et de délivrer du chant de la sirène Votre Révérence et mon Père, Monsieur le licencié Padilla! Mon frère vous envoie tous ses respects à l'un et à l'autre.

Je voudrais bien vous avoir près de nous; je crois que vous seriez très heureux de constater à quel point nous avons réussi. Notre installation dans cette maison a eu lieu trois jours avant que le vice-assistant n'en sortît. Nous sommes dans d'excellents termes avec lui et sa femme. Tout le monde nous a donné en abondance pour la nourriture, et montré un grande sym-

[1] Couvent des Carmes déchaussés de Séville, fondé par le Père Gratien sous le vocable de Notre-Dame des Remèdes.

pathie. Le vice-assistant nous assure qu'il n'y a pas à Séville une maison meilleure ni mieux située. Je crois que nous n'y souffrirons pas de la chaleur. Le préau semble fait d'alcorza. Tout le monde peut y entrer maintenant, parce que l'on célèbre la messe dans une salle, en attendant qu'on bâtisse l'église; on peut voir ainsi tout le monastère. Autour du second préau, qui est plus à l'intérieur, il y a de bons logements où nous sommes mieux que dans l'autre maison. Le jardin est très agréable et le point de vue délicieux. Tout cela nous a coûté beaucoup de fatigues. Mais je ne les regrette point, car je ne m'attendais pas à une telle acquisition.

La Mère Prieure et toutes les sœurs ser ecommandent instamment aux prières de Votre Révérence et à celles de mon Père Padilla. Pour moi, je me recommande à celles du Père Provincial, le Père Ange, qui m'a étonnée en arrivant avec tant de promptitude à Madrid. Plaise à Dieu de tirer sa gloire du Chapitre! et il en sera ainsi, dans le cas où l'on agirait comme Votre Révérence me le dit. Que Sa Majesté vous garde malgré toutes vos fautes, et fasse de vous un grand saint!

C'est aujourd'hui le 9 mai.

Que Votre Révérence veuille m'aviser de ce qui se passera. Vous voyez que notre Père n'est plus là, et que je n'aurai personne pour me tenir au courant des nouvelles. Je désire que vous ne quittiez pas Madrid jusqu'à ce que vous ayez vu à quoi aboutiront tous ces événements. Mais, je vous l'assure, je vous trouve bien de moins à Séville, car vous connaissez nos affaires. Nous aurons tous à nous conduire maintenant avec circonspection et prudence. Mes amitiés au Père Vincent; qu'il soit béni d'avoir prononcé ses vœux!

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Comme notre Père est parti secrètement, on a dit qu'il était venu se cacher dans notre monastère [1]. Oh! que de mensonges circulent par ici! c'est à donner le vertige. On vient de m'annoncer à l'instant même que le Visiteur des religieux *du Drap* [2], (c'est ainsi qu'on l'appelle), est à Carmona, et qu'on lui a prêté obéissance dans beaucoup de monastères. Malgré tout, je redoute ces affaires de Rome; je me souviens du passé. Cependant, je n'ai aucune crainte qu'il en résulte du mal pour nous; nous en retirerons, au contraire, le plus grand bien. Les Pères mitigés doivent avoir quelque pièce sur laquelle ils s'appuient; sans quoi, ils ne seraient pas assez insensés pour venir chez nous; ils ignorent même le départ de notre Père et le croient encore à Séville.

On nous souhaite partout un grand succès; le quartier est dans la joie. Je voudrais bien voir la fin de cette affaire de nos Pères Carmes déchaussés; à coup sûr, le Seigneur ne supportera pas toujours les Pères mitigés, et de telles épreuves doivent avoir un terme.

[1] Voici le texte de cette phrase d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid: *De haberse partido el padre con secreto tomaron ocasion de afirmar que estuvo en nuestra casa de Sevilla escondido.*

[2] *Los del Paño*, les Carmes mitigés, qu'on appelait ainsi à cause de leur manteau de drap fin.

LETTRE XCIV [1].

1576. 15 JUIN. MALAGON.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Crainte au sujet de son retour à Séville. Éloge de Marie de Saint-Joseph. Projet de transférer le couvent de Malagon à Paracuellos. Heureux voyage. Une salamandre dans la manche de la sainte. Défense de prendre des repas au parloir. Supplique pour un Père Carme déchaussé. Sollicitude pour la santé du Père Gratien.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père !

Ç'a été une grande joie pour moi de voir arriver aujourd'hui ce muletier. Je trouve quelque soulagement à vous envoyer une lettre par une personne aussi sûre que lui.

Je vous l'avoue, mon Père, la seule pensée que vous êtes déjà à Séville, et que l'on s'est tant pressé de vous y ramener, me jette dans l'angoisse. Le meilleur remède à toutes ces préoccupations serait, je le vois, que vous fussiez à Malagon même. Lorsqu'en effet, je me représente combien rares seront les nouvelles que je rece-

[1] Une partie de l'autographe de cette lettre se trouve chez les Carmélites mitigées de Madrid, et l'autre chez les Carmélites déchaussées de Guadalaxara. M. de La Fuente n'a publié que cette dernière. Nous donnerons le texte complet à la fin du volume.

vrai de Votre Paternité, je ne sais comment il me sera possible de supporter une telle épreuve. Plaise à Dieu d'y pourvoir et de m'accorder l'insigne faveur de vous voir enfin à l'abri de ces gens[1] !

Je ne sais pourquoi on a voulu jeter votre Paternité et nous tous au milieu des plus grandes inquiétudes. Hélas ! pour fulminer des excommunications, c'était bien assez du P. Mariano et du P. Prieur. L'unique chose qui me console, c'est que Monsieur le docteur Arganda est près de vous. Veuillez lui présenter tous mes respects et lui dire combien je désirerais le revoir. N'oubliez pas, non plus, de l'aviser que je le supplie de ne pas croire avec tant de facilité que ces Pères cesseront de travailler à reconquérir leur liberté ; ils la rechercheront à n'importe quel prix. Ils affirment, du moins, que telle est leur intention, dans le cas où Votre Paternité retournerait chez eux. Voilà pourquoi il est bon, afin de ne jamais tomber entre leurs mains, de se prémunir contre ce qui pourrait arriver, le jour où vous vous trouveriez au milieu de ces hommes aveuglés par la passion.

Je vous dirai, mon Père, que j'ai été très contente lorsque j'ai reçu votre visite ; de plus, je ne regretterai jamais que vous ne fussiez point présent aux troubles qui ont eu lieu à Séville, car ces gens n'auraient pas moins fait, et c'eût été un manque d'égards pour votre autorité et votre personne.

Je désire vivement savoir si vous vous portez bien, au moment où vous allez reprendre vos longues tournées. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ayez soin de m'écrire promptement et de m'adresser vos lettres par

[1] Les Carmes mitigés de Séville.

plusieurs voies, car ce sera là encore une autre épreuve lorsque je me trouverai à Avila [1]: je n'aurai de vos nouvelles que de loin en loin. Veuillez expédier vos lettres par Madrid ou Ségovie, et quelquefois par Tolède. Vous voyez quels détours elles doivent suivre à cause des difficultés où nous sommes présentement. Et vraiment, il y a certaines heures où je suis vivement impatiente de les recevoir, et où le temps me paraît long. Mais puisque vous connaissez mes angoisses, ce serait une cruauté de votre part, mon Père, de négliger de m'écrire; et lorsque vous ne pourrez m'envoyer une longue lettre, donnez-moi au moins des nouvelles de votre santé. Plaise à Notre-Seigneur de vous l'accorder, puisqu'elle est nécessaire pour le bien de l'Ordre!

Veuillez me dire comment vont les affaires; dites-moi également si vous avez été content de voir combien est beau le monastère de Saint-Joseph de Séville; parlez-moi, en outre, de la bonne réputation qu'il s'est acquise par la solennité qui a eu lieu. Pour moi, dès que j'ai vu cette maison disposée, comme elle l'est, pour les sœurs et pour leur tranquillité, j'ai compris que Dieu ne m'y laisserait pas. Qu'Il soit béni à jamais! Le monastère de nos sœurs de Malagon est très triste, et comme j'arrivais de Séville, il me l'a paru davantage.

La Mère Prieure [2] est mieux, mais elle n'est pas encore très forte; sa maladie m'a affligée; je l'eusse été davantage, si je n'avais eu l'espérance de la voir guérir, car ce mal est dangereux. Si elle venait à mourir,

[1] La sainte n'était pas à Avila quand elle écrivit cette lettre, mais à Malagon. Elle comptait partir sous peu pour Avila, bien que ce voyage fût retardé jusqu'au mois d'août de l'année suivante.

[2] Marie de Saint-Joseph, Prieure à Séville.

nous perdrions en elle le meilleur sujet de l'Ordre. Quant aux fautes qu'elle a commises, elle en est tellement corrigée, paraît-il, qu'elle n'agira plus maintenant qu'avec sagesse. Je l'aime beaucoup, et ce qui me porte à l'aimer davantage encore, c'est qu'elle est pleine d'affection pour Votre Paternité et qu'elle veille sur votre santé. N'oubliez pas de la recommander instamment à Dieu. Le monastère de Séville serait en quelque sorte perdu, si elle venait à manquer.

Je me suis empressée d'envoyer un messager à doña Louise[1] : j'attends son retour. Je suis décidée, dans le cas où les choses ne s'arrangeraient pas, à insister auprès d'elle pour qu'elle installe les sœurs dans sa maison de Paracuellos[2], jusqu'à ce qu'elle ait achevé le monastère de Malagon. Paracuellos se trouve, je crois, à trois lieues de Madrid et à deux d'Alcalà; c'est un endroit très sain. J'aurais bien désiré que doña Louise y construisît le monastère, mais elle ne l'a jamais voulu. Il me serait plus agréable que les religieuses ne sortent pas de Malagon, puisqu'elles y sont déjà établies, et que cet endroit est très passant; à défaut de mieux, plaise à Dieu que cette dame accepte ma combinaison! Je prie Votre Paternité de l'avoir pour agréable. Nous n'attendrons pas votre permission, persuadée que je suis que vous l'accorderez; d'ailleurs, nous ne pouvons pas faire autrement. Quant à abandonner le monastère, comme celui de Pastrana, c'est absolument impossible. Enfin, dans le cas où doña Louise ne donnerait pas une réponse favorable, j'irais à Tolède; j'enverrais certaines

[1] De la Cerda.

[2] Paracuellos de Jarama. C'est ici qui commence la partie de l'autographe qui se trouve chez les Carmélites de Guadalaxara.

personnes lui parler, et je n'en partirais pas sans avoir, d'une manière ou d'une autre, réglé cette affaire. Que Votre Paternité ne se mette pas en peine!

Je suis arrivée en bonne santé, et le voyage a été plus facile qu'en chariots. Je partais à l'heure que je voulais, et mon frère était plein d'attentions pour moi. Il vous présente tous ses respects; la route ne l'a pas fatigué, et maintenant encore il est bien. C'est un excellent homme. S'il consentait au moins à me laisser à Tolède et à s'en aller! Pendant ce temps-là, notre affaire s'aplanirait, et nous aurions souvent des nouvelles de Votre Paternité; mais je ne réussirai pas à le décider. Thérèse [1] nous a beaucoup récréés durant le voyage, et elle ne nous a causé aucun ennui.

O mon Père, quel accident m'est arrivé! Ne pouvant entrer dans une auberge, nous nous étions arrêtés dans une aire voisine, heureux encore de trouver cet endroit, quand une grosse salamandre, ou espèce de lézard, se glissa le long de mon bras entre la tunique et la chair; par la miséricorde de Dieu, elle ne m'est pas tombée ailleurs: autrement, je crois que j'en serais morte, tant ma frayeur était grande. Mon frère s'empressa, il est vrai, de la saisir, mais en la rejetant, il la lança contre la bouche d'Antoine Ruiz. Celui-ci nous a rendu de vrais services durant ce voyage, et Diégo surtout. Veuillez récompenser ce dernier en lui donnant promptement l'habit; c'est un petit ange. Il a fait entrer, je crois, une religieuse chez nous; je la préfère beaucoup à Catherine, que je dois prendre ici et qui paraît aller mieux; mais elle a un désir extrême de sortir de Malagon.

[1] Nièce de la sainte, âgée de près de 10 ans, qui, comme nous l'avons vu, portait déjà l'habit de Carmélite déchaussée.

Quant à la malade, elle est complètement désespérée. Votre Paternité peut croire qu'elle se trouvait dans cet état quand elle a accompli cette belle œuvre que vous savez; elle prétend qu'elle agissait de la sorte pour contribuer davantage à l'honneur de l'Ordre.

La Mère Prieure [1] présente à Votre Paternité tous ses respects; elle ne vous écrit pas, dit-elle, pour ne point vous fatiguer. Elle se lève et marche; mais comme elle veut être partout et qu'elle est très soigneuse, elle ne pourra se rétablir promptement. Lorsque vous irez à notre monastère, vous ne manquerez pas d'être plein de bonté pour la sœur Saint-Gabriel [2], que j'ai laissée dans une grande affliction. C'est un ange de simplicité et un esprit excellent. Je lui dois beaucoup.

Que Votre Paternité veuille prescrire qu'on ne donne à manger à personne au parloir, sous aucun prétexte: les religieuses ne s'en troublent pas peu; et, à moins qu'il ne s'agisse de Votre Paternité, (ce qui ne doit être d'aucune difficulté quand cela vous est nécessaire), elles ne s'y résignent qu'avec ennui; pour moi, j'en éprouve encore davantage de ce qu'elles le font. Aussi, les ai-je prévenues, car cela entraînerait de nombreux abus. Il suffit déjà qu'en ces circonstances, elles n'aient rien à manger, parce qu'il y a peu d'aumônes; elles n'en diront mot, et devront se priver de nourriture: et c'est là le moindre des inconvénients. Sans doute, quand j'étais à Séville, je veillais à ce qu'elles ne manquassent point du nécessaire et l'on ne prenait rien de ce qui était destiné pour le couvent. Mais toutes les choses se ressentent de leur origine; c'est là un principe qui peut ouvrir

[1] La Mère Briande de Saint-Joseph, prieure à Malagon.

[2] Éléonore de Saint-Gabriel, infirmière de la sainte, à Séville.

la porte à de fâcheuses coutumes; je supplie donc Votre Paternité de bien considérer toute l'importance de ce point. Vous procurerez aux religieuses une grande consolation en leur montrant que vous voulez qu'on observe les règlements faits et confirmés par le Père Pierre Hernandez. Toutes ces sœurs sont jeunes, et croyez-moi, mon Père, le plus sûr est qu'elles n'aient pas de rapports avec les religieux. Aucune autre chose n'éveille plus ma crainte dans nos monastères que celle-là. Bien qu'en ce moment tout soit saint, je sais où l'on pourrait en venir, si l'on n'y mettait ordre promptement. Voilà pourquoi j'y attache tant d'importance. Pardonnez-moi, mon Père, et que Dieu soit avec vous!

Plaise à Sa Majesté de vous garder et de me donner assez de patience pour supporter d'être privée depuis tant de jours de vos lettres!

Je suis arrivée à ce monastère le second jour de la Pentecôte, et c'est aujourd'hui le vendredi suivant. En passant par Almodovar, j'ai vu le Père Ambroise, qui m'a reçue avec la plus grande joie; mais le départ du Père Balthasar pour Tolède m'a désolée. Je ne sais pourquoi le Père Mariano le pousse à s'exposer encore, lorsque, même de loin, il y a des dangers. Dieu veuille que ce monastère réussisse! Je crois que cette fondation sera très utile..... [1] J'en étais là de ma lettre, quand on m'a remis la réponse de doña Louise. Elle va, dit-elle, envoyer cette semaine un très bon ouvrier; mais elle m'a causé du chagrin.

J'oubliais de vous dire que le Père A° était venu me parler à Séville du Sous-prieur qui est tout désolé

[1] Il y a une lacune de quelques mots à cet endroit de l'autographe.

du mal qu'il ressent à la tête. Il devait demander à Votre Paternité de l'envoyer ailleurs. C'est un bon homme, et il serait juste de lui donner cette consolation. A mon avis, sa santé s'améliorerait à Almodovar; il y trouverait une nourriture suffisante. Mais comme le Prieur est déjà absent, on devrait nommer un vicaire [1]; le Père Grégoire pourrait le remplacer, et, de la sorte, tout s'arrangerait pour le mieux. Plus je vois ce dernier et plus, ce me semble, je le trouve parfait. Vous verrez vous-même là-bas ce qui conviendra.

Il y a une chose que je vous demande en grâce, mon Père, c'est de vous soigner. Mon désir est que vous ne négligiez pas votre santé au point de nous laisser tous désemparés. La Mère Prieure d'ici, je le sais, n'omettra rien de ce qui est nécessaire dans ce but; elle demandera des secours et, de mon côté, je trouverai quelqu'un qui y pourvoira. Je vous dis cela afin qu'en cas de besoin, vous ne manquiez pas de vous adresser à la Mère Prieure. Nous lui envoyons aujourd'hui même de l'argent et tout ce dont vous pouvez avoir besoin; il y a, en outre, je ne sais combien de réaux que j'ai laissés à la sœur Saint-Gabriel; mais ce que je lui ai remis était insignifiant. Remarquez bien, au moins, que si je ne veux pas tolérer la licence dont je parle pour les autres religieux de Séville, vous ne devez pas le trouver étrange; il est évident que vous, vous avez besoin de vous soigner, et ce n'est pas sans une grande appréhension que je vous vois à Séville cet été. Quant à la sollicitude que nous aurons par ici de

[1] Monsieur le chanoine Don Herrero y Bayona, *Camino de Perfeccion*, 1883, a lu ici *viejo*; nous pensons que le mot mis par la Sainte doit être *vicario*. C'est ici que se termine la partie de l'autographe de Guadalaxara.

vous envoyer ce qu'il faut, elle vient, non pas de ce que la Prieure, la sous-Prieure ou les sœurs de Séville ne seront pas empressées de vous soigner, mais de ce qu'elles n'auront peut-être que peu d'aumônes. Et, à la vue de leur indigence, vous vous montreriez très réservé. Plaise à Dieu de vous conserver la santé et de vous garder à notre affection! Pendant votre absence, nous patienterons, mais il nous en coûtera.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

LETTRE XCV.

1576. 15 Juin. Malagon.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH,
PRIEURE A SÉVILLE

Recommandations diverses. Les repas au parloir. Récit du voyage. Thérésita prieure.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

Oh! comme je voudrais vous écrire longuement! Mais le temps me manque, tant j'ai de lettres à expédier. J'ai prié le Père Grégoire de vous raconter tous les détails de notre voyage. En réalité, il y a peu à dire; le voyage a été très heureux et la chaleur très modérée. Nous sommes arrivées en bonne santé, grâce à Dieu,

le lundi de la Pentecôte. J'ai trouvé la Prieure beaucoup mieux, mais non entièrement rétablie. N'oubliez pas, ni vous ni vos filles, de la recommander à Sa Majesté. Ç'a été une grande joie pour moi de me retrouver avec elle; néanmoins, je me suis bien rappelé cette abondance où vous êtes [1]. Plaise au Seigneur qu'il ne vous manque rien! Je vous supplie en charité de m'écrire par toutes les voies possibles, afin que j'aie toujours des nouvelles de votre santé. N'omettez pas d'expédier vos lettres jusqu'à Tolède. J'aviserai la Mère Prieure de me les envoyer à temps; peut-être même je m'arrêterai là quelques jours; je crains d'avoir beaucoup de travail pour terminer cette affaire avec doña Louise; que toute la communauté prie Dieu pour qu'elle réussisse. Mes amitiés à la Mère sous-Prieure et à toutes les sœurs. Entourez de vos bontés la sœur Éléonore de Saint-Gabriel, qui était très affligée à mon départ. Présentez mes humbles respects à Monsieur Garcia Alvarez; donnez-nous des nouvelles du procès et du reste; mais parlez-nous spécialement de notre Père, dans le cas où il serait déjà arrivé. Je viens de lui écrire, en lui recommandant instamment de ne permettre à personne de manger au parloir. Veillez avec soin à ne pas introduire cette coutume. On peut tolérer une exception pour notre Père, qui en a un tel besoin, mais que cela se passe de façon à ce que rien ne transpire; et, si l'on venait à le savoir, il y a, certes, une grande différence d'un prélat à un simple religieux. D'ailleurs, nous sommes tellement intéressées à sa santé que tout ce que nous pouvons faire pour lui est peu de chose. La Mère

[1] Expression ironique, car le couvent de Séville était dans la plus grande pauvreté, comme on vient de le voir dans la lettre précédente.

Prieure, qui, en vérité, l'aime beaucoup, vous remettra un peu d'argent par le Père Grégoire pour couvrir ces dépenses et les autres qui seraient nécessaires, et c'est de grand cœur qu'elle vous enverra ce secours. Il serait bon d'en aviser notre Père. Je vous le répète, vous aurez peu d'aumônes, et supposé que vous donniez vous-mêmes aux uns et aux autres, vous pourriez n'avoir pas de pain à manger. Cependant, mon désir le plus vif est que vous n'ayez toutes aucune inquiétude, et que vous serviez très fidèlement Notre-Seigneur. Plaise à Sa Majesté qu'il en soit ainsi, comme je L'en conjurerai! Recommandez à la sœur Saint-François de me transmettre une relation exacte de ce qui se passera avec les religieux [1].

Comme je venais de votre monastère, j'ai trouvé celui-ci moins bien. Les sœurs y ont beaucoup à souffrir. Thérèse a été un peu triste pendant le voyage, et spécialement le premier jour: c'était, disait-elle, parce qu'elle quittait les sœurs. Dès qu'elle s'est vue dans ce monastère, on eût dit qu'elle avait toujours vécu avec les religieuses; sa joie était si grande qu'elle put à peine souper le soir de notre arrivée. J'ai été heureuse, parce que son affection pour les religieuses me paraît sincère. Je vous écrirai de nouveau par le Père Grégoire; je termine. Plaise au Seigneur de vous garder et de faire de vous une sainte, afin que toutes vos filles le soient! *Amen.*

C'est aujourd'hui le vendredi d'après la Pentecôte.

Remettez la lettre ci-incluse à notre Père avec le plus grand soin. S'il n'était pas encore arrivé, ne la

[1] Il s'agit et des Franciscains et des Carmes mitigés.

lui envoyez que par une personne très sûre ; cela est important.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Thérèse ne vous écrit pas, parce qu'elle est très occupée; elle dit qu'elle est prieure, et vous présente tous ses respects.

LETTRE XCVI.

1576. 18 Juin. Malagon.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH,
PRIEURE A SÉVILLE.

Sollicitude pour ses filles de Séville. Une postulante. Thérésita regrette les sœurs de Séville.

JÉSUS soit avec Votre Révérence, ma fille!

Vous êtes affligées, vous et les sœurs, de mon absence; mais vous me le devez bien, je vous assure. Plaise au Seigneur de tirer sa gloire de tous les chagrins et de toutes les peines que j'éprouve à me séparer de filles qui me sont si chères! Je pense que Votre Révérence et les religieuses ont dû jouir d'une bonne santé; quant à la mienne, elle est excellente, grâce à Dieu. Vous aurez déjà reçu les lettres que vous a portées la muletier. La présente sera assez courte;

je croyais, en effet, rester plus longtemps ; mais comme c'est dimanche la Saint-Jean, je partirai plus tôt ; j'ai donc peu de loisirs pour vous écrire ; néanmoins, je ne m'en préoccupe pas, puisque c'est le Père Grégoire qui me servira de messager [1].

Je veille à ce que Votre Révérence ne soit pas dans la gêne pour payer les rentes cette année. Quant à celles de l'année prochaine, le Seigneur, je l'espère, nous enverra une personne qui nous aidera à les solder.

La Mère Prieure me fait les plus grands éloges d'une sœur de Saint-Ange [2] qui est ici, et la préférerait même à cette dernière. Cette prétendante, ajoute-t elle, apporterait, comme sa sœur qui achèvera son noviciat au mois d'août, une dot de trois cents ducats. Avec cette somme. vous pourriez payer les rentes de cette année. La dot, j'en conviens, est minime. Cependant, si ce qu'on dit de cette fille est vrai, elle est bonne pour nous, alors même qu'elle n'aurait rien. Mais comme elle est de ce pays, parlez-en avec notre Père ; et, à défaut d'autre moyen pour vous tirer d'embarras, prenez celui là. Le malheur, c'est qu'elle n'a pas plus de quatorze ans ; voilà pourquoi je vous dis de ne la recevoir que dans le cas où la nécessité vous y obligerait ; vous verrez cela.

Il me semblerait bon que notre Père admît promptement Béatrix à la profession ; il y a à cela plusieurs motifs, et l'un d'eux, c'est d'en finir avec ses tentations [3].

[1] Le Père Grégoire de Nazianze avait fait profession le 27 mars précédent.

[2] Elvire de Saint-Ange.

[3] Béatrix de la Mère de Dieu, dont la vocation est racontée par la sainte au chap. 26 des *Fondations*, triompha, en effet, de toutes ses épreuves, et fit profession le 27 septembre. Sa mère entra, elle aussi,

Mes compliments à elle, à sa mère, à tous ceux et à toutes celles que vous verrez, à la Mère sous-prieure [1], à toutes les sœurs et, en particulier, à mon infirmière [2]. Que Dieu vous garde, ma fille, et fasse de vous une grande sainte! *Amen!*

Mon frère vous écrivait l'autre jour et présentait tous ses respects à la Communauté. Il est plus juste que Thérèse, qui ne peut réussir à aimer d'autres religieuses comme celles de Séville. Puisque la Mère Prieure qui a été pour moi l'occasion d'une joie bien vive doit vous écrire, et que le Père Grégoire suppléera de vive voix à ma lettre, je n'en dis pas plus long.

Je pense rester quelques jours à Tolède. C'est là que l'on pourra m'écrire.

C'était hier le jour de la fête de la sainte Trinité.

Veillez à m'envoyer une lettre de notre Père, ou donnez-moi de lui beaucoup de nouvelles; car je n'en ai aucune. Que Dieu fasse de vous toutes des saintes!

De Votre Révérence, la servante,

Thérèse de JÉSUS.

J'ai pris de plus amples renseignements sur la postulante; il n'y a pas à y penser pour le moment.

au Carmel de Séville, prit le voile blanc et fit profession le 10 novembre de l'année suivante 1577, sous le nom de Jeanne de la Croix.

[1] Marie du Saint-Esprit, que la sainte avait prise précédemment à Malagon pour la fondation de Séville.

[2] Éléonore de Saint-Gabriel.

LETTRE XCVII [1].

1576. FIN JUIN. MALAGON.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Agissements des Pères Mitigés. Conseil au Père Gratien de donner sa démission de Visiteur.

... lorsque je saurai avec certitude que Votre Paternité se trouve dans cette localité. Le Prieur de Carmona [2] est passé aujourd'hui ici avec un autre Père Présenté. Le Père Grégoire vous racontera quelques-unes des choses qui sont arrivées. Ce Père Prieur m'a dit que seul le P. Cota était retiré au Carmel, que le fiscal du Conseil royal s'était chargé de son procès et que le Conseil était saisi de l'affaire; c'est être bien faible à mon avis à l'égard de ces religieux après toutes les folies qu'ils ont faites. Ce Prieur déclare lui-même qu'il l'a assez répété, qu'il s'en va trouver le Nonce pour lui demander de châtier ceux qui ont agi ainsi, mais de ne pas les rendre tous responsables; il le suppliera enfin pour que Votre Paternité ne soit plus Visiteur, car

[1] Cette lettre n'est pas complète. L'autographe, conservé chez les Carmélites d'Inspruck a été coupé au haut de la feuille, de telle sorte que nous n'en avons pas les premières phrases, ni la partie correspondante de la page suivante. Nous ne savons où se trouve le reste de la Lettre. Le texte de ce fragment sera publié à la fin du volume.

[2] Petite ville située non loin de Séville, où était un Couvent de Pères Mitigés.

personne ne voudra vous obéir; et qu'on nomme qui l'on voudra!

Je me suis demandé s'il ne serait pas bon que Votre Paternité fît elle-même cette supplique au Nonce et au Roi, en exposant les dispositions hostiles de ces pères et, vu l'inimitié si grande qu'ils vous portent, le peu de fruit que vous produiriez parmi eux. Cette démarche serait bien vue de l'un et de l'autre, je veux dire, du Roi au moins... s'il plaît à Dieu... Réfléchissez-y bien; ce serait une vraie satisfaction pour tout le monde. Mais dans le cas où le Nonce et le Roi n'accéderaient pas à votre supplique, je serais pour ma part bien consolée que Votre Paternité eût fait ce qui dépendait d'elle pour vous décharger de ces religieux. La pensée qu'ils doivent encore être tenus à vous obéir et qu'ils vont recommencer leurs agissements ne m'est pas moins douloureuse que la mort elle-même.

Songez-y bien, mon Père; et si vous ne pouvez vous défaire de votre office, au moins vous serez obligé par la force de l'obéissance à le continuer, et le Seigneur vous donnera la main.

Ces religieux déclarent qu'ils veulent s'arranger avec leur Provincial et que le Père Tostado [1] le disposera ainsi. Eh bien! que le Seigneur le fasse! Il serait bon que l'on prît quelque mesure contre des gens si égarés, dès lors que Votre Paternité a laissé l'œuvre en bonne voie. O Jésus, comme il est pénible d'être si loin pour régler toutes ces affaires! je vous l'assure, c'est là pour moi une croix très lourde.

[1] Carme Portugais, ennemi déclaré de la Réforme, qui avait été chargé par le Général de faire exécuter les décisions du Chapitre de Plaisance du 22 mai précédent.

Je pars pour Tolède et je compte y rester jusqu'à ce que doña Louise [1] arrange quelque peu le monastère d'ici ; elle vient de m'écrire qu'elle allait envoyer un ouvrier; mais elle n'y met guère d'empressement. Ma santé est bonne [2].

LETTRE XCVIII.

1576. 2 JUILLET. TOLÈDE.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Pardon généreux accordé à Marie de Saint-Joseph. Son affection pour elle. Affaires diverses.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE !

En vérité, je suis touchée de la solitude où vous êtes, dites-vous, depuis mon départ. La lettre ci-jointe était déjà écrite quand j'ai reçu les vôtres. Vous m'avez procuré une telle joie que j'en ai été attendrie. Mais tous ces pardons que vous me demandez me font rire. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne tout le passé, et même tout l'avenir.

Ce que j'ai le plus à vous reprocher maintenant, c'est le peu d'empressement que vous aviez à rester avec moi. Je le vois, ce n'était pas votre faute, comme je

[1] Louise de la Cerda. Voir la Lettre du 15 Juin précédent, où la Sainte dit que le monastère de Malagon n'est pas fini.

[2] Ici se termine le fragment.

l'ai dit à la Mère Prieure de Malagon. Évidemment, le Seigneur, qui m'a ménagé tant d'épreuves dans votre monastère, voulait me priver de la consolation que vous m'auriez procurée. Et certainement, pourvu que Votre Révérence et toutes les sœurs goûtent quelque repos, je me regarde comme bien récompensée de mes peines, alors même qu'elles eussent été encore plus grandes. Croyez-moi, je vous aime beaucoup, et du moment que je trouve en vous de l'affection, tout le reste ne m'est que bagatelle, dont on ne fait pas cas. Lorsque j'étais à Séville, votre attitude venait augmenter mes autres épreuves. Je vous traitais comme ma fille chérie, et j'étais vivement impressionnée de ne pas trouver en vous la même simplicité et la même affection. Votre lettre a sûrement effacé tout cela de ma mémoire, et il ne me reste que mon amour pour vous, qui n'aura plus le souvenir des choses passées pour modérer son excès.

Ma joie est extrême de ce que vous avez admirablement réussi en tout. N'omettez point de passer le contrat, malgré le peu de sécurité qu'il y ait pour l'avenir; c'est, en effet, une chose très pénible que d'avoir des procès, surtout au début d'une fondation. Nous veillerons à rembourser promptement cette somme à mon frère, je veux parler de celle qu'il nous a avancée pour payer les droits de vente; car l'intérêt que je porte à votre maison est le même qu'à l'époque où je m'y trouvais, s'il n'est pas plus grand encore.

Oh! comme mon frère s'est réjoui de vos lettres! Il ne tarit pas à faire l'éloge de votre prudence. Les plis que vous nous avez adressés nous sont parvenus intacts; mais plus Votre Révérence s'applique à bien peindre les caractères, moins elle réussit.

Comme mon frère et Thérèse vous écrivent, je

ne vous dis rien de plus sur leur compte. J'ai déjà écrit à mon Père, le Prieur des Grottes [1], et je dois expédier aujourd'hui à Malagon une lettre pour nos affaires et une autre à notre Père [2]; ce ne sera pas peu si je puis répondre aux sœurs: les visites ne m'ont pas laissée libre un instant.

Je ne m'étonne pas de toutes les attentions du bon Garcia Alvarez; je connais sa charité. Dites-lui beaucoup de choses de ma part. La lettre du Père Prieur m'a causé une vive joie. C'est une grande faveur que mes amis agissent de la sorte avec vous; tâchez de les conserver. Quand l'occasion se présentera, n'omettez pas de rendre un petit service au Père Mariano et au Père Antoine, pourvu que ce soit avec modération, car je ne veux pas qu'ils se fâchent avec vous. Que Dieu leur pardonne! Ils auraient pu éviter toutes les difficultés qu'ils ont avec les Pères mitigés et s'entendre avec eux, en prenant une autre mesure. Notre Père en est très chagriné. Sa santé est bonne. Le Nonce l'a approuvé de ce qu'il n'était pas retourné dans l'Andalousie.

Vous ne direz plus que je ne vous écris pas assez souvent. Agissez donc de même avec moi. Vos lettres me procurent tant de plaisir. Je ne savais rien de ce qui se passe près de vous. Notre Père ne m'écrit jamais que deux mots, et c'est tout ce qu'il peut, sans doute. Que Dieu soit avec vous et vous rende sainte!

J'avais déjà écrit une grande partie de cette lettre, quand j'ai lu ce que me dit la sœur Gabrielle. Elle m'annonce qu'elle est indisposée, et qu'elle souffre de l'estomac. Plaise à Dieu que son mal ne s'aggrave pas! Je

[1] Le P. Pantoja.
[2] Le P. Gratien.

ne me rappelle plus à qui j'ai recommandé d'avoir soin de vous. J'en charge la Mère sous-prieure; veillez à ne pas lui désobéir; par amour pour moi, prenez soin de votre santé, car si elle venait à vous manquer, j'en aurais une peine infinie. Dieu veuille vous la donner excellente, comme je l'en supplie! Mes amitiés à la Mère de Béatrix, et à Delgado, et celles de la Mère Prieure à Votre Révérence. Toutes les religieuses sont enchantées de la bonne tournure de vos affaires. Qu'il en soit toujours de la sorte! Je crois vous avoir dit déjà que c'est aujourd'hui la fête de la Visitation.

L'ecclésiastique est arrivé pendant la messe, et, dès qu'il a eu célébré la sienne, il est reparti. J'ai pu cependant lui dire un mot, et je lui aurais donné quelque témoignage de ma reconnaissance, s'il avait dû rester. Mais il a prétexté qu'il était en compagnie, et que, pour ce motif, il ne pouvait s'arrêter.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

La sœur Gabrielle me dit, en outre, dans sa lettre que Votre Révérence a très bien approprié le monastère: je désirerais vivement le voir. Je n'ai pu encore, jusqu'à ce moment, examiner de qui étaient toutes les lettres que vous m'envoyez. Celle de mon Père, le bon Garcia Alvarez, m'a procuré le plus grand plaisir. C'est de grand cœur que je vais lui écrire. Que mes filles me pardonnent, si je réponds seulement à celui qui leur est tout dévoué.

J'ai pris de plus amples informations sur la postulante; pour le moment, il n'y a pas à s'en occuper [1].

[1] Cet alinéa figure également au post-scriptum de la lettre du 18 juin précédent. D'après l'autographe que nous avons eu sous les yeux, et qui se trouve réuni aux lettres adressées à Marie de Saint-Joseph, nous pensons qu'il doit être mis ici.

LETTRE XCIX.

1576. 11 JUILLET. TOLÈDE.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Nouvelles de sa santé. Affaires diverses. Accident du T. R. P. Général.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE!

Vous ne direz pas que je vous écris rarement, car cette lettre vous arrivera peut-être avant celle que je vous ai envoyée, il y a trois ou quatre jours, je crois. Je vous annonce que je suis pour le moment fixée ici, Mon frère est parti, et je l'ai décidé à emmener Thérèse; je ne sais, mais on me commandera peut-être quelque course, et je ne veux pas avoir la charge de cette enfant.

Ma santé est bonne. Me trouvant loin de ce bruit, je me suis reposée. Malgré toute l'affection que j'ai pour mon frère, j'étais peinée de le voir hors de chez lui. J'ignore combien de temps je serai à Tolède, et je suis encore à me demander quel sera le meilleur moyen d'arranger cette affaire de Malagon.

Votre mal me cause du chagrin; il ne me semble pas prudent de vous purger dans un moment si défavorable. Donnez-moi des nouvelles de votre santé. Que Dieu l'accorde à vous et à mes filles, comme je L'en supplie! Je me recommande instamment aux prières de chacune d'elles; leurs lettres m'ont fait plaisir. J'ai

déjà répondu à quelques-unes. Je vais répondre maintenant à ma chère Gabrielle et à la sœur Saint-François; l'une et l'autre ont le don d'exagérer; plaise à Dieu qu'elles ne mentent pas! Mais pour une autre fois, que l'une ne vienne pas me répéter ce que l'autre m'a déjà dit: vous m'avez, en effet, raconté toutes les trois ce qui s'est passé pour l'Octave du Très Saint Sacrement, et quelle belle fête vous avez eue. Cependant, je ne me suis pas fâchée; je me suis réjouie que cette solennité ait pleinement réussi. Que Dieu en récompense notre Père Garcia Alvarez! Veuillez lui présenter tous mes respects. Je lui ai écrit l'autre jour.

Nous avons été très contents, mon frère et moi, que vous ayez enfin terminé l'affaire des droits de vente. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point il vous aime; et il me fait partager son affection pour vous toutes. C'est encore une joie pour moi qu'on vous ait envoyé des livres, et que mon saint Prieur [1] vous comble de tant d'attentions. Dieu veuille l'en récompenser!

Je voudrais que vous me disiez dans le détail quels sont les agissements de ces pauvres religieux [2], et s'il y a quelque moyen d'avoir la paix.

Parlez-moi également de votre procès avec les Franciscains [3]. Je conjure toutes les sœurs de recommander à Dieu dans leurs prières notre Père, qui passe par beaucoup d'épreuves. Plaise à Sa Majesté qu'on

[1] Le P. Ferdinand Pantoja, Prieur de la Chartreuse de Séville, appelée Notre-Dame des Grottes.

[2] Les Carmes mitigés.

[3] Les Franciscains avaient fait un procès aux Carmélites de Séville, parce qu'elles avaient fondé près de leur monastère.

ait réussi en traitant ces Pères si durement [1]. Présentez mes compliments au Père Antoine de Jésus et au Père Mariano. Je veux désormais pratiquer la perfection où ils se tiennent en ne m'écrivant pas. Dites au Père Mariano que nous sommes très amis, le Père Balthasar [2] et moi.

Jean Diaz [3] est arrivé hier de Madrid, mais comme on ne songe plus à fonder ici le monastère, il rentre à la Cour.

Le roi a mandé à notre Père [4] de s'adresser pour toutes les affaires de l'Ordre au président du Conseil Royal [5] et à Mgr. de Quiroga [6]. Plaise à Dieu qu'il en résulte du bien! Je vous assure que notre Père a grandement besoin que nous l'aidions de nos prières. Recommandez, en outre, au Seigneur notre Père Général, qui, en tombant de sa mule, s'est brisé la jambe; j'en ai éprouvé un très vif chagrin, car il est déjà avancé en âge.

Mes compliments à ceux et à celles qui nous portent de l'affection. Veuillez exécuter ce qui est indiqué dans ce papier.

Oh! comme je me trouve bien de ces tuniques que vous avez faites avec les draps! On dit par ici qu'on croirait porter du linge. Que Dieu rende saintes mes filles de Séville et donne de la santé à Votre Révé-

[1] Les Carmes mitigés.
[2] Balthasar de Jésus Niéto.
[3] Vertueux prêtre formé par Jean d'Avila.
[4] Le P. Gratien.
[5] Don Diégo Covarrubias, qui avait été évêque de Ségovie.
[6] Don Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

rence! Veillez beaucoup sur votre santé: il vaut mieux se soigner un peu que d'être malade.

C'est aujourd'hui le 11 juillet.

De Votre Révérence, la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE C.

1576. 24 Juillet. Tolède.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE A AVILA.

La bonne Hospédal. Séjour de Tolède. Caractère de Jean de Ovalle. La petite cassette et les manuscrits de la sainte. Petits présents à don Laurent.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous toujours!

Oh! comme ces quinze jours ont été longs! Mais bénissons Dieu de ce que votre santé est bonne. J'en ai éprouvé une joie très vive. Ce que vous me dites du nombre de vos domestiques et de la maison ne me paraît pas exagéré. Le maître des cérémonies m'a fait rire de bon cœur; je vous assure que cela m'a égayée [1]. Vous pouvez avoir toute confiance en cette personne;

[1] Il s'agit probablement de Madame Hospédal, la bonne de François de Salcédo, qui veillait avec soin à l'étiquette.

elle est très dévouée et très sensée; présentez-lui toutes mes amitiés, dès que vous la verrez; j'ai de grandes obligations envers elle et François de Salcédo.

Je suis vivement peinée de votre mal. C'est de bonne heure que le froid commence à vous incommoder. Pour moi, je suis beaucoup mieux, ce me semble, que je n'ai été depuis plusieurs années. J'habite une cellule très jolie dont la fenêtre donne sur le jardin; elle est très retirée; les visites me prennent peu de temps; sans les lettres nombreuses qu'il faut écrire, je serais tellement heureuse que cela ne pourrait durer; c'est ce qui a coutume de m'arriver, quand je me trouve bien quelque part. Si vous étiez près de nous, il ne me manquerait rien. Mais cette privation sera légère, pourvu que Dieu m'accorde la grâce que vous ayez de la santé. Qu'Il daigne vous récompenser de l'intérêt que vous portez à la mienne! Une grande partie de ma peine a disparu, quand j'ai vu que, malgré la distance qui nous sépare, vous êtes préoccupé de mon état. J'espère dans le Seigueur que notre éloignement ne se prolongera pas jusqu'à me dispenser du froid d'Avila. Du moins, malgré les souffrances que je devrais en éprouver, je ne l'éviterais pas et je ne retarderais pas mon départ d'un jour; quand, en effet, Dieu le veut, il donne partout de la santé. Oh! combien plus pour ma propre satisfaction je désire votre santé que la mienne! Plaise à Sa Majesté de vous l'accorder, Lui qui peut tout!

Jean de Ovalle m'a écrit une très longue lettre, où il m'expose l'amour qu'il vous porte et les bons offices qu'il est prêt à vous rendre. Hélas! sa tentation

a été de s'imaginer que Cimbron [1] était tout pour vous, et disposait à son gré de tout ce qui vous concerne; c'est là le motif qui a empêché ma sœur de venir. Il y a évidemment de la passion dans les sentiments de cet homme; mais tel est son caractère; j'en ai même assez souffert, parce que nous étions amies, doña Yomar et moi. Il ne se plaint donc que de Cimbron. Son naturel l'incline à être très enfant en certaines choses; mais, à Séville, il se comportait fort bien avec vous, et vous montrait beaucoup d'intérêt; aussi je vous demande, pour l'amour de Dieu, de le supporter en patience. Je lui ai écrit, en lui manifestant mon opinion; je lui ai dit que je voyais combien vous l'aimiez, qu'il devait plutôt se réjouir de ce que Cimbron s'occupait de vos affaires; je l'engageai surtout à vous contenter, et l'assurai que vous lui enverriez de l'argent quand il en demanderait. J'ajoutai qu'il valait mieux que vous restiez chacun chez vous; que peut-être Dieu avait voulu tout cela; enfin, je fis tomber sur lui la responsabilité, et j'excusai Péralvarez [2]. Mais ce qu'il y a de pire, c'est qu'il va probablement venir à Tolède, et alors je n'aurai rien gagné en m'opposant à son voyage. Je plains bien ma sœur, je vous assure; en somme, nous avons tous beaucoup à souffrir. Pour lui, il veut vous contenter et vous rendre service. Je pourrais jurer que ce désir est sincère de sa part; mais Dieu ne lui a pas donné davantage. Voilà pourquoi le Seigneur accorde à d'autres une bonne nature, afin qu'ils supportent tout en patience. C'est là ce qui vous incombe.

[1] Pedro ou Pero-Alvarez Cimbron.

[2] Pedro Alvarez Cimbron, cousin de la sainte.

L'*Agnus Dei* sera, je pense, dans la petite cassette, si toutefois il ne se trouve pas dans la malle; les bagues y seront également. J'ai déjà dit à la Mère sous-prieure de vous envoyer cette cassette, pour que vous en retiriez mon manuscrit des *Fondations*. Vous l'envelopperez dans un papier et apposerez un sceau; puis, vous le renverrez à la Mère sous-prieure, car on doit m'expédier je ne sais quoi de ma compagne et une de mes jupes que nous nous étions vivement empressées de leur remettre. Il y a encore dans cette cassette je ne sais plus quels autres papiers; mais je voudrais que personne ne les vît. Voilà pourquoi je désire que vous les en tiriez vous-même; peu m'importe que vous lisiez ces papiers et mon manuscrit des *Fondations*. La clé de la cassette s'est brisée; veuillez donner ordre qu'on enlève la serrure et la garder dans une boîte, jusqu'à ce que l'on ait fait une autre clé.

Dans cette cassette, il y a encore la clé de mon portefeuille, où se trouve ma correspondance que j'ai recommandé de vous envoyer. Vous y trouverez, en outre, quelques papiers qui traitent, je crois, de divers sujets d'oraison. Vous pouvez les lire, si vous voulez, et en retirer un cahier où j'ai écrit certains faits relatifs à la fondation d'Albe. Envoyez-le-moi également avec les autres. Le Père Visiteur [1] m'ayant commandé d'achever le livre des *Fondations*, ces manuscrits me sont nécessaires pour voir ce que j'ai dit, et pour terminer le récit de la fondation d'Albe [2]. Cela me cause beaucoup de peine. Dans les courts instants qui me restent après avoir écrit mes lettres, je préférerais de-

[1] Le Père Gratien.

[2] Dernière des fondations écrites par ordre du Père Ribéra.

meurer seule et prendre un peu de repos; mais telle ne semble pas être la volonté de Dieu. Qu'Il daigne agréer ce sacrifice!

Sachez que, d'après une lettre de la Mère Prieure de Valladolid, doña Marie de Mendoza avait tiré une copie du *livre* qui était entre les mains de l'évêque [1], et que l'évêque venait de la lui retirer; je m'en suis réjouie pour vous. Dès que je serai à Avila, nous pourrons réclamer cette copie, afin que vous puissiez la voir. N'en dites rien à personne. Quand l'évêque rentrera à Avila [2], vous pourrez bien la lui demander vous-même.

J'écrirai à Séville ce dont vous me parlez, car je ne sais si on vous a donné la lettre. D'ailleurs, à quoi bon faire tant de cas de quatre réaux? On ne les avait pas insérés dans les lettres. Supposé, en effet, que celui qui les portait eût compris qu'il y avait quelque chose à l'intérieur, il ne les aurait pas remises.

La Mère Prieure [3] de ce monastère est très bien pour son état. Elle et toutes les sœurs vous présentent leurs respects. Nous avons beaucoup prié pour votre santé. Je vous envoie quelques coings, afin que votre domestique les mette en conserve et que vous les mangiez à la fin du repas. Je vous envoie, en outre, une boîte de marmelade pour vous, et une autre pour la Mère sous-prieure de Saint-Joseph, qui a, me dit-elle, de grandes défaillances. Dites-lui d'en manger;

[1] Don Alvaro de Mendoza. Il s'agit du livre de sa *Vie*, qu'elle lui avait envoyé de Ségovie. Cf. L. LXVII, p. 181.

[2] Il était alors à Olmédo, maison de campagne des évêques d'Avila.

[3] La Mère Anne des Anges.

mais vous, ne donnez rien à personne de celle que je vous destine; je vous supplie de la manger vous seul, pour l'amour de moi. Dès que vous l'aurez achevée, prévenez-moi. Elle est très bon marché à Tolède, et d'ailleurs, ce n'est pas avec l'argent du couvent que je me la procure. De plus, le Père Gratien m'a commandé, au nom de l'obéissance, de continuer ce que j'avais coutume de faire, car l'argent que j'avais alors en main n'était pas pour moi, mais pour l'Ordre. D'un côté, ce commandement m'a causé de la peine; mais d'un autre, j'en ai été contente, car il se présente beaucoup d'occasions de dépenser là où je suis, alors même qu'il ne s'agirait que du port des lettres, que je suis désolée de payer si cher, et cela se renouvelle fréquemment.

LETTRE CI [1].

1576. 24 JUILLET. TOLÈDE.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE, A AVILA.

Avis sur l'éducation de ses enfants et sur ses dépenses.

Je ne veux pas que vous oubliiez un point très important; voilà pourquoi je vous le marque sur ce papier. J'ai grand'peur que vos enfants ne tardent pas à se mêler aux plus dissipés d'Avila, si dès maintenant vous ne veillez sur eux avec un soin tout spécial. Vous devez donc vous empresser de les envoyer chez les Pères de la Compagnie de Jésus. J'écris au Père Recteur, comme il vous le dira lui-même, quand vous le verrez. Dans le cas où le bon François de Salcédo et Maître Daza le jugeraient à propos vous leur donnerez le bonnet d'étudiant. La fille de Rodrigue, sur six enfants, n'a eu qu'un fils, qui, heureusement pour lui, a toujours été tenu à l'étude, et est encore en ce moment au collège de Salamanque. Un fils de don Diégo del Aguila allait également aux cours avec le bonnet d'étudiant. Enfin, vous verrez à Avila ce qui convient le mieux.

[1] Ces avis sont absolument distincts de la lettre précédente et constituent une lettre spéciale; la sainte les expédia vraisemblablement le même jour que la lettre précédente. L'autographe se trouve chez les Carmélites Déchaussées de Santa Ana, Madrid.

Plaise à Dieu que mes frères ne fassent pas de leurs enfants des dissipés et des orgueilleux !

Il ne vous sera pas possible de voir souvent François de Salcédo, ni Maître Daza, à moins que vous n'alliez vous-même les trouver chez eux ; ils habitent, en effet, loin de la maison de Péralvarez [1]. Et ces sortes d'entretiens demandent que vous soyez seuls. N'oubliez point que, pour le moment, vous ne devez pas avoir un confesseur déterminé.

Gardez dans votre maison le moins de domestiques que vous pourrez ; il vaut mieux être obligé d'en prendre d'autres que d'en congédier. J'ai déjà écrit à Valladolid afin qu'on vous envoie le page [2] ; lors même que vos enfants se rendraient sans lui au collège pendant quelques jours, cela importe peu, puisqu'ils sont deux et peuvent aller ensemble ; mais, je le répète, j'ai écrit pour qu'il arrive.

Vous êtes porté par votre nature et par vos habitudes à beaucoup de luxe ; il est nécessaire de vous mortifier sur ce point. N'écoutez pas tout le monde ; prenez en tout les conseils des deux personnes dont je viens de vous parler. Vous consulterez également, si vous le jugez convenable, le Père Muñoz, de la Compagnie de Jésus, bien que vous puissiez vous contenter des conseils des deux autres pour vous diriger dans les circonstances plus importantes. Mais tenez-vous-en là. Sachez que l'on peut entreprendre des choses dont on ne voit pas tout d'abord le danger. Vous aurez plus de profit devant Dieu et devant les hommes à

[1] Son cousin, dont il est parlé dans la lettre précédente.

[2] Le page proposé pas le P. Bañès. Cf. Lettres à Marie-Baptiste, 30 Déc. 1575 et fin Janv. 1576.

garder votre argent afin de le distribuer en aumônes, qu'à le dépenser dans le luxe. Vos enfants y gagneront de leur côté.

Mon désir est que vous n'achetiez pas une mule, mais un cheval ragot qui puisse vous servir à la fois pour les promenades et le service de la maison. Vous n'avez en ce moment nul motif de laisser vos enfants faire des promenades autrement qu'à pied; laissez-les étudier.

LETTRE CII [1].

1576. 6 Aout. Aux environs de Tolède.

A ANNE DE JÉSUS, PRIEURE A VÉAS, ET A SES RELIGIEUSES.

Une vision de Saint Joseph. Prise d'habit de la fille du docteur et présents de la sainte.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH
EMBRASENT LES AMES DE MES FILLES BIEN AIMÉES
DU COUVENT DE VÉAS!

Depuis que je me suis mise en route, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Que mon Dieu en soit loué! Désireuse d'accomplir, ma Mère Prieure, ce que

[1] Cette lettre, qui jusqu'à ce jour est passée pour authentique, a paru douteuse aux Pères correcteurs des lettres, car la sainte ne commence pas ses lettres par: *Jésus, Marie, Joseph*, et n'y parle pas de ses révélations. En outre, son langage est plus simple. C'est sous ces réserves que nous la publions, bien qu'elle ait pu être écrite par une main étrangère et signée de la sainte.

Votre Révérence m'a commandé, comme aussi de consoler nos filles, je vous dirai que, peu d'instants après mon arrivée chez Madame doña Marie Fajardo, j'ai ressenti dans tout le corps une telle souffrance qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme. Malgré cela, je fus grandement consolée en voyant à mon côté le glorieux Saint Joseph qui m'animait et m'encourageait à poursuivre ma route pour me conformer à l'obéissance.

Mes filles, je partirai demain sans faute. Le démon, je le sais, est furieux de me voir aller là où je vais, parce qu'il s'agit de délivrer de ses mains deux âmes qui sont sous son empire et qui doivent travailler un jour au bien de l'Église.

Donc, mes filles, recourez à Dieu, et conjurez-Le de m'assister en cette circonstance.

Faites en sorte, ma Mère Prieure, de donner l'habit, jeudi prochain, à la fille du docteur. Ce qui manque à sa dot sera suppléé par sa vertu. Je vous recommande, en outre, de veiller sur vos malades. Ayez-en le plus grand soin. Croyez-moi, ma Mère, le jour où vous manquerez de malades, tout vous manquera. Dites aux sœurs de communier pour moi durant tout ce mois, car je suis bien mauvaise. Sachez-le, mes apparences les trompent; qu'elles ne me jugent donc pas de la sorte. Ma compagne souffre des yeux, ce qui me chagrine beaucoup. Je vous envoie des fruits comme présent, pour que vous vous réjouissiez jeudi avec la nouvelle sœur. Appelez-la Marie de Saint-Joseph. Plaise à Dieu de vous rendre toutes aussi saintes que je le désire!

De la maison de doña Marie de Fajardo. C'est aujourd'hui lundi, 6 août.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CIII.

1576. TOLÈDE.

AUX RELIGIEUSES DE VÉAS.

Exhortation à la confiance en la bonté de Dieu.

..... A mon avis, vous montrez peu de confiance en Notre-Seigneur, lorsque vous craignez de manquer du nécessaire. Est-ce que Sa Majesté n'a pas soin de pourvoir à la nourriture même des plus petits insectes? Apportez, mes filles, toute votre sollicitude et votre ferveur à honorer notre bon Jésus; travaillez à Le servir fidèlement; je vous l'assure, Il ne vous abandonnera pas et ne vous délaissera pas. Comme ce monastère est fondé depuis peu, il ne serait pas bien, ce me semble, d'y renoncer en ce moment. Veuillez attendre quelques années, et si Notre-Seigneur n'y apporte un remède, ce sera un signe qu'Il vous veut ailleurs; et alors, on pourra faire ce que les supérieurs jugeront le plus à propos.....

LETTRE CIV [1].

1576. 17 Aout. Tolède.

AUX RELIGIEUSES HIÉRONYMITES DE TOLÈDE.

Acte d'affiliation spirituelle entre les Carmélites de Tolède et les Religieuses Hiéronymites de la même ville.

Au nom du Seigneur! *Amen.*

Nous, Thérèse de Jésus, Mère Fondatrice du monastère de Saint-Joseph de Tolède, de la Règle primitive de Notre-Dame du Carmel, et Anne des Anges, Prieure dudit monastère, et toutes les sœurs de la Communauté, voyant la grande dévotion et l'amour spirituel que la Très Illustre et Révérende Mère Prieure et les religieuses du monastère du glorieux Saint-Paul de Tolède, de l'Ordre du bienheureux Saint-Jérôme, et Madame Constance de la Mère de Dieu ont eus et ont encore pour cette maison et toutes les sœurs qui y sont, convenons d'un commun accord que, pour favoriser l'accroissement de cette charité et de cet amour mutuels, il est bon d'établir une affiliation spirituelle entre les deux monastères susdits, déclarons par la présente lettre que nous établissons une affiliation spirituelle avec le susdit monastère du glorieux Saint-Paul et donnons aux religieu-

[1] L'autographe de ce document se trouve dans le chœur de l'église des religieuses Hiéronymites de Tolède.

ses communication de tous nos biens spirituels, comme suit : oraisons, veilles, jeûnes, abstinences, disciplines, épreuves, austérités et toutes autres bonnes œuvres spirituelles et corporelles que l'auteur de tout don, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, doit accorder à toutes les sœurs dudit monastère ; et, en outre, nous décidons, et c'est notre volonté ferme, que, chaque fois qu'on annoncera audit monastère la mort d'une religieuse professe quelconque dudit monastère de Saint-Paul, chacune d'entre nous, ainsi que de celles qui nous succéderont dans la suite des temps, dira et récitera pour l'âme de la défunte une fois les sept psaumes de la pénitence, avec leurs litanies, et les religieuses du monastère de Saint-Paul seront tenues aux mêmes obligations envers nous. Et pour que le souvenir de cet acte demeure perpétuellement, nous voulons que cette lettre signée de nos noms soit remise audit monastère du Seigneur Saint-Paul, qui nous remet la sienne dans les mêmes termes.

Fait le 17 du mois d'août, l'an 1576 de la Nativité de Jésus-Christ, notre Sauveur.

Anne des ANGES, prieure,
Thérèse de Jésus,
Anne de la MÈRE DE DIEU,
Marie de SAINT-ANGE,
Marie des MARTYRS,
Marie de la NATIVITÉ,
Pétronille de SAINT-ANDRÉ,
Marie de SAINT-ALBERT,
Jeanne du SAINT-ESPRIT.

LETTRE CV.

1576. Vers Septembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, EN CASTILLE.

Angèle et ses difficultés avec son confesseur. Joie d'avoir reçu de *Joseph* le docteur Vélasquez, qui ne peut cependant être comparé à *Paul*.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE PATERNITÉ, MON PÈRE!

Maintenant, je veux vous dire une chose, puisque j'ai un courrier sûr. Vous savez déjà qu'*Angèle* [1] avait pris pour confesseur le Prieur de la Sisla [2]. Elle ne peut, soyez-en persuadé, se passer de conseil pour beaucoup de difficultés : elle ne réussirait pas, et elle n'aurait pas la paix. Ce Prieur avait coutume d'aller souvent la voir ; mais depuis qu'elle avait commencé à se confesser à lui, elle ne le voyait presque plus. Nous ne pouvions en comprendre le motif, ni la Prieure, ni moi. Or, la noire *Angèle* s'entretenant un jour avec *Joseph* [3], celui-ci lui dit : C'est moi-même qui ai empêché le Prieur de venir ; le confesseur qui vous convient le mieux est le docteur Vélasquez, chanoine très instruit et très

[1] La sainte elle-même.

[2] La sainte avait pris pour confesseur Diégo Yépès, qui était alors prieur du couvent des religieux Hiéronymites de la Sisla, à Tolède.

[3] Notre-Seigneur.

bon théologien de Tolède. Avec lui, vous aurez quelque secours. Je le disposerai à aller vous écouter et à vous comprendre, ajouta-t-il, car elle craignait que ses occupations ne l'en empêchassent. Mais comme *Joseph*, Votre Paternité le sait bien, est une personne si grave, et que les conseils semblables qu'il a donnés, *Angèle* les a toujours suivis, elle ne savait que faire en cette circonstance; elle avait déjà commencé à traiter avec le Prieur des intérêts de son âme et elle lui devait beaucoup; d'un autre côté, elle craignait de fâcher *Joseph*.

Durant plusieurs jours, elle demeura dans cette perplexité, souffrant de ne pouvoir prendre l'avis de Votre Paternité. Un autre sujet de crainte pour elle, c'était non seulement d'être troublée par le nouveau confesseur, mais encore d'avoir tant de directeurs. Sur ces entrefaites, arriva le Père Salasar [1]; elle résolut de se conformer à ce qu'il lui dirait. Sans doute, un changement de confesseur lui coûtait, et peu s'en est fallu qu'elle ne se plaignît de *Joseph*, parce qu'il ne l'avait pas prévenue plus tôt de s'adresser au docteur. Elle raconta donc au Père Salasar tout ce qui se passait; c'est ce Père, d'ailleurs, qui, dans une autre circonstance où il était venu à Tolède, lui avait conseillé de s'adresser au Prieur de la Sisla. Comme Votre Paternité ne l'ignore pas, *Angèle* peut s'ouvrir entièrement à lui, puisqu'il sait déjà tout. Il lui recommanda de suivre les conseils de *Joseph*, et elle s'y est conformée. On voit s'accomplir à la lettre ce que *Joseph* avait annoncé. Lorsque le Prieur se présenta, la Mère lui de-

[1] Le Père Gaspar de Salasar, recteur du collège des Pères Jésuites d'Avila.

manda pourquoi il agissait de la sorte ; il répondit qu'il ne savait pas ce que cela signifiait, qu'il n'avait pas de plus grand désir que de venir, qu'il voyait très bien le chagrin qu'il aurait ensuite de n'être pas venu, mais que dans cette circonstance, cela n'avait pas dépendu de sa volonté, qu'il n'avait pu faire davantage, et qu'il était très surpris de se voir incapable de se surmonter.

Quant au docteur, à peine fut-il prévenu, qu'il annonça que, malgré toutes ses occupations, il viendrait chaque semaine, avec autant de plaisir que si on lui donnait l'archevêché de Tolède. Mais cette dignité ne lui aurait pas procuré, je pense, le même degré de joie, car il est très vertueux. Le Père Ferdinand de Médina dira à Votre Paternité ce qu'il est. Ne manquez pas de lui en parler. Afin que vous puissiez voir comment il prend la chose, je vous remets ce billet qu'il m'a donné quand je l'ai envoyé chercher pour lui soumettre quelques doutes. Comme c'est un peu long, je n'en parle pas ; mais il ne s'agissait pas d'oraison.

Voilà donc, mon Père, qu'*Angèle* est contente ; elle s'est confessée à lui. Elle s'estime d'autant plus heureuse que, depuis qu'elle avait vu *Paul* [1], son âme n'avait trouvé près d'aucun autre le repos et la satisfaction. Sa joie, il est vrai, n'est pas aussi grande qu'avec *Paul ;* mais elle goûte la paix et la tranquillité, et se sent portée à lui obéir ; c'est là un très grand soulagement pour elle ; habituée comme elle l'a été toute sa vie à suivre l'obéissance, dès lors qu'elle était sans *Paul*, rien dans ses œuvres ne pouvait la contenter ; il lui semblait qu'elle ne réussissait pas, et, malgré son

[1] Le P. Gratien lui-même.

désir de se soumettre à un autre, elle ne le pouvait pas. Soyez assuré que celui qui a fait l'un a également fait l'autre. Et *Angèle* est tout aussi étonnée de cette nouveauté que l'était le Prieur lorsqu'il se voyait comme lié et impuissant à accomplir ce qu'il voulait.

Je vous assure, mon Père, que vous pouvez vous réjouir beaucoup de tout cela, si vous désirez donner quelque contentement à *Angèle;* c'est déjà assez qu'elle ne trouve pas les mêmes consolations qu'auprès de *Paul;* ne lui refusez pas celle qu'elle demande.

Le docteur n'ignorait pas l'amour de *Joseph* pour elle; il en avait beaucoup entendu parler; il ne s'en étonne donc pas. Comme il est très instruit, il trouve tout cela conforme à la Sainte Écriture. C'est un très grand soulagement pour la pauvre *Angèle*, que Dieu tient de tant de manières éloignée de tout ce qu'elle aime. Qu'Il soit béni à jamais!

Il nous reste maintenant à ne point déplaire à l'autre [1]. Il faudrait lui donner à entendre seulement qu'à cause de ses retards, la confession se fera quelquefois au docteur. Que Votre Paternité veuille bien me dire qu'*Angèle* doit se conformer en tout au docteur, comme si Votre Paternité elle-même le lui commandait, afin que son âme ait quelque mérite. Je vous l'assure, les désirs de cette femme et le zèle qui la pousse à travailler à la gloire de Dieu sont tels que, se trouvant désormais incapable de Le servir dans de grandes choses, elle doit chercher à Le contenter davantage dans ce qui est en son pouvoir.

L'indigne servante et fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

[1] C'est-à-dire don Yépès, prieur de la Sisla.

LETTRE CVI.

1576. 5 Septembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, A ALMODOVAR DEL CAMPO.

Agitation des mitigés. Supplément d'informations. Nécessité d'envoyer à Rome quelques Carmes déchaussés pour prendre la défense de la Réforme. Un évêque-laïque. La cassette du Père Gratien.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité !

Aujourd'hui même, j'ai envoyé par le maître-courrier plusieurs lettres à Votre Paternité. Veuillez ne point oublier de m'en accuser réception ; je crois qu'elles vous parviendront très sûrement par ce messager, qui va à Séville ; c'est le propre frère d'une de nos religieuses.

Je vous disais que le Père Tostado était parti pour le Portugal le jour même où vous arriviez à Tolède [1] ; que le Père Jean des Infantes et un autre prédicateur de l'Andalousie l'attendaient ; qu'ils lui avaient envoyé à Madrid un exprès, lequel leur avait rapporté cette nouvelle. Béni soit le Seigneur, qui l'a disposé de la sorte [2] !

[1] C'était le 29 Août ; le P. Gratien était de passage à Tolède et se rendait au Chapitre d'Almodovar qui s'ouvrit le 8 Septembre.

[2] Le P. Tostado était débarqué à Barcelone en Mars. Le 5 Août, il arrivait à Madrid. Voyant que le Roi et le Nonce Hormanéto ne voulaient pas le laisser sévir contre la Réforme, il était parti, dit la Sainte, pour sa province de Portugal.

Les membres du Conseil se refusent, je vous l'annonce, à donner la permission sur les simples informations que nous avons fournies ; nous devons justifier davantage notre demande ; mais dès qu'ils verront une approbation écrite du Nonce, ils accorderont aussitôt la leur sans plus de difficulté. C'est ce qu'un conseiller intime a déclaré à don Pierre Gonzalez. Que Votre Paternité veuille m'indiquer par les Pères qui reviendront du Chapitre quel moyen on prendra. Il serait bon de consulter, en outre, quelques personnes de la Cour, le duc, par exemple, ou d'autres. J'ai soupçonné que le Nonce était lié par des lettres venues de Rome, et ne pouvait plus octroyer des permissions de ce genre, comme il l'avait fait volontiers, ce me semble, au Père Antoine. J'ai pensé encore que, si les Carmes mitigés présentent au Pape ces fausses informations, et que nous n'ayons à Rome aucun des nôtres pour les réfuter, ils obtiendront autant de Brefs qu'ils en voudront contre nous. Je regarde donc comme très important d'y envoyer quelques Carmes déchaussés. Quand on verra leur genre de vie, on constatera en même temps la passion qui anime leurs ennemis. Jusqu'alors, nous n'avons rien à espérer, à mon avis ; par ce moyen, au contraire, on nous apporterait vraisemblablement la permission de fonder quelques monastères. Croyez que c'est une grande chose pour nous d'être préparés à ce qui peut arriver.

Je vous écris cette lettre à la hâte. Voilà pourquoi je me contente de vous dire que toutes les sœurs se recommandent aux prières de Votre Paternité, et moi à celles de tous ces Révérends Pères, mais, en parti-

culier, à celles du Père Prieur des Remèdes [1], quoique je sois fâchée contre lui. Je voudrais bien savoir si le Père Mariano vous est arrivé [2]. Plaise à Dieu de garder Votre Paternité et de vous soutenir de sa main ! *Amen.* Je suis très contente de voir quel beau temps il fait pour votre voyage. N'oubliez pas de me dire comment s'appelle celui qu'on surnomme l'évêque, ce serviteur de votre père, à qui je dois adresser mes lettres à Madrid. Tâchez de vous le rappeler. Indiquez-moi également comment il faut mettre son adresse, et si c'est une personne à qui l'on peut payer le port des lettres ?

C'est aujourd'hui le 5 septembre.

Nous sommes toutes en bonne santé, et il me semble que je suis vraiment joyeuse de voir combien il me sera facile ici d'écrire à Votre Paternité.

L'indigne fille et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

Prenez garde, mon Père, de ne pas perdre le papier que je vous ai remis. Vous aviez dit qu'il fallait le donner à cartonner et vous ne l'avez pas fait. Je voudrais que vous en eussiez une copie dans votre cassette ; ce serait très fâcheux qu'il vînt à se perdre.

[1] Antoine de Jésus, prieur du couvent de Notre-Dame des Remèdes à Séville.

[2] Vraisemblablement il n'assista pas au Chapitre d'Almodovar.

LETTRE CVII.

1576. 6 SEPTEMBRE. TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A ALMODOVAR DEL CAMPO.

Nouvelles de *Peralta* et de *Santelmo*. Les *aigles* et les *papillons* persécutés. Maladie de la prieure de Malagon. Difficultés pour remplacer cette prieure.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE PATERNITÉ !

Celui qui doit vous porter cette lettre arrive à l'instant. Comme il me donne peu de loisir, je ne puis vous parler longuement. Je bénis le Seigneur de ce que vous ayez fait un heureux voyage. Je vous ai déjà écrit par deux courriers que *Peralta* [1] était parti pour le Portugal le jeudi même où Votre Paternité vint ici. *Santelmo* [2] m'envoie aujourd'hui une lettre qu'on vous remettra avec la présente, et dans laquelle il me dit que nous n'avons rien à craindre, que *Mathusalem* [3] est très certainement bien décidé à réaliser notre désir de séparer les *aigles* [4] ; car il reconnaît que cela est nécessaire.

Aujourd'hui même, on me mande de Séville quel bruit il y a au sujet de *Peralta* et de la publication de ses patentes. On répand dans toute la ville la nou-

[1] Le P. Tostado.
[2] Le P. Oléa, jésuite.
[3] Le nonce Hormanéto.
[4] Les Carmes déchaussés.

velle qu'on va soumettre les *papillons* [1]. Assurément, ce que le Seigneur a voulu était ce qui convenait. Qu'Il en soit béni à jamais!

Le Père *Infante* est venu me parler et me demander une lettre pour *Paul* [2]; je lui ai répondu que *Paul* ne ferait rien à cause de moi, et d'aller lui-même le trouver, puisqu'il ne se reconnaissait nullement coupable. A mon avis, s'il avait quelque espoir du retour de *Peralta*, il ne montrerait pas tant d'humilité.

J'ai déjà écrit à Votre Paternité au sujet de ce que vous me dites de la prieure de Malagon [3]. Mais Votre Paternité ne devrait pas me laisser seule régler une chose de cette importance; ce n'est pas possible. D'un autre côté, je ne puis en conscience vous désobéir, lorsque je vois que vous me commandez; je vous supplie donc de décider ce qui vous paraîtra le mieux. Choisissez bien la religieuse qui conviendrait pour ce monastère. Il faut qu'elle soit capable d'être plus que sous-prieure. Pour moi, je n'en trouve pas d'autre que la prieure de Salamanque. Quant à celle dont me parle Votre Paternité, je ne la connais pas; elle est d'ailleurs très nouvelle dans l'Ordre. Celle même que je vous désigne remplirait assez mal la place de la prieure actuelle. Tout cela me cause un grand chagrin. Voilà pourquoi je vous supplie de recommander cette difficulté à Dieu et de faire exécuter ce que vous aurez décidé. Nous sommes dans de mauvaises circonstances pour tirer des religieuses d'un monastère et les mettre

[1] Les Carmélites déchaussées.
[2] Le P. Gratien.
[3] Briande de Saint-Joseph.

dans un autre. Plaise au Seigneur de tout diriger! Il est vrai, la nécessité n'a pas de loi.

C'est aujourd'hui jeudi, 6 septembre.

Je n'ai pas le temps d'écrire à mon Père Antoine, ni d'en dire davantage.

La servante et fille de Votre Révérence,

Thérese de Jésus.

LETTRE CVIII.

1576. 7 Septembre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Persécution des mitigés. Le Père Tostado. Le maître-courrier Figuérédo. Humilité de Thérésita. Une postulante qui a un signe. Mademoiselle Fanégas. Une parente du chapelain. Présents des Carmélites de Séville. Maladie de la prieure de Malagon. Attentions pour le Père Gratien et les Carmes déchaussés de Séville.

JÉSUS soit avec Votre Révérence!

Vos lettres, je vous l'assure, me procurent une telle joie, que je suis toujours impatiente de les recevoir. Je ne sais d'où cela vient, mais j'ai une affection toute spéciale pour votre monastère et les sœurs qui l'habitent. C'est peut-être parce que j'y ai enduré de grandes souffrances. Je me trouve déjà assez bien en ce moment, grâce à Dieu; néanmoins, la fièvre qui m'a quittée a été remplacée par un gros rhume de cerveau.

Je prévoyais les ennuis que ces Pères [1] vous causeraient par leurs paroles et par leurs actes. De nos côtés, ils n'ont pas manqué de nous faire souffrir. Mais comme Dieu nous a délivrées du Père Tostado, j'espère que Sa Majesté daignera nous favoriser pour tout le reste. Vous n'exagérez point les dispositions hostiles de ce Père contre les Carmes déchaussés et contre moi; il en a donné assez de preuves. Nous devons donc prier sans cesse avec ferveur, afin que Dieu délivre notre Père de ces hommes, qu'Il daigne les éclairer et que la paix règne enfin dans nos monastères. Tant que notre Révérendissime Père Général sera indisposé contre nous, les occasions de mériter ne nous manqueront pas, je vous assure. Comme notre Père doit vous mettre au courant de tout, je ne vous parle pas de ces affaires en ce moment. Je vous prie seulement, par charité, d'avoir le plus grand soin de m'écrire ce qui se passe, lorsque notre Père ne le pourra, de lui remettre mes lettres et de vous charger des siennes. Vous savez quelles étaient mes frayeurs, même à Séville; jugez de ce que ce doit être, éloignée maintenant comme je le suis.

Le maître-courrier d'ici est cousin [2] d'une de nos sœurs de Ségovie. Il est venu me voir et m'a dit que, par amour pour elle, il surmontera tous les obstacles; il s'appelle Figuérédo: c'est, je le répète, le maître-courrier de Tolède. Nous nous sommes arrangés ensemble, et pourvu, m'a-t-il dit, que vous ayez soin de remettre vos lettres au maître-courrier de Séville, je pour-

[1] Les Carmes mitigés.

[2] Nous supposons que c'est par erreur que l'on a mis *frère* dans la lettre CVI, p. 324.

rai avoir de vos nouvelles presque tous les huit jours. Voyez quel avantage ce serait! Il suffit, d'après lui, de mettre dans une enveloppe le paquet qui m'est adressé et d'inscrire dessus: pour Figuérédo, maître-courrier de Tolède. Et quelque nombreuses que soient les lettres, il ne peut s'en perdre aucune. Tout cela, c'est du travail pour Votre Révérence, mais je sais que vous en feriez bien davantage par amour pour moi, comme je le ferais moi-même par amour pour vous. Je vous assure qu'il me vient parfois un tel désir de vous voir, que je n'ai pas, ce semble, à m'occuper d'autre chose; c'est la pure vérité

Veuillez vous informer s'il faut donner au maître-courrier le titre de *magnifique*, ou un autre; car il est dans une très belle situation. Ce qui me console de rester encore à Tolède, c'est que je n'y aurai pas comme à Avila de difficulté pour vous écrire, sans parler d'autres avantages. Une seule chose me peine, c'est que mon frère sent vivement mon absence. Vous avez tort de ne pas lui écrire de temps en temps. Je vous envoie cette lettre de lui; vous verrez combien sa santé est mauvaise. Toutefois, je bénis encore Dieu de ce qu'il soit sans fièvre.

Je ne songe jamais à garder les lettres où l'on me parle de Thérèse [1]. Toutes les sœurs, m'assure-t-on, sont confuses à la vue de sa perfection et de son inclination pour les emplois les plus humbles. Bien qu'elle soit la nièce de la fondatrice, dit-elle, on ne doit pas l'estimer davantage, mais, au contraire, beaucoup moins. Les sœurs ont pour elle la plus grande affection et racontent une foule de choses à son sujet.

[1] La fille de Laurent de Cépéda qui était à Saint-Joseph d'Avila.

Je vous dis cela à vous et à vos filles, pour que vous en bénissiez Dieu; ne lui avez-vous pas appris à pratiquer la vertu? Aussi est-ce une grande consolation que vous me procurez en la recommandant à Sa Majesté. J'aime beaucoup cette enfant et son père; mais assurément, je sens un repos d'être éloignée d'eux; je ne puis en comprendre le motif; c'est peut-être parce que les joies de l'exil me sont une fatigue, ou encore parce que je crains de m'attacher à quelque chose de la terre; il est donc mieux pour moi de fuir l'occasion. D'un autre côté, je voudrais prouver à mon frère combien nous lui sommes reconnaissantes de toutes ses attentions pour nous et me trouver en ce moment à Avila, jusqu'à ce qu'il ait réglé certaines affaires pour lesquelles il m'attend.

Ne manquez pas de nous aviser l'un et l'autre de l'affaire des droits de vente, en vous conformant à ce papier que je vous envoie. Je comprends que l'argent va vous manquer; voilà pourquoi je me suis occupée de cette question de Monsieur Nicolas Doria, afin qu'on vous remette à temps les quatre cents ducats. J'avais déjà renvoyé sa postulante, parce que, me disait-on, elle portait je ne sais quel signe. Mais Monsieur Nicolas m'a écrit de nouveau cette lettre que je vous transmets. Notre Père est d'avis que cette fille ne nous convient pas; néanmoins, je n'ai pas osé la renvoyer une seconde fois, car vous pouvez être dans une telle nécessité qu'il serait convenable de la mettre à l'épreuve. Et qui sait? elle sera peut-être bonne pour nous. Veuillez en traiter avec notre Père, dans le cas où vous auriez besoin d'elle, et informez-vous des défauts qu'elle a; pour moi, je ne lui en ai parlé que quelques instants.

L'état de vos finances ne me semble pas brillant, et j'ai été étonnée que la mère de Béatrix ne donnât que quinze cents ducats; sa vertu, il est vrai, est telle, que, n'apportât-elle rien, nous gagnerions beaucoup à l'avoir. Je suis heureuse que vous fassiez des bas, et que ce travail vous procure des ressources. Aidez-vous et Dieu vous aidera.

Vous me demandez s'il faut vendre des rentes pour payer celles que vous devez. Je réponds à cette question. Il est clair que ce serait très bien d'éteindre peu à peu vos dettes. Supposé que vous arriviez à trois mille ducats en prenant la dot de la sœur Bernarde [1] fille de Pablos, il n'y faudrait pas manquer. Mais parlez-en tout d'abord à des personnes compétentes. Lorsqu'on mit la condition dont vous me parlez, le Père Mariano me dit que cela importait peu; car on devrait quand même prendre l'argent, sans quoi la justice serait lésée. Informez-vous de tout, afin qu'une fois vos rentes vendues, vous ne demeuriez pas avec l'argent au monastère. Priez le Père Garcia Alvarez [2] de consulter les uns et les autres. Qu'on en traite avec notre Père. Dès lors qu'il est là, vous n'avez à recourir à moi pour rien; c'est à lui que vous devez vous adresser.

Plaise à Dieu que vous ne perdiez pas de votre autorité vis-à-vis de la sœur Éléonore [3]! Dites-moi comment elle va; je ne suis nullement satisfaite de son

[1] Bernarde de Saint-Joseph, fille de Pablos Matias, religieuse du couvent de Séville.

[2] Confesseur des sœurs de Séville.

[3] Sœur Éléonore de Saint-Ange, qui était entrée depuis peu, et fit profession le 18 août 1577.

esprit. Vous me marquerez donc comment elle agit de son côté.

Je réponds à la question de cette personne appelée *Fanegas* [1]; c'est une chose bien risquée de prendre en ce moment une religieuse sans dot. On ne l'admettrait que pour le seul amour de Dieu. Vous n'en avez encore reçu aucune de la sorte. Mais le Seigneur nous viendra en aide, et peut-être nous enverra-t-il d'autres religieuses riches, en considération de ce que nous ferons par amour pour Lui. Toutefois attendez qu'on importune vivement notre Père sur ce point, et qu'il en parle lui-même à Votre Révérence; pour vous, n'en dites pas un mot. Considérez attentivement, chère amie, qu'il ne faut point se précipiter lorsqu'il s'agit du choix des religieuses; il y va de la vie de bien discerner celles qui sont pour nous. Quant à la postulante de Monsieur Nicolas, elle ne doit avoir d'autre qualité que celle d'être une belle enfant.

La nièce ou la cousine de Garcia Alvarez est certainement telle que je l'avais dépeinte. Cavallar me l'a affirmé. Je ne crois pas qu'il s'agisse de doña Clémence, mais de l'autre. Vous pouvez répondre tout simplement à Garcia Alvarez qu'on vous a appris qu'elle avait eu des accès de grande mélancolie. Cavallar m'avoua clairement à moi-même qu'elle avait été folle; voilà pourquoi je n'en ai jamais soufflé mot, ce me semble, et je crois qu'il ne m'a pas trompée. Ces sortes de personnes sont bonnes pour rester avec leur père. D'ailleurs, avant d'en rien retirer, vous vous trouveriez dans la gêne. Alors même que cela ne serait pas, il

[1] On l'admit au noviciat; elle porta le nom de Marianne des Saints, et fit profession le 10 nov. 1577.

ne faut point, en ce moment, augmenter les charges du monastère, mais plutôt payer promptement vos dettes. Attendons un peu; je ne suis nullement étonnée qu'avec ce fracas des Pères mitigés nous ne trouvions aucun sujet convenable.

Veuillez mettre par écrit tout ce que vous dépenserez pour le port des lettres, et le passer en décompte des quarante ducats qu'on vous a prêtés de Saint-Joseph d'Avila; n'y manquez point; autrement, ce ne serait pas de la discrétion, mais de la simplicité. J'ai mes raisons pour vous parler de la sorte. Comment pouvez-vous songer à m'envoyer de l'argent? Vous êtes vraiment charmante! Et moi qui suis dans les plus grandes préoccupations à votre sujet, et me demande comment vous pouvez vivre! Cependant, cette somme est venue à point, et elle me servira, en outre, pour payer le port des lettres. Que Dieu vous le rende! Je vous remercie également de l'eau de fleur d'orange, qui est arrivée en bon état. Toute ma gratitude à la sœur Jeanne de la Croix pour le voile qu'elle m'a expédié; mais que l'on n'agisse pas de la sorte une autre fois; quand je voudrai quelque chose, je ne manquerai pas de vous en aviser, et je vous le demanderai, ce me semble, avec autant, sinon plus de simplicité et de franchise à vous-mêmes qu'à celles sur qui je compte davantage, car je suis assurée que Votre Révérence et toutes vos filles me le donneront de grand cœur.

Celle qui avait une belle voix n'est plus revenue. Je suis très préoccupée de vous trouver un sujet qui vous convienne.

Oh! comme je souhaite qu'on vous procure de l'eau! Je le désire tant que je n'ose y croire. Ce qui

me donne un peu d'espoir, c'est que le Père Mariano, ou notre Père, auront quelque crédit près du Père Bonaventure, gardien des Franciscains. Daigne le Seigneur mener cette affaire à bonne fin! Ce serait un grand avantage pour vous.

Comme notre Père va se rendre à Séville, vous croirez sans peine que je serais plus volontiers près de vous qu'à Tolède, dussé-je passer quelque mauvais quart d'heure avec l'évêque [1]. Je suis ravie de la joie que vous éprouvez; Dieu a tout disposé pour le mieux; qu'Il soit béni de tout, et qu'Il garde de longues années Votre Révérence à mon affection!

Pour ne pas vous causer de peine, j'aurais voulu ne rien vous dire du chagrin que j'éprouve au sujet de l'état de notre Mère prieure de Malagon [2]; cependant, Dieu l'a appelée de plus loin, et pourrait la guérir. Sans parler de l'affection que je lui porte, elle va terriblement nous manquer dans les circonstances présentes. Je l'aurais bien amenée à Tolède; mais, d'après le docteur qui nous soigne, supposé qu'elle puisse vivre une année là où elle est, elle ne vivrait pas un mois ici. Plaise au Seigneur d'y apporter un remède! Priez beaucoup pour elle; elle est condamnée par les médecins, qui la regardent comme phtisique.

Gardez-vous de boire de l'eau de salsepareille, quoiqu'elle soit très bonne pour les maux de cœur. La prieure et toutes les sœurs vous envoient leurs respects. J'ai appris avec une peine très vive la maladie

[1] Le docteur Diégo, ancien prieur des Carmes mitigés de Séville, dont il a été parlé dans la lettre 81, adressée au Père Gratien en octobre 1575, p. 232.

[2] La Mère Briande de Saint-Joseph.

de mon saint prieur [1]; nous l'avons déjà recommandé à Dieu dans nos prières; donnez-moi de ses nouvelles. Parlez-moi de Delgado; où est-il? Béatrix et sa sœur ont-elles reçu de leur mère quelque chose qui doive revenir au monastère? Présentez mes respects à celles et à ceux que vous jugerez à propos. Demeurez avec Dieu. Cette lettre est déjà bien longue. Ç'a été une joie pour moi d'apprendre que vous êtes toutes en bonne santé, et surtout Votre Révérence. Je crains toujours pour nos prieures, à cause de la nécessité où nous en sommes. Plaise à Dieu de vous garder, ma fille!

Je reçois de temps en temps des lettres de Caravaca et de Véas. A Caravaca, on ne manque pas d'ennuis, mais j'espère que le Seigneur y apportera un remède.

C'est aujourd'hui le 7 septembre.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Nous nous écrirons maintenant un peu plus souvent; faites en sorte d'y veiller de votre part. N'oubliez pas, non plus, de donner de temps en temps un bon repas à notre Père; il pense absolument comme nous, et ne veut pas que les religieux aillent manger à votre parloir. Nous nous sommes tellement entretenus de ce sujet que je ne voudrais pas qu'il n'y allât lui-même jamais; je vois combien il est nécessaire de le soigner et combien sa santé nous est indispensable.

Pourquoi ne me dites-vous rien du Père Grégoire? Présentez-lui mes respects. Donnez-moi des nouvelles de tous nos Pères, car si vous ne me l'écrivez pas,

[1] De la chartreuse de Séville.

personne n'y songe, et je ne sais rien d'eux. Racontez-moi enfin comment vous êtes avec le Père Antoine de Jésus.

Je ne répondrai pas à Monsieur Nicolas, jusqu'à ce que vous m'en donniez avis. Vous mettrez un demi-réal de port quand il n'y aura que trois ou quatre lettres; et davantage, lorsque les lettres seront plus nombreuses.

Je sais ce qui m'est arrivé à l'époque où je me suis vue dans la nécessité; il est très difficile de trouver de l'argent à Séville. Voilà pourquoi je n'ai pas osé, pour le moment, renvoyer tout à fait Monsieur Nicolas. Lorsque vous aurez à demander à notre Père son avis sur quelque chose, faites-le de façon qu'il ait le temps de bien comprendre; sans quoi, comme il a tant d'occupations, il ne vous prêterait pas une attention suffisante.

LETTRE CIX.

1576. 9 Septembre. Tolède.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Affaires diverses. Un accommodement vaut mieux qu'un procès. Les Andalous. Éloge des lettres des Carmélites de Séville. Vertus de Thérésita. Poissons envoyés à la sainte. Les tuniques de serge.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

Je vous le dis en toute vérité, vos lettres me causent tant de plaisir, que, venant d'en lire une, et pensant qu'il n'y en avait pas d'autre, je conçus en trouvant la seconde la même joie que si je n'avais pas lu la première; j'en fus tout étonnée de moi-même. Vous pouvez voir par là que vos lettres me seront toujours agréables. Mais ayez soin de me mettre sur un papier séparé ce à quoi je dois vous répondre, pour que je n'oublie rien.

Quant à l'affaire des postulantes, notre Père a déjà décidé, ce me semble, qu'on recevrait la mère de Béatrix, et je m'en suis vivement réjouie. Vous pouvez donc l'admettre et lui donner l'habit. Oui, qu'elle soit la bienvenue! Dites-lui que je serais très heureuse de me trouver dans votre monastère avec elle. Au sujet

de Béatrix, j'ai déjà écrit de lui faire faire la profession; j'en parlerai à notre Père. Présentez mes amitiés à cette sœur, et recommandez-lui de ne pas m'oublier le jour où elle prononcera ses vœux.

Pour ce qui regarde les cousines de Garcia Alvarez, je ne sais si vous vous rappelez ce qu'on m'a dit. L'une d'elles a eu un tel accès de mélancolie qu'elle en avait perdu le jugement; je ne crois pas que ce soit doña Constance [1]. Traitez simplement cette question. Je ne sais rien de sa nièce; mais toute personne qui lui touche de près nous conviendrait mieux que d'autres, pourvu quelle eût par ailleurs les qualités requises pour nous. Prenez bien vos informations, et dès que vous serez parfaitement renseignée, vous enverrez demander la permission à notre Père. Il est en ce moment à Almodovar [2], où nos Pères Carmes déchaussés, vous le saurez déjà, tiennent leur Chapitre, ce qui est très heureux.

Pourquoi ne me parlez-vous pas de la maladie du Père Grégoire? Vraiment, vous me causez de la peine.

Je reviens à la question des postulantes. Celle qui avait une belle voix, comme je vous l'ai écrit, n'a plus reparu. On parle d'une autre dont l'entrée est vivement désirée par Monsieur Nicolas, et qui, d'après le Père Mariano, doit être d'un grand secours pour votre monastère. Cette postulante apporterait un peu plus de quatre cents ducats et un trousseau; elle donnerait tout cela en entrant; c'est précisément ce que je souhaite. Vous pourriez alors payer les rentes, et, n'étant plus dans la gêne, vous paieriez encore une partie des droits de vente, comme nous l'avons déjà convenu.

[1] Dans la lettre précédente la Sainte a mis *Clémence*, p. 334.

[2] Le Père Gratien venait d'y ouvrir, le 8 septembre, le premier Chapitre provincial de la Réforme.

Je regrette vivement que vous n'ayez pas conclu cette affaire avant la mort de cette personne dont vous m'avez parlé. Mais peut-être est-il préférable que les choses se soient passées de la sorte.

Voici un avis que je vous donne pour toujours : mieux vaut un accommodement qu'un procès ; ne l'oubliez jamais. Un savant de la Cour a dit à notre Père, qui me l'a écrit, que nous n'étions pas dans notre droit ; mais, le serions-nous, il ne nous convient nullement d'avoir des procès. Ne perdez point cela de vue.

On m'a rapporté que cette postulante dont je viens de parler est très vertueuse. J'ai instamment recommandé à Jean Diaz de la voir. Et, supposé qu'elle soit difforme, comme on l'affirme, ou qu'elle ait je ne sais quelle marque à la figure, qu'on ne la prenne pas. Cependant, la dot qu'elle apporterait immédiatement ne me déplairait pas, puisqu'on la tiendrait à votre disposition. Mon désir est que vous ne touchiez pas à l'argent de la mère de Béatrix, ni à celui de Paul, qui est destiné pour le principal paiement ; dans le cas où vous le diminueriez peu à peu pour d'autres choses, vous resteriez avec une lourde charge, ce qui est terrible ; voilà pourquoi je voudrais que les sœurs de Tolède vous vinssent en aide. Je prendrai les informations les plus précises sur cette demoiselle ; on en fait un très grand cas ; et puis, elle est de ce pays ; je tâcherai de la voir.

Quant aux sermons dont vous me parlez, c'est bien pour le moment ; vous pouvez, dans les circonstances où vous êtes, vous conformer à ce qu'on vous dit. Mais, à l'avenir, qu'il n'en soit plus ainsi, et gardez bien les règlements, malgré tous les mécontentements qu'on en pourrait avoir.

Je vous le répète encore une fois, je souhaite que vous ne vendiez pas les rentes de cette sœur. Il faut chercher un autre moyen; sans quoi, nous resterions avec une lourde charge, et ce serait trop de rembourser en une seule fois cette somme avec l'argent de Paul: pour le coup, vous seriez bien déchargées!

Oh! quelle joie nous a procurée la lettre de mes filles! Je vous assure qu'elle est on ne peut mieux. Présentez-leur toutes mes amitiés; je ne leur réponds pas, vu que je dois écrire à notre bon Garcia Alvarez. Je suis très heureuse qu'il soit de cette humeur. Cependant, je vous recommande d'être réservées avec lui; il est tellement parfait que vous le scandaliseriez peut-être en croyant l'édifier. Ce pays-là ne comprend pas beaucoup la simplicité. Je suis ravie de ce que l'évêque [1] est en bonne santé, et j'en ai rendu grâces à Dieu. Dites-le-lui dès que vous le verrez; et si vous ne le voyez pas souvent, ne vous en préoccupez point. Les lettres de nos sœurs sont aujourd'hui très bien; chacune d'elles m'apprend quelque chose de nouveau; j'en suis donc extrêmement contente.

Thérèse va à merveille; il y a de quoi louer Dieu de la perfection qu'elle a montrée durant le voyage; nous en avons été étonnées; elle n'a pas voulu dormir une seule nuit hors du monastère. Vous avez pris la peine de la former, mais, je vous l'assure, elle vous fait honneur maintenant. Je ne saurais vous manifester assez de gratitude pour la précieuse éducation que vous lui avez donnée, ni son père, non plus; pour lui, il se porte bien. J'ai déchiré une lettre qu'elle m'avait écrite, et qui nous a fait rire; par charité, recommandez-la

[1] L'évêque don Diégo, des Carmes mitigés de Séville.

toujours à Dieu; je conjure surtout sa maîtresse de prier pour elle. On m'annonce qu'elle sent encore le vide creusé en elle par son départ de Séville, et qu'elle continue à parler de vous toutes avec les plus grands éloges.

Je compte vous envoyer sous ce pli plusieurs lettres pour l'Assistant. Si elles ne partent pas maintenant, je vous les expédierai plus tard. J'en ai mandé une aujourd'hui à Madrid afin d'obtenir du comte d'Olivarès qu'il écrive là-bas. Ce serait très heureux pour nous. Que Dieu daigne y mettre la main! Pour moi, j'y travaillerai de mon mieux. Plaise à Sa Majesté de m'aider!

C'est une grande consolation pour moi que votre maison soit fraîche; et ce m'est un motif de supporter volontiers la chaleur que nous avons à Tolède. Par charité, ne m'envoyez plus rien; chaque objet coûte plus que cela ne vaut; quelques coings, très peu d'ailleurs, sont arrivés en bon état; les squales [1] étaient bons. Le thon est resté à Malagon; et qu'il y reste! Comme on doit vous écrire de Malagon, je ne vous parle pas des souffrances des sœurs, ni du peu de santé de la prieure, qui cependant, grâce à Dieu, ne crache plus le sang [2]. Que le Seigneur vous garde, mes filles, et fasse de vous des saintes! *Amen.*

On n'ose pas, je pense, répondre à votre lettre. Malgré tout, je vous dis que, portant déjà des tuniques d'étamine, vous pouvez sans imperfection aucune les

[1] Poisson appelé vulgairement *chien de mer.*

[2] La Mère Briande de Saint-Joseph était tombée malade par suite de ses pénitences.

porter de serge; ce serait beaucoup mieux, à mon avis, que de les avoir de drap [1].

C'est aujourd'hui le 9 septembre.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Quand c'est le muletier qui fait les commissions, on peut envoyer le prix du port dans le paquet. Quand ce n'est pas lui, vous savez bien ce qui a coutume d'arriver; je vous préviens pour qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir; c'est exposer les lettres au danger de se perdre [2].

[1] Voici le texte de ce fragment d'après l'autographe: « No me parece se atreben a responder a su carta. Con todo digo que pues trayn tunicas de estameña, que sin nenguna imperficion pueden traer sayas; harto mas lo querria yo que no de paño. Son hoy IX de setiembre, Yo de V. R. *Teresa de Jesus* ».

[2] Nous sommes porté à croire que ce post-scriptum appartient à cette lettre, et non, comme l'ont cru nos devanciers, à la lettre du 5 octobre suivant.

LETTRE CX.

1576. 9 SEPTEMBRE. TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A ALMODOVAR.

Un avis. Le bon ami Salasar. La petite Isabelle. Recommandations diverses.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit vous guide et vous donne sa lumière, et que votre Mère, la Sainte Vierge, vous accompagne!

Je vais vous dire mon avis: vous devez vous servir des moins coupables de ces Pères pour exécuter ce que vous aurez prescrit. Si le Père Provincial n'avait pas montré tant d'étourderie, il n'eût pas été un mauvais bourreau. Je me sens aujourd'hui beaucoup plus de courage que l'autre jour.

Je vous annonce que mon bon ami Salasar [1] est là. Je n'ai eu qu'à lui écrire que j'avais besoin de le voir, et il s'est détourné de sa route de plusieurs lieues pour venir; c'est un véritable ami. J'ai été très heureuse de lui parler. Il m'annonce que le *grand ange* [2] est très

[1] Le P. Gaspar de Salasar.

[2] Le cardinal Quiroga, inquisiteur général, archevêque de Tolède.

content de voir sa nièce [1] parmi les *papillons* [2] qu'il a en très haute estime. De son côté, il lui a parlé des *aigles* [3], et il ne tarit pas sur leur éloge.

La prieure et toutes les sœurs vous disent beaucoup de choses; elles recommandent instamment Votre Paternité à Dieu. Ma chère Isabelle [4] est très charmante. Vous lirez la lettre ci-incluse de Madame doña Jeanne [5]. Je vais goûter quelque consolation en sa compagnie; par ailleurs, ce m'est une terrible mortification de n'avoir pas dans cette maison tout ce qu'il faut pour me conformer à ses désirs. Mais comment avez-vous prévenu Monsieur Roch de Huerta de mes lettres? Vous saviez bien déjà que c'était le nom que je voulais connaître [6]. Pardonnez-moi la longueur de cette lettre, qui a été un repos pour moi, et que Dieu soit avec Votre Paternité!

C'était hier la fête de Notre-Dame. Antoine Ruiz est arrivé aujourd'hui.

Votre indigne fille,

Thérèse de Jésus.

La Père Rodrigue Alvarez m'a écrit, et il me parle longuement de Votre Paternité. Je vous demande en charité de ne pas manquer de voir ces Pères [7], comme vous le faites d'ordinaire.

[1] Hiéronyme de Quiroga, qui fit profession l'année suivante sous le nom de Hiéronyme de l'Incarnation au couvent de Saint-Joseph d'Avila.

[2] Les Carmélites déchaussées.

[3] Les Carmes déchaussés.

[4] Sœur du P. Gratien, qui était au Carmel de Tolède.

[5] Mère du P. Gratien.

[6] Il en sera souvent question dans ces Lettres.

[7] Les Pères Jésuites.

LETTRE CXI [1].

1576. 20 SEPTEMBRE TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Perfection de doña Jeanne. Vocation de sa fille Jeanne. Isabelle et petit Pierre. Heureuses nouvelles du Chapitre d'Almodovar. Le Zélateur. Une province séparée. La vision d'un saint prêtre. Les affaires de Malagon et de Tolède. Encore Isabelle.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité!

Ne pensez pas, mon Père, rendre les choses parfaites d'un seul coup. Quel fruit pouvez-vous réaliser les deux ou trois jours que vous restez dans ces petits monastères, que ne le réalise également le Père Antoine? Vous n'en êtes pas plus tôt sorti qu'on recommence à agir comme avant; et, en outre, vous vous exposez à mille dangers.

Madame doña Jeanne est très persuadée que vous faites, mon Père, tout ce que je vous demande. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi dans la circonstance actuelle!

[1] Cette lettre, dit le Père *Antonio de San Joseph*, a été composée de divers fragments. Nous avons trouvé chez les Carmélites de Chiaia, à Naples, une partie de l'autographe, ce qui nous a permis de faire plusieurs corrections.

Elle est restée trois jours près de nous. Mais je n'ai pu jouir de sa présence autant que je l'aurais voulu, parce qu'elle a reçu beaucoup de visites, et spécialement celle du chanoine [1]: ils sont restés très grands amis. Je puis dire à Votre Paternité que Dieu lui a donné les plus rares qualités; j'en ai peu connu dans ma vie qui lui ressemblassent pour les talents, ou pour le caractère; je crois même que je n'ai vu aucune personne comme elle. Elle a tant de franchise et d'ouverture que j'en suis dans le ravissement. Et en cela elle surpasse encore son fils. Ce serait pour moi une très grande consolation de me trouver dans un endroit où il me fût possible de m'entretenir souvent avec elle et ses filles. Nous nous connaissions d'une manière tellement intime que nous paraissions avoir vécu ensemble toute notre vie.

Elle a été très contente, m'assure-t-elle, de son séjour à Tolède. Grâce à Dieu, nous avons trouvé tout près pour la loger la maison d'une dame veuve qui n'a avec elle que des servantes. La maison était entièrement à son goût, et à proximité du monastère: j'en ai été très heureuse. Nous lui fournissions la nourriture toute préparée. L'argent que Votre Paternité m'avait commandé de posséder m'a donné la vie; de la sorte, je n'avais rien à demander au couvent, ce qui m'eût été très pénible; tous ces plats, il est vrai, étaient peu de chose, mais j'ai pu les envoyer plus à mon goût.

J'ai trouvé plaisant que Votre Paternité me mandât de lui ouvrir la grille. Il paraît que vous ne me connaissez pas. Je voudrais pouvoir lui ouvrir même mon cœur. Mademoiselle doña Jeanne est restée avec sa

[1] Probablement le chanoine Vélasquez.

mère jusqu'au dernier jour. Elle m'a paru très gentille; cependant, je suis désolée de la voir parmi ces demoiselles [1]; car, en vérité, d'après ce qu'elle raconte, elle y souffre plus que nous ici. Bien volontiers, je lui donnerais l'habit, et elle serait avec mon petit ange, votre autre sœur [2], qui est tout ce qu'on peut imaginer de plus ravissant pour la grâce et la santé. Madame doña Jeanne n'en revenait pas en la voyant. Petit Pierre, son frère, qui est venu, ne pouvait, malgré tout le développement de sa raison, arriver à la reconnaître. Elle est ici toute ma récréation. Je me suis beaucoup entretenue avec Mademoiselle doña Jeanne, et, le dernier jour, elle semblait un peu ébranlée, comme me l'a assuré Anne de Zurita. Elle lui a raconté que, durant toute la nuit suivante, elle avait pensé à entrer dans ce monastère, qu'elle n'était pas très éloignée de réaliser ce dessein, mais qu'elle y réfléchirait davantage. Que Dieu le veuille! Je demande à Votre Paternité de prier dans ce but. Comme elle vous ressemble beaucoup [3], je désirerais vivement l'avoir avec moi.

Madame doña Jeanne, ayant vu le contentement et le genre de vie de toutes les sœurs, est partie bien décidée à envoyer au plus tôt Mademoiselle doña Marie [4] à Valladolid. Je crois même qu'elle se repent de n'y avoir pas laissé entrer Mademoiselle doña Adrienne. Elle m'a paru très satisfaite, et je la crois

[1] Dans un pensionnat de demoiselles nobles fondé par le cardinal Silicéo, à Tolède.

[2] Isabelle de Jésus.

[3] Ici commence la partie de l'autographe conservée à Naples. Nous indiquerons les quelques corrections que nous avons faites.

[4] Autre sœur du Père Gratien.

incapable de feindre pour rien. Elle m'a écrit hier une lettre pleine d'affection, en me déclarant qu'elle n'avait eu à Tolède ni peine, ni tristesse. On m'a déchiré cette lettre avec plusieurs autres, car celles que j'ai reçues ces *deux derniers jours* [1], sont innombrables et me cassent la tête; je suis désolée que celle de votre mère soit détruite; j'aurais voulu l'envoyer à Votre Paternité. Elle m'annonçait que le jour où elle est partie, la fièvre avait quitté M. Luc Gratien [2], et que, depuis lors, il se portait bien. Oh! quelle charmante nature que Thomas Gratien! Il me plaît beaucoup; lui aussi est venu à Tolède. Je lui ai écrit aujourd'hui même que vous alliez partir; sa santé était bonne.

Je me suis demandé laquelle des deux vous deviez aimer le plus, de Madame doña Jeanne ou de *Laurencia* [3]. Je trouve que Madame doña Jeanne a un mari et d'autres enfants à aimer, tandis que la pauvre *Laurencia* n'a sur la terre que vous, le père de son âme. Plaise à Dieu de le lui garder! *Amen*. Je la console de mon mieux. Elle m'annonce que *Joseph* [4] l'a rassurée de nouveau. Avec cela, elle passe sa vie, quoique au milieu des épreuves, et sans soulagement dans ses peines [5].

Parlons maintenant du Chapitre. Les Pères [6] en

[1] *Estos dos dias.*

[2] Frère du Père Gratien.

[3] La sainte elle-même.

[4] Notre-Seigneur.

[5] Tout ce paragraphe est reproduit par le P. Gratien dans ses *Peregrinaciones*, Dial. 16 p. 308. Cfr. édit. Burgos, 1905.

[6] Probablement les Pères de Pastrana, Mancéra et Alcala, qui avaient mis quatre jours pour arriver d'Almodovar à Tolède.

sont revenus très contents, et je le suis moi-même, en voyant avec quelle perfection il s'est tenu. Gloire en soit rendue à Dieu! Décidément, Votre Paternité n'échappe pas cette fois à de grandes louanges. Tout vient de la main du Seigneur, à coup sûr, et comme Votre Paternité le reconnaît, les prières y sont peut-être pour beaucoup. J'ai surtout été heureuse de ce que vous ayez nommé un zélateur qui visitât les monastères [1]. Cette mesure est très bonne et sera très profitable. J'ai convenu avec ce zélateur qu'il fallait insister sur le travail des mains; c'est là une chose importante. Il m'a dit qu'il en écrirait à Votre Paternité, parce que, a-t-il ajouté, on n'avait pas traité cette question au Chapitre. Je lui ai répondu que ce point était prescrit par les Constitutions et par la Règle; et et n'était-ce pas pour les faire observer qu'il avait été nommé zélateur? de plus, *ce qui m'a procuré un tel contentement* [2] que je ne pouvais y croire, c'est que vous ayez chassé de l'Ordre ceux que vous vouliez renvoyer; c'est beaucoup qu'on puisse prendre cette mesure.

J'ai été, en outre, très heureuse [3] du projet qu'on avait d'arriver à une province séparée par l'intermédiaire de notre Père Général, et d'y travailler à tout prix; car c'est une guerre intolérable que de se trouver en désaccord avec son supérieur. Si l'on peut réussir avec de l'argent, Dieu nous en donnera; on remettra cet argent aux compagnons de celui qu'on enverra à cet effet.

[1] C'est le P. Jean de Jésus Roca qui le premier fut nommé zélateur.

[2] *Me contentó tanto* et non *me contó tanto.*

[3] *Me contentó mucho* et non *me contó mucho.*

Mais pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité veille avec soin à ce qu'on ne tarde pas à partir; ne regardez pas cela comme une chose accessoire : c'est là le point principal. Et puisque ce prieur de la Peñuela est dans les meilleurs termes avec notre Père Général, il pourrait bien aller à Rome avec le Père Mariano. Supposé que l'on n'obtienne rien du Père Général, il faudrait traiter cette affaire avec le Pape. Mais il serait préférable que l'on réussit avec le Père Général : les circonstances nous sont très favorables.

En voyant l'état où se trouve *Mathusalem* [1], je me demande pourquoi nous attendons. Nous ne tenons rien de sûr encore, et nous ne devons pas perdre l'occasion si propice où nous sommes.

Je vous annonce qu'un ecclésiastique de mes amis, qui vient s'entretenir avec moi des affaires de son âme, m'a dit aujourd'hui qu'il croit certainement que *Gilbert* [2] ne tardera pas à mourir; il a même ajouté que ce serait cette année, car, a-t-il affirmé, il avait reçu plusieurs fois la même connaissance pour d'autres personnes, et il ne s'était jamais trompé. C'est là une chose possible, bien que nous ne devions pas tenir compte de cette révélation. Mais puisqu'elle peut se réaliser, Votre Paternité ne doit pas perdre de vue cette perspective pour les affaires qui nous intéressent. Aussi, occupez-vous de ce qui concerne la visite comme d'une chose qui presse.

Le Père Pierre Hernandez [3] s'est servi du Père

[1] Le Nonce Hormanéto, protecteur de la Réforme, qui était alors très souffrant et ne devait pas tarder à mourir.

[2] Probablement encore le Nonce.

[3] Dominicain, Visiteur des Carmes de Castille.

Ange [1] pour tout ce qu'il a voulu régler à l'Incarnation; quant à lui, il était loin; mais il ne cessait pas pour cela d'être Visiteur et d'en remplir la charge.

Je me rappelle toujours ce que ce Père Provincial [2] fit pour Votre Révérence quand vous vous trouviez dans son monastère. Je souhaite, si cela est possible, que vous ne lui manquiez pas de reconnaissance. On se plaint que vous vous laissez diriger par le Père Évangéliste [3]. Il serait donc bon d'agir avec prudence; nous ne sommes pas tellement parfaits que vous ne puissiez agir avec passion vis-à-vis des uns, et avec faiblesse vis-à-vis des autres; il faut tout examiner avec soin.

La prieure de Malagon est un peu mieux, grâce à Dieu, bien que, au dire des médecins, nous ne devions pas faire grand cas de cette amélioration. J'ai été très étonnée que vous ayez voulu me laisser libre d'aller à Malagon, et que vous ne m'en parliez même pas. Je ne manque point de raisons pour me dispenser de ce voyage. L'une d'elles, c'est qu'il n'y a pas de motif de le réaliser. De plus, je n'ai ni assez de santé, ni assez de charité pour soigner les malades. Quant à la maison, je veux dire les réparations, je m'en occupe beaucoup plus d'ici. Dès lors qu'Alphonse Ruiz est là, les religieuses n'ont pas à s'en mêler. Mais, supposé que ma présence à Malagon fût nécessaire, c'est un mauvais moment pour se mettre en route, comme Votre Paternité elle-même le reconnaît.

[1] Ange de Salasar, Provincial des Carmes mitigés de Castille.

[2] Le Père Augustin Suarez, Provincial des Carmes mitigés qui avait fait un très bon accueil au Père Gratien, à Séville.

[3] Sous-Prieur du Carmel de Séville, que le P. Gratien avait nommé Vicaire.

Vous me dites une chose charmante, à savoir que vous ne me *commandez* [1] pas ce voyage, qui ne vous paraît pas utile, et que vous me laissez libre de faire ce que je jugerai à propos. Ce serait une assez belle perfection de ma part de penser que ma manière de voir est préférable à celle de Votre Paternité ! Quand on m'a prévenue que la Mère prieure était privée de ses sens et ne pouvait plus parler, on a insisté beaucoup auprès de moi ; alors j'ai mandé que la sœur Jeanne-Baptiste prît la direction de la maison ; car, à mes yeux, c'est la plus capable. J'éprouve tant de répugnance à amener [2] des religieuses de loin, que j'attends d'y être forcée pour prendre une pareille mesure. J'ai écrit à la Mère prieure, dans le cas où elle pourrait lire ma lettre, que le choix de la sœur Jeanne-Baptiste me paraissait le meilleur ; mais que, si tel n'était pas son avis, elle pouvait désigner celle qu'elle jugerait à propos, parce que l'Ordre lui en donne le droit.

Elle n'a pas voulu la sœur Jeanne-Baptiste et a désigné la sœur Béatrix de Jésus, qui, d'après elle, est beaucoup plus vertueuse ; c'est possible, bien que ce ne soit pas mon sentiment. Elle n'a pas voulu, non plus, qu'Isabelle de Jésus fût maîtresse des novices, qui sont en si grand nombre et qui ne me donnent pas peu de soucis. Cependant, cette sœur avait déjà exercé cette charge et n'avait pas mal formé les novices ; elle n'a pas, il est vrai, une très haute in-

[1] Le mot *manda* est barré dans l'autographe ; au-dessus on lit les deux mots: *da licencia*, qui probablement ne sont pas de la Sainte ; supposé qu'ils soient de la sainte, il faudrait traduire ainsi : *vous ne me permettez pas.*

[2] C'est ici que se termine la partie de l'autographe conservée à Naples.

telligence, mais elle est bonne religieuse. Ni la Mère prieure ni le licencié [1] n'ont partagé mes vues. C'est donc la sœur Béatrix qui s'occupe de tout; le travail ne lui manque pas. Si elle échoue, on pourra lui en substituer une autre. Mieux vaut que ce soit l'une d'entre elles qu'une religieuse venue d'ailleurs, pour s'occuper des affaires de la maison, tant que Dieu nous conservera la prieure. J'ai bien vu que Votre Paternité avait disposé les choses de la sorte pour contenter la prieure. Ah! qu'il me vienne la tentation de réaliser ce voyage! ce sera une chose terrible [2]. Mais, à peine ai-je conçu le projet d'aller quelque part, qu'il me semble que tout le monde le sait. Cependant, à ne consulter que mon goût, je puis bien le dire à Votre Paternité, je ne serais pas fâchée d'y aller passer quelques jours.

J'ai reçu hier la visite de doña Louise [3]. Je pense obtenir d'elle qu'elle donne, cette année, quatre mille ducats quand elle ne devait en donner que deux mille; avec cette somme, le contremaître prétend pouvoir, de Noël en un an, achever les bâtisses où les sœurs habiteront; je veux dire qu'on s'y installerait à cette époque. Enfin, on voit bien que Dieu dirige Votre Paternité, et mon séjour à Tolède sera de quelque utilité, même pour ma satisfaction; car je suis d'ailleurs très heureuse de ne pas me trouver près de mes parents, surtout étant prieure d'Avila.

Mon caractère est vraiment étrange! Voyant que

[1] Gaspar de Villanueva, confesseur des religieuses de Malagon.

[2] Une tradition affirme que la sainte fit ce voyage pour amener à Tolède la Mère prieure, mais cette tradition n'est guère vraisemblable.

[3] Louise de la Cerda, fondatrice du couvent de Malagon.

Votre Paternité ne tenait pas compte du désir que j'avais de ne plus rester à Tolède et voulait m'y laisser, j'ai éprouvé un contentement extraordinaire. En outre, je me suis sentie d'autant plus de liberté pour vous exprimer mes désirs et vous manifester mes sentiments, que vous faites moins cas de ma manière de voir.

J'ai dit à votre sainte maîtresse, Isabelle [1], d'écrire à Votre Paternité. Peut-être vous ne vous rappelez plus son nom; voici une lettre d'elle que je vous envoie. Oh! comme elle devient chaque jour plus ravissante! Comme elle prend de l'embonpoint, et comme elle est pleine de charme! Plaise à Dieu d'en faire une sainte, et de conserver la vie de Votre Paternité plus encore que la mienne! Pardonnez-moi la longueur de cette lettre et usez de patience envers moi. Vous êtes là-bas, et moi ici! Ma santé est bonne.

C'est aujourd'hui la veille de Saint-Mathieu.

Je supplie Votre Paternité de se presser pour l'affaire de Rome. Veuillez ne pas attendre l'été. En ce moment, le temps est favorable. Soyez persuadé que cela convient.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

Que Votre Paternité ne se tue pas avec ces religieuses. Car vous n'avez que peu de temps à vous en occuper, dit *Mathusalem;* c'est ce que prétendent également les *oiseaux de nuit* [2]. Ils affirment que le Nonce a recommandé à *Peralta* [3] de se hâter, et de venir

[1] Sœur du Père Gratien.

[2] Les Pères mitigés.

[3] Le Père Tostado.

d'ici à deux mois, parce que c'est lui, ajoutent-ils, qui aura certainement toute autorité. Oh! puissé-je voir notre affaire conclue! Oui, qu'elle réussisse! et que la divine Majesté nous délivre tous de tant d'alarmes!

LETTRE CXII.

1576. 20 SEPTEMBRE. TOLÈDE.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Les quatre réaux et l'onguent de don Laurent. L'eau du monastère. Sollicitude pour le Père Gratien.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

Je viens d'écrire une longue lettre à notre Père [1], je n'ai donc pas grand'chose à vous dire en ce moment; je vous préviens seulement que je désire avoir des nouvelles de Votre Révérence et que la Mère prieure de Malagon est un peu mieux. Mon frère vous demande si vous avez reçu ses lettres. Dans l'une d'elles, se trouvaient quatre réaux pour payer au pharmacien, voisin de votre monastère, un onguent qu'il lui avait acheté à l'époque, je crois, où il souffrait à la jambe. Dans le cas où ces réaux ne seraient pas arrivés, je prie Votre Révérence de vouloir les payer vous-même.

[1] Le Père Gratien.

Ne manquez pas d'écrire à mon frère; il est étonné, ce me semble, de ne pas recevoir des lettres de vous, bien que je ne manque pas de lui envoyer vos compliments.

Je me recommande instamment aux prières de toutes les sœurs. La prieure écrira à Votre Révérence par le muletier: je lui ai dit d'attendre, dans la pensée qu'il y aurait moins de port à payer, et voilà qu'on me remet pour vous plus de lettres que je ne croyais; le port va être considérable.

Je désire avoir des nouvelles de mon Père prieur des Grottes [1]. Dites-moi, en outre, ce qui a été réglé pour l'eau. Que Dieu daigne conduire cette affaire à bonne fin, Lui qui peut tout, et qu'Il vous garde toutes à mon affection! Mes amitiés à chacune des sœurs. Par charité, ne manquez pas d'aviser notre Père de se tenir sur ses gardes; prenez soin de sa santé; escomptez des quarante ducats, les dépenses que vous ferez pour lui et ne soyez plus si simple; conformez-vous à ce que je vous dis; payez le port des lettres, et je vérifierai ensuite. Je conjure toutes les sœurs de ce monastère de vous recommander instamment à Dieu, bien que cette recommandation, je le vois, ne soit pas nécessaire.

C'est aujourd'hui la veille de Saint-Mathieu.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

[1] De N.-D. des Grottes, chartreuse de Séville.

LETTRE CXIII.

1576. 22 SEPTEMBRE. TOLÈDE.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE

Une étoffe grossière. Recommandations diverses.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE !

Il y a deux jours, j'écrivais à Votre Révérence par la voie du maître-courrier. Je viens donc vous dire seulement que mon frère, j'avais oublié de vous l'annoncer, est déjà rétabli, et que l'on ne veut pas d'une étamine aussi chère. Celle qu'on emploie dans nos contrées pour les robes est comme celle dont vous vous êtes servie pour l'habit de Thérèse, et même plus grossière. Mais plus elle sera grossière, mieux ce sera. Par charité, ayez soin de me donner des nouvelles de notre Père par la voie que je vous ai marquée dans la lettre qu'il vous a portée. Est-il arrivé en bonne santé? Comment le trouvez-vous? J'ai le plus vif désir de le savoir. Jugez si, quand j'étais près de lui, j'avais tant de préoccupations à son sujet, ce que ce doit être maintenant.

Je souhaite ardemment que vous ayez grand soin de ne remplir le monastère que de religieuses qui soient pour nous, et nous aident à payer la maison. Je voudrais, en outre, que vous eussiez terminé l'affaire des droits de vente. C'est une peine profonde pour

moi, je vous assure, de voir Votre Révérence au milieu de tant de soucis. Plaise à Dieu que je vous en voie enfin délivrée, et que vous ayez la santé que je vous désire!

Je me recommande aux prières de toutes les sœurs et, en particulier, à celles de mon infirmière, à qui je pense au moins toutes les nuits. Je n'écris pas aujourd'hui à notre Père, parce que, comme je vous l'ai dit, j'ai envoyé avant-hier une longue lettre à Sa Paternité. Et puis, je crois qu'il sera très occupé; il est donc bon de ne pas le surcharger de choses qui ne sont pas nécessaires. Nous le recommandons instamment à Dieu; de votre côté, n'omettez pas de le faire. Présentez tous mes meilleurs compliments au Père Grégoire. Pourquoi ne me dites-vous pas s'il est déjà entièrement remis?

C'était hier la fête de saint Mathieu.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Nous sommes toutes en bonne santé.

LETTRE CXIV.

1576. 26 SEPTEMBRE. TOLÈDE.

A LA MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

La fille du Portugais. Les recommandations au Père Gratien et le Père Mariano. Les bons services de Garcia Alvarez. Les grains de chapelet du Père Grégoire.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE!

Celui qui doit porter cette lettre est tellement pressé que je ne puis vous dire autre chose, si ce n'est que je suis bien portante, et que le Père Mariano est arrivé hier assez tard. La lettre de Votre Révérence me réjouit; je bénis Dieu de ce que vous jouissiez toutes d'une santé excellente.

Quant à la fille [1] du Portugais ou d'un autre, ne la recevez pas, tant qu'elle n'aura pas déposé chez quelque personne l'argent qu'elle doit vous donner. J'ai appris qu'on n'en tirerait pas un denier, et, vu les circonstances présentes, nous ne pouvons recevoir une religieuse sans dot. Veillez bien à ne pas faire autrement.

Remettez les lettres ci-incluses à notre Père Provincial, en main propre. Dites-lui qu'il ne se mette pas en peine. Le Père Mariano et moi, nous nous occupons de

[1] Blanche de Jésus-Marie, fille de Henri Frelle et de doña Eléonore de Valéra.

l'affaire dont je lui parle dans les lettres, et si l'on trouve quelque moyen d'y remédier nous ne négligerons rien de ce qui est en notre pouvoir. Veuillez lui dire, en outre, que ces lettres étaient déjà écrites et que le bon Alphonse Ruiz partait déjà pour Madrid quand le Père Mariano est entré, que j'ai été très heureuse de le voir et d'apprendre que le Seigneur arrange les choses de telle sorte que ces Pères s'en vont, avant même qu'on les renvoie.

Par charité, que Votre Révérence me raconte immédiatement, et dans le détail, ce qui se passe; ne vous en reposez pas sur notre Père, car il n'en aura pas le temps. Mille respects à Monsieur Garcia Alvarez, que je souhaiterais tant saluer. Voyez quel désir, en apparence absolument impossible à réaliser! Que Dieu le récompense des services qu'il nous rend en toutes circonstances, et le garde! J'exprime le même vœu pour notre bon prieur [1]. Nous l'avons instamment recommandé à Sa Majesté; je me réjouis de ce qu'il est un peu mieux. Donnez-moi également des nouvelles de sa santé. Dites à notre Père que j'aurais vivement désiré que le Père Mariano l'eût attendu.

Je me recommande aux prières de toutes mes filles. Pour vous, mon amie, demeurez avec Dieu. Les sœurs de Caravaca ont été souffrantes; elles m'annoncent qu'elles ont écrit à Votre Révérence. Leurs affaires vont mieux en ce moment: elles sont sur le point d'acheter une maison. Comme je ne leur ai pas encore répondu, je ne vous envoie pas leur lettre. Celle que j'ai reçue de Véas m'a fait plaisir. Je suis contente des grains de chapelet que m'a envoyés le Père Grégoire:

[1] De la chartreuse de Séville.

je vais lui écrire. La Mère prieure de Malagon est bien mal.

C'est aujourd'hui, je crois, le 26 septembre.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXV [1].

1576. 5 Octobre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Grâces accordées à *Paul*. La cellule de la sainte. Parallèle entre Moïse et *Élisée*. Le livre des *Fondations*. L'affaire de David.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père!

Si je n'avais pas reçu la lettre que Votre Paternité m'a envoyée par Madrid, j'eusse été dans de belles préoccupations. C'est aujourd'hui le lendemain de la fête de Saint-François, et le Père Antoine n'est pas encore venu.

Je ne savais pas que vous fussiez arrivé bien portant, jusqu'au moment où j'ai lu votre lettre. Béni soit Dieu de ce que vous êtes en bonne santé! Béni soit

[1] L'autographe se trouve dans l'Eglise des Saints Félix et Fortuné, à Noale, près Venise.

Dieu de ce que *Paul* [1] l'est aussi, et jouit de la paix intérieure! C'est vraiment là une faveur surnaturelle, puisqu'il réalise de tels progrès. Sans doute, tout cela doit être nécessaire pour notre nature, car de telles grâces contribuent beaucoup à nous humilier et à nous donner la connaissance de nous-même. Depuis que je suis à Tolède, je demandais instamment au Seigneur de lui accorder ce calme de l'âme, dans la pensée qu'il avait assez de tribulations par ailleurs. Que Votre Paternité veuille bien le lui dire de ma part.

Pour moi, je n'ai aucune peine en ce moment; je ne sais ce qui adviendra. On m'a donné une cellule qui est écartée comme un ermitage et très gaie; ma santé est bonne, et je suis loin des parents, bien que leurs lettres viennent encore me trouver; seul, le souci de ce qui se passe à Séville me donne de la peine.

Je puis assurer à Votre Paternité que vous avez parfaitement réussi à me trouver un séjour agréable, en me laissant à Tolède; et même relativement à la peine dont je vous parle, je suis plus rassurée que jamais.

Je lisais hier soir l'histoire de Moïse et toutes les épreuves qu'il occasionna par des plaies extraordinaires au Roi et à tout le royaume, sans que jamais on osât toucher à sa personne. Et je suis toute ravie et pleine d'allégresse quand je vois que, si telle est la volonté du Seigneur, personne n'est assez puissant pour nous porter préjudice. Je me réjouissais, en considérant le passage de la mer Rouge, et en songeant combien est moindre la faveur que nous demandons. C'était un bonheur pour moi de contempler ce saint qui était au milieu de telles luttes par l'ordre de Dieu; et la jubila-

[1] Le Père Gratien lui-même.

tion s'emparait de mon âme, lorsque je voyais mon *Élisée* [1] en butte aux mêmes combats; je l'offrais de nouveau au Seigneur, et je me rappelais les faveurs célestes que j'avais reçues quand *Joseph* [2] me dit: *Il te reste à voir encore beaucoup plus pour l'honneur et la gloire de Dieu.* Et alors, je me consumais de désirs et m'offrais à mille périls pour procurer cette gloire. C'est en cela et en choses semblables que se passe ma vie. Je vous ai marqué, en outre, ces petites folies que vous trouverez sous ce pli.

Je vais me mettre maintenant au récit des *Fondations*. *Joseph* m'a dit qu'il serait utile pour un grand nombre d'âmes. Il en sera ainsi, je le crois, pourvu qu'Il m'aide. Mais, avant même d'avoir entendu cette parole de *Joseph*, j'étais déjà résolue à continuer ce récit, parce que Votre Paternité me l'avait commandé.

C'est un vrai plaisir pour moi que vous ayez fourni au Chapitre des Chanoines une explication si détaillée. Je ne saurais comprendre comment on ne rougit pas de ce qu'on a écrit en sens contraire.

C'est une très bonne chose que ces religieux soient sortis de leur propre gré, car on aurait dû peut-être les y contraindre par la force. Notre-Seigneur, ce me semble, aplanit peu à peu les difficultés. Plaise à Sa Majesté qu'elles finissent pour sa plus grande gloire et le bien de ces âmes!

Vous feriez bien de commander, de votre monastère, tout ce qu'il y aura à prescrire aux Carmes mitigés, pour qu'ils ne remarquent pas si vous allez au chœur, ou non. Je vous parle de la sorte, afin que tout

[1] Le P. Gratien.

[2] Notre-Seigneur.

se passe pour le mieux. De nos côtés, les prières ne vous manquent pas : ces armes valent mieux que celles dont usent ces Pères.

J'ai envoyé une longue lettre à Votre Paternité par la voie du maître-courrier. Jusqu'à ce que j'apprenne que vous l'avez reçue, je ne veux pas vous écrire par cette voie, mais par Madrid.

Quant à notre David, je crois qu'il finira par séduire ce Père *Espéranza* comme il le fait d'ordinaire [1], dès lors qu'ils sont ensemble et que son frère le soutient. Il est vrai, le Père Bonaventure [2] pourrait beaucoup, en intervenant ; et il est très heureux que vous et lui soyez au courant de l'affaire. Que Dieu me pardonne ! mais je voudrais bien que ce Père restât dans sa première vocation, car je crains qu'il ne soit pour nous qu'un embarras. Depuis que je suis ici, je n'ai pas su autre chose.

De Votre Paternité la fille et la servante,

Thérèse de Jésus.

[1] Probablement un Père franciscain.

[2] Visiteur apostolique des Franciscains.

LETTRE CXVI.

1576. Vers le 5 Octobre. Tolède.

AU PÈRE JEAN DE JÉSUS, AU MONASTÈRE DE LA RODA.

Le cas du Père Antoine. Le voyage de Rome. Aimable reproche au Père Jean de Jésus et au Père Gabriel. Les succès du Père Gratien.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, mon Père!

Le monastère [1] où vous êtes est tellement écarté que, malgré tous mes désirs, je n'ai trouvé personne pour vous porter ma réponse; voilà pourquoi j'ai attendu le départ de ces Pères.

Que le Père Antoine soit sorti de notre Ordre, c'est peut-être une grâce que Dieu nous accorde. Je le voyais atteint d'une mélancolie profonde, et, vu notre régime, il serait devenu beaucoup plus mal. Que Sa Majesté soit avec lui! car, à mon avis, il est sorti pour cause de santé, plutôt que de plein gré. Cet événement ne pourra manquer d'être connu, puisqu'on devra remplacer ce Père comme prédicateur à Almo-

[1] Le Père Jean de Jésus Roca, nommé zélateur par le Chapitre d'Almodovar, se trouvait alors au monastère de la Roda à remplir son office.

dovar. Plaise à Dieu de le ramener dans son Ordre! Le nôtre ne perd rien à ces entrées et sorties [1].

Je pensais que Votre Révérence passerait par ici: vous n'avez évité qu'un léger détour. Vous ne devez pas avoir une grande envie de me faire plaisir, puisque, quand vous étiez à Tolède, vous ne m'avez parlé qu'un instant. Je vous assure que mon crédit est bien petit également au sujet de ce voyage de Rome dont vous me parlez. Il y a longtemps que je le demande, et il m'a été impossible encore d'obtenir qu'on écrive même une lettre à celui à qui il serait si juste d'en envoyer [2]. Faisons ce que nous devons, et advienne que pourra.

Cela ne dépend pas de notre Père Visiteur qui a déjà écrit à Rome. Mais il y en a tant qui lui donnent un avis opposé que le mien est peu de chose. Je suis désolée de ne pouvoir davantage; je pensais qu'on aurait décidé ce voyage, comme on me l'avait dit. Plaise à Dieu de conduire à bonne fin ce projet! Néanmoins, que Votre Révérence ne manque pas de l'activer; vous aurez plus d'autorité que moi.

J'ai envoyé les lettres à Séville et à Almodovar; elles ont été expédiées immédiatement, il est vrai; cependant, le Père prieur était déjà, je crois, arrivé à Madrid; c'est là qu'il est encore; de plus, la lettre pour Caravaca a été remise. J'ai été très heureuse de trouver un messager qui s'y rendait, car on en trouve ra-

[1] Le Père Antoine de la Mère de Dieu, après avoir passé quelque temps chez les Hiéronymites, était entré dans la Réforme; sous le coup de la tentation, il en sortit; mais dès le lendemain matin, il rentrait, grâce sans doute au vénérable Frère Pierre des Anges, qui ne cessa, durant toute la nuit, de conjurer le Seigneur pour son retour. Il vécut en saint religieux, et les *Chroniques* de l'Ordre font de lui les plus grands éloges. Cfr. t. I, liv. V, chap. 24, n. 7.

[2] C'est-à-dire au T. R. P. Général.

rement pour ce pays. La maladie du Père Gabriel [1] m'a causé un profond chagrin; Votre Révérence le lui dira, et lui présentera mes compliments; nous le recommandons instamment à Dieu dans nos prières; c'est un Père que j'aime beaucoup, mais qui m'aime très peu.

Notre Père m'a écrit qu'il était arrivé en bonne santé, que plusieurs Pères du *drap* [2] étaient sortis de la Réforme, et qu'il avait lui-même satisfait le Chapitre de la cathédrale; il me communiquait ce détail particulier que les mitigés s'étaient calmés et lui avaient envoyé à lui-même quelques-uns des leurs pour intercéder en leur faveur. Si Dieu nous le garde, je crois qu'il réalisera le plus grand bien. Que Votre Révérence n'oublie pas d'avoir soin de prier pour lui et pour moi. Mes compliments à tous les Pères de ce couvent, et ceux de la mère prieure [3] à Votre Révérence. Plaise à Notre-Seigneur de vous élever à la sainteté que je lui demande! *Amen.*

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

[1] Prieur du Couvent de la Roda.

[2] Les Carmes mitigés.

[3] La Mère Anne des Anges.

LETTRE CXVII.

1576. 5 OCTOBRE. TOLÈDE.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

La Serna achetée par don Laurent. L'*Agnus Dei* et les bagues de Thérésita. Le Père Acosta et les Jésuites de Séville. L'eau du monastère et les Franciscains. Sollicitude pour la santé du Père Gratien.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE!

Je ne comprends pas comment vous avez laissé partir le muletier sans le charger d'une lettre pour moi, surtout lorsque notre Père est près de vous, et que nous voudrions avoir tous les jours de ses nouvelles. Je vous envie beaucoup à toutes le privilège de le posséder. Par charité, n'agissez plus de la sorte, et n'omettez pas de me dire tout ce qui se passe. Notre Père ne me mande jamais que quelques mots; mais quand il n'a pas le temps de le faire, que Votre Révérence, au moins, n'y manque pas; je vous ai déjà indiqué par quelle voie vous pouviez m'écrire fréquemment.

Je me suis réjouie en apprenant par la lettre que m'a apportée le P. Mariano que Votre Révérence était en bonne santé, ainsi que toutes les sœurs, et que vous aviez terminé l'affaire des droits de vente. Le Père Antoine n'est pas encore venu.

Mon frère est déjà bien portant. Il est toujours heu-

reux d'avoir des nouvelles de Votre Révérence. Je vous ai recommandé de ne pas oublier de lui écrire de temps en temps. Il a acheté une propriété, dont il était question, même pendant son séjour à Séville; elle se trouve près d'Avila, à une lieue et demie, je crois, ou même moins. Elle a des pâturages, des champs de blé et des bois. Le prix est de quatorze mille ducats; mais les écritures ne sont pas encore passées. Il se rappelle, dit-il, ce qui lui est arrivé à Séville; et si tout n'est pas très sûr et très clair, il ne prendra pas cette propriété, parce qu'il ne veut pas de procès. Ne cessez jamais de prier pour lui et ses enfants, qu'il songe déjà à marier, afin que tous servent Dieu fidèlement.

Je vous dirai qu'aussitôt mon arrivée à Tolède, je pensais que nous allions partir pour Avila; j'expédiai immédiatement par un muletier la malle et tous les paquets que nous avions apportés; or, je ne sais comment cela s'est fait, mais on n'a pas trouvé le grand *Agnus Dei* de Thérèse, ni ses deux bagues ornées d'émeraudes. Peut-être avait-on retiré ces objets de la malle. Je ne me souviens plus où je les ai placés, dans le cas où on me les aurait confiés. J'ai été vraiment affligée que tout arrivât à l'encontre de la joie que cette enfant se promettait à la pensée de me posséder près d'elle à Avila; il est vrai, je lui manque pour beaucoup de choses. Que les sœurs tâchent de se rappeler si ses bijoux étaient au monastère quand nous sommes parties; veuillez interroger la sœur Gabrielle; elle se souviendra peut-être de l'endroit où je les aurais laissés; que toutes prient Dieu pour que nous les retrouvions.

J'ai été très surprise de votre renseignement au sujet de ce que font les Pères de la Compagnie de

Jésus : eux-mêmes, comme cette prétendante vous l'a raconté, sont dans l'étonnement à la vue de notre genre de vie si austère. Il faudrait que notre Père Garcia Alvarez allât leur parler. Recommandez instamment cette affaire à toutes mes filles et au Père prieur de Notre Dame des Grottes [1]. Nous prions instamment pour la santé de ce dernier. Plaise à Dieu de la lui rendre ! Je suis très peinée de ses souffrances ; et je ne veux pas lui écrire, jusqu'à ce que je le sache un peu mieux portant. Donnez-moi de ses nouvelles lorsque vous en aurez l'occasion.

Il serait bon, malgré tout ce que vous me dites, que vous ayez de temps en temps quelque Père de la Compagnie de Jésus pour vous confesser ; un tel moyen contribuerait beaucoup à leur enlever cette crainte qu'ils ont de nous : ce serait parfait que vous pussiez avoir le Père Acosta. Que Dieu leur pardonne ! Tout s'arrangera avec cette prétendante qui était riche ; et puisque le Seigneur n'a pas permis qu'elle vînt chez nous, Il saura veiller sur elle. Qui sait ? elle était peut-être plus nécessaire là où elle est allée que chez nous.

J'avais pensé que le Père Bonaventure étant là [2], votre question de l'eau s'arrangerait mieux ; d'après ce que je vois, vous n'avez guère réussi. Que Dieu nous permette de payer le monastère, et alors, quand nous aurons de l'argent, nous pourrons avoir le reste. Patientez en ce moment, puisque vous avez de bons puits. Nous donnerions beaucoup à Tolède afin d'en avoir un ; c'est un grand ennui pour nous que de nous faire apporter l'eau.

[1] La Chartreuse de Séville.

[2] Visiteur des Pères Franciscains d'Andalousie.

Veuillez me dire si le Père Bonaventure est content de sa visite? Dites-moi également ce que l'on décide au sujet du monastère qui a été détruit près de Cordoue. Je ne sais rien de tout cela.

Je suis bien portante et tout à votre service, comme on dit. Veuillez me marquer, en outre, si notre Père va quelquefois prendre sa nourriture au parloir, ou si vous pouvez lui donner quelques soins, car dans son monastère on ne le peut guère, et je crois que cela ne produirait pas bon effet. Avisez-moi de tout, et demeurez avec Dieu. Désormais, nous nous écrirons souvent, comme il convient.

Je suis très heureuse que vous ayez cette bonne vieille à votre service, et que l'escalier vous soit commode. Avez-vous encore le domestique? Qui fait vos commissions?

La Mère prieure de Malagon m'a écrit qu'elle était mieux; mais son mal est de telle nature que je ne saurais me réjouir de cette légère amélioration. Recommandez-la toujours à Dieu dans vos prières. Plaise à Sa Majesté de vous garder, ma fille, et de vous rendre saintes, vous et toutes les sœurs! *Amen!*

Par la lettre ci-jointe de la sœur Alberte [1], vous verrez ce qui se passe à Caravaca. Celle que j'ai reçue de Véas m'a procuré une vive joie; depuis longtemps je n'avais aucune nouvelle de ce couvent. Je suis contente également de l'entrée de cette postulante, qui est très riche. Tout y va bien, grâce à Dieu.

Priez toujours beaucoup pour notre Père et pour moi: j'en ai besoin.

C'était hier la fête de Saint François.

[1] Anne de Saint-Albert, prieure à Caravaca.

Je mets dans le paquet le prix du port, qui est considérable. Si vous n'avez rien pour donner quelques soins à notre Père quand l'occasion s'en présentera, ne manquez pas de me le dire. Ne soyez pas honteuse de recevoir ce que je vous envoie : ce serait sottise ; je puis vous donner cela. Que Votre Révérence veille sur sa propre santé, ne serait-ce que pour ne pas m'affliger ; je paie déjà bien cher, je vous assure, la maladie de ma prieure de Malagon. Dieu veuille la guérir et la remettre sur pied ! *Amen.*

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus Carmélite.

Quand c'est le muletier qui fait les commissions, on peut envoyer le prix du port dans le paquet ; quand ce n'est pas lui, vous savez ce qui a coutume d'arriver ; je vous préviens pour qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir ; c'est exposer les lettres au danger de se perdre [1].

[1] D'après le cahier où se trouvent les autographes, nous avons cru que ce post-scriptum faisait partie de la lettre du 9 septembre et non de celle-ci.

LETTRE CXVIII.

1576. 13 Octobre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Conseils pour sa santé et pour l'envoi des lettres. Les sermons du Père Gratien. Le Père Acosta. Achat de la Serna. Recommandations diverses.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

Votre maladie me cause un vif chagrin; je ne sais que faire pour n'être pas aussi sensible aux souffrances de mes prieures. Celle de Malagon est mieux, grâce à Dieu. Que Votre Révérence prenne soin de sa propre santé; mais gardez-vous bien, vous et toutes les sœurs, de prendre de l'eau de salsepareille; pour l'amour de Dieu, veillez à ne pas rester avec cette fièvre sans prendre des remèdes, alors même que ce ne serait pas des purges. J'ai été un peu consolée en me rappelant comment les sœurs s'imaginaient parfois que vous aviez la fièvre, quand je voyais que vous ne l'aviez pas. Plaise au Seigneur de vous garder et de vous donner la santé que je lui demande pour vous! *Amen.*

Les paquets de lettres sont arrivés en très bon état, et il en sera toujours ainsi lorsque vous les enverrez par Figuérédo. L'argent du port m'arrive sûre-

ment par cette voie. Vous pouvez indiquer sur l'enveloppe la somme qui est contenue à l'intérieur. Mettez toujours dans la lettre l'argent du port. Il est nécessaire que vous me disiez par quelle voie vous recevez mes dépêches; je suis préoccupée en ce moment de celles que je vous ai expédiées; les avez-vous reçues? Avec Figuérédo, elles ne courent aucun risque; je l'ai prévenu; c'est, d'ailleurs, un homme précieux. Je ne me souviens plus dans quelle lettre je vous parlais de lui, quoique vous ayez répondu à plusieurs d'entre elles. Plaise à Dieu de vous garder! Ce que vous faites est très bien. Mais il n'est pas nécessaire, ce me semble, de mettre toutes les autres lettres au dedans des vôtres; c'est trop de fatigue pour vous.

Oh! comme je vous envie le bonheur d'entendre de tels sermons [1] ! et comme je brûle du désir de me trouver en ce moment au milieu de votre Communauté! Les sœurs de Tolède disent que j'aime plus mes filles de Séville que toutes les autres. Ce qui est certain, c'est que, sans savoir pourquoi, je les ai toujours aimées beaucoup; je ne m'étonne donc pas que Votre Révérence me rende l'affection que je n'ai jamais cessé d'avoir pour elle; mais il me plaît que vous me le disiez. Quant au passé, il n'y plus à en parler, car évidemment, cela ne dépendait pas de vous. Je suis heureuse de vous voir tant de courage; je crois que Dieu vous aidera. Qu'il lui plaise de vous rendre la santé, comme je l'en supplie!

Cette prise d'habit et cette profession [2] me causent

[1] Les sermons du P. Gratien.

[2] Profession de la sœur Béatrix de la Mère de Dieu, première novice de ce couvent. — Prise d'habit de Jeanne de la Croix, mère de Béatrix.

une grande joie; présentez de ma part tous mes vœux aux deux sœurs. Dites à la sœur Isabelle de Saint-François que je suis très contente de ses lettres. Celles des autres sœurs sont également pour moi une consolation; mais qu'on veuille bien m'excuser, lorsque je ne réponds pas. Les lettres que je devais écrire quand j'étais à Séville n'étaient rien, en somme: depuis que je suis à Tolède, c'est chose terrible.

Au sujet des parentes de Garcia Alvarez, décidez comme vous le jugerez convenable. Pour lui, il déclarera la vérité. Des prétendantes sortant de sa famille ne sauraient être mauvaises. Je vais, si toutefois le temps me le permet, le prier de ne pas cesser de confesser les sœurs; j'ai de la peine de ce qui se passe. Dans le cas où je ne pourrais lui envoyer une lettre, Votre Révérence le lui dirait de ma part. Je suis très affligée de la maladie de notre bon Père prieur [1]; nous le recommandons instamment au Seigneur. Je crains que le courrier ne soit sur le point de partir, voilà pourquoi je ne lui écris pas. Vous perdrez beaucoup en le perdant, mais Dieu qui vit éternellement vous demeure.

J'écris à notre Père au sujet de l'oraison de ces sœurs [2]; il vous en parlera lui-même. Quand la sœur Isabelle de Saint-Jérôme aura quelque chose, mandez-le-moi. Il est inutile d'en parler au Père Rodrigue Alvarez; vous pouvez, cependant, en causer avec le Père Acosta. Envoyez-lui tous mes compliments; car nous sommes l'un et l'autre dans les meilleurs termes, et nous lui devons beaucoup.

[1] Des Chartreux.

[2] Isabelle de Saint-Jérôme et Béatrix, la nouvelle professe.

J'ai été très heureuse d'apprendre que vous avez réglé l'affaire des droits de vente. Mon frère vient d'acheter près d'Avila une propriété seigneuriale [1], la Serna, qui est très riche en prairies, en blé et en bois. Elle lui coûte quatorze mille ducats. Comme il n'avait pas cette somme, tant s'en faut, ce n'était pas une conjoncture propice pour ne point lui donner le tiers de ce que vous lui devez, afin de l'aider ; cependant, j'espère en Dieu qu'il n'en aura pas besoin. Si vous receviez peu à peu la somme due par les locataires de la maison, ce serait d'un grand secours.

Vous ne me dites rien de la femme de l'Assistant ; offrez à l'un et à l'autre tous mes compliments ; présentez-les, en outre, à toutes les sœurs et à ceux que vous voyez le plus fréquemment, à Delgado et à Blaise ; demeurez avec Dieu. Envoyez mes compliments au Père Grégoire, et donnez-moi toujours des nouvelles de sa santé. Que le Seigneur la donne excellente à Votre Révérence ! je suis charmée de vos travaux. Malgré tout, ne filez pas lorsque vous avez la fièvre ; sans cela, elle ne vous quitterait jamais, tant vous remuez le bras pour filer, et tant vous vous pressez à ce travail. Mes amitiés à Marguerite.

Si vous désirez prendre quelque sœur converse, je vous annonce qu'une parente de notre Père nous fait bien la guerre : pouvez-vous la recevoir ? D'après la prieure de Valladolid qui l'a vue, elle est bonne pour sœur converse : elle ne doit pas savoir lire. Quant à notre Père, il ne veut pas s'en occuper. Sa petite sœur

[1] Nous traduisons ainsi l'expression : *termino redondo*, qui signifie une propriété exempte de la juridiction des villages voisins. (Cfr. *Dict. de l'Acad. esp.*).

est vraiment remarquable; elle est d'un naturel plus doux que Thérèse et d'une habileté extrême [1]. Elle me plaît beaucoup.

C'est aujourd'hui le 13 octobre.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXIX.

1576. Milieu d'Octobre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Une confession générale. L'*Agnus Dei* et les bagues de Thérésita. Un magnifique thon envoyé à la sainte. Maladie de la Prieure de Malagon. Sollicitude pour la santé du Père Gratien.

JÉSUS !

Que l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, ma fille !

J'ai déjà répondu à vos lettres qui me sont très fidèlement arrivées par le courrier. Elles m'ont procuré le plus vif plaisir; mais je suis en peine de votre mal. Par charité, dites-moi promptement comment va votre santé, et racontez-moi ce que vous savez de notre Père. Je vous envie le bonheur d'avoir fait une confession générale; je vois bien que vous n'aviez pas autant de fautes que moi à déclarer; sans quoi, je vous l'assure,

[1] Isabelle de Jésus-Marie, qui n'était encore qu'une enfant.

vous ne vous en seriez pas tirée avec tant de facilité. Béni soit Dieu qui nous aime tous !

Mon frère m'annonce dans sa lettre d'aujourd'hui qu'il vous a écrit et a donné pouvoir à quelqu'un pour retirer le tiers de la somme que vous lui devez ; il est bien, et l'achat de la Serna est complètement terminé. Les sœurs de Saint-Joseph ne se tirent pas mal d'affaire. Thérèse vous écrit ; son *Agnus Dei* et ses bagues, dont j'avais été très préoccupée tout d'abord, ont enfin reparu, grâce à Dieu. Ma santé est bonne ; il est presque une heure, aussi je ne veux pas être longue.

Je désire avoir des nouvelles de mon bon Père Prieur de Notre-Dame des Grottes [1].

La semaine dernière, nos sœurs de Malagon nous ont envoyé du thon frais ; il était fort beau et nous l'avons trouvé excellent. Depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, je n'ai pas rompu le jeûne un seul jour ; voyez comme je me porte bien. Notre Prieure de Malagon m'a écrit ces jours derniers pour me dire qu'elle était mieux ; elle fait cela, la sainte, pour ne pas me donner de peine, car son amélioration n'est rien. Aujourd'hui encore, j'ai reçu une lettre d'elle ; elle est fort souffrante et prise d'un grand dégoût, ce qui est très mauvais à cause de son état de faiblesse extrême. Nous prions beaucoup Dieu pour elle ; mais, hélas ! mes péchés sont si grands, qu'Il ne nous exauce pas ! Je vois qu'il ne m'est pas nécessaire d'insister pour la recommander à vos prières. J'en demande de tous côtés pour elle.

[1] Le P. Ferdinand Pantoja.

Doña Yomar s'est mariée aujourd'hui [1]. Elle est très contente de savoir que vous vous portez bien ; doña Louise ne l'est pas moins. Jamais elle ne m'avait tant aimée ; elle veille avec sollicitude sur ma santé : ce qui n'est pas une petite faveur ; priez Dieu pour l'une et l'autre ; vous le leur devez. Veuillez me recommander très instamment à toutes les sœurs.

Je suis extrêmement préoccupée de ces monastères d'Andalousie dont notre Père est chargé. J'ai déjà offert les Carmélites déchaussées et je m'offre moi-même de grand cœur pour que les visites réussissent. Je lui dis qu'il me fait compassion, et il me répond que vous le comblez d'attentions à votre monastère. Plaise au Seigneur de vous conserver ! Mais prévenez notre Père qu'il n'aille plus, pour l'amour de Dieu, prendre ses repas avec ces religieux. Je ne sais pourquoi il y va, si ce n'est pour nous donner à toutes de l'inquiétude.

J'ai déjà dit à Votre Révérence que vous deviez payer ce que vous dépensez pour lui avec l'argent qu'on vous a envoyé de Saint-Joseph. Croyez que c'est de la folie d'en agir autrement. Je sais ce que je dis. Par là, vous vous acquitterez de votre dette sans vous en apercevoir. Gardez-vous d'y manquer. Que la bonne sous-prieure prenne note de chaque dépense ; je ne serais pas étonnée qu'elle prît note même de l'eau que vous dépensez. Veuillez donc la prévenir et présentez tous mes compliments à ma chère Gabrielle. Dieu soit avec vous toutes !

Pressez-vous de prendre l'argent de cette sœur et

[1] Doña Yomar Pardo, fille de doña Louise de la Cerda. Marie de Saint-Joseph avait été dans le monde sa dame d'honneur.

tout ce que vous pourrez trouver pour le remettre à ceux qui ont vendu la maison ; vous auriez alors moins d'intérêts à payer ; car c'est une chose très pénible [1]....

LETTRE CXX.

1576. Milieu d'Octobre. Tolède.

AU PÈRE AMBROISE MARIANO, A MADRID.

La Révérende. Le Père Valdémoro et le Père Mariano. Le bon Père Balthasar.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence !

Qu'Il vous paye les nouvelles excellentes que vous m'avez données de la santé de notre bon Père, Monsieur le licencié Padilla ! Plaise à Dieu de la lui conserver de longues années !

Comment ! vous me donnez maintenant les titres de Révérende et de Dame ! Que le Seigneur vous le pardonne ! Nous semblons, Votre Révérence et moi, redevenus chaussés. Je trouve vraiment charmante cette amitié du Révérend [2] qui est allé solliciter l'appui de Votre Révérence. Il m'avait parlé de cette affaire à Avila. Dieu veuille lui donner une meilleure santé !

[1] La fin de la lettre manque.
[2] Le P. Valdémoro.

Après tout, il y a douze heures dans le jour; peut-être a-t-il changé d'avis.

Voici ce que l'on m'a raconté, et c'est la vérité. Le Père Tostado a envoyé à Tolède un courrier avec des lettres pour le Provincial, et ce dernier veut expédier un religieux à Madrid; voilà, ce me semble, beaucoup de mouvement. Je suis peinée que le Père Bonaventure [1] vienne dans cette ville et compromette le bien que je le vois réaliser à Madrid. Supposé qu'il tire encore profit des folies qu'on lui fait, tout le monde dira que le Seigneur lui accorde une grâce spéciale. Vous ne me mandez pas quelles mesures on a prises pour punir les extravagances passées. O Jésus! que de choses vous permettez!

Je désire vivement que vous vous trouviez dans cette petite maison; le reste se réalisera plus tard, avec la grâce de Dieu. Hélas! je ne voudrais pas même voir les murailles de ces gens [2] qui nous aiment si peu! Je vous l'ai déjà dit, procurez-vous une lettre du Nonce, et tout sera terminé. Mon Père, pressons-nous le plus possible; que Votre Révérence ne néglige donc point de s'occuper de la séparation de la province. Nous ne savons ce qui arrivera plus tard. En travaillant à cette affaire de la séparation, on ne perd rien; au contraire, on gagne beaucoup.

Par charité, quand Votre Révérence aura des nouvelles de notre Père, veuillez me les communiquer. Je suis préoccupée à son endroit. Mes respects à Monsieur le licencié Padilla et au Père Balthasar [3]. La

[1] Visiteur apostolique des Franciscains d'Andalousie, comme on l'a déjà vu.

[2] Les Carme mitigés.

[3] Le P. Balthasar de Jésus Niéto

Prieure leur envoie également les siens, ainsi qu'à Votre Révérence. Je suis très contente que ce bon Père se trouve à Madrid. Que Dieu soit toujours avec lui et avec Votre Révérence!

L'indigne servante de Votre Révérence [1],

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXI.

1576. 21 Octobre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

La tempête contre la Réforme. L'œuvre des Repenties à Salamanque. Affaires diverses.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité!

Je vous ai écrit hier pour vous dire combien ces Pères étaient calmes et apaisés, et combien j'en bénissais Dieu. Mais je vous préviens qu'on ne leur avait pas encore lu le précepte et le Bref *Motu proprio*. Je redoutais beaucoup ce qui est arrivé. Aujourd'hui même, l'un de ces Pères est venu me voir, et m'a annoncé que l'émotion était grande. Dès lors qu'ils croient avoir quel-

[1] Comme on le voit, la sainte semble se complaire à répéter ce titre de *Révérence*.

que droit pour eux, ils vont évidemment se remuer. Ils prétendent, comme je l'ai dit souvent au Père Mariano et écrit à Votre Paternité, ce me semble, que commander en tant que prélat, sans montrer en vertu de quelle autorité on le fait, est une chose qui ne s'est jamais vue.

Vous exprimez dans votre lettre au Père Mariano les motifs pour lesquels vous n'avez pas envoyé le Bref; il vaut mieux certainement, puisqu'il y a quelques doutes, les éclaircir tout d'abord. Plût à Dieu que les choses fussent de telle sorte que l'on vînt à vous décharger de ce travail et à vous réserver pour les Carmes et les Carmélites de la Réforme!

Comme le Père Padilla vous le racontera, *Melchisédech* [1] prétend que je ne puis poursuivre les fondations; car telle est, prétend-il, la volonté du Concile, et notre Révérendissime Père Général l'a défendu. Je serais bien aise que Votre Paternité pût voir cette déclaration. Il m'accuse d'être toujours en voyage avec des religieuses, et cependant je ne sors qu'avec la permission des supérieurs. J'ai en main celle que *Melchisédech* lui-même m'a donnée pour Véas et Caravaca, afin d'y mener des sœurs. Comment donc n'y a-t-il pas songé alors, puisque la déclaration du Père Général était venue? Plût à Dieu qu'on me laissât en paix! Que le Seigneur donne à Votre Paternité, mon Père, le repos que je vous souhaite!

Peut-être ces Pères vont jeter maintenant leur venin, et ils n'en seront que meilleurs après. Selon moi, ils étaient très disposés à obéir. Cette tempête ne me paraît pas de mauvais augure; j'avoue qu'une telle op-

[1] Le P. Ange de Salazar, Provincial des Carmes mitigés de Castille.

position n'est pas pour me déplaire; j'y vois un signe que Dieu sera grandement servi.

J'envoie à Votre Paternité la lettre ci-jointe, parce qu'il y est question de l'affaire de Salamanque, dont, ce me semble, on a dû vous parler. J'ai écrit à l'auteur de cette lettre que l'œuvre dont il s'agit n'était pas pour les Carmes déchaussés [1], qu'ils pouvaient bien envoyer dans cette maison des femmes repenties, mais non y exercer l'office de vicaire; et cependant il me semble qu'on ne veut pas autre chose; j'avoue que ce serait peu qu'ils y fussent pour deux mois; mais l'évêque ne les demande pas et ne songe même pas à les charger de cette maison; d'ailleurs, ils ne sont pas pour des œuvres de ce genre. Je voudrais, moi, que nos Pères déchaussés n'apparussent jamais dans cet endroit que comme des personnes de l'autre monde, et qu'on ne les vît point aller et venir pour s'occuper de femmes. L'évêque est déjà pour nous. En nous occupant de ce projet, nous nous exposerions peut-être à perdre son estime. Notre ami don Teutonio fera-t-il quelque chose? je l'ignore; il a peu d'autorité; et puis, il n'est pas un excellent négociateur. Si j'étais là, je chaufferais cette affaire et je crois qu'elle réussirait à merveille; peut-être il en sera de la sorte, dans le cas où Votre Paternité jugera à propos de m'envoyer à Salamanque. Voilà tout ce que j'ai écrit à ces messieurs.

La Prieure et toutes les sœurs se recommandent aux prières de Votre Paternité et de nos Pères Carmes déchaussés. Pour moi, je me recommande spécialement à celles du Père Grégoire. Ma chère Isabelle se porte bien et est très charmante. Madame doña

[1] L'Œuvre des Repenties.

Jeanne et tous les gens de sa maison sont en bonne santé. Par charité, présentez de temps en temps mes respects à Monsieur le Fiscal et à l'archevêque, à Madame Delgada et aux personnes amies de Votre Paternité, spécialement à Bernarde; je vous fais cette recommandation pour toujours. Que Votre Paternité soit avec Dieu! Il est très tard.

C'est aujourd'hui la fête de mon Père Saint Hilarion.

La servante et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXII.

1576. 21 Octobre Tolède.

AU PÈRE AMBROISE MARIANO, A MADRID.

Le Père Mariano insiste pour la postulante du Père Oléa et celle de Monsieur Nicolas. Difficulté de bien connaître les religieuses. Projets de fondations pour les Carmes déchaussés à Madrid, à Malagon et à Salamanque. Les riches novices de Véas.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence!

Il paraît bien que Votre Révérence n'a pas encore compris toutes les obligations que j'ai au Père Oléa et l'affection que je lui porte; car vous m'écrivez au sujet d'une affaire dont il se serait occupé, ou s'occuperait en

ce moment avec moi. Vous n'ignorez pas que je suis loin d'être ingrate. Je puis donc vous l'assurer, si, dans cette affaire, il n'y allait que de mon repos et de ma santé, ce serait déjà réglé. Mais quand la conscience est en jeu, il n'y a pas d'amitié qui tienne; je dois plus à Dieu qu'à personne. Plaise à Sa Majesté qu'il ne s'agisse que d'un manque de dot pour cette fille! Vous le savez déjà; et dans le cas où vous ne le sauriez pas, vous pouvez vous en informer: il y a chez nous un grand nombre de religieuses qui ont été reçues sans dot aucune; or cette fille a une bonne dot, puisqu'on lui donne cinq cents ducats; avec cela, elle pourrait entrer dans n'importe quel monastère.

Comme mon Père Oléa ne connaît pas les sœurs de nos maisons, je ne m'étonne nullement qu'il soit incrédule. Pour moi, je vois en elles de vraies servantes de Dieu; je connais la pureté de leurs âmes, et je ne croirai jamais qu'elles ôtent l'habit à une novice quelconque sans raisons sérieuses. Je sais combien elles ont coutume d'être scrupuleuses sur ce point. Puisqu'elles ont pris cette détermination, c'est qu'elles ont eu des motifs pour cela.

Comme nous sommes en petit nombre, le trouble occasionné par celles qui ne sont pas pour nous est tel, que la conscience la moins délicate se ferait scrupule d'admettre de semblables personnes; à plus forte raison, des âmes qui veulent ne mécontenter en rien Notre-Seigneur ne les recevront jamais. Dites-moi, mon Père, dès lors que les religieuses lui refusent leur vote, comment puis-je les obliger à la prendre? Et quel prélat pourrait les y contraindre?

Que Votre Révérence ne s'imagine point que le

Père Oléa [1] tient à cette novice; il m'a écrit qu'il ne s'y intéresse pas plus qu'à une personne qui passe par la rue. Mes péchés, sans doute, sont cause de ce zèle que vous mettez pour un projet qui ne peut se réaliser; je ne puis vous obliger en cela, malgré la peine que j'en éprouve.

Supposons que la chose fût possible, ce ne serait pas, à coup sûr, rendre service à cette personne que de la maintenir chez des religieuses qui ne veulent pas d'elle. Peut-être même que, dans cette circonstance, j'ai fait plus que je n'aurais dû; je leur ai dit, en effet, de la garder un an encore, contre leur gré, afin de l'éprouver davantage, et de m'informer mieux de tout par moi-même, dans le cas où je passerais par là pour me rendre à Salamanque. J'ai agi de la sorte pour contenter le Père Oléa et lui donner plus complète satisfaction. Je vois que les religieuses ne mentent pas, et vous savez combien elles ont en horreur le mensonge même le plus léger. Ce n'est pas nouveau que des novices sortent de nos monastères; cela, au contraire, arrive très fréquemment. Cette personne ne perdra rien en disant qu'elle n'a pas eu assez de santé pour soutenir la rigueur de notre genre de vie. Je n'en ai vu aucune encore qui ait été moins estimée pour ce motif.

Ce fait est un avertissement pour moi; et désormais j'y regarderai de plus près; voilà pourquoi nous ne prendrons pas la prétendante offerte par Monsieur Nicolas, malgré tout le contentement qu'elle cause à V. R. J'ai reçu, en effet, des renseignements par ailleurs, et je ne veux pas, sous prétexte de rendre ser-

[1] Religieux de la Compagnie de Jésus, qui avait rendu plusieurs services à la sainte et au Père Gratien.

vice à mes maîtres et amis, me créer des ennemis. C'est vraiment étrange que Votre Révérence vienne me dire : pourquoi vous êtes-vous occupée de cette dernière postulante ? Il le fallait bien, pourtant ; sans cela, on n'en prendrait aucune. Je désirais faire plaisir à Monsieur Nicolas ; mais on m'avait donné un rapport tout différent de ce que j'ai appris ensuite, et Monsieur Nicolas, qui, je le sais, souhaite beaucoup plus le bien général de nos maisons que celui d'une personne en particulier, est de mon avis.

Pour l'amour de Dieu, ne me parlez plus de cette affaire. Cette fille a reçu une bonne dot et peut entrer ailleurs, mais non dans nos monastères ; car nos religieuses, étant peu nombreuses, doivent être très bien choisies. Et si, jusqu'à ce jour, nous nous sommes montrées moins difficiles pour l'admission de quelques-unes, en bien petit nombre d'ailleurs, nous nous en sommes tellement mal trouvées que nous y veillerons à l'avenir. N'allez pas prier Monsieur Nicolas d'insister ; ce serait mettre le trouble entre lui et nous ; de nouveau, nous refuserions d'admettre sa prétendante.

Je vous trouve charmant de venir me déclarer que vous sauriez ce qu'est cette demoiselle rien qu'en la voyant. Nous ne sommes pas très faciles à connaître nous autres femmes. Quand vous les avez confessées durant plusieurs années, vous vous étonnez vous-même de les avoir si peu comprises ; c'est qu'elles ne se rendent pas un compte exact d'elles-mêmes pour exposer leurs fautes, et que vous les jugez seulement d'après ce qu'elles vous disent. Mon Père, quand vous voudrez que nous vous rendions service dans nos monastères, présentez-nous des sujets vraiment capables, et vous

verrez que nous n'aurons pas de difficulté pour la dot; sans cela, je ne puis vous obliger en rien.

Je vous dirai qu'il me semblait aisé d'avoir à Madrid une habitation pour nos Pères Carmes déchaussés. Et quoiqu'il ne s'agissait pas d'un monastère, ce n'était pas beaucoup à mes yeux qu'on donnât la permission d'y célébrer la messe, comme on la donne pour les chapelles privées des gentilshommes du monde. J'en ai donc parlé à notre Père; mais il m'a répondu que cela ne convenait pas, que c'était compromettre nos affaires; et il me semble qu'il avait raison. Votre Révérence, connaissant sa volonté, n'aurait pas dû réunir tant de religieux, ni préparer l'église, comme si vous aviez eu la permission. J'avoue que j'en ai ri. Pour moi, je n'ai pas même acheté une maison sans la permission de l'Ordinaire. Vous savez ce qu'il m'en a coûté, à Séville, pour avoir oublié de la demander. Je l'ai déjà assez répété à Votre Révérence[1], tant que vous n'aurez pas une lettre de Monseigneur le Nonce, vous donnant l'autorisation, vous ne réussirez pas. Lorsque don Jérôme est venu me dire que vous alliez solliciter l'appui des Carmes mitigés, j'ai été vraiment stupéfaite. Pour ne pas ressembler à Vos Révérences qui mettent en eux tant de confiance, je ne suis pas disposée, surtout à l'heure présente, à parler au Père Valdémoro; s'il nous témoigne de l'amitié, ce n'est pas, je le crains, dans le but de nous favoriser, mais de surprendre en nous quelques actes dont il préviendrait ses amis. Mon avis est que Votre Révérence se tienne sur la même réserve que moi, et ne donne aucune confiance à ce Père.

[1] La sainte a donné, en effet, cette recommandation dans la lettre du milieu d'octobre adressée au même Père Mariano, p. 383.

Ce n'est point avec l'aide de tels amis que je voudrais poursuivre ce projet. Laissez-en le soin à qui il appartient, c'est-à-dire à Dieu, et Sa Majesté le mènera à bonne fin en son temps. Pour vous, ne vous pressez pas trop, afin de ne pas tout compromettre.

Je vous dirai que don Diégo Méjia est un parfait gentilhomme, et qu'il ne manquera pas à sa promesse. Puisqu'il s'est déterminé à parler de la sorte, il doit compter sur son cousin. Mais, croyez-moi, ce que son cousin ne fera pas pour lui, il ne le fera pas, non plus, pour sa tante. Inutile donc d'écrire à cette dernière ou à une personne quelconque. Car ils sont très proches parents l'un et l'autre; or, la parenté et l'amitié de don Diégo sont choses qu'on estime beaucoup.

C'est un bon signe que l'archidiacre ait dit qu'il préparerait un rapport en notre faveur. Supposé qu'il n'eût pas pensé pouvoir réussir, il ne se serait pas chargé de cette mission. Les choses sont donc en excellente voie; mais que Votre Révérence n'aille pas en activer la marche en ce moment; ce serait y mettre des entraves. Voyons ce que vont faire don Diégo et l'archidiacre. Je ne manquerai pas d'agir de mon côté, et de chercher quelqu'un qui ait du crédit auprès d'eux. Dans le cas où le doyen pourrait quelque chose, doña Louise s'entendrait avec lui. La tournure de cette affaire me plaît beaucoup et me porte à croire de plus en plus que Dieu daigne agréer cette fondation [1] pour sa gloire, puisque toutes les dispositions en ont été prises sans nous. C'est très heureux que vous ayez une maison; tôt ou tard, nous obtiendrons la permission. Si Monseigneur le Nonce avait déjà accordé cette per-

[1] De Madrid.

mission, tout serait fini. Plaise à Dieu de lui donner la santé, puisqu'Il voit que nous en avons besoin! Je vous le répète, le P. Tostado n'a nullement perdu confiance, et je crains que celui qui a commencé[1] d'agir contre nous ne se serve encore de son intermédiaire.

J'arrive au projet de Salamanque. Le P. Jean de Jésus est tellement souffrant de la fièvre quarte, que je ne sais ce qu'il pourra faire; d'un autre côté, Votre Révérence ne m'explique pas quels services on attend de nos Pères Carmes déchaussés. Quant au collège que nous voulons établir dans cette ville, commençons donc par ce qui est le plus important, et demandons tout d'abord la permission de Monseigneur le Nonce; cette permission une fois obtenue, la fondation est terminée. Quand il y a des errements dès le début, tout le reste va à la dérive.

Voici, à mon avis, ce que demande l'évêque: Il a appris de quelle manière Monsieur Jean Diaz est retenu à Madrid, et il voudrait quelqu'un pour le remplacer. Mais est-ce conforme à votre profession de remplir cet office de vicaire [2]? Je ne le crois pas. Supposons-le un instant. Quel profit pourrions-nous en retirer? En quittant cet office au bout de deux mois, vous indisposeriez l'évêque. Je ne sais, non plus, comment nos Pères arriveraient à diriger convenablement cette maison. Ils exigeraient peut-être une haute perfection, chose qui ne convient pas pour des femmes de cette sorte. D'ailleurs, l'évêque voudrait-il désigner des religieux pour les diriger?

[1] Elle fait allusion au T. R. Père Général, mais ne le nomme pas.

[2] Il s'agissait de remplacer pendant deux mois don Diaz dans la direction d'une maison de Repenties. Le P. Mariano pensait arriver plus facilement par là à faire une fondation à Salamanque.

Nous l'ignorons. Je puis assurer à Votre Révérence qu'il y a plus à faire que vous ne l'imaginez, et que nous pourrions bien perdre là où nous pensons gagner.

Pour la bonne réputation de notre Ordre, il ne me semble pas convenable que nos religieux acceptent l'office de vicaires de cette maison, et cependant on ne les demande que dans ce but. Quand le monde les voit, il devrait trouver en eux des ermites adonnés à la contemplation, et non des gens qui vont ici et là s'occuper de femmes de cette sorte. Qu'ils les retirent du vice, très bien; mais hors de là, je ne sais si on les approuverait. Je vous montre les inconvénients, afin que Vos Révérences les examinent attentivement et décident ce qu'elles jugeront le plus à propos. Je m'en rapporte à vous; vous saurez mieux que moi ce qui convient. Parlez de tout cela à Monsieur le licencié Padilla et à Monsieur Jean Diaz; pour moi, je ne sais que ce que je viens de dire.

La permission de l'évêque nous sera toujours assurée. Sans cela, je n'aurais pas beaucoup de confiance dans les négociations de Monsieur don Teutonio. Qu'il soit très bien intentionné, oui; mais il n'a guère d'autorité. J'attendais le moment où je pourrais aller moi-même à Salamanque chauffer ce projet, car je suis une grande remueuse d'affaires. Si vous ne m'en croyez pas, demandez-le plutôt à mon ami Valdémoro. Mais il serait fâcheux que notre dessein vînt à échouer, parce que nous aurions mal pris nos mesures. Cette fondation et celle de Madrid ont toujours été l'objet de mes plus vifs désirs.

Je suis contente qu'on renonce à celle de Ciudad Réal, jusqu'à ce que les circonstances soient plus favorables; nous ne pouvons, ce me semble, y réussir en

aucune manière. Mal pour mal, la fondation de Malagon serait préférable; doña Louise la désire vivement; elle vous ferait de grands avantages avec le temps; il y a tout autour plusieurs localités importantes, et je vois que vous ne manqueriez pas de quoi vivre. Vous auriez, en allant là, un prétexte plausible d'abandonner la maison de Madrid. On penserait que vous n'y renoncez pas complètement, mais que vous en attendez l'achèvement; car il ne paraît pas sérieux de faire et de défaire une fondation d'un jour à l'autre.

J'ai remis à don Jérôme une lettre pour don Diégo Méjia, et il devait la lui expédier avec une autre que j'envoie au comte d'Olivarès. Je lui écrirai de nouveau quand je le jugerai nécessaire. Mais que Votre Révérence ne manque pas de lui rafraîchir la mémoire. Encore une fois, je vous l'assure, s'il a dit qu'il s'occuperait de ce projet, qu'il en avait causé avec l'archidiacre et qu'il regardait l'affaire comme terminée, il ne vous a pas trompé.

Il vient de m'écrire au sujet d'une postulante. Plût à Dieu que celles que nous refusons eussent autant de qualités! nous ne manquerions pas de les recevoir. C'est la mère de notre Père Visiteur qui a pris des renseignements sur son compte. Au moment où j' écris ceci, il me semble que je ferais bien, puisque je dois répondre à don Diégo au sujet de cette fille, de lui parler de notre projet et de l'en charger de nouveau; c'est ce que je vais faire. Votre Révérence lui enverra le pli ci-joint. Demeurez avec Dieu.

Cette lettre est tellement longue, qu'on dirait que je n'ai pas à m'occuper d'autre chose. Je n'écris pas au Père Prieur, parce que j'ai en ce moment beaucoup

d'autres lettres qui m'attendent et qu'il peut considérer la présente comme lui étant adressée.

Tous mes compliments au Père Padilla; je rends les plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il est en bonne santé. Que Sa Majesté soit toujours avec Votre Révérence!

Je procurerai la cédule, fallût-il m'adresser pour cela au Père Valdémoro. Que puis-je dire de plus fort? car je crois qu'il ne ferait rien en notre faveur.

C'est aujourd'hui la fête des Vierges [1].

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de JÉSUS.

On m'a remis aujourd'hui d'autres lettres de V. R. avant l'arrivée de Diégo. Veuillez envoyer par le premier courrier à notre Père la lettre ci-jointe, où je lui demande quelques permissions. Je ne lui dis rien de vos affaires; ne manquez donc pas de l'en instruire.

Pour vous montrer que mes religieuses sont plus habiles que Vos Révérences, je vous envoie ce bout de lettre de la Mère prieure de Véas [2]. Voyez comme elle a trouvé une bonne maison pour nos Pères de la Péñuela. J'en ai été vraiment très heureuse. A coup sûr, Vos Révérences ne l'eussent pas trouvée si promptement.

On a reçu à Véas une religieuse dont la dot est de sept mille ducats. Deux prétendantes qui sont sur le point d'entrer apporteront chacune autant. On a reçu, en outre, une dame de très haute noblesse, nièce du comte de Tendilla: elle a apporté davantage en-

[1] 21 octobre, fête de sainte Ursule et des onze mille vierges.

[2] La vénérable Anne de Jésus.

core en objets d'argenterie, des chandeliers, des burettes, un reliquaire, une croix de cristal, et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer.

On vient de leur intenter un procès, comme vous le verrez par les lettres que je vous envoie. Que V. R. veuille bien examiner ce qu'on pourrait faire. Le mieux serait d'en parler à don Antoine. Dites-lui quelle est la hauteur des grilles; représentez-lui que c'est ce qu'il y a de plus commode pour nous, et que cela n'est pas de nature à gêner qui que ce soit; enfin, voyez quel est le meilleur parti à prendre.

LETTRE CXXIII [1].

1576. OCTOBRE. TOLÈDE

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Le Père Gratien et les mitigés. Joie de *Paul* près de *Joseph*. La véritable oraison.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père!

J'ai reçu *aujourd'hui* [2] trois lettres de Votre Révérence par la voie du maître-courrier, et hier, j'ai reçu

[1] L'autographe se trouve chez les Carmélites Déchaussées de Santo Stefano Rotondo, à Rome; c'est d'après lui que se font les corrections de la présente traduction.

[2] L'autographe porte *oy* et non *yo*.

celles qu'apportait le P. Alphonse. Le Seigneur m'a bien favorisée, après le retard qu'elles ont mis à m'arriver. Qu'Il soit béni à jamais de ce que Votre Paternité est en bonne santé !

Quand on m'a passé les paquets de la Mère prieure, j'ai eu un bon soubresaut en ne trouvant aucune lettre de Votre Paternité ni dans l'un, ni dans l'autre. Jugez comme cela m'était sensible. Mais j'ai été promptement dédommagée. Que Votre Paternité veuille bien m'indiquer quelles sont les lettres de moi qu'elle reçoit. Très souvent vous m'écrivez sans répondre à ce que je désire, et, de plus, vous oubliez de mettre la date.

Dans vos deux dernières lettres, vous me demandez comment j'ai trouvé Madame doña Jeanne [1] ; or, je vous l'ai déjà écrit par la voie du courrier de Tolède. Je pense que votre réponse me vient dans les lettres que vous m'annoncez par la voie de Madrid ; je ne m'en préoccupe donc pas beaucoup.

Ma santé est bonne, et ma sœur Isabelle [2] est toute notre récréation. C'est une chose extraordinaire que sa paix et sa joie. Madame doña Jeanne m'a écrit hier. Tous les vôtres sont en bonne santé.

J'ai rendu à Dieu les plus vives actions de grâces en voyant la façon dont vont nos affaires. Mais d'après ce que me raconte le P. Alphonse [3], j'ai été étonnée de tout ce qu'on disait de Votre Paternité. Mon Dieu! comme votre voyage était nécessaire ! N'eussiez-vous pas fait autre chose, il me semble qu'en conscience,

[1] Mère du P. Gratien.

[2] Sœur du P. Gratien.

[3] L'autographe met le mot en abrégé comme suit : *Al.°* et non *Antonio*.

vous y étiez obligé pour l'honneur de l'Ordre. Je ne comprends pas comment on pouvait répandre de telles calomnies. Plaise à Dieu d'éclairer ces Pères! Si Votre Paternité pouvait trouver quelqu'un de confiance, ils mériteraient bien qu'on leur procurât le plaisir de leur donner un autre prieur. Mais comme vous n'avez personne [1], j'ai été surprise quand on m'a nommé celui qui vous a donné le conseil dont vous me parlez; c'eût été ne rien faire. Ce serait beaucoup qu'il y eût là un prieur qui ne nous fût pas opposé en tout; dans le cas où ce projet vous paraîtrait convenable, vous pourriez rencontrer une grande difficulté de la part du prieur actuel, qui refuserait peut-être de donner sa démission; ces Pères ne sont pas disposés à désirer d'être peu estimés du monde; rien d'étonnant à cela. Ce qui est plus étonnant c'est que [2], malgré tant d'occupations, *Paul* puisse remplir ses obligations vis-à-vis de *Joseph* au milieu d'un si doux repos. J'en rends les plus vives actions de grâces au Seigneur. Que Votre Paternité lui dise qu'il doit enfin être content de son oraison, et ne plus se préoccuper de ce que son entendement ne discourt pas, quand Dieu lui accorde une autre sorte de faveur; vous lui direz, en outre, que je suis très satisfaite de ce qu'il m'écrit. Voici la règle qui doit nous servir dans ces questions intérieures et spirituelles. L'oraison qui est la plus agréable à Sa Majesté et la plus élevée est celle qui produit les meilleurs effets. Et par là je n'entends pas celle qui nous donne immédiatement de nom-

[1] L'autographe porte *mas no lo teniendo*, et non, *mas no lo entiendo*.

[2] L'autographe porte: no es maravilla; *mayor se me hace que* tiniendo tantas ocupaciones Pablo, pueda tenerlas *con* Josef *con* tanto sosiego.

breux désirs. Ces bons désirs sont estimables, sans doute, mais parfois ils ne sont pas tels que notre amour-propre nous les représente. J'appelle bons effets ceux qui se traduisent par des œuvres. Quand on a de grands désirs de la gloire de Dieu, on le Lui montre en s'appliquant à la procurer sérieusement, on nourrit sa mémoire et son esprit de tout ce qui peut Lui être agréable et Lui prouver davantage notre amour.

Oh! que c'est bien là l'oraison véritable, et non ces goûts qui ont pour but notre satisfaction personnelle et rien plus! Lorsque l'oraison est accompagnée de ces goûts dont je parle [1], elle laisse dans l'âme une grande faiblesse et des craintes; de plus, elle nous rend sensible au peu d'estime qu'on nous donne. Pour moi, je ne désire pas d'autre oraison que celle qui me fera croître en vertus. Serait-elle accompagnée de violentes tentations, de sécheresses et de tribulations, je la regarderais comme excellente, si j'en sortais plus humble. Celle qui sera la plus agréable à Dieu sera la meilleure à mon avis. Qu'il daigne vous garder à notre affection, comme je le désire [2]!

Thérèse de Jésus.

[1] Au lieu de: y cuando *no* se ofrece. . l'autographe porte : y cuando se ofrece...

[2] L'autographe porte pour ces deux dernières phrases le texte suivant: *Pues lo que mas agradare a Dios, ternia yo por mas oracion; Guosle como deseo. Teresa de Jesús.* C'est ainsi que se termine la lettre.

LETTRE CXXIV [1].

1576. 23 Octobre. Tolède.

AU P. GRATIEN, A SÉVILLE.

La véritable oraison. Pièges du démon découverts par *Laurencia*. Les sœurs Saint Jérôme et Béatrix. Les sermons du P. Gratien.

...N'allons pas croire que celui qui souffre ne prie pas; il prie, dès lors qu'il offre ses souffrances au Seigneur. Souvent il prie beaucoup plus que celui qui est à se rompre la tête dans la solitude et s'imagine posséder la véritable oraison, parce qu'il a réussi à tirer quelques larmes de ses yeux.

Que Votre Paternité veuille bien me pardonner cette si longue recommandation pour *Paul*. Vu l'amour que vous lui portez, vous vous en chargerez volontiers. Ce que je viens de dire vous paraît-il juste? communiquez-le-lui; dans le cas contraire, ne lui en soufflez pas mot. Mais je déclare ce que je voudrais pour moi-même. Je vous assure que c'est une grande chose que les bonnes œuvres et une bonne conscience.

La conduite du Père *Joannès* [2] m'a charmée! Il pourrait très bien arriver que là où le démon cherche à produire quelque mal, Dieu tire quelque bien. Mais

[1] Cette lettre ne faisant pas partie de la précédente comme on l'avait pensé jusqu'à ce jour, nous la donnons à part.

[2] Probablement le licencié Jean de Padilla.

il faut exercer la plus grande vigilance. Je suis convaincue, en effet, que le démon ne manquera pas de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour nuire à *Elisée* [1]. Ce dernier, d'ailleurs, a raison de croire que c'est le démon qui agit. Je suis d'avis même qu'il ne serait pas mal de prêter peu l'oreille à ces choses; on veut que *Joannès* fasse pénitence; mais n'a-t-il pas été assez éprouvé par Dieu? S'il a dû souffrir, il n'a pas été le seul, et les trois qui lui ont donné conseil n'ont pas manqué de le payer promptement.

Ce que *Joseph* [2] dit alors fut certainement que *Clémente* [3] n'était pas coupable, et que, si faute il y avait, il fallait l'attribuer à la maladie; que, d'ailleurs, ce Père goûtait la paix dans cette contrée où on l'avait envoyé. Mais *Joseph* l'avait d'abord prévenu de toutes les épreuves par lesquelles on le ferait passer. Quant à *Laurencia* [4], elle n'a rien appris par *Joseph*; elle savait par d'autres personnes ce que le vulgaire en disait. Évidemment, *Joseph* ne confiera pas des secrets de cette sorte, car il est très prudent. Mon avis est qu'on a porté un faux jugement sur ce Père. Plus j'entends dire qu'il parle par ailleurs, ce que *Laurencia* n'a pu vérifier, plus il me semble que c'est une invention du démon. J'ai déjà ri, quand j'ai vu où cet esprit mauvais allait maintenant tendre ses pièges. Car pourquoi voulait-il éloigner *Clémente* de ces dévotes, sous prétexte de procurer son bien? Il serait bon, évidemment, de

[1] Le P. Gratien.

[2] Notre-Seigneur.

[3] L'auteur de l'*Año Teresiano* croit qu'il s'agit du P. Elie de Saint-Martin.

[4] La sainte.

réclamer à l'Ange [1] que ce Père fût mis en liberté; mais ce serait une joie pour moi qu'on chassât enfin le diable de cette maison par les moyens qu'on prend ordinairement dans ce but. Faites attention et vous verrez que cet esprit de ténèbres montrera ce qu'il est. Je recommanderai cette affaire à Dieu, et *Angèle* [2] vous dira dans une lettre à part ce qu'elle pense de toutes ces menées. On a agi très prudemment en s'occupant de cela dans le secret de la confession.

Quant à la sœur Saint-Jérôme, il faudra lui commander de manger de la viande durant quelques jours, et l'éloigner de l'oraison. Vous lui ordonnerez de ne traiter qu'avec vous, ou de m'écrire; elle a l'imagination faible, et tout ce qu'elle médite, elle croit le voir ou l'entendre. Parfois, cependant, il pourra y avoir du vrai, comme il a pu y en avoir; car c'est une bonne âme.

Pour Béatrix [3], je pense de même; néanmoins, le renseignement relatif à l'époque de sa profession, dont on me parle, ne me semble pas un caprice; je le trouve, au contraire, assez bien. Elle doit jeûner peu; que Votre Paternité en avise la Prieure. Qu'on défende de temps en temps l'oraison à ces deux sœurs, et qu'on les occupe à d'autres offices, pour que nous ne tombions pas dans un mal plus grand. Croyez-moi, cette mesure est nécessaire.

Je suis très chagrinée de ce que les lettres se soient perdues. Vous ne me dites pas s'il y avait quelque chose d'important dans celles qui sont tombées aux

[1] L'inquisiteur.

[2] La Sainte.

[3] La sainte parle d'elle et de ses tentations au chap. 26 des *Fondations*.

mains de Peralta [1]. Je vous annonce qu'il vient d'envoyer un courrier.

J'ai porté envie aux religieuses qui ont eu le bonheur d'entendre les sermons de Votre Paternité. Il semble bien qu'elles en sont dignes, tandis que moi, je ne mérite que les travaux; malgré tout, je prie Dieu de m'en envoyer encore beaucoup plus, et je les supporterai par amour pour Lui.

C'est une peine pour moi que Votre Paternité doive aller à Grenade. Je voudrais savoir le temps que vous y serez, ainsi que le moyen de vous expédier mes lettres et l'endroit où je dois vous les adresser. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi ces renseignements. Je n'ai reçu aucun blanc-seing; je prie Votre Paternité de m'en envoyer deux, bien que je ne les croie pas nécessaires; mais je vois le travail que vous avez, et jusqu'à ce que vous jouissiez d'un peu plus de repos, je voudrais vous alléger quelque peu le fardeau. Plaise à Dieu de vous accorder ce repos que je vous désire et la sainteté qu'Il peut vous donner! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 23 octobre.

L'indigne servante de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

[1] Le P. Tostado.

LETTRE CXXV.

1576. 31 OCTOBRE. TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Le livre des *Fondations*. La postulante de *Santelmo*. Saintes jalousies du Père Antoine.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité!

Le livre des *Fondations* est sur le point d'être achevé. Je crois que vous serez content de le lire, car le sujet en est des plus attrayants. Voyez si je n'obéis pas bien! Chaque fois qu'on me donne un ordre, je m'imagine toujours que je possède la vertu d'obéissance. Viendrait-on à me commander une chose, même par plaisanterie, je me sentirais portée à la faire sérieusement. Voilà pourquoi j'écris plus volontiers ces *Fondations* que toutes ces lettres: tant de tracas me tue. Je ne sais comment j'ai eu le temps de composer cet ouvrage. Et cependant, je puis encore donner quelques loisirs à *Joseph* [1]; c'est Lui qui donne des forces pour tout.

Je vous dirai que je jeûne, moi aussi. Le froid n'est pas rigoureux dans ce pays et ne me cause pas autant de mal que dans quelques autres. Par charité, présentez

[1] Notre-Seigneur.

tous mes compliments au P. Antoine. Mieux vaudrait cependant éviter le plus possible de lui laisser voir que j'écris si souvent à Votre Paternité et à lui si rarement. Je vais peut-être lui envoyer quelques mots.

Je regrette que *Santelmo* [1] n'ait pas pris l'affaire de sa prétendante comme Monsieur Nicolas : j'aurais eu moins de tracas. Je vous assure que je ne sais qu'en dire. Nous avons de la peine à être complètement saints en cette vie. Que ne connaissez-vous toutes les qualités dont est douée la prétendante de Monsieur Nicolas, et comment *Santelmo* traite la Mère prieure ! Plaise à Dieu, mon Père, que nous n'ayons besoin que de Lui seul ! Du moins, *Santelmo* réussira peu avec moi. Voyant, comme je le vois, que c'est contre la conscience de recevoir sa prétendante, nous ne l'admettrons point, dût le monde s'anéantir; et cependant, il ne s'en préoccupe pas plus, dit-il, que d'une personne qui passe par la rue. Vous comprenez cela ! et que serait-ce donc s'il s'y intéressait ! J'aurais des craintes le jour où je devrais recevoir une personne qui lui tînt de près. Le P. Mariano n'en revient pas. Comme je pense qu'il vous écrira sur cette affaire, je vous préviens, pour que vous n'ayez pas à vous en troubler.

Il a travaillé lui-même pour *Santelmo* plus qu'il ne devait. Ce dernier comprendra enfin ce qui en est ; dans le cas contraire, peu importe.

Tout mon repos est dans la confiance où je suis que Notre-Seigneur me gardera Votre Paternité et vous accordera une grande sainteté.

C'est aujourd'hui la veille de la Toussaint. Je me

[1] Le P. Oléa. Cfr. lettre du 21 octobre précédent au P. Ambroise Mariano. p. 388. 389.

rappelle que le jour des Morts est l'anniversaire de ma prise d'habit. Que Votre Paternité demande à Dieu de faire de moi une véritable religieuse du Carmel; mieux vaut tard que jamais.

Toutes mes salutations au fiscal, au P. Acosta et au P. Recteur.

L' indigne servante et la véritable sujette de Votre Paternité; grâces soient rendues à Dieu! je le serai toujours, advienne que pourra.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXVI.

1576. 31 Octobre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

L'*Agnus Dei* et les bagues de Thérésita. Maladie de la prieure de Malagon. Santé des sœurs et du P. Gratien.

JÉSUS
SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE, MA FILLE!

Pour l'amour de Dieu, informez-vous si notre Père reçoit des lettres de moi, bien que je ne lui en envoie presque jamais sans en expédier également à V. R. Aujourd'hui même, j'en ai reçu une de lui, datée du 22 octobre, où il m'annonce qu'il n'en a pas eu de moi depuis longtemps, et cependant je ne cesse pas de lui écrire. Je lui en ai expédié entre autres une longue par

le muletier. Je ne voudrais pas qu'on prît ces lettres; supposé qu'elles se fussent perdues, ce serait moins grave. On les oublie peut-être dans la maison du maître-courrier de Séville. En tout cas, celles qui partent d'ici sont remises à des mains sûres. Votre Révérence devrait envoyer de temps en temps quelqu'un chez le maître-courrier demander celles qui pourraient être pour vous.

Avant que je ne l'oublie, je vous annonce qu'on a retrouvé le grand *Agnus Dei* et les bagues. Tous sont bien portants à Avila, comme vous le verrez par les lettres ci-incluses. Mon frère me dit qu'il a été très content des vôtres et en a beaucoup ri; il les a portées à Saint-Joseph [1]. Un autre jour, vous recevrez une lettre de lui; son affection pour vous est grande, je vous l'assure, et la mienne ne vous manque pas. Il ne cesse de me répéter que Monsieur Nicolas sera plein de dévoûment pour vous toutes, et qu'il vous confessera : c'est un excellent sujet. Faites-lui bon accueil.

Êtes-vous bien portante? Répondez sans détours; exposez-moi simplement la vérité. Quant à la santé de la bonne prieure de Malagon, je ne sais que vous en dire, si ce n'est qu'elle est très mauvaise. Il est question maintenant de l'amener à Tolède. Mais le médecin prétend que ce serait la faire mourir plus tôt. Cette maladie est de telle sorte que Dieu seul en est le véritable médecin: la terre est impuissante à la conjurer.

Je vous recommande de nouveau de ne laisser personne boire de l'eau de salsepareille. J'ai beaucoup insisté sur ce point en écrivant à Garcia-Alvarez et à notre Père. Donnez-moi des détails sur la façon dont

[1] A Avila.

marchent toutes les affaires; dites-moi, en outre, pourquoi vous ne donnez pas de temps en temps un peu de viande à notre Père. Demeurez avec Dieu. Comme il y a très peu de jours que je vous ai écrit, je n'ai rien plus à vous dire, si ce n'est que je vous prie de présenter toutes mes amitiés aux sœurs.

C'est aujourd'hui la veille de la Toussaint.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXVII.

1576. 2 Novembre. Tolède.

A MARIE-BAPTISTE, SA NIÈCE, PRIEURE A VALLADOLID.

Maladie de Marie-Baptiste, de Monseigneur Quiroga et du Nonce. Les vrais amis sont rares. Envoi de comptes. Épreuves intérieures. Le bon ami Pradano.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Si quelquefois vous vouliez bien croire ce que je vous dis, nous n'en viendrions pas à de telles souffrances. Il est vrai qu'en vous écrivant l'autre jour, j'ai dû insister très peu pour que vous ne vous saigniez plus. Je ne sais quelle folie est la vôtre d'agir de la sorte, alors même que le médecin vous le dirait. Je suis très peinée cependant de votre mal, parce qu'il est à la

tête. Et la pauvre Catherine, que n'endure-t-elle pas? Vous devez bien veiller à vous souvenir de faire prier pour elle ; je vous le recommande, bien qu'elle veuille s'en aller là-bas; car elle n'ignore pas tout l'amour que les sœurs lui portent; je vous l'assure, c'est une grande perfection que cette femme. Plaise à Dieu que vous ne payiez pas, comme je l'ai pensé, votre trop grande affection pour elle! C'est pour que vous vous en repentiez que je vous le dis.

J'ai reçu toutes vos lettres; elles m'arrivent sûrement par cette voie. Il est inutile de m'expédier le prix du port, puisque je l'ai; mon frère me le donne; je lui suis très obligée sous toutes sortes de rapports. Le Père Visiteur [1] va bien, comme me l'annonce une lettre de lui reçue avant-hier; il ne manque point de m'écrire, et jusqu'à ce moment, il est content des gens de ce pays. Mais aussi il agit avec la plus grande discrétion et une extrême bonté.

Cette affaire des Franciscains date déjà de quelque temps; ils n'ont pas tué leur Visiteur [2]. Quant à celle de Monseigneur Quiroga, nous nous en sommes extrêmement réjouies, je vous l'assure, parce qu'il est dans les meilleurs termes avec notre Père [3]. Mais à l'heure présente, l'évêque [4] et le Nonce sont très malades. Recommandez-les à Dieu, pour qu'ils ne nous fassent pas défaut; la mort de l'évêque serait même une grande perte pour tout le royaume. Recommandez, en outre,

[1] Le P. Gratien.

[2] Le P. Bonaventure.

[3] Mgr. de Quiroga, évêque de Cuenca venait enfin, après trois mois de résistance, d'accepter le siège de Tolède.

[4] Mgr. Covarrubias y Leiva, évêque de Salamanque, président du Conseil de Castille.

à Sa Majesté Don Juan d'Autriche, qui est parti pour la Flandre incognito, sous le nom d'un domestique flamand.

Oh! quel plaisir vous m'avez procuré en me donnant des nouvelles de la santé du P. Pierre Hernandez, dont j'étais fort en peine! J'avais appris sa maladie, mais j'ignorais sa guérison. Il ne se montre pas, je vous assure, ingrat comme son ami [1] qui, malgré toutes ses occupations, a grand soin de m'écrire; cependant il me doit tout; mais sous le rapport des dettes, son ami me doit beaucoup plus.

Sachez que cette personne s'occupera de vous tant qu'elle n'en aura pas trouvé une autre qui lui plaise. Alors, elle vous laissera sûrement, malgré toute la bonne opinion que vous pourrez en avoir. Si Dieu ne m'avait assistée, il y a longtemps que j'aurais fait ce que vous vouliez faire; Il ne l'a pas permis. Je vois, d'ailleurs, que celui dont vous me parlez est son serviteur; je dois donc l'aimer, puisqu'il le mérite; il faut même aimer tous ceux qui sont sur la terre. Nous serons bien insensées le jour où nous croirons avoir beaucoup d'amis. Toutefois, ce n'est pas une raison pour imiter sa conduite. Au contraire, montrons-nous toujours plus reconnaissantes envers lui pour les services qu'il nous a rendus. Je prie donc Votre Révérence de laisser de côté ces délicatesses. N'omettez point de lui écrire, et acquérez un peu de liberté d'esprit. Pour moi, grâce à Dieu, je la possède très grande, mais pas autant, cependant, que vous le supposez. Béni soit Celui qui est toujours un véritable ami, quand nous recherchons son amitié!

[1] Le P. Gratien.

On portera la lettre à Louis de Cépéda [1]. Je vous ai déjà écrit que son père était mort, et que, durant toute sa maladie, nous l'avions beaucoup recommandé à Dieu dans ce monastère.

Envoyez-moi le compte que vous avez préparé, me dites-vous, pour mon frère, parce que je lui ai donné celui que m'avait remis Madame doña Marie de Mendoza. Remettez-moi, en outre, les autres comptes et tous vos mémoires. Faites-moi parvenir, quand elle sera prête, une relation de la sœur Stéphanie, semblable à celle que vous m'avez expédiée à Avila, et qui était si bien; mais qu'elle soit écrite en caractères très lisibles, afin que je ne sois pas obligée de la transcrire. Au moins, ne confiez pas ce travail à la sœur Julienne. Elle avait mis tant de folies et de sottises dans sa relation sur Béatrix de l' Incarnation, qu'on ne pouvait les admettre; c'était vraiment trop fort. Dès que vous serez complètement guérie, écrivez vous-même ce que vous savez; c'est le Provincial qui me l'a commandé.

Ma santé est bonne, grâce à Dieu. Je ne pourrai jamais obtenir de vous que vous buviez de ce sirop du Roi des Mèdes, lorsque vous devez prendre une purge. Cette médecine m'a rendu la vie, et elle ne peut vous faire aucun mal. Veuillez ne pas m'envoyer les comptes par le courrier ordinaire; que cela ne vous vienne même pas à la pensée, car nous ne recevrions rien. Expédiez-les-moi par le muletier, alors même qu'il faudrait attendre.

Quant à ces épreuves intimes dont vous me parlez, plus elles seront grandes, plus vous devez les mépriser; il est clair que c'est là une faiblesse d' imagination et hu-

[1] Fils de François de Cépéda, cousin germain de la sainte.

meur mauvaise. Le démon le voit bien, et doit sans doute y contribuer; mais soyez sans crainte; Dieu ne permet pas, nous affirme saint Paul, que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Il vous semble que vous consentez à ces tentations; il n'en est rien; vous retirez même quelque mérite de tout cela. Pour l'amour de Dieu, achevez de vous guérir; forcez-vous à bien manger, ne gardez pas la solitude et ne vous fatiguez pas à réfléchir; occupez-vous comme vous pourrez et de ce que vous pourrez. Je voudrais être près de vous; j'aurais une foule de choses à vous raconter pour vous récréer.

Pourquoi ne m'avez-vous rien dit des chagrins de dom François? Je lui aurais écrit, car je lui dois beaucoup. Dès que vous verrez la comtesse d'Osorno, présentez-lui tous mes respects; présentez, en outre, mes amitiés à ma chère Marie de la Croix, à Casilde et à Dorothée, enfin à la sous-prieure et à sa sœur. Je ne sais ce qu'il faut faire de cette novice aveugle; je vous l'assure, c'est un grand embarras. En vérité, le Père Pradano [1] est un bon ami; vous avez raison de traiter avec lui, alors même qu'on changerait maintenant le supérieur. Si l'on envoyait à Valladolid le Père Domenek [2], je serais heureuse qu'on vous le donnât. Écrivez-moi promptement pour me dire comment vous êtes, et demeurez avec Dieu. La Mère prieure a été très peinée de vous savoir malade. Toutes, ici, nous vous recommanderons à la divine Majesté. Ne manquez

[1] Père Jésuite qui avait été confesseur de la sainte à Avila.

[2] Père Jésuite qui avait confessé la sainte à Tolède.

jamais de prévenir le Père Dominique [1] que je lui envoie mes compliments, et dites-moi comment il va.

C'est aujourd'hui le jour des Morts.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXVIII.

1576. 3 Novembre. Tolède.

AU PÈRE AMBROISE MARIANO, A MADRID.

L'ami Valdémoro et son frère. Épreuves de Jean de Padilla. Plusieurs petits saints.

JÉSUS soit avec Votre Révérence !

Le bon Père Valdémoro [2] est venu me voir aujourd'hui. Je crois qu'il dit vrai quand il se proclame notre ami; c'est son intérêt pour le moment. Il insiste beaucoup sur la ligne de conduite que suivit saint Paul après avoir tant persécuté les chrétiens; mais qu'il accomplisse pour Dieu la dixième partie de ce qu'accomplit saint Paul, et nous lui pardonnerons à lui-même ce qu'il a fait et ce qu'il fera. Il me prie de demander à Votre Révérence de recevoir son frère. Et, certes, si son frère est vraiment tel qu'on le représente, il serait

[1] Le P. Dominique Bañès, dominicain.

[2] Prieur des Carmes mitigés d'Avila qui persécuta sainte Thérèse et saint Jean de la Croix.

d'un grand secours, vu le besoin que vous avez de prédicateurs. Mais je crois que notre Père, qui, dans sa visite, renvoie les religieux des autres Ordres, ne voudra pas recevoir ce prétendant. Ce en quoi je pense répondre à l'amitié du P. Valdémoro, c'est en le recommandant à Dieu. Et là-bas, vous verrez ce qui convient le mieux

Nous supplions instamment le Seigneur pour la santé de ces messieurs. Qu'Il daigne la leur accorder, puisqu'Il en voit la nécessité! Je suis très préoccupée des épreuves de notre bon P. Padilla; ses grandes œuvres ne peuvent manquer d'exciter la rage du démon. Plaise à Dieu de lui accorder force et santé, et d'élever à une grande sainteté Votre Révérence et le Père Maître!

Je n'ai pas eu d'autres nouvelles des affaires; je pense qu'à Madrid vous êtes les premiers à les connaître. Demain, je remettrai à Valdémoro une lettre qu'il ira vous porter. Si j'intercède pour son frère dans cette lettre, ma dernière volonté est que vous décidiez ce qui sera le plus conforme à la gloire de Dieu.

Ces petits religieux m'ont paru des saints [1]. J'éprouve une consolation très vive de voir de telles âmes; cela nous stimule à supporter tous les travaux qui peuvent se présenter.

C'est aujourd'hui le 3 novembre.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

[1] Quelques jeunes Carmes déchaussés qui venaient de la Péñuela.

LETTRE CXXIX.

1576. 4 Novembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Casilde de Padilla autorisée à faire profession. Le frère du *grand ami Perucho*. Préoccupations d'*Angèle* et sa joie intérieure.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Paternité!

Je vous ai écrit plusieurs lettres ces jours derniers. Plaise à Dieu qu'elles vous arrivent! Je suis désolée quand je vois toutes celles que je vous écris, et combien peu vous en recevez, me dites-vous.

On m'a remis aujourd'hui les lettres ci-incluses de Valladolid; on m'annonce que la réponse autorisant la profession de la sœur Casilde est arrivée de Rome, et que cette enfant est au comble de la joie [1]. Il ne me semble pas que vous deviez attendre pour lui accorder votre permission que vous alliez vous-même lui imposer le voile. Nous ne savons pas ce qui peut arriver en cette vie, et le plus sûr est ce qu'il y a de mieux. Je

[1] Casilde n'avait pas encore 16 ans. Voir le récit de sa vocation aux chap. X et XI des *Fondations*. Elle fit profession le 13 janvier 1577. En 1581, elle sortit de l'Ordre et devint abbesse des Franciscaines du monastère de Saint-Louis, à Burgos; c'est là qu'elle mourut inconsolable d'avoir quitté la Réforme.

vous demande donc la charité de m'envoyer par plusieurs voies votre réponse au plus tôt, afin que ce petit ange ne soit pas toujours dans l'épreuve. Il lui en a déjà tant coûté. On a désigné à Votre Paternité, ou on les lui désignera, ceux à qui Casilde a remis la relation ; l'un d'eux est le P. Dominique, mais si j'ai le temps de lire les lettres, et que ma relation soit plus complète, je vous l'enverrai.

Je vous annonce que *Perucho* [1] est venu me trouver avant-hier. Il m'a rappelé que saint Paul persécutait les chrétiens, et que Dieu l'avait touché de sa grâce. Dieu, ajoute-t-il, peut opérer le même prodige en sa faveur et le convertir. Sa conversion, à mon avis, durera tant qu'il y trouvera son intérêt. Il est absolument convaincu que *Paul* va sévir contre eux tous ; mais il affirme qu'il sera le premier à lui faire bon accueil. Son frère a été chassé par les *oiseaux de nuit* ; c'est, d'après lui, un grand saint, un grand prédicateur, enfin, un homme sans défaut. Il avait été dominicain, et voudrait se trouver parmi les *aigles*. S'il est tel qu'on le dit, il ne nous serait pas d'un petit secours, à cause de son talent de prédicateur. Le malheur, c'est que tout cela me paraît une fable. Oh ! quel grand ami nous trouvons dans ce Père ! Mais que Dieu nous en délivre !

Celui qui donne l'emplacement pour le monastère voudrait qu'on célébrât une messe à son intention toutes les semaines, et il bâtirait six belles cellules. Je lui ai répondu que Votre Paternité n'y consentirait pas ; je crois qu'il se contentera de moins, et peut-être même de rien du tout.

[1] Le P. Valdémoro. — Le mot *Perucho* est mis pour *Pedro* ou *Pero*.

Je crains que nous ne perdions *Mathusalem* [1]. Quand il viendra à mourir, dites-moi ce que fera *Angèle*. Car elle va aussitôt avoir des scrupules; elle craindra de manquer à l'obéissance en choisant elle-même le monastère où elle doit rester. Je vois bien que cette maison [2] est éloignée et qu'elle y sera beaucoup plus mal, au moins pour sa santé, qu'à Tolède; cependant, c'est là que sa présence est le plus nécessaire; il ne faut donc pas regarder ce qui peut lui procurer du contentement; ce serait se tromper que d'en faire cas sur la terre. Certainement, le meilleur endroit pour elle serait près de *Paul*, son confesseur, puisqu'elle y trouverait plus d'avantage. Mais le projet de fondation s'oppose à ce plan. Vous voyez qu'ici elle est encore plus mal qu'à Avila pour l'expédition des affaires. D'une manière ou d'une autre, que Votre Paternité lui indique ce que vous aurez décidé; vous la connaissez bien, d'ailleurs. A la mort du Nonce, elle pourrait ne pas attendre votre réponse, dans le cas où on le lui conseillerait, et elle en éprouverait une grande peine.

Que Votre Paternité examine également si, lorsqu'on lui désignera une résidence ou qu'on lui en laissera le choix, elle doit tenir compte de celle que lui a fixée le Visiteur précédent [3]; car, à moins que la nécessité

[1] Le Nonce Hormanéto.

[2] Elle désigne soit le monastère de Malagon, soit celui de Salamanque.

[3] Le P Pierre Fernandez l'avait nommée conventuelle du Monastère de Salamanque le 6 Oct. 1571. Le P. Gratien lui avait commandé d'aller à Malagon pour y mettre la dernière main à la fondation, après quoi elle devait se rendre à Avila pour y achever son temps de Priorat, et de là à Salamanque. Le R. P. Général lui avait ordonné de se retirer dans un Couvent de Castille et de n'en plus sortir ponr faire des fondations.

ne l'appelle là-bas, il serait peut-être plus parfait pour elle de se rendre dans le monastère qui lui a été fixé que d'en choisir un elle-même. Considérez bien, mon Père, ce qui convient sur ce point : votre décision, bonne ou mauvaise, ne manquera pas de devenir publique. Je crois que tout cela ne durera pas longtemps, parce que nous aurons un autre *Mathusalem* [1] ; mais il pourrait arriver que cela tardât encore. O grand Dieu ! quelle liberté d'esprit cette femme possède au milieu de tous les événements de la vie ! Aucun, ce lui semble, ne saurait être fâcheux, ni à elle, ni à son *Paul*. Les paroles de *Joseph* produisent de grands effets, puisqu'elles donnent de tels résultats. Quant à *Paul*, quelle science et quel don ne possède-t-il pas pour éclairer les âmes ! Il y a de quoi en louer Dieu ! Que Votre Paternité veuille bien lui recommander cette affaire. Par charité, répondez-moi ; nous ne perdrons rien à connaître votre décision, tandis qu'on pourrait perdre beaucoup, en suivant des conseils étrangers.

Nous prions instamment Dieu pour *Mathusalem* et le *Grand Ange* [2], dont je ne sais pourquoi je suis encore plus en peine. Plaise au Seigneur de lui rendre la santé ! Qu'Il daigne, en outre, me garder Votre Paternité de longues années et vous accorder une grande sainteté ! *Amen, Amen.*

C'est aujourd'hui le 4 novembre.

L'indigne sujette et vraie fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

[1] Un autre Nonce.

[2] Diégo de Covarrubias, évêque de Salamanque. Cf. Lettre du 2 Nov. précédent.

LETTRE CXXX.

1576. 8 Novembre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Les parentes de Garcia Alvarez. L'argent d'Antoine Ruiz. La fille de Monsieur Paul. Recommandation pour l'adresse des lettres.

JÉSUS soit avec Votre Révérence !

Le temps me fait défaut pour vous dire tout ce que je voudrais. Votre lettre m'a été remise tantôt par le muletier ; plus elle est longue, plus elle me cause de joie ; mais j'ai reçu tant de lettres aujourd'hui, que les loisirs me manquent même pour écrire la présente et lire celles de nos sœurs. Présentez-leur toutes mes amitiés.

Déjà, je vous ai prévenue qu'il fallait recevoir les parentes de Garcia Alvarez. Je croyais que ma lettre devait vous être arrivée. Puisque ces filles sont si bonnes, il n'y a pas de motif pour retarder leur entrée. Je suis en peine quand j'apprends que vous vous chargez de religieuses, et que votre situation ne s'améliore pas. Tâchez, au moins, d'avoir les trois cents ducats que vous devez payer cette année au pauvre Antoine Ruiz, car il a besoin pour vivre de cet argent et de ses troupeaux de Malagon. Je me suis même occupée de trouver quelqu'un qui l'assiste, et mon propre frère l'aidera ; je vous assure qu'à mon avis c'est un cas de conscience de lui

rendre cette somme ; je connais le peu de ressources qu'il possède là-bas.

Quant à la postulante de Monsieur Nicolas, je ne la renverrais pas, alors même qu'elle n'aurait pas toutes les qualités requises. Je vous prie de lui présenter à lui-même tous mes respects; veuillez l'aviser que son cousin est venu me voir et m'a remis une aumône.

Je ne sais que vous dire de la fille [1] de Monsieur Paul, dont je n'ai pas encore bien compris la lettre; il faut que je la relise. Pourquoi vous pressez-vous tant? Ne pourriez-vous pas attendre qu'elle ait achevé son noviciat? Si l'on vous remet deux mille cinq cents ducats [2] avec ce que l'on doit vous donner cette année, c'est bien; mais refusez tout le reste. Ces héritages sont de nulle valeur pour nous, et en définitive ne rapportent rien: n'en prenez donc pas. Que Monsieur Paul se charge lui-même de cette partie de la somme que vous devez verser pour la maison. Encore une fois, qu'il ne vous passe même pas par l'esprit d'accepter un héritage. Répondez que vous ne le pouvez pas, parce qu'il vous est défendu d'avoir des rentes. Enfin, vous n'avez pas à m'écrire sur ce sujet; vous verrez ce qu'il y aura de mieux à faire. Mon désir est que vous ne retranchiez rien de cette dot ni de celle de Béatrix; je souhaite que l'une et l'autre vous soient remises en même temps; sans cela, vous ne pourriez vous tirer d'embarras, dès lors que vous avez tant à payer chaque année; et au lieu de remédier à un mal, soyez assurée que vous perdriez beaucoup.

[1] Bernarde de Saint-Joseph.

[2] La copie de la Bibl. Nat. de Madrid marque cette somme, bien que dans la lettre suivante du 11 nov. la Sainte ne parle que de quinze cents ducats.

Je vais écrire à Valladolid au sujet de la sœur converse, et je vous répondrai ; je ne tarderai pas à vous envoyer un mot.

Ma santé est bonne. C'est aujourd'hui le 8 novembre.

Les lettres que j'enverrai à notre Père [1] ne porteront pas son adresse, mais celle de Votre Révérence. Je mettrai sur l'enveloppe deux croix ou même trois, ce qui sera encore mieux que deux ou une seule.

Il y a d'ailleurs beaucoup de lettres dans le paquet que je vous expédie. Que Votre Révérence veuille aviser notre Père de ne pas mettre l'adresse sur les lettres qu'il me destine ; faites-le vous-même et mettez-y les mêmes signes que sur les vôtres. Ce moyen est plus sûr, et il est préférable à celui que j'avais indiqué. Plaise à Dieu que vous disiez vrai quand vous m'annoncez que vous vouz portez bien ! Demeurez avec Lui.

Votre,

Thérèse de Jésus.

Je vous ai déjà prévenue qu'on avait remis les lettres à mon frère, et qu'elles lui avaient procuré beaucoup de plaisir ; il va bien. La Mère Prieure de Saint-Joseph est comme d'ordinaire.

[1] Le P. Gratien.

LETTRE CXXXI.

1576. 11 NOVEMBRE. TOLÈDE.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Avis pour l'adresse des lettres et pour sa santé. Maladie de la Prieure de Malagon. Les comptes de la sous-prieure de Séville. Les repas du Père Gratien. Quelques postulantes. Mortifications indiscrètes des sœurs de Malagon.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE!

Ayez donc toujours soin de marquer sur un petit papier à part les points auxquels vous voulez que je réponde. Vos lettres sont longues, bien qu'elles ne me paraissent pas telles quand je considère le plaisir qu'elles me causent. Mais il faut beaucoup de temps pour les relire, et parfois je suis pressée.

Je vous ai écrit par le courrier, il y a deux ou trois jours, ou même quatre. Je vous disais que je marquerais de deux croix les lettres qui porteront votre adresse, et qui seront pour notre Père [1]. Prévenez-moi, dès que vous aurez remarqué cet avis; j'attendrai jusqu'alors pour employer ces signes.

Je vous assure que je suis très affligée de votre fièvre. Pourquoi me dites-vous que vous vous portez bien? Cela me fâche. Voyez si ce n'est pas un engorgement;

[1] Le P. Gratien.

soignez-vous donc et ne laissez pas ce mal s'enraciner. Je pense, néanmoins, que la fièvre vous quitte de temps en temps, et cela me console. Si vous faisiez des frictions ou quelque chose de ce genre, vous pourriez, je pense, tempérer ce feu que vous avez; n'omettez pas d'en parler au médecin. Vous avez coutume, ce me semble, de vous saigner tous les ans; qui sait? cela vous serait peut-être bon, comme le prétend la Mère sous-prieure. Je vous demande donc de prendre des soins, et de ne pas attendre que le mal soit sans remède. Que Dieu daigne y pourvoir pour le mieux!

Il y a quelque temps que je ne sais rien de Malagon, et je suis très préoccupée de la santé de la Prieure. Les médecins d'ici me laissent peu d'espoir sur elle, car elle porte toutes les marques et tous les signes de l'étisie. Dieu est vie, et Il peut la lui donner; ne cessez pas de L'en supplier; priez-le, en outre, pour une personne à qui je dois beaucoup. Dites-le à toutes les sœurs, et présentez-leur mes amitiés. Leurs lettres m'ont procuré le plus vif plaisir; je ne sais pas si j'aurai le temps d'y répondre.

Je vous porte, certes, grande envie à toutes pour ce bonheur et ce repos que vous goûtez près de notre Père. Pour moi, ne méritant pas une pareille faveur, je n'ai aucun motif de me plaindre. Je me réjouis même que vous ayez une telle compensation à vos peines; sans cela, je ne sais comment vous auriez pu supporter vos épreuves.

Malgré toutes vos raisons, je vous répète que vous direz de ma part à la Mère sous-prieure de prendre, pour les dépenses de notre Père, sur les quarante ducats que vous devez au couvent de Saint-Joseph [1]; veuillez

[1] D'Avila.

ne pas agir autrement; ce serait autant de perdu pour vous. Regardez comme payé et retranchez de votre dette tout ce que vous dépenserez pour lui. Je me prends à rire quand je songe que la bonne sous-prieure va compter jusqu'à l'eau; et elle a raison, d'ailleurs; car c'est de la sorte que je veux qu'elle fasse pour tout, excepté pour les diverses petites aumônes que l'on vous donnera. Je me fâcherais si l'on ne suivait pas cet avis.

Vous ne me dites jamais quel est le compagnon de notre Père; c'est la seule peine que vous me causez en ce moment. Je voudrais qu'on ne sût pas au couvent de Notre-Dame des Remèdes [1] où notre Père prend ses repas. Ce m'est une très grande joie que tout se passe si bien et que personne ne s'en aperçoive; car c'est là une licence qu'il ne faudrait admettre pour aucun autre supérieur. Croyez-moi; nous devons songer à l'avenir, afin que nous n'ayons pas, un jour, à rendre compte à Dieu d'avoir ouvert cette porte.

Je suis préoccupée en voyant que ces religieuses que vous prenez chez vous ne vous tirent pas d'embarras. Le Père Garcia Alvarez a dû recevoir la lettre où je lui annonçais que ses parentes étaient admises; j'ai écrit, en outre, à Votre Révérence, et l'ai priée de prévenir ces filles d'apporter quelque argent, afin de payer les rentes; quant à l'héritage dont on a parlé, il doit être sans valeur. Il ne faut pas, à mon avis, que vous attendiez le moment où vous ne sauriez plus que devenir. Prenez donc bien toutes vos mesures, si vous voulez ne pas vous trouver dans la gêne.

[1] Couvent des Carmes déchaussés, à Séville.

J'ai permis de recevoir à Salamanque une postulante qui, m'a-t-on dit, apportait sa dot avec elle. Je voulais prendre sur cette dot trois cents ducats pour payer ce que vous devez à Malagon et cent pour Ascension Galiano [1]; mais cette postulante n'est pas encore venue. Priez Dieu de nous l'amener. Vous m'êtes grandement redevables, je vous l'assure, de ce désir que j'ai de vous voir à l'abri de toute préoccupation. Pourquoi ne dites-vous pas à Jeanne de la Croix [2] de vous remettre immédiatement l'argent qu'elle vous doit? Vous ne seriez plus si gênées. Sachez donc que ce n'est pas une chose dont vous puissiez vous désintéresser. Agissez, en outre, de façon que cette Vanégas [3] vous donne au moins de quoi payer Alphonse Ruiz. [4] Je vous l'ai déjà dit, c'est un cas de conscience de le rembourser promptement: vous savez dans quelle nécessité il se trouve.

Je viens de relire ce qui concerne cette affaire de Monsieur Paul. Qu'il ne s'imagine pas que l'on désire sa fille, mais plutôt qu'il se désiste. Sachez que cela vaut mieux sous beaucoup de rapports. Ceux qui traitent ainsi d'affaires vous paraissent aujourd'hui possesseurs de grands biens, et le lendemain n'ont plus rien. Ils exagèrent d'autant plus leur fortune qu'ils ont encore leurs parents, et, en définitive, il reste très peu de chose. Le mieux serait qu'il se chargeât de payer ce que vous devez pour le monastère, supposé que la dot de sa fille arrivât à quinze cents ducats. Mais ne prenez pas

[1] Fournisseur des Carmélites à Médina, et ami de la Sainte.

[2] Jeanne Gomez, mère de Béatrix de la Mère de Dieu. Elle fit profession le 10 novembre 1577 sous le nom de Jeanne de la Croix.

[3] Marie des Saints, appelée dans le monde Vanégas.

[4] On ne saurait préciser si la Sainte a mis *Antoine* ou *Alphonse*.

l'héritage. Quant à la dot, il est impossible d'accepter un arrangement pour qu'elle soit moindre. Supposé, au contraire, que vous puissiez obtenir qu'elle soit plus forte, prenez-la. Envoyez donc quelqu'un lui dire: Pourquoi voulez-vous fâcher vos enfants en léguant vos biens à un monastère? Alors même qu'il donnerait deux mille ducats, ce ne serait pas beaucoup.

Au sujet de l'autre postulante, qui est Portugaise, on dit que sa mère pourrait donner la dot. Je crois que cette fille conviendrait mieux que toutes les autres. Après tout, vous ne manquerez de rien. Pourvu que vous ne vous recherchiez pas vous-mêmes, Dieu vous enverra une religieuse qui vous apportera plus que vous ne désirez.

Si ce capitaine dont vous me parlez se chargeait de la grande chapelle, ce ne serait pas mal. N'omettez pas de lui envoyer quelques présents; montrez-vous reconnaissantes envers lui, bien qu'il n'y ait pas de quoi.

Dans la crainte de l'oublier, je vous annonce que j'ai appris ici certaines mortifications qui se pratiquent à Malagon. La Mère prieure commande à une religieuse d'aller, à l'improviste, donner un soufflet à une sœur: cette invention est sortie de Tolède même. Le démon, évidemment, enseigne, sous prétexte de perfection, à mettre les âmes en péril d'offenser Dieu. Ne commandez jamais rien de semblable; ne permettez pas, non plus, que les sœurs se pincent comme on le fait à Malagon, m'a-t-on dit encore. En un mot, ne conduisez pas vos filles avec cette rigueur que vous avez vue dans ce monastère; elles ne sont pas des esclaves: l'unique but de la mortification est de procurer l'avancement des âmes. Je vous assure, ma fille, qu'il faut bien veiller à ce point; les petites prieures agissent à leur tête. On

vient de m'apprendre maintenant des choses qui me causent beaucoup de peine. Plaise à Dieu de vous rendre sainte ! *Amen.*

Mon frère se porte bien, et Thérèse également. La lettre que vous avez écrite à mon frère, et où vous lui parlez des quatres réaux ne lui a pas été remise; quant aux autres, il les a toutes reçues. Les vôtres lui procurent le plus grand plaisir; il préfère les Carmélites de Séville à celles de ce pays.

C'est aujourd'hui le 11 novembre.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

Je prie Votre Révérence de veiller à ce que notre Père me réponde au sujet des affaires dont je lui parle dans la lettre ci-jointe; je dis que vous devez le lui bien rappeler, pour qu'il ne l'oublie point.

LETTRE CXXXII.

1576. 11 NOVEMBRE. TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Joie de l'affaire de Rome et de ses lettres. Parallèle entre deux Visiteurs. Les repas du Père Gratien. Hélène de Quiroga et sa fille.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père !

La semaine précédente, qui était celle de l'octave de la Toussaint, je vous écrivis pour vous dire toute la joie que m'avait causée, malgré sa brièveté, votre dernière lettre. Vous m'annonciez que vous aviez écrit à Rome. Plaise à Dieu que cette affaire réussisse, et qu'il n'y ait plus divergence d'opinions [1] !

Je vous disais, en outre, combien j'avais été consolée de lire vos lettres adressées au P. Mariano, que je l'avais prié de m'envoyer ; c'est toute une histoire qui m'a fait rendre à Dieu les plus vives actions de grâces. Je ne sais où votre tête peut trouver tant d'habileté et de prudence.

[1] Le 8 Sept. précédent, le Chapitre d'Almodovar avait décidé d'envoyer deux religieux à Rome pour défendre la Réforme et en faire une province séparée. Mais on n'avait pu encore s'entendre sur le choix des sujets : voilà pourquoi le P. Gratien s'était contenté d'écrire à Rome.

Béni soit Celui qui vous a doué de la sorte! C'est évidemment un don du Seigneur. Je vous prie de ne point oublier le grâce que Sa Majesté vous accorde et de ne point mettre votre confiance en votre vertu. Quand j'ai appris que le P. Bonaventure [1] était plein de confiance en lui-même, et que tout lui paraissait facile, j'ai été étonnée, je vous l'avoue; mais il n'a nullement réussi. Ce grand Dieu d'Israël veut être loué dans ses créatures. Nons devons donc, à l'exemple de Votre Paternité, poursuivre uniquement son honneur et sa gloire. Nous devons, en outre, veiller le plus possible à ne jamais rechercher notre gloire personnelle; Sa Majesté, lorsqu'Elle le juge bon, se charge de ce soin; quant à nous, ce qui nous convient, c'est de nous bien pénétrer de notre bassesse, et par là d'exalter sa grandeur. Mais que je suis sotte! et comme mon Père rira de moi, lorsqu'il lira ces lignes!

Que Dieu pardonne à ces *papillons* [2] de Séville de jouir si à leur aise de ce que je n'ai pu avoir qu'au prix de tant de peine, quand j'étais près d'eux! Il m'est impossible de ne pas leur porter envie. C'est une très grande consolation pour moi de voir avec quelle habileté ils savent procurer quelque soulagement à *Paul* [3], et cela sans que personne le remarque.

Je leur ai donné beaucoup de recommandations in-

[1] Franciscain, Visiteur de son Ordre.

[2] Les Carmélites de Séville. Garcia Alvarez a déposé dans le procès de canonisation de la sainte le fait suivant: Le jour de la fête du Patriarche d'Assise, de l'année 1592, il parlait aux religieuses de Séville de la mort précieuse de Thérèse, quand son propre manteau se remplit de papillons blancs. Ce manteau se conserve encore au couvent des Carmélites.

[3] P. Gratien.

sensées qui vont leur fournir l'occasion de rire de moi. Mais pouvais-je me priver de la joie de procurer quelque soulagement à celui qui en a un tel besoin et qui a tant de travail? Je le sais, la vertu de mon *Paul* est au-dessus de tout cela et il me connaît mieux que jamais. Cependant, afin que vous ne donniez à personne le prétexte de manquer à son devoir, je vous demande qu'à part le cas dont je viens de parler, vous ne vous établissiez pas là comme chapelain. Cela convient. Je vous assure que tous les travaux que j'ai endurés dans cette fondation n'auraient-ils eu d'autre résultat que celui de vous procurer quelque soulagement, je ne les regretterais pas. Et, de nouveau, je bénis Dieu de la grâce qu'Il m'a accordée en vous y donnant un refuge, où vous puissiez respirer un peu, sans être chez des séculiers. Les sœurs me causent le plus grand plaisir, (et c'est là encore un bienfait de Votre Paternité), en m'écrivant tous les détails de ce qui se passe. Elles me disent que tel est le désir de Votre Paternité; et cela m'a procuré une joie très vive; car je vois que vous ne m'oubliez point.

Doña Hélène a réuni la légitime de sa fille [1] à la dot qu'elle doit apporter elle-même, supposé qu'elle entre chez nous. Elle dit qu'on doit la recevoir en même temps que deux religieuses de chœur et deux converses, et qu'une fois la construction du monastère achevée, il lui restera encore de quoi fonder une œuvre pie, comme celle d'Albe. Il est vrai qu'elle remet tout cela au bon plaisir de Votre Paternité, du P. Balthasar Al-

[1] Doña Hélène de Quiroga, dont la fille Hiéronyme était déjà novice à Médina, ne put entrer elle-même au Carmel que vers la fin d'octobre 1581.

varez et de moi. C'est ce Père qui m'a envoyé le mémoire de cette dame; il n'a pas voulu lui répondre avant de connaître mon sentiment. J'ai apporté le plus grand soin à me conformer au désir de Votre Paternité; après avoir bien réfléchi et consulté, j'ai donné la réponse ci-incluse. Dans le cas où Votre Paternité ne l'approuverait pas, qu'elle veuille bien m'en aviser. Vous saurez cependant que quant aux monastères qui sont déjà fondés sans revenus, ma volonté est qu'ils ne possèdent jamais de rentes. Dieu veuille me garder Votre Paternité!

De Votre Paternité l'indigne fille et servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXXIII.

1576. Novembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Aimables conseils à *Paul*. Prudence de la Sainte. Secret de ses lettres.

. . . .

Avec le temps, Votre Paternité perdra un peu de cette nature expansive qui est certainement, je le vois, celle d'un saint. Or, le démon ne veut pas que tous soient saints; les personnes qui, comme moi, sont pécheresses et pleines de malice, souhaitent que vous ne donniez aucun prétexte à la plainte. Je puis vous porter et vous montrer beaucoup d'amour, pour plusieurs motifs; mais

toutes les sœurs ne sauraient agir de même. D'un autre côté, tous les prélats ne seront pas comme mon Père, et l'on ne devra pas avoir avec eux autant d'abandon. Bien que Dieu vous ait donné un tel trésor de bonté, ne vous imaginez pas que les autres le garderaient aussi parfaitement que vous; voilà pourquoi je crains plus, je vous l'assure, le dommage qui pourrait vous venir des hommes que celui qui pourrait vous être causé par tous les démons réunis. Je sais avec qui je traite, et d'ailleurs mon âge me le permet; néanmoins, ce que les sœurs m'entendraient dire ou me verraient faire, elles s'imagineraient le pouvoir, et elles auraient raison. Cela ne signifie pas qu'il faut cesser de les aimer beaucoup; cela signifie, au contraire, qu'on leur porte le plus vif intérêt.

A la vérité, toute misérable que je suis, j'ai toujours agi avec la retenue et la circonspection la plus grande, depuis le moment où j'ai commencé à être chargée de religieuses. Je m'étudiai dans les points sur lesquels le démon pourrait les tenter à mon sujet; et je crois que, grâce à Dieu, elles n'auront remarqué en moi que bien peu de fautes notables, car Sa Majesté a daigné me soutenir de sa main. Je l'avoue, je me suis appliquée à ce qu'elles ne vissent point mes imperfections; dès lors que j'en ai un très grand nombre, elles en auront découvert plusieurs, par exemple l'amour que j'ai pour *Paul* et le soin que j'ai de sa santé. Souvent, je parle de la nécessité que notre Ordre a de lui; je dis, en outre, que c'est un cas de force majeure et que, s'il ne s'agissait pas de lui, ma conduite serait tout autre.

Mais comme je deviens ennuyeuse! Que mon Père veuille bien ne pas se fâcher de ce que je lui tiens ce

langage! Votre Paternité et moi, nous sommes chargées d'un fardeau très lourd et nous devons rendre compte de notre conduite à Dieu et aux hommes. Vous connaissez l'amour qui me porte à vous parler de la sorte; vous pouvez donc me pardonner et m'accorder, en outre, la grâce que je vous ai demandée, celle de ne plus lire en public les lettres que je vous adresse. Sachez-le, tous les esprits ne sont pas les mêmes, et il y a certaines choses que les prélats ne doivent jamais dire d'une manière très claire. Quand je viens à vous parler d'une tierce personne ou de moi, il est bon que nul ne le sache. C'est très différent d'en parler entre vous et moi, ou d'en parler avec d'autres, serait-ce avec ma propre sœur. Je ne voudrais pas que le premier venu m'entendît traiter avec Dieu, et vînt me troubler quand je suis seule avec Lui; ainsi je désirerais qu'il en fût avec *Paul*.....

LETTRE CXXXIV [1].

1576. Novembre. Tolède.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE, A AVILA.

Moyen de recouvrer son argent. Attentions à avoir pour Antoine Ruiz. Profits spirituels qu'on peut tirer de la perte des biens matériels. Reconnaissance envers don François de Salcédo. Manière de le soutenir dans son épreuve.

.... Je vous l'assure, cette illusion doit être tombée; il y avait tant de tapage entre elles sur ce point, qu'elles ne savaient pas le cacher.

Elle [2] m'annonce maintenant qu'elle a recouvré votre argent et l'a au couvent, mais qu'elle n'ose l'envoyer jusqu'à ce que vous décidiez à qui elle doit le remettre et qu'on lui présente une lettre de vous. Ayez donc soin de prendre, ou mieux, de vous faire apporter cet argent par le muletier d'Avila, lorsqu'il viendra, s'il est homme à s'acquitter de cette commission; c'est ce qu'il y aurait de mieux.

Antoine Ruiz doit se rendre maintenant à Séville pour ses affaires; mais s'il ne le pouvait, il dit que quelqu'un de Malagon pourrait s'y rendre. Il serait très

[1] Nous n'avons ni le commencement ni la fin de cette Lettre qui est publiée pour la première fois. La partie de l'autographe que nous avons vue à Saragosse est très détériorée. Cfr. texte à la fin du volume.

[2] Marie de Saint-Joseph, Prieure de Séville, à qui don Laurent avait prêté de l'argent.

content d'y aller lui-même; car, comme ce n'est pas le moment où l'on puisse s'occuper des travaux de la maison, il n'a rien à faire à Malagon, et mieux vaudrait qu'il allât tout arranger. C'est une grande charité lui faire; par là, il pourra commencer à se tirer d'embarras, et vous-même vous n'y perdrez rien.

Lorsque je me suis mise à écrire cette lettre, je songeais davantage, ce me semble, au bien que vous pourriez faire à ces pauvres gens qui sont bons, qu'à votre propre gain que je désire cependant. Je voudrais même vous voir très riche, dès lors que vous faites un si noble usage de votre fortune. Pas plus tard que ce matin, il m'est venu à la pensée que vous ne devriez pas marier sitôt vos enfants, afin de pouvoir travailler davantage au bien de votre âme. Une fois que vous aurez commencé toutes ces dépenses, vous ne pourrez plus suffire à tout; et, en définitive, après avoir tant travaillé à acquérir ces biens, vous emporterez seulement avec vous le mérite de les avoir employés le plus possible à la gloire de Celui qui doit vous donner son royaume que la mort ne pourra vous ravir. Plaise à Sa Majesté de vous le donner, comme Elle le peut!

.... Pour supporter les épreuves intimes de l'âme, vous êtes plus favorisé que lui [1] du côté de la nature et de l'esprit. Vous devez lui montrer toujours beaucoup de bonne grâce, sans quoi il s'imagine aussitôt qu'il est à charge. Je ne sais si je ne pourrais pas affirmer que c'est la personne à laquelle je suis le plus redevable ici-bas sous tous les rapports; car c'est lui qui le premier m'a procuré une grande lumière; aussi

[1] Il s'agit de don François de Salcédo, comme on le verra tout à l'heure.

je l'aime extrêmement. Voilà pourquoi je suis très peinée de voir qu'il n'a pas plus de courage pour supporter l'épreuve de ce procès que Dieu lui envoie, car cette épreuve, à mon avis, ne peut venir d'ailleurs. Veuillez prier le Seigneur de le lui faire comprendre, afin qu'il ne s'en trouble plus. Si nous nous affligeons, c'est que nous ne sommes pas absolument dépouillés de tout. Nous pourrions réaliser les plus grands profits spirituels, quand nous perdons les biens d'ici-bas qui doivent durer si peu et méritent si peu d'estime, lorsqu'on les compare aux biens éternels. Mais cette perte nous trouble et nous enlève le mérite que nous aurions à en être détachés. Nous devons considérer que celui à qui Dieu n'a point accordé cette vertu, ne trouve point de consolation à entendre exposer cette pensée; ce qui le console, c'est de nous voir compatir à sa peine. Aujourd'hui même, je songeais à la manière dont Dieu distribue les biens, comme il Lui plaît. Je me demandais comment un homme comme don François qui le sert si fidèlement depuis tant d'années, et qui a plus de souci des pauvres que de son intérêt propre, pouvait concevoir tant de chagrin de la perte de ses biens. Il me semblait qu'à sa place, j'en aurais fait peu de cas; mais je me rappelai alors quelle affliction je ressentis à Séville quand nous vîmes en danger la fortune que vous apportiez. Le fait est que nous ne nous connaissons point nous-mêmes; le mieux doit être de nous détacher complètement de tout; aussi, afin que la pente de notre nature ne nous rende pas esclaves de choses aussi viles que les biens périssables, méditons souvent cette vérité; c'est là ce que doivent faire ceux qui ne possèdent pas ce détachement. Faites-le vous-même, et ne l'oubliez point lorsque votre nature vous entraînera....

LETTRE CXXXV [1].

1576. 13 NOVEMBRE. TOLÈDE.

A DON FRANÇOIS DE SALCÉDO [2], A AVILA.

Encouragements dans l'épreuve. Remerciements. Envoi d'un calice.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous !

Notre-Seigneur vous traite, ce me semble, comme une âme forte. *Il doit*, en effet, vouloir que *votre âme* soit libre, dès lors qu'il vous prive de vos revenus. C'est ainsi qu'il enrichit ceux qu'il aime ; il exerce leur vertu dans l'épreuve. Dès que je l'ai su, j'en ai eu du chagrin, et j'en ai parlé à Notre Père Visiteur qui le savait déjà par le très illustre Président du Conseil Royal [3]. Depuis lors tout m'a semblé pour le mieux.

[1] Cette lettre, inédite jusqu'à ce jour, se trouve chez les Carmélites de Logroño. Comme elle est complètement mutilée, nous avons cherché à suppléer de notre mieux à ce qui manque dans l'autographe. Les fragments ajoutés sont soulignés. — Cf. texte à la fin du volume.

[2] Nous ne saurions préciser quel est le destinataire de cette lettre. Mais nous sommes porté à croire qu'il s'agit de don François de Salcédo. — Cf. Lettre précédente. Voir également p. 413, où la Sainte dit : *pourquoi ne m'avez-vous rien dit des chagrins de don François?* — et p. 421 : *priez pour une personne a qui je dois beaucoup.*

[3] Don Diégo Covarrubias.

Il n'est pas possible en effet que *ce dernier n'ait pas soin de vous* à l'avenir, puisqu'il voit que vous n'avez pas de quoi vivre. Plaise à Dieu de faire tourner *cette épreuve* à votre avantage, afin que vous le serviez plus fidèlement ! c'est là ce que nous devons désirer, nous tous qui vous aimons dans le Seigneur ; car c'est ce qui vous convient le mieux. Je l'en supplie avec instances, et les sœurs de ce monastère font de même ; celles de là-bas [1] n'y manqueront pas de leur côté. Il est impossible que *vous n'obteniez pas de Sa Majesté* ce qui vous sera le plus utile. Aussi *soyez* plein de confiance et joyeux ; je vous... m'a dit que ce n'était rien ;... Quant à la Mère Prieure, souffrante comme elle l'est de la fièvre, elle n'a pu encore m'écrire sur cette affaire. Que *Dieu* soit *béni*, et vous paye le dévoûment paternel que vous montrez toujours aux sœurs ! car vous ne vous lassez jamais de les assister. *Sa Majesté ne manquera pas de vous en savoir gré :* n'en doutez point, c'est un bon payeur. Je ne fais...

..... et ainsi on ne consacre point le calice. On m'annonce qu'il viendra bientôt ; dès qu'il sera arrivé, je veillerai à vous le faire expédier, afin qu'on l'arrange là-bas. En attendant, je vous supplie de ne point oublier de me recommander à Dieu au saint sacrifice. Que Sa Majesté daigne vous garder à mon affection de nombreuses années et vous donner la sainteté que je lui demande ! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 13 Septembre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus, Carmélite.

[1] Les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

LETTRE CXXXVI.

1576. 19 Novembre. Tolède.

AU P. GRATIEN, A SÉVILLE.

Blâme des règlements du Père Jean de Jésus. Projet de fondation à Grenade. *Santelmo* et la sainte au sujet d'une novice.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE PATERNITÉ!

Vous voyez maintenant les difficultés qui nous viennent de tous les règlements du Père Jean de Jésus [1]. Il ne fait, ce me semble, que surcharger les constitutions de Votre Paternité, et je ne vois pas dans quel but. Voilà précisément ce que craignent mes filles. Elles redoutent l'arrivée de prélats sévères qui les surchargent et leur imposent un fardeau trop lourd. De telles mesures ne valent rien. Il est étrange qu'on ne croie avoir fait la visite d'un monastère que quand on a porté des règlements nouveaux. Mais si les religieux ne doivent pas avoir de récréation les jours de communion, et qu'ils célèbrent la messe tous les jours, ils n'auront donc jamais de récréation? Et s'il y a une exception pour les prêtres, pourquoi les autres pauvres frères qui ne le sont pas seraient-ils tenus à un tel règlement?

Ce Père m'écrit que, la visite n'ayant jamais eu

[1] Père qui faisait la visite des couvents comme zélateur, ainsi qu'on l'a déjà vu.

lieu dans cette maison, il avait dû prendre de telles mesures. Je ne le conteste pas ; il pouvait y avoir quelque chose à réformer. Mais la simple lecture de ces statuts m'a fatiguée ; que serait-ce si je devais les garder ? Croyez-moi, notre règle ne veut point de ces personnes sévères ; elle l'est assez par elle-même.

Le P. Salasar [1] part pour Grenade, où l'a appelé l'archevêque, qui est son intime ami. Il a un grand désir d'y voir établi un monastère de nos religieuses, et ce projet est loin de me déplaire. Alors même que je n'irais pas en personne à cette fondation, on pourrait la réaliser. Néanmoins, je voudrais tout d'abord que ce fût l'avis de *Cyrille* [2] ; car j'ignore si les visiteurs peuvent donner l'autorisation de fonder des monastères de religieuses comme de religieux ; je parle de la sorte, dans le cas où les Franciscains ne prendraient pas notre place, ainsi que cela est déjà arrivé à Burgos.

Je vous annonce que *Santelmo* [3] est très fâché contre moi au sujet de la novice qui est déjà partie, mais je ne pouvais en conscience m'empêcher de la renvoyer, ni Votre Paternité non plus. Nous avons fait dans la circonstance tout ce qui était possible. Il fallait bien, dût le monde s'abîmer ! sauvegarder les intérêts de la gloire de Dieu. Je n'ai donc aucune peine de cette mesure. Que Votre Paternité n'en ait pas de son côté. Je ne voudrais jamais d'un bien qui nous vînt d'une démarche opposée à la volonté de Celui qui est Notre Bien. Je puis assurer à Votre Paternité que, s'il eût

[1] Le Père Gaspar de Salasar, son ancien confesseur à Avila.

[2] Le Père Gratien.

[3] Le Père Oléa dont il a été parlé déjà dans les lettres du 21 et du 31 octobre, p. 389 et 406.

été question de la sœur de *Paul*, (je ne puis rien dire de plus fort), je n'aurais pas travaillé davantage en sa faveur. Quant à *Santelmo*, il a agi sans raison aucune. Le motif pour lequel il se fâche contre moi, c'est que je regarde comme vrai ce que m'ont raconté les sœurs; il est persuadé que la prieure y a mis de la passion, et il s'imagine que tout ce que l'on dit contre sa novice est une invention. Son désir est de la mettre dans un monastère de Talavera; il s'en est occupé avec d'autres personnes de la cour qui s'y rendent; voilà pourquoi il l'a envoyé chercher. Que Dieu nous préserve d'avoir besoin des créatures! Qu'il Lui plaise de nous permettre de Le voir, sans que nous ayons besoin d'un autre que de Lui!

Santelmo prétend encore que j'ai agi de la sorte parce que je pouvais me passer de son secours. On lui a bien dit, il est vrai, que j'ai parfois de ces habiletés. Et voyez cependant, quand est-ce que son assistance m'a été le plus nécessaire, si ce n'est lorsque nous avons traité du renvoi de cette personne? Comme on me comprend mal! Plaise du moins au Seigneur que je sache accomplir toujours sa volonté sainte! *Amen!*

C'est aujourd'hui le 19 novembre.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXXXVII.

1576. NOVEMBRE. TOLÈDE.

AU P. GRATIEN, A SÉVILLE.

Isabelle et ses chants. Sa vertu. Le médecin et l'excommunication.

... Mon Isabelle [1] grandit de jour en jour en perfection. Comme je me rendais à la récréation, ce qui m'arrive rarement, elle laissa aussitôt son travail et se mit à chanter:

La Mère Fondatrice
Vient à la récréation;
Dansons, chantons
Et faisons-lui de la musique [2].

Cela ne dura qu'un instant.

En dehors de la récréation, elle se tient dans son ermitage, tellement absorbée par son Enfant-Jésus, ses pasteurs, son travail ou encore, dit-elle, par ses méditations, qu'il y a vraiment de quoi en bénir Dieu.

Elle me charge de vous présenter ses respects, et vous prie de la recommander au Seigneur. Elle vous

[1] Sœur du Père Gratien.

[2] Voici ce couplet en espagnol:

« La madre fundadora
Viene a recreacion:
Bailemos, cantemos
Y hagamosle son ».

fait dire qu'elle désire vous voir. Quant à Madame doña Jeanne [1] ou aux autres membres de la famille, elle ne demande point à les voir, parce que, dit-elle, ce sont des personnes du monde. Elle me récrée beaucoup. Mais j'ai tant à écrire, que je ne puis guère en profiter...

Notre Isabelle est devenue un ange. Il y a de quoi bénir Dieu en voyant le caractère de cette enfant. Aujourd'hui même, le médecin traversait par hasard, et contre sa coutume, une pièce où elle se trouvait. Dès qu'elle vit qu'il l'avait aperçue, elle prit la fuite en courant. Mais quel chagrin! Elle se croyait excommuniée à cause de cela, et craignait d'être chassée du monastère.

Elle nous intéresse vivement. Toutes les sœurs l'aiment beaucoup, et avec raison...

[1] Sa mère.

LETTRE CXXXVIII.

1576. 19 Novembre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Une latiniste. Confession générale. Souvenir du séjour de Séville. Habit usé. Repas du Père Gratien. Le monastère de Malagon. Étoffes de serge. Chausses. Vertu de Thérésita.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

J'ai reçu votre lettre du 3 novembre ; toutes celles que vous m'envoyez ne me fatiguent jamais, je vous l'assure ; elles me reposent, au contraire, de mes travaux. Je trouve charmant que vous mettiez la date en toutes lettres. Plaise à Dieu que ce ne soit pas pour fuir l'humiliation de montrer vos chiffres !

Avant que je ne l'oublie, je vous annonce que votre lettre pour le P. Mariano eût été très bien sans ce latin que vous y avez mis. Que Dieu préserve toutes mes filles de vouloir passer pour latinistes ! Que cela ne vous arrive plus, et ne le permettez à personne. Je désire beaucoup plus que mes filles s'appliquent à paraître simples, comme il convient surtout à des saintes, qu'à passer pour rhétoriciennes. Voilà ce que vous gagnez à m'envoyer des lettres décachetées. Comme vous vous êtes déjà confessée à notre Père, vous

serez plus mortifiée à l'avenir. Veuillez lui dire que l'autre jour j'ai fait une confession presque générale à ce prêtre dont je lui avais parlé, et que je n'ai pas eu la vingtième partie de la peine que j'avais éprouvée lorsque je devais me confesser à Sa Paternité [1]. Voyez quelle vilaine tentation.

Dites aux religieuses de prier Dieu pour mon confesseur [2], qui m'a bien consolée, car ce n'est pas une petite affaire de me contenter. Que vous avez eu raison de ne pas appeler pour vous confesser celui qui m'avait jetée dans un si grand tourment à Séville! Je ne devais avoir aucune consolation dans votre monastère. Celle que je trouvais auprès de notre Père a été traversée, comme vous le savez, par toutes sortes de contretemps; celle que vous m'auriez donnée, si vous l'aviez voulu, vu le plaisir que je trouvais à vos côtés, vous me l'avez refusée. Mais je me réjouis aujourd'hui de ce que vous comprenez enfin l'affection que je vous porte. Quant à la prieure de Caravaca, que Dieu lui pardonne! Elle est bien affligée maintenant de sa conduite envers moi: c'est la force de la vérité qui a opéré cette transformation. Elle m'a envoyé aujourd'hui un habit de serge qui est le plus commode pour moi que j'aie jamais porté: la serge, toute grossière qu'elle est, se trouve cependant très légère. Je lui en ai montré ma plus vive reconnaissance. L'autre habit

[1] La sainte fait ici allusion à une mortification que lui avait imposée le P. Gratien. Comme elle l'avait supplié de la mortifier, le P. Gratien lui avait recommandé de se préparer à faire une Confession générale; puis, après avoir remis de jour en jour le moment de l'entendre, il finit par lui déclarer qu'il ne le voulait plus. Cf. *Peregrinaciones de Anastasio*, dial. 13, p. 229, édit. Burgos 1905.

[2] Le docteur Vélasquez, auquel Notre-Seigneur a commandé à la Sainte de s'adresser. - *Cf. lettre* CV, en septembre 1576, p. 320.

que j'avais était trop usé pour servir pendant le froid. Ce sont les sœurs qui m'ont fait elles-mêmes cet habit neuf et les chemises. Mais ici, on ne se sert pas de linge fin durant tout l'été, et l'on n'y songe même pas. Quant au jeûne, il est très rigoureux. Je commence maintenant à mener une vie religieuse. Demandez aux sœurs de prier pour que cela dure.

J'ai avisé mon frère que vous aviez l'argent à sa disposition. Il l'enverra chercher par le muletier d'Avila; mais vous veillerez à ne pas le remettre sans prendre son reçu.

N'oubliez pas de rappeler à notre Père qu'il doit traiter avec le duc de l'affaire dont il m'a parlé. Il a tant de travail et il est tellement isolé, que je ne sais où il puisera les forces nécessaires pour y suffire, si Dieu ne le soutient par miracle. L'idée ne m'est pas même venue, je crois, de vous recommander qu'il ne mange pas au parloir; je sais combien il en a besoin. J'ai voulu dire seulement qu'à moins de nécessité, il n'y aille pas souvent; on finirait par le remarquer, et nous devrions supprimer cette licence. Vous me faites plutôt une très grande charité en vous appliquant à soigner Sa Paternité; et jamais je ne saurais vous en montrer toute ma reconnaissance. Parlez-en aux sœurs et, en particulier, à ma sœur Gabrielle, qui a bien voulu prendre la liberté de s'en ouvrir à moi dans sa lettre. Mon souvenir particulier à elle, à toutes les religieuses et à tous mes amis. Présentez tous mes respects au P. Antoine de Jésus; ici, nous le recommandons instamment à Dieu, afin que sa cure lui profite; sa maladie nous avait causé beaucoup de peine, à la Mère prieure et à moi. Tous mes respects, en outre, au P. Grégoire et au P. Barthélemy.

La Mère prieure de Malagon est encore plus mal qu'à l'ordinaire. Ce qui me console un peu, c'est que, dit-elle, sa plaie n'est pas dans les poumons, et qu'elle n'est pas atteinte d'étisie. La sœur Anne de la Mère de Dieu, religieuse de ce monastère, a eu, ajoute-t-elle, la même maladie, et elle s'est guérie. Le Seigneur peut également rendre la santé à cette Mère.

Je ne sais que vous dire de toutes les épreuves que Dieu a envoyées aux sœurs de cette maison, de leurs souffrances physiques et de la grande pénurie où elles sont. Elles n'ont ni blé, ni argent, mais tout un monde de dettes. Il y a bien quatre cents ducats qui leur sont dus de Salamanque et que l'on tenait à leur disposition, comme je l'avais dit à notre Père. Dieu veuille que cela soit suffisant pour les tirer d'embarras! J'ai envoyé chercher une partie de cette somme. Il y a eu dans ce monastère beaucoup de dépenses de toutes sortes. Voilà pourquoi je voudrais que les prieures de nos maisons rentées et celles de toutes les autres ne fussent pas trop généreuses. Agir ainsi, c'est vouloir tout perdre.

La pauvre sœur Béatrix [1] a eu toute la fatigue; elle était seule à se bien porter, et elle a pris la direction de la maison; la Mère prieure le lui avait commandé, faute de mieux, comme on dit. C'est une très grande joie pour moi que vous n'ayez pas besoin de son secours.

Ne soyez donc pas insensée au point de ne pas payer le prix du port de la manière que j'ai fixée; je vous le dis, ce serait autant de perdu pour vous, et c'est de la folie d'agir autrement.

[1] Nièce de la sainte.

J'ai été affligée que le compagnon de notre Père ait été le P. André, car je crois qu'il ne sait pas se taire quand il le faut; ce qui m'a causé le plus de peine, c'est qu'il prend ses repas au Carmel [1]. Pour l'amour de Dieu, ne manquez jamais de lui recommander d'être discret, et dites-lui qu'aussitôt son ministère terminé, il s'en aille prendre ses repas au couvent de Notre-Dame des Remèdes [2]. On dirait que l'on veut tenter Dieu. Plaise à Sa Majesté de vous garder à mon affection! J'ai beaucoup de lettres à écrire en ce moment. Que le Seigneur fasse de vous toutes des saintes!

C'est aujourd'hui le 19 novembre.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Veuillez tourner la feuille.

Je vous ai déjà mandé que j'avais reçu les lettres où se trouvaient incluses celles qui me venaient des Indes et d'Avila. Ne pourriez-vous pas me dire quelle est la personne qui vous les a remises, afin que je puisse lui répondre? Dites-moi, en outre, à quelle époque est fixé le départ de la flotte.

C'est une joie pour moi de voir que vous supportez avec tant de courage les rigueurs de la pauvreté, et que mon Dieu pourvoit à vos nécessités. Qu'Il soit béni à jamais! Vous avez eu grandement raison de donner les tuniques à notre Père, car, pour moi, je n'en ai pas besoin. Ce dont nous avons tous le plus besoin, c'est qu'on ne laisse plus notre Père prendre ses repas avec ces sortes de gens [3]. Quant à Sa Pa-

[1] Chez les Carmes mitigés.

[2] Le couvent des Carmes déchaussés de Séville.

[3] Allusion aux Carmes mitigés de Séville.

ternité, qu'elle veuille bien y prendre garde! Dieu nous accorde déjà une grâce insigne en lui conservant la santé au milieu de tant de travaux.

Cette étoffe, moitié lin et moitié laine, ne peut qu'ouvrir une porte au relâchement, et par là, on ne se conformerait jamais à la Constitution; je préfère, s'il y a nécessité, qu'on porte du linge; et, dans ce cas, on se conforme à la Constitution. D'ailleurs, cette étoffe dont vous me parlez serait presque aussi chaude que la serge elle-même; vous manqueriez donc l'un et l'autre but; voilà pourquoi il faut conserver l'usage de la serge.

Ce que vous me marquez, à savoir que les chausses soient d'étoupe ou de serge, ne s'observe jamais, et j'en ai de la peine. Veuillez, un de ces jours, en faire l'observation à notre Père, afin que là où l'on parle des chausses, il ne précise plus de quelle matière elles doivent être, mais dise seulement qu'elles seront d'une matière pauvre. Ayez soin de m'en aviser. Ou encore qu'il parle seulement des chausses, sans indiquer même de quelle matière elles seront; ce sera mieux; n'oubliez pas de le lui dire.

Retardez, le plus que vous le pourrez, son départ pour la visite de la province. Cela nous permettra de voir où aboutiront certaines choses. Est-ce que vous n'avez pas vu quelle grâce il y avait dans la lettre que Sa Paternité a envoyée à Thérésita? On ne cesse de parler d'elle et de sa vertu. Julien [1] en dit des merveilles, et c'est beaucoup. Lisez la lettre ci-incluse de mon Isabelle [2] pour Sa Paternité.

[1] Julien d'Avila, chapelain du monastère de Saint-Joseph, à Avila, où était Thérésita.

[2] Sœur du Père Gratien.

LETTRE CXXXIX.

1576. 26 NOVEMBRE. TOLÈDE.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE,

Prise d'habit de la petite Isabelle. Les sœurs de Paterna. Les demi-savants. Le Père Acosta et le Père recteur. La prieure de Malagon.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS, MA FILLE!

Le jour de la fête de la Présentation de Notre-Dame, on m'a remis vos deux lettres avec celles de notre Père.

N'omettez jamais de me rendre compte de tout, sous prétexte que notre Père m'en avise, car il ne me donne pas de détails. Je suis même étonnée de ce qu'il m'écrit, tant il a de travail. Je n'ai pas reçu les lettres que vous m'avez envoyées par la voie de Madrid, celles qui contenaient le mémoire ou billet dont vous me parlez, sur la grande agitation qui a eu lieu. Je crois qu'aucune des miennes ne s'est perdue, sauf le premier paquet, où je vous annonçais que ma petite Isabelle [1] avait pris l'habit et que j'avais été heureuse de voir sa mère. Dans ce paquet, il y avait des lettres de la Mère prieure et des sœurs, renfermant quelques demandes adressées à notre Père. Comme il n'a pas ré-

[1] Sœur du P. Gratien, qui prit l'habit à l'âge de huit ans.

pondu, je crains qu'elles ne se soient égarées. Veuillez m'en dire un mot par le prochain courrier.

Je vous racontais dans ma lettre que j'avais demandé en riant à ma petite Isabelle si elle était fiancée; elle me répondit très sérieusement *qu'elle l'était*. Je lui demandai ensuite avec qui? Et elle ajouta immédiatement: *avec Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

J'ai porté grande envie à nos sœurs qui se sont rendues à Paterna [1]. Ce n'était pas pour voyager en compagnie de notre Père; mais je voyais qu'on y allait pour souffrir, et cette pensée m'a fait oublier l'autre. Dieu veuille que ce soit là un début par lequel Il montre qu'Il veut se servir de nous! Comme les sœurs ne trouveront que très peu de religieuses dans ce monastère, elles n'auront pas, je pense, beaucoup à souffrir, à moins que ce ne soit de la faim, car elles m'annoncent qu'elles n'ont rien à manger. Que le Seigneur soit avec elles! C'est ce que les sœurs de Tolède et moi nous lui demandons avec instances. Prenez tous vos soins pour leur expédier la lettre ci-jointe; dans le cas où elles vous en auraient écrit quelques-unes, envoyez-les-moi, afin que je voie comment elles vont. Soyez toujours attentive à leur écrire, encouragez-les et donnez-leur des conseils. C'est une grande épreuve pour elles de se trouver dans un tel isolement. A mon avis, elles ne doivent nullement chanter une partie quelconque de l'office, jusqu'à ce qu'elles soient plus nombreuses; ce serait attirer le ridicule sur nous toutes.

Je me réjouis de ce que les parentes de Monsieur

[1] Couvent de Carmélites mitigées, où le P. Gratien avait conduit quelques religieuses de Séville pour le réformer. Paterna n'est qu'à quelques lieues de Séville.

Garcia Alvarez ont une bonne voix; il faudra les prendre avec le peu qu'elles auront, vu le petit nombre de religieuses qui restent.

Mais je suis stupéfaite de cette folie si grande dont vous me parlez; vouloir que le confesseur vous donne un remplaçant de son choix, ce serait vraiment une belle coutume! Comme je n'ai pas vu le papier de notre Père, je ne puis rien dire. J'ai pensé écrire à Monsieur Garcia Alvarez: je le prierai de laisser de côté tous ces maîtres spirituels, et, quand il aura besoin de consulter sur quelque point, de s'adresser aux vrais savants; ce sont ces derniers seulement qui m'ont tirée d'une foule de difficultés. Je ne m'étonne donc point de ce que vous me racontez de vos souffrances. J'en ai enduré de bien grandes, parce que les prétendus savants m'affirmaient que ce qui se passait en moi venait du démon. J'écrirai à Monsieur Garcia Alvarez dès que j'aurai vu le papier de notre Père. Je vous enverrai la lettre ouverte, pour que vous la lisiez et que vous la montriez au Père prieur des Grottes [1].

Ce qu'il y aura de mieux, je crois, ce sera de traiter avec le P. Acosta [2], dès que vous le pourrez. Lisez la lettre ci-jointe, et envoyez-la-lui. Ce ne serait pas une petite faveur que le P. recteur de Séville voulût se charger de vous comme il l'annonce: il vous serait d'un grand secours pour beaucoup de choses. Mais ces Pères veulent qu'on leur obéisse. C'est ce que je vous prie de faire. Et, si ce qu'ils disent n'est pas toujours ce qui convient le mieux, il faut le leur passer à cause de la nécessité que nous avons de leur concours. Cher-

[1] Prieur de la Chartreuse, près Séville.

[2] Saint jésuite de Séville.

chez ce que vous pouvez avoir à leur demander, car ils aiment beaucoup cela. Quand ils se chargent d'une chose, ils ont raison de s'en bien acquitter. C'est de la sorte qu'ils agissent partout où ils entreprennent une œuvre. Voilà ce qui conviendrait beaucoup pour votre petit monastère, parce que vous serez bien seules, une fois que notre Père sera parti à Tolède.

Il ne m'est jamais venu à l'idée de vouloir qu'on reçût la postulante de Monsieur Nicolas. Si j'y ai pensé, c'est qu'il me semblait que vous aviez grand besoin d'argent. Supposé que les mille ducats des parentes de Monsieur Garcia Alvarez fussent en espèces, ce serait parfait. Cependant, il convient que ces personnes attendent, bien que je ne croie pas qu'il faille pour cela les laisser.

J'ai trouvé plaisant le motif pour lequel ces gens voulaient m'envoyer aux Indes. Que Dieu leur pardonne! Qu'ils accumulent toutes les inventions possibles sur moi, ce ne sera que mieux, parce qu'on ne croira rien. Je vous ai déjà écrit de ne pas expédier l'argent à mon frère, jusqu'à ce qu'il vous prévienne. Veillez à ce que notre Père s'entende, pour faire ce que dit le P. Acosta, avec celui des Pères de la Compagnie de Jésus qui ira remplir l'office de Recteur, ce qui ne tardera pas. Le P. Salasar, qui s'est arrêté à Tolède, va aller se fixer à Grenade; il m'a annoncé qu'il passerait peut-être par Séville. Je lui ai recommandé de parler au Provincial de cette région. Dans le cas où vous le verriez, montrez-vous aimable pour lui; posez-lui les questions que vous voudrez; vous le pouvez en toute liberté, car il est très entendu.

La Mère prieure de Malagon va mieux, grâce à Dieu. Je suis un peu plus rassurée sur sa santé; un

médecin m'a affirmé qu'elle pouvait vivre, malgré sa plaie, pourvu que cette plaie ne soit pas aux poumons. Plaise à Sa Majesté de prendre en considération le besoin que nous avons d'elle! Ne cessez point de L'en conjurer. Mes amitiés à toutes les sœurs; demeurez avec Dieu. Comme j'ai beaucoup de lettres à expédier, j'écrirai un autre jour à mon Prieur de Notre-Dame des Grottes, et je lui exprimerai la grande joie que j'ai eue de le savoir mieux. Que le Seigneur daigne nous le conserver, ainsi que vous, ma fille! Vous ne m'avez pas dit encore si vous vous portiez bien; voilà pourquoi je suis très préoccupée de votre santé. Mes respects à Delgado et à tous.

C'est aujourd'hui le 26 novembre.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

N'omettez jamais de m'écrire comment va le P. Antoine; mes respects à lui, au P. Grégoire et au P. Barthélemy. Je rends à Notre-Seigneur de vives actions de grâces, en voyant ce que fait notre Père. Dieu veuille lui donner la santé! J'espère de sa miséricorde que mes filles Le conjureront instamment de nous accorder cette faveur.

LETTRE CXL [1].

1576. 26 Novembre, Tolède.

A DON LOUIS DE CÉPÉDA, SON PETIT-NEVEU, A TORRIJOS.

Remerciements. Nouvelles de Béatrix. Fidélité au règlement.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous! *Amen.*

J'ai reçu vos lettres et les quatre ducats. Cette somme sera remise dans la semaine. Plaise à Notre-Seigneur de vous récompenser de votre sollicitude pour notre sœur de l'Incarnation! c'est la religieuse qui en a le plus besoin. La sœur Béatrix de Jésus [2] est chargée en ce moment de la direction de la maison de Malagon, parce que la mère prieure est malade; elle ne manque pas d'occupations. Mais, grâce à Dieu, elle s'acquitte admirablement de sa charge. Je ne la croyais pas capable d'en faire autant.

Ne vous étonnez point de ne pas garder tout votre recueillement au milieu de tant de soucis; cela n'est pas en votre pouvoir. Pourvu qu'une fois vos travaux terminés vous reveniez à votre pieux règlement, je

[1] L'autographe se trouve au monastère des religieuses de Saint Jacques, à Tolède.

[2] C'est cette religieuse qui vit une jour Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix en extase au parloir de l'Incarnation, à Avila.

serai contente. Plaise à Sa Majesté que vous le suiviez très fidèlement! Mais ne vous préoccupez pas beaucoup que votre fortune soit plus ou moins grande. Alors même qu'il vous en resterait une très considérable, tout doit avoir bientôt une fin. Je me recommande aux prières de ces dames, et la Mère prieure [1] aux vôtres.

C'est aujourd'hui le 26 novembre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXLI [2].

1576. Fin Novembre. Tolède.

AU P. GRATIEN, A SÉVILLE.

Heureux résultats de la visite du Père Gratien. Les *cigales* et les *papillons*. Le Visiteur nommé par l'archevêque. La faim éprouvée par *Paul*.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Paternité, mon Père, et vous garde à mon affection de longues années! *Amen.*

Si Dieu ne me montrait pas que tout le bien que

[1] La Mère Anne des Anges.

[2] Cette lettre est peut-être du 26 novembre, comme la précédente envoyée à Marie de Saint-Joseph. L'autographe se vénère dans l'Eglise de S. Joseph, à Madrid.

nous réalisons vient de sa main, et que ce qui est en notre pouvoir est fort peu de chose, il ne serait pas difficile, je vous l'assure, d'avoir quelque sentiment de vaine gloire au sujet de ce que vous accomplissez. Que son nom en soit toujours béni! Qu'il en soit loué à jamais! *Amen*. La seule vue de ce qui se passe suffit pour me ravir d'étonnement.

Mais ce qui cause le plus mon admiration, c'est la paix extraordinaire avec laquelle V. P. accomplit tout cela; vous transformez vos ennemis en amis, et vous faites d'eux les auteurs, ou, pour mieux dire, les exécuteurs de vos plans.

L'élection du Père Evangéliste [1] m'a charmée. Par charité, que V. P. veuille lui présenter tous mes respects. Présentez-les, en outre, au P. Paul. Que Dieu le récompense du plaisir qu'il nous a causé avec ses vers et la lettre de Thérèse! Ç'a été une joie pour moi d'apprendre que ce que l'on avait dit des *cigales* [2] est faux, et que les *papillons* [3] sont arrivés. J'espère en Notre-Seigneur qu'il en résultera un grand bien, et je crois que le nombre des sœurs envoyées sera suffisant. Mais elles laissent une foule d'envieuses; car pour ce qui est des souffrances, nous en avons toutes le désir. Dieu veuille nous aider à le réaliser! Nous aurions eu beaucoup à endurer, si l'esprit de cette maison eût été mauvais. Vous voyez maintenant quelle pitié c'est que les gens spirituels de ce pays-là. Dieu soit béni de ce que vous vous soyez trouvé présent à l'époque de ces dif-

[1] Le P. Évangéliste, carme mitigé de Séville, venait d'être nommé par sa communauté, ou par le P. Gratien, vicaire provincial.

[2] Les Carmélites mitigées de Paterna.

[3] Les Carmélites déchaussées de Séville envoyées à Paterna pour réformer le couvent.

ficultés ! Sans vous, que seraient devenues ces pauvres sœurs ? Malgré tout, elles sont heureuses, puisqu'elles font déjà quelque bien, et j'estime fort ce que V. P. me dit du Visiteur envoyé par l'archevêque [1]. Il n'est pas possible que ce monastère ne soit très utile, puisqu'il nous a tant coûté. Ce que *Paul* a à souffrir maintenant n'est rien, ce me semble, en comparaison de ce que la crainte des *Anges* [2] lui a fait endurer.

Je trouve ravissantes vos courses de quêteur. Mais vous ne me dites pas encore quel est votre compagnon. Votre Paternité m'annonçait l'envoi, dans ces paquets que j'ai reçus, de la lettre de *Peralta* [3], et je ne la trouve pas. Le pli qui venait par le P. Mariano ne m'a pas été remis, et lui-même ne m'écrit pas ; je n'ai pas reçu de lettre de lui depuis quelque temps. Il m'en a bien envoyé ces jours derniers une de V. P., mais il ne m'a pas écrit un mot ; peut-être a-t-il gardé celle dont je viens de parler et le papier de Garcia Alvarez. Il m'a envoyé, de plus, une ou deux lettres pour Ségovie. J'avais pensé tout d'abord qu'elles étaient de Votre Paternité, quoique l'adresse ne fût pas de vous ; j'ai vu ensuite que non.

Les nouvelles d'ici sont que *Mathusalem* [4] va déjà beaucoup mieux, grâce à Dieu, et que même la fièvre l'a quitté. C'est une chose étrange que la disposition

[1] L'archevêque, voyant les fruits opérés pas la visite du P. Gratien, avait nommé un Visiteur pour tous les monastères de religieuses soumis à sa juridiction.

[2] Les Carmélites de Séville avaient été dénoncées au tribunal de l'Inquisition, et les inquisiteurs, que la sainte appelle les *Anges*, étaient allés faire la visite de leur monastère.

[3] Le P. Tostado.

[4] Le nonce Hormanéto.

où je suis; aucun événement ne saurait me troubler, tant la certitude que nous réussirons est enracinée en moi.

Le jour de la Présentation, j'ai reçu deux lettres de Votre Paternité. J'en ai reçu ensuite une autre très courte; elle accompagnait celle que vous envoyiez à doña Louise de la Cerda, qui n'est pas peu contente de l'avoir. C'est dans un de ces paquets que se trouvait la permission pour Casilde [1]. Je la lui ai envoyée.

Oh! comme *Angèle*, ainsi qu'elle me le dit, eût été heureuse de donner à manger à *Paul*, quand il éprouvait cette faim dont il parle! Je ne sais pourquoi, outre les souffrances que Dieu lui envoie dans les courses qu'il entreprend pour demander l'aumône, il en cherche encore d'autres. On dirait qu'il a sept âmes, et qu'après avoir achevé une vie, il en aura une autre.

Par charité, que V. P. veuille le gronder; qu'elle veuille, en outre, le remercier de ma part de la faveur qu'il me fait en prenant tant de soin de m'écrire. Que ce soit pour l'amour de Dieu.

Thérèse de Jésus.

Quant à ce qui se passe maintenant, *Esperanza*, si je ne me trompe, vous l'a déjà écrit... [2]

[1] Casilde de Padilla, qui fit profession le 13 janvier suivant, à Valadolid.

[2] Le reste du post-scriptum manque.

LETTRE CXLII.

1576. Vers Novembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Calomnies contre le Père Gratien. Ligne de conduite à suivre. Sommeil du Père Gratien.

.... Tout en étant profondément affligée des infamies qu'on a lancées contre vous, je suis par ailleurs grandement touchée d'apprendre avec quelle prudence vous vous êtes conduit. Je vous assure, mon Père, que Notre-Seigneur vous aime beaucoup et que vous marchez bien à son exemple. Soyez donc très heureux, puisqu'Il vous accorde ce que vous lui demandez, c'est-à-dire des épreuves. Il prendra la défense de V. P., et c'est justice. Qu'Il soit béni à jamais!

Quant à ce qui concerne cette demoiselle ou cette dame, j'ai acquis la conviction la plus complète qu'elle agit, non pas tant sous l'influence de la mélancolie que sous celle du démon qui est en elle, pour inventer ces mensonges. C'est lui qui, après avoir trompé cette femme, cherche à faire tomber V. P. dans quelque piège. Aussi, vous devez agir avec une extrême prudence, et ne plus aller dans la maison de cette personne, afin qu'il ne vous arrive pas la même chose qu'à sainte Marine, je crois, dont on a dit qu'elle était la mère d'un certain enfant, et qui a tant souffert de cette calomnie. Ce n'est pas l'heure pour V. P. d'avoir une telle épreuve.

D'après mes faibles lumières, vous devez laisser cette affaire. D'autres pourront s'occuper du salut de cette âme; mais V. P. a charge de travailler à la perfection d'un grand nombre.

Considérez, mon Père, que si cette personne ne vous a pas remis la lettre dont il s'agit sous le secret de la confession ou en confession, c'est un cas qui relève de l'Inquisition. Remarquez, en outre, que le démon use de toutes sortes d'artifices. Il y a déjà une personne qui est morte à l'Inquisition pour le même motif, d'après ce que j'ai entendu dire. Je ne crois pas, je l'avoue, que celle dont je parle ait remis la lettre au démon, qui ne la lui rendrait pas de sitôt. Je ne saurais, non plus, ajouter foi à tout ce qu'elle affirme. Ce doit être une menteuse; que Dieu me pardonne ce mot! Et elle prend plaisir à traiter avec Votre Révérence. Qui sait? ne serait-elle pas elle-même l'auteur de cette calomnie? Aussi, afin de mieux couper court à tous ces propos, je voudrais vous voir loin de là.

Mais comme je suis méchante! Après tout, ne faut-il pas l'être en cette vie! Ne songez pas à remédier tant soit peu à cette affaire en quatre mois; sachez-le, c'est une chose très délicate; laissez les autres s'arranger. S'il y a quelque dénonciation à porter contre cette dame sur des points qui sont en dehors de la confession, vous êtes averti. Je crains que cela ne vienne à s'ébruiter: on en ferait retomber toute la faute sur vous; on dirait que vous avez connu cette trame, et que vous n'en avez rien dit. Mais je vois que c'est folie d'insister; Votre Paternité sait bien tout cela....

Je rends les plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur de ce qu'Il donne à V. P. une si profonde quiétude et un si vif désir de Le contenter en tout. La

lumière qu'Il vous donne de temps en temps sur des vérités pleines de délices est une miséricorde très spéciale de sa part. Enfin, Sa Majesté doit donner un secours proportionné aux épreuves; et comme celles où vous vous trouvez sont grandes, les faveurs ne le sont pas moins. Que son nom soit béni à jamais!...

Je vous l'assure, mon Père, il serait bon que vous prissiez le sommeil dont vous avez besoin. Considérez que vous avez beaucoup de travail; vous ne sentirez la fatigue qu'une fois que votre tête sera tellement brisée qu'il n'y aura plus de remède; et cependant, vous voyez combien votre santé nous est indispensable. Pour l'amour de Dieu, suivez sur ce point les conseils des autres; laissez donc là les affaires, quelque pressées qu'elles soient, et l'oraison même, afin de prendre le sommeil nécessaire. Je vous demande de m'accorder cette grâce. Très souvent, le démon, voyant en nous de la ferveur spirituelle, nous représente que des choses sont très importantes au service de Dieu, pour empêcher par là un bien qu'il n'a pu arrêter par un autre moyen.....

LETTRE CXLIII.

1576. VERS NOVEMBRE. TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Les ennemis de *Paul* sont nombreux. Nécessité de donner au corps le sommeil voulu.

..... J'ai écrit la semaine dernière par le courrier d'ici, pour répondre à *Paul* sur l'affaire des langues [1]. *Joseph*, avec qui je m'entretenais, m'a dit de le prévenir qu'il avait beaucoup d'ennemis visibles et invisibles, et qu'il devait se tenir sur ses gardes. Voilà pourquoi je ne voudrais pas qu'il eût tant de confiance dans

[1] Le P. Gratien qui cite tout ce paragraphe dans ses *Peregrinaciones*, Dial. 16. p. 308, nous en donne l'explication. Lorsqu'il fit la visite du Couvent des Carmélites mitigées de Paterna, il apprit qu'un religieux avait lancé contre trois des sœurs une calomnie infâme. Il le punit en l'obligeant à porter un Scapulaire sur lequel étaient cousues plusieurs petis morceaux de drap en forme de langues de diverses couleurs, comme c'était prescrit en pareil cas par la constitution. (Nous trouvons en effet ce qui suit dans les Constitutions imprimées à Venise en 1499, Rubr. VIII, Cap. XXXIX, N. 5: *detractor . . . suam faciat pœnitentiam in terram comedendo coram toto conventu . . . sedendo super terram, indutus aliquo scapulari super quo duodecim linguæ aut circiter ante et retro de panno rubeo vel albo consutæ hic inde modo vario, in signum quod propter magnum suæ linguæ vicium illo modo merito sit puniendus.* — Cf. etiam *Const. S. Congr. Mantuanæ*, 1602). Or plus tard ces trois religieuses et quelques carmes mitigés en qui il mettait toute sa confiance, le récompensèrent en l'accusant lui-même près du Nonce Séga.

les *Egyptiens* [1], ni dans les *oiseaux de nuit* [2]. Veuillez le lui dire de ma part......

Je viens de relire la lettre où *Paul* répond que, s'il se prive de sommeil, c'est pour se plonger dans ses méditations. Il veut parler, sans doute, de ses transports dans l'oraison.

Veuillez lui recommander de ne point s'habituer à négliger un tel trésor, si ce n'est quand il doit donner au corps le sommeil nécessaire, car le Seigneur nous enrichit dans cette oraison de très grands biens, et je ne serais pas étonnée que le démon voulût en priver *Paul*. Comme nous ne pouvons pas jouir de cette grâce au moment où nous le voulons, il faut profiter de la circonstance où Dieu nous en favorise. En un instant, Sa Majesté nous fournit plus de lumière pour que nous le servions fidèlement que n'en pourrait trouver notre entendement; s'il cherchait à se la procurer par lui-même, il la perdrait.

Croyez-moi; je vous dis la vérité. Que telle soit votre règle de conduite, à moins qu'il ne s'agisse de terminer quelque affaire importante; car alors, les préoccupations pourraient empêcher le sommeil; mais lorsque le sommeil vient, prenez-le: vous aurez toujours du temps pour songer à ce qui est nécessaire.

J'ai lu dans un livre que, si nous laissons Dieu quand il nous appelle, nous ne le trouverons pas quand nous le voudrons....

[1] Les Carmes mitigés d'Andalousie. Cfr. *Pereg.*, loc. cit.
[2] Les Carmélites mitigées de Paterna.

LETTRE CXLIV [1].

1576. 3 DÉCEMBRE. TOLÈDE.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

La visite du Père Gratien. Les sœurs de Paterna. Le nouveau Recteur. La croix de doña Yomar.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

J'ai répondu, il y a peu de jours, à vos lettres, qui ne sont jamais aussi nombreuses que celles que je vous envoie. Vous ne m'avez pas encore marqué l'ordre que notre Père a suivi dans sa visite; faites-le par charité. Plaise à Dieu qu'il réussisse dans le plan qui est, me dit-il, exécuté par le Visiteur de l'archevêque et que Sa Paternité exécute pour ses religieuses! Ce serait un très grand bien. Notre Père agit avec tant de pureté d'intention que Sa Majesté ne peut manquer de l'aider.

Je désire vivement avoir des nouvelles de mes religieuses de Paterna. Je crois qu'elles réussiront très bien et que, vu la nouvelle, comme notre Père vous le dira, que l'on n'a pas à recevoir le P. Tostado [2],

[1] Cette Lettre est corrigée d'après l'autographe qui se trouve chez les Carmélites Déchaussées de Calahorra.

[2] Le 24 nov. il avait reçu du Roi et de ses ministres l'ordre de montrer ses pouvoirs.

leur monastère ne sera pas le seul auquel les Carmélites déchaussées porteront la Réforme. Plaise à Dieu de nous garder notre Père ! La façon dont vont les choses semble tenir du miracle.

Le papier que notre Père a écrit pour être remis à Monsieur Garcia Alvarez m'a bien satisfaite. Il n'y a pas un mot à ajouter à cela.

Je n'ai pas su [1] quel est celui qui doit aller remplir l'office de recteur. Plaise à Dieu qu'il veuille ce que dit le P. Acosta ! Comme je vous l'ai écrit l'autre jour, je ne vous le répète pas maintenant [2], et je ne vous en dis rien plus n'en sachant pas davantage.

Quant à la prieure de Malagon, je n'ai pas su autre chose que ce que je vous ai déjà raconté. On me prévenait alors qu'elle était mieux. Je n'ai pas eu, non plus, d'autre nouvelle [3] d'Alphonse Ruiz qui avait fait une rechute ; s'il était mort, je crois que je l'aurais su. Je me recommande instamment aux prières de toutes mes filles. Pour vous, demeurez avec Dieu.

Je n'ai rien plus à dire.

Je vous envoie la lettre ci-incluse, pour que vous ayez des nouvelles de votre Thérèse, et que toutes les sœurs la recommandent à Notre-Seigneur. Plaise à Sa Majesté de vous garder à mon affection !

La sœur Alberte a écrit à doña Louise et lui a envoyé une croix [4] ; mais vous, vous ne lui avez pas encore écrit ; elle est cependant si heureuse quand elle

[1] Au lieu de : *no se ha sabido,* l'autographe porte : *no he sabido.*

[2] Cf. Lettre du 26 Nov. précédent.

[3] Au lieu de : *y de A° Ruiz*, l'autographe porte : *no de A° Ruiz.*

[4] Anne de St-Albert, prieure de Caravaca, avait envoyé à doña Louise de la Cerda une croix ayant touché à la Croix miraculeuse de Caravaca.

reçoit le moindre objet venant de ses Carmélites. Vous n'avez pas écrit, non plus, à doña Yomar qui est déjà mariée [1]. Ne soyez pas une petite ingrate, et demeurez avec Dieu.

C'est aujourd'hui le 3 décembre.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXLV.

1576. 7 Décembre. Tolède.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, A SÉVILLE.

Eloge du Père Gratien. Progrès de don Laurent dans l'oraison. Le prieur de Séville. Recommandations diverses.

Jésus soit avec Votre Révérence!

Aujourd'hui, veille de la fête de la Conception de la Sainte Vierge, le muletier m'envoie vos lettres et me presse de lui passer la réponse. Vous me pardonnerez donc, ma fille, si je suis brève; je ne voudrais nullement l'être avec vous, tant est grande l'affection que je vous porte; et, certes, je vous aime beaucoup. Vous m'obligez tant, vous et vos filles, par votre sollicitude à soigner notre Père, comme il me le dit lui-

[1] Voici le texte de ces trois dernières phrases: *ella aun no la escrito, (es cosa grande lo que se huelga con qualquier cosa de sus monjas), ni à doña Yomar, que es ya casada.*

même, que je vous porte plus d'amour encore. Vous montrez, en outre, cette prudence que je vous ai conseillée, et je suis très contente. A mon avis, nous n'avons pas et nous n'aurons jamais un autre supérieur avec qui on puisse agir de la sorte. Comme le Seigneur l'a choisi pour soutenir les débuts de cette Réforme, et que nous n'en serons pas tous les jours à recommencer, je m'imagine, je le répète, que nous ne posséderons jamais un autre homme comme lui. Si les circonstances n'étaient pas telles, nous ouvririons la porte au relâchement, et nous tomberions dans des inconvénients plus graves que nous ne saurions l'imaginer avec des supérieurs qui n'auraient pas la sainteté de notre Père; mais il n'y aura pas toujours la même nécessité que maintenant; aujourd'hui nous sommes en temps de guerre; voilà pourquoi nous devons nous conduire avec la plus grande circonspection.

Que Dieu vous récompense, ma fille, du soin que vous avez de m'envoyer les lettres de notre Père! Elles me donnent la vie. Cette semaine, on m'a remis les trois que vous dites m'avoir écrites; bien qu'elles soient arrivées ensemble, elles ont été les bienvenues. Celle de la Mère Saint-François [1] m'a donné de la dévotion: on pourrait l'imprimer. Les merveilles qu'elle raconte de notre Père semblent incroyables. Béni soit le Seigneur qui lui a donné un si grand talent! Je désirerais ardemment pouvoir le remercier dignement des faveurs qu'Il nous accorde, et en particulier de celle qu'Il nous a faite en nous le donnant pour père.

Je comprends, ma fille, l'épreuve et la solitude où

[1] Isabelle de Saint-François, qui fut choisie pour prieure du couvent de Paterna.

vous êtes. Dieu veuille que la maladie de la Mère sous-prieure ne soit rien! Ce serait un chagrin de plus pour moi que cette maladie vous occasionnât encore d'autres fatigues. J'ai éprouvé une grande joie de ce que la saignée vous ait procuré du soulagement. Puisque ce médecin dont vous me parlez connaît votre tempérament, veuillez ne pas en prendre un autre. Que Sa Majesté daigne y pourvoir!

On m'a apporté aujourd'hui la lettre ci-jointe de la prieure de Malagon; c'est beaucoup que son mal n'ait pas augmenté. Je ne néglige rien pour sa guérison et la joie de son âme; sans parler des grandes obligations que j'ai envers elle, je suis très intéressée à sa santé; mais je tiens beaucoup plus encore à celle de Votre Révérence, soyez-en persuadée. Jugez par là comme je désire que vous vous portiez bien.

Par le papier que je vous transmets, vous verrez que le P. Mariano a reçu votre lettre. Quant à celle de mon frère dont vous me parlez, je vous ai déjà écrit que j'ai dû la déchirer avec d'autres, parce qu'elle était ouverte; et il en doit être ainsi; j'en ai été très fâchée, et j'ai pris assez de peine pour la retrouver; car elle renfermait des choses excellentes. Il vient de m'aviser qu'il a écrit à V. R. par le muletier d'Avila; je ne vous dirai donc pas autre chose de lui, si ce n'est qu'il a réalisé de grands progrès dans l'oraison et qu'il répand beaucoup d'aumônes. Ne manquez jamais, vous et les sœurs, de prier pour lui et pour moi, et demeurez avec Dieu, ma fille.

J'ai été bien plus fâchée d'apprendre que ce prieur de Séville ne remplit pas bien sa charge que de le savoir si pusillanime. Notre Père devrait le reprendre sévèrement, et lui représenter combien une telle con-

duite est coupable; j'espère qu'il n'y manquera pas. Mes compliments à tous, mais surtout au P. Grégoire, puis à Monsieur Nicolas, dans le cas où il ne serait pas parti, et à toutes mes filles. En remettant à la sœur Gabrielle les lettres qui sont pour elle, présentez-lui mes amitiés; offrez-les également à la Mère sous-prieure. Oh! que ne puis-je vous envoyer pour postulantes celles qu'il y a de trop dans ce pays! Mais le Seigneur vous en donnera. Je vous ai déjà recommandé le succès de la flotte. Je vois bien les épreuves que vous avez, et j'en suis très préoccupée. Dieu, je l'espère, saura remédier à tout, pourvu que vous ayez de la santé. Plaise à Sa Majesté de vous garder à mon affection, et de faire de vous une grande sainte! *Amen.*

Je suis très heureuse que vous compreniez mieux chaque jour la vertu de notre Père. Pour moi, je l'avais reconnue dès notre entrevue à Véas. Je viens de recevoir aujourd'hui même des lettres de ce monastère et de celui de Caravaca. Je vous envoie celle de Caravaca [1], afin que vous la lisiez, vous et notre Père. Vous me la retournerez par le même muletier qui vous la porte; j'en ai besoin, à cause de cette affaire des dots dont on me parle. Dans la lettre qu'on écrit de ce même monastère à la Mère prieure, on se plaint beaucoup de Votre Révérence.

Je vais envoyer à nos sœurs de Caravaca une statue de Notre-Dame qui est très belle et assez grande, mais non ornée; on me prépare, en outre, un Saint-Joseph pour elles. Ces deux statues ne leur coûteront rien.

Vous remplissez très bien votre office et vous avez

[1] Celle de la prieure Anne de Saint-Albert.

eu grandement raison de m'aviser de ces pincements [1] que se font les religieuses; ce sont là de mauvaises coutumes qui nous sont venues de l'Incarnation.

C'est aujourd'hui le 7 décembre, comme je vous l'ai déjà dit. Je suis de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Notre Père a très bien répondu à toutes mes lettres; il m'a envoyé, en outre, les permissions que je lui demandais. Veuillez présenter tous mes respects à Sa Paternité.

LETTRE CXLVI [2].

1576, 7 Décembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, AUX ENVIRONS DE SÉVILLE.

L'amitié de l'*Ange* est précieuse. Le Père Tostado. *Paul* l'enchanteur. Défense d'*Élisée*. Projet de fondation à Aguilar. Dévoûment de *Paul*.

JÉSUS soit avec Votre Paternité, mon Père!

Chaque fois que je reçois les lettres, nombreuses d'ailleurs, de Votre Paternité, je voudrais vous remercier de nouveau, car sans un tel secours, je ne sais ce que

[1] Voir la lettre du 11 novembre précédent.

[2] Nous faisons quelques corrections à cette lettre d'après la partie de l'autographe qui se trouve chez les Carmélites de Parme.

j'aurais fait dans ce lieu où vous m'avez laissée. Que Dieu soit béni de tout! Vendredi dernier, j'ai répondu à quelques-unes de vos lettres. Aujourd'hui, on m'a remis celles que vous m'avez écrites de Paterna et de Trigueros [1]; cette dernière, en particulier, est pleine de sollicitude, et à juste titre.

Malgré toutes les raisons que vous pouvez avoir de rester où vous êtes, mon désir serait, depuis la lettre pressante de l'Ange [2], que vous ne redoutiez aucune fatigue pour aller le trouver dès que vous aurez terminé avec ces messieurs les marquis. Il peut se tromper; mais des affaires de cette sorte ne se traitent pas bien par lettres; de plus, nous lui sommes tellement redevables, et il est si manifeste que le Seigneur nous l'a donné pour soutien, que même une fausse démarche, faite par son avis, tournerait encore à notre avantage. Veillez avec soin, mon Père, à ne point le fâcher, je vous le demande pour l'amour de Dieu; sans quoi, vous me causeriez beaucoup de peine. Là où vous êtes, vous vous trouvez isolé de tout bon conseil.

J'ai été très chagrinée que ce *Santoya* [3], me dit la Mère prieure, ne s'acquitte pas convenablement de son office. Cela m'afflige beaucoup plus que son peu de fermeté. Pour l'amour de Dieu, que V. P. l'avertisse et lui donne à entendre qu'il y aura une justice pour lui comme pour les autres.

Je suis si pressée pour écrire cette lettre que je ne pourrai vous dire tout ce que je voudrais [4]. Il m'est

[1] Ces deux villes sont situées à l'ouest de Séville, la première à six lieues et la seconde à quatorze.

[2] L'archevêque de Tolède.

[3] Probablement le P. Antoine de Jésus.

[4] Escribo esta tan apriesa *que no podré decir lo que quisiera.*

venu une visite forcée, au moment où je voulais la commencer; la nuit est très avancée et l'on doit remettre ce pli au muletier [1]. Comme cet homme est très sûr, je ne veux pas omettre de vous dire de nouveau ce que je vous ai déjà mandé. Je vous rappelle donc encore que le Conseil royal a défendu au P. Tostado d'entreprendre la visite des quatre provinces, comme l'a affirmé celui-là même qui avait vu cette ordonnance et qui a écrit ici; on m'a lu sa lettre. Je ne regarde pas, cependant, comme très véridique celui qui me la lisait; mais je pense qu'il l'était sur ce point; et j'ai plusieurs raisons pour croire qu'il ne me trompait pas. D'une manière ou d'une autre, j'espère en Dieu que tout ira bien, quisqu'Il fait de *Paul* un enchanteur. Cette faveur seule, à défaut de tout autre motif, me suffirait pour servir fidèlement Sa Majesté. Oui, vraiment, la marche que suivent les événements est digne de notre admiration. Je vous dirai que, depuis quelque temps, *Esperanza* [2] ne me parlait plus de *Paul* avec éloge, et qu'elle vient de m'en raconter des merveilles en me priant de l'approuver. Que ne dira-t-elle pas lorsqu'elle apprendra tout ce que *Paul* a réalisé à Paterna? Je suis vraiment dans l'admiration en voyant comment le Seigneur entremêle les peines et les joies; c'est là vraiment le chemin par lequel il nous conduit sûrement.

Thérèse de Jésus.

Sachez, mon Père, que, sous un certain rapport, j'éprouve une grande joie quand vous me racontez vos

[1] Hanla de llevar *al* recuero.

[2] M.r de la Fuente soupçonne qu'il s'agit ici du P. Salasar, jésuite, qui voulait embrasser la Réforme, tandis que le correcteur des Lettres, le P. André de l'Incarnation, croit qu'il s'agit d'Anne de Jésus.

épreuves; j'ai été cependant vivement affligée de l'accusation que l'on a portée contre vous, non pas tant à cause de ce qui vous touche qu'à cause de ce qui regarde l'autre partie. Comme on ne peut trouver de témoins, on cherche à tomber sur une personne [1] qui, semble-t-il, ne parlera pas. Mais elle saura mieux que tous les témoins du monde prendre sa propre défense et celle de son fils *Élisée* [2].

J'ai reçu hier une lettre d'un Père de la Compagnie de Jésus et d'une dame qui est d'Aguilar del Campo, petite ville située à treize [3] lieues de Burgos. Cette dame est veuve et âgée de soixante ans; elle n'a point d'enfant [4]. Éprouvée par une grande maladie, elle veut consacrer en bonnes œuvres tous ses biens, qui consistent en six cents ducats de rente, une belle maison et un jardin. Ce Père jésuite lui a parlé de nos monastères; elle fut tellement ravie qu'elle a prescrit dans son testament que tous ses biens nous serviraient pour une fondation. Ayant, depuis lors, recouvré la santé, elle continue à souhaiter ardemment la réalisation de son dessein; elle vient de m'écrire et me prie de lui répondre. Cette localité me paraît éloignée; mais qui sait? Dieu veut peut-être cette fondation. Il y a d'ailleurs, à Burgos, tant de personnes qui souhaitent entrer chez nous, que c'est dommage de n'avoir aucun monastère pour les recevoir. Enfin, sans abandonner cette affaire, je répondrai à cette dame que je désire de plus amples informations; je vais donc prendre

[1] La sainte elle-même.

[2] Le Père Gratien.

[3] L'autographe porte *XIII* et non *XII*.

[4] La partie de l'autographe qui se trouve à Parme se termine ici.

des renseignements sur cette localité et sur tout le reste, en attendant que je sache ce que V. P. décide, et que vous me disiez si votre Bref vous permet d'établir des monastères de religieuses; car, alors même que je n'irais pas à cette fondation, V. P. pourrait y envoyer d'autres sœurs. Ne manquez pas de me mander ce que vous jugerez à propos. Je connais des personnes de Burgos qui pourront me fournir des renseignements. Supposé que cette dame donne tous ses biens, et je crois qu'elle le fera, il doit y avoir une valeur de neuf mille ducats, et même plus avec les maisons. La distance n'est pas considérable de Valladolid à Aguilar. Le pays doit être très froid; mais cette dame affirme que les moyens de s'en préserver ne manquent pas.

O mon Père, comme je voudrais me trouver auprès de Votre Paternité pour partager votre sollicitude! Oh! comme vous faites bien de confier vos plaintes à celle qui doit prendre une part si grande à vos peines! Quel charme pour moi de voir tout le dévoûment que vous montrez aux *cigales* [1]! Il doit s'opérer un bien notable dans ce monastère. Je l'attends de Dieu qui saura secourir les sœurs dans leur pauvreté. Je vous annonce que la Mère Saint-François [2] m'a écrit une lettre qui, à mon avis, dénote sa haute prudence. Que le Seigneur soit avec toutes ces religieuses! Je suis ravie de l'amour qu'elles ont pour *Paul*. Je le suis, en outre, mais moins cependant, de l'affection que *Paul* a pour elles. Quant à nos sœurs de Séville, je les aimais déjà beaucoup; toutefois, je les aime chaque jour davantage, à cause

[1] Les Carmélites de Paterna.

[2] Isabelle de Saint-François, carmélite déchaussée de Séville, envoyée à Paterna pour y exercer la charge de prieure.

du soin qu'elles ont de celui auprès de qui je voudrais être constamment pour l'entourer de ma sollicitude et pour le servir. Béni soit le Seigneur de ce qu'Il vous donne tant de santé! Mais pour l'amour de Dieu, faites attention et veillez aux aliments que vous prenez dans ces monastères. Ma santé est bonne et je suis contente d'avoir si souvent des nouvelles de Votre Paternité. Plaise à Sa Majesté de vous garder à mon affection et de vous rendre aussi saint que je le Lui demande! *Amen!*

C'est aujourd'hui la veille de la Conception de Notre-Dame.

L'indigne fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CXLVII (*fragment*) [1].

1576. Fin Novembre ou Décembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, AUX ENVIRONS DE SÉVILLE.

Petites jalousies du Père Antoine.

..... Je me réjouis de ce que V. P. ne soit pas avec le P. Antoine. Comme il voit que je vous adresse beaucoup de lettres, et à lui peu, il en conçoit de la peine, m'a-t-on dit. O Jésus! quelle grande chose c'est pour

[1] Cf. Lettre au P. Gratien du 31 octobre précédent.

une âme que d'en comprendre une autre ! Ce Père trouve là une occasion de critiquer, et il en perd le repos.....

LETTRE CXLVIII [1].

1576. Milieu de Décembre. Tolède.

AU PÈRE GRATIEN, EN ANDALOUSIE.

Une bonne journée. Les lettres du Père Gratien. Une calomnie. Réforme du monastère de Paterna. Projet d'une province séparée. Approbation de la sévérité du Père Antoine. Le *fils chéri*. La petite Isabelle.

JÉSUS soit avec Votre Paternité, mon Père !

Oh ! quelle bonne journée j'ai eue aujourd'hui ! Le P. Mariano m'a envoyé toutes les lettres que V. P. lui a écrites. Vous n'avez pas besoin de lui dire de me les remettre ; il le fait, parce que je le lui ai demandé ; et bien qu'elles viennent tard, elles ne manquent pas de me procurer une vive consolation. Cependant, V. P. use d'une extrême charité en m'écrivant directement la substance de ce qui se passe ; car, je le répète, vos lettres au P. Mariano tardent à me venir ; toutefois, celles que vous lui envoyez pour moi arrivent promptement ; il me les expédie immédiatement. Nous sommes, d'ailleurs, de très grands amis.

[1] L'autographe se trouve au Couvent des Carmélites de *Corpus Christi*, à Alcalà de Hénarès.

Une chose qui me porte à louer Notre-Seigneur, c'est la manière, la grâce et la perfection que je vois dans vos lettres. O mon Père, quelle majesté ont vos paroles sur la perfection! quelle consolation elles procurent à mon âme! Quand nous ne serions pas fidèles à servir Dieu à cause des avantages qui en découlent pour nous, mais à cause de l'autorité qu'Il donne à ses représentants, et quand notre fidélité grandirait à raison même de cette autorité, nous en retirerions encore les plus grands profits. Il est manifeste que V. P. est bien avec Sa Majesté. Que le Seigneur soit béni de tous ses dons! Il m'accorde tant de faveurs! Il vous donne tant de lumière et tant de force! je ne sais quand j'achèverai enfin de Le payer de retour.

La lettre que vous m'avez écrite de Trigueros au sujet du P. Tostado était, je vous l'assure, bien rédigée; vous avez eu raison de déchirer celles qu'on est allé vous montrer pour vous adresser une supplique. Enfin, mon Père, Dieu vous aide et vous éclaire visiblement, comme on dit. Ne craignez donc point pour le succès de vos grands desseins. Oh! quelle envie je porte à V. P. et au P. Antoine, quand je vois que vous empêchez une foule de fautes! Pour moi, je suis ici seule avec mes désirs.

Veuillez me dire sur quoi repose l'accusation portée contre l'honneur de cette vierge du cloître; il me semble qu'il faut être bien fou pour lancer une telle calomnie [1]. Mais aucune ne sera aussi noire que celle dont vous m'avez parlé l'autre jour. Ne pensez pas que ce soit une petite grâce de Dieu que vous puissiez sup-

[1] D'après les notes des correcteurs des Lettres, cette infâme calomnie avait été portée contre une carmélite mitigée de Paterna.

porter de telles épreuves avec tant de perfection. Je puis vous assurer que le Seigneur vous paie ainsi les services que vous lui rendez là où vous êtes. Ce ne sera pas la seule faveur qu'Il vous accordera.

Je suis effrayée de tous ces événements malheureux et surtout de cette affaire des messes dont vous me parlez. Dès que j'en ai eu connaissance, je suis allée au chœur et j'ai prié Dieu pour ces âmes. Il n'est pas possible que Sa Majesté permette qu'un tel mal continue, puisqu'Elle a déjà commencé à le manifester.

Chaque jour je comprends mieux le fruit de l'oraison, et ce que doit être devant Dieu une âme qui, ne recherchant que sa gloire, demande le salut des autres. Croyez-le, mon Père, je suis persuadée que s'accomplit déjà le désir qui a animé les débuts de ces fondations; c'était de prier le Seigneur pour ceux qui s'occupent de son honneur et de sa gloire, puisque nous autres femmes, nous ne sommes bonnes à rien. Quand je considère la perfection de ces religieuses, je ne saurais m'étonner de tout ce qu'elles obtiendront du Ciel. Ç'a été pour moi une joie de voir la lettre que la Mère prieure de Paterna a écrite à Votre Paternité et la prudence que Dieu vous a donnée en toutes choses. J'espère en Lui que ces religieuses procureront le plus grand bien, et le désir m'est venu de continuer les fondations.

J'ai déjà écrit à V. P. au sujet d'un projet de fondation, et je vous envoie la lettre de la Mère prieure de Médina qui m'en parle. Ce n'est pas mille ducats qu'on se propose de donner, mais six cents seulement. Il se peut que la personne qui demande la fondation garde le reste pour le moment. J'ai traité de cette affaire avec le docteur Vélasquez, car j'avais du scrupule

de m'en occuper contre la volonté du P. Général. Il a insisté beaucoup pour que je prie doña Louise [1] d'écrire à l'ambassadeur à Rome, afin qu'il obtienne l'autorisation du P. Général. Il s'offre à fournir lui-même les informations nécessaires. Et dans le cas où le P. Général refuserait de donner son autorisation, on s'adresserait au Pape, et on lui représenterait nos monastères comme des miroirs de perfection pour l'Espagne. Voilà quelles sont mes intentions, à moins que V. P. ne soit d'un autre avis.

J'ai répondu que j'attendais de plus amples renseignements sur ce projet de fondation [2]: j'ai déjà écrit, en effet, à maître Ripalda, mon grand ami de la Compagnie de Jésus, qui vient de terminer son office de recteur à Burgos, pour qu'il prenne des informations et me les communique; j'enverrais alors, supposé que la chose en vaut la peine, quelqu'un pour voir les lieux et traiter cette affaire. Si donc V. P. l'approuve, je pourrais en charger, dès que le beau temps sera venu, Antoine Gaïtan et Julien d'Avila. Votre Paternité leur expédierait les pouvoirs nécessaires. L'un et l'autre s'occuperaient de cette fondation, comme ils l'ont fait pour celle de Caravaca, et ils pourraient la conclure, sans que j'y aille; car, alors même qu'on prendrait encore d'autres sœurs pour réformer quelque monastère, elles sont en mesure de suffire à tout, pourvu qu'on en mette peu dans chaque maison, comme là où vous êtes; mais dans les autres monastères où les sœurs seraient plus nombreuses qu'à Paterna, il ne conviendrait pas d'envoyer seulement deux religieuses. Je verrais même avec

[1] Doña Louise de la Cerda.

[2] *Respondí que me tornasen a escrivir como dava esto porque...*

plaisir qu'on donnât à Paterna une converse, puisque nous en avons, et de si parfaites.

Pour moi, je suis bien persuadée qu'on ne trouvera aucun remède pour nos monastères de religieuses, tant qu'il n'y aura pas quelqu'un de la famille pour les diriger. Voyez le couvent de l'Incarnation; il y a vraiment de quoi bénir Dieu maintenant. Oh! comme je désire voir toutes les religieuses soustraites à la juridiction des Carmes mitigés! c'est de là que vient tout le mal. Dès que l'on aura établi une province séparée, je dois me consacrer à l'exécution de ce dessein; sans cela, il n'y a pas de remède. Bien que le relâchement existe dans des monastères soumis aux religieux, il n'y a pas autant d'abus que dans ceux qui sont soumis aux Ordinaires; ce qui se passe dans ces derniers est une chose qui m'épouvante. Si les prélats comprenaient bien le fardeau dont ils se chargent, et s'ils avaient la même sollicitude que Votre Paternité, les choses iraient d'une autre manière. Et ce ne serait pas une petite miséricorde de Dieu que toutes les prières que feraient ces saintes âmes pour l'Eglise.

Ce que vous me dites au sujet de la réforme de l'habit des sœurs me paraît très bien. Dans un an, vous pourrez l'imposer à toute la Communauté. Le fait, une fois accompli, demeure accompli; on pourra se récrier pendant quelques jours; mais, en punissant quelques religieuses, toutes les autres se tairont; les femmes, d'ailleurs, sont timides pour la plupart. Quant à ces novices, qu'on ne les garde pas là, par charité, après de tels débuts. Il est très important que nous réussissions dans ce monastère, puisque c'est le premier que nous nous appliquons à réformer. Je vous assure

que si les religieuses de cette maison étaient vos amies, vous les payez bien de retour par vos œuvres.

J'ai trouvé plaisante la sévérité du P. Antoine; sachez cependant que ce n'était pas inutile à l'égard de quelques sœurs; c'était même très nécessaire, car je les connais. On les empêchera peut-être par ce moyen de commettre plus d'un péché de parole; peut-être, en outre, qu'elles seront plus soumises. Il faut employer de la douceur et de la sévérité; c'est de la sorte que Notre-Seigneur en use avec nous. Quant à ces religieuses opiniâtres, il n'y avait pas d'autre remède que celui-là. Je vous redis encore que les pauvres Carmélites déchaussées sont très isolées à Paterna, et le jour où quelqu'une d'entre elles tombera malade, elle aura beaucoup à souffrir; mais Dieu leur donnera la santé, puisqu'Il voit combien elle leur est nécessaire.

Toutes les filles de V. P. qui sont dans cette région vont bien. J'excepte celles de Véas, que je vois accablées par les procès; mais rien d'étonnant qu'elles aient quelque chose à souffrir maintenant, puisque cette fondation s'est accomplie sans difficulté. Je n'aurai jamais des jours aussi heureux que ceux que j'y ai passés avec mon *Paul*. J'ai trouvé charmant qu'il m'écrivît: *votre fils chéri;* et comme immédiatement je me suis écriée, parce que j'étais seule: *Qu'il a bien raison!* Ç'a été une grande joie pour moi de l'entendre s'exprimer de la sorte; néanmoins, ma joie serait plus vive encore s'il réussissait à arranger toutes choses en Andalousie avec tant de perfection qu'il pût venir s'occuper de ce qui nous concerne en Castille. J'espère en Dieu que cela sera un jour en son pouvoir.

La maladie de cette prieure de Séville m'afflige; on trouverait difficilement une autre sœur comme elle

pour ce pays. Que V. P. veuille commander qu'on l'entoure de soins et qu'elle prenne quelques remèdes pour arrêter cette fièvre constante.

Oh! comme je me trouve bien de mon confesseur[1]! Dans le but de me faire pratiquer quelques pénitences, il m'ordonne de manger chaque jour un peu plus que je n'avais coutume, et de me régaler.

Ma fille Isabelle[2] est près de moi et demande comment V. P. se joue d'elle au point de ne pas lui répondre. Je lui ai donné ces jours derniers un morceau de melon; elle m'a dit que c'était très froid et que cela lui glaçait la gorge. Je vous assure qu'elle a des reparties délicieuses et une gaieté constante; la douceur de son caractère rappelle beaucoup celle de mon Père. Plaise à Dieu de veiller beaucoup plus sur vous que sur moi! *Amen, amen.*

La fille de Votre Paternité[3],

Thérèse de Jésus.

Je vous annonce que les religieuses de là-bas[4] redoutent extrêmement la Mère prieure et ont coutume de ne jamais dire des choses exactes aux supérieurs. Quant à cette affaire des étudiants qui font leurs commissions, il faut y prendre garde.

[1] Le docteur Vélasquez.

[2] Sœur du P. Gratien.

[3] Tout ce passage est corrigé d'après l'autographe.

[4] Vraisemblablement de Séville.

LETTRE CXLIX.

1576. 12 DÉCEMBRE. TOLÈDE.

AU PÈRE MARIANO, A MADRID.

Zèle pour la gloire de Dieu. Le docteur Vélasquez désire de nouvelles fondations. Vues sur les Carmes déchaussés.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE !

J'ai reçu le paquet de lettres où se trouvait celle de la Mère prieure de Paterna. Les autres en grand nombre dont vous me parlez me viendront peut-être demain jeudi; car elles arrivent sûrement par la voie que vous avez choisie; et vraisemblablement, elles ne se perdront pas. Celles qui me sont parvenues m'ont causé une très grande joie, ainsi que celle de Votre Révérence. Que le Seigneur soit béni de tout!

O mon Père, quelle joie mon cœur éprouve quand je vois un religieux de notre Ordre, où il y a eu tant de fautes commises, accomplir quelque bien pour l'honneur et la gloire de Dieu et empêcher quelques offenses contre Lui! Une chose me cause le plus vif chagrin, c'est de voir que je ne puis rien pour cela, et, cependant, je brûle d'y travailler. Mon désir serait de me trouver au milieu des périls et des croix pour avoir ma part de butin, comme ceux qui combattent pour la gloire de Sa Majesté. Quand parfois je considère

ma misère, je me réjouis de me trouver ici en repos; mais, dès que j'entends parler de ce que font nos sœurs à Paterna, je me consume et leur porte envie. Ce qui me donne de l'allégresse, c'est que Dieu commence à se servir de nos Carmélites déchaussées; bien souvent, quand je vois ces âmes généreuses dans nos monastères, je ne puis croire que le Seigneur leur donnerait tant de vertu, s'il n'avait pas sur elles quelque dessein spécial. Alors même qu'Il ne les aurait appelées qu'à réformer ce monastère de Paterna, où, en définitive, elles auront empêché quelques fautes, je serais très contente; mais, à plus forte raison, ma joie est-elle vive quand j'ai la confiance que Sa Majesté les destine à procurer les plus grands biens.

Que V. R. n'oublie point de faire insérer dans la déclaration concernant les religieux que l'on pourra, en outre, donner la permission de fonder des monastères de religieuses. Je vous annonce que mon confesseur actuel est le docteur Vélasquez, chanoine de l'église cathédrale. Il est à la fois très instruit et grand serviteur de Dieu, comme vous pourrez vous en convaincre en prenant des renseignements sur lui. Il ne saurait souffrir que l'on cesse de fonder des monastères de religieuses. Voilà pourquoi il m'a commandé de m'entendre avec Madame doña Louise pour agir près de l'ambassadeur de Rome, qui obtiendrait du P. Général l'autorisation d'établir de nouvelles maisons, et, en cas de refus, s'adresserait au Pape lui-même; il dit que l'ambassadeur devrait représenter au Pape nos sœurs comme des modèles de perfection pour l'Espagne; il fournirait lui-même tous les renseignements nécessaires.

J'ai déjà parlé à V. R. d'une fondation qui nous

est proposée [1]; veuillez donc me répondre sur les deux points dont il s'agit. Le billet que vous m'avez envoyé m'a procuré une grande consolation. Plaise à Dieu de vous en récompenser, bien que ce dont vous me parlez fût profondément gravé dans mon cœur! Pourquoi ne me dites vous rien du P. Balthasar? Présentez mes respects à tous nos Pères.

Je trouve plaisant le P. Jean de Jésus; il affirme que si nos Pères de la Réforme marchent nu-pieds sans sandales, c'est parce que je l'ai voulu, quand, au contraire, c'est moi qui l'ai toujours défendu au P. Antoine. A coup sûr, il se trompe en s'imaginant que tel était mon avis. Mon but a été qu'il entrât chez nous des hommes de talent, et qu'il ne fallait pas les rebuter par une trop grande austérité. Cependant, ce qui s'est pratiqué était nécessaire pour vous distinguer des Pères mitigés. J'ai pu dire que vous souffririez autant du froid avec vos sandales que sans elles. Mais ce que j'ai dit sûrement à ce sujet, c'est que, à mon avis, vous aviez mauvaise grâce à être déchaussés et montés sur de belles mules. J'ajoutai que l'on ne devait pas supporter cela, excepté quand il faut aller loin, ou qu'il y a une grande nécessité; sans quoi, c'est vraiment choquant. Il est passé par ici quelques jeunes religieux qui vraisemblablement n'avaient que peu de chemin à parcourir et étaient montés sur des mules, lorsqu'ils auraient pu aller à pied. Je vous le déclare donc, je n'approuve pas ces jeunes Carmes déchaussés avec leurs mules et leurs selles. Quant à vous faire aller nu-pieds sans sandales, je n'en ai jamais eu même l'idée; déjà vous n'êtes que trop déchaussés. Que V. R. veuille donc

[1] Celle d'Aguilar del Campo.

donner avis que l'on ne continue plus de la sorte, mais que l'on se conforme à ce qui se pratiquait précédemment[1]; prévenez-en notre Père.

Le point sur lequel j'ai beaucoup insisté près de lui, c'est qu'il prescrivît de donner de quoi bien nourrir les religieux. J'ai encore présent à la mémoire ce que V. R. m'a raconté à ce sujet, et très souvent j'en ai éprouvé un profond chagrin. Pas plus tard qu'hier, ou aujourd'hui même, j'étais sous cette impression avant même d'avoir reçu votre lettre. Il me semblait, en voyant la manière dont se traitent les religieux, que la Réforme allait tomber sous peu; je me suis tournée vers Dieu pour trouver quelque consolation; comme c'est Lui qui a commencé cette œuvre, Il mettra ordre à tout. Ç'a été pour moi une joie de voir que V. R. était de mon avis.

L'autre point que j'ai instamment demandé à notre Père, c'est de prescrire des travaux manuels, comme celui de faire des corbeilles d'osier, ou choses semblables, à l'heure de la récréation, quand on n'aura pas d'autre moment pour cela; cet exercice est très important, en dehors des heures consacrées à l'étude. Comprenez bien, mon Père, que j'aime à ce qu'on insiste beaucoup sur les vertus, et non sur les austérités corporelles, comme on peut le voir dans nos monastères de Carmélites; cela vient, sans doute, de ce que je ne suis guère pénitente moi-même. Je ne saurais trop remercier Notre-Seigneur de ce qu'Il donne à V. R. les

[1] Le Chapitre X des Constitutions faites par le P. Gratien, comme commissaire apostolique, en 1575, porte le texte suivant: *los pies del todo descalzos, o con alpargatas abiertas, de cañamo o esparto.* — Cfr. *Chron*, liv. III., chap. XLI.

plus vives lumières sur des points de cette importance. C'est une grande chose de désirer en tout son honneur et sa gloire. Plaise à Sa Majesté de nous accorder la grâce de mourir mille fois pour cela! *Amen, amen.*

C'est aujourd'hui mercredi, 12 décembre.

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Vous me faites une grande charité en m'envoyant les lettres que vous recevez de notre Père; car celles qu'il m'écrit sont très courtes; mais je n'en suis pas surprise, puisque je l'ai même supplié d'agir de la sorte. Enfin, je bénis le Seigneur de pouvoir les lire. Votre Révérence a la même obligation que moi de Le louer: c'est vous qui avez commencé l'œuvre de Paterna. N'omettez pas de parler souvent à l'archidiacre. Nous aurons, en outre, pour nous le doyen et d'autres chanoines; déjà je commence à m'entourer d'amis.

LETTRE CL.

1576. 13 DÉCEMBRE. TOLÈDE.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Une petite recette. Mort de la bonne vieille. Un filet d'eau. Une affaire au Pérou. Les sœurs de Paterna. Les images du Père prieur.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

Tant qu'on ne m'aura pas annoncé que vous n'avez plus la fièvre, je serai très préoccupée à votre endroit. Voyez si ce mal[1] n'est pas celui dont souffrent parfois les personnes qui ont le sang appauvri. Pour moi, je n'y suis pas sujette; mais j'en ai souffert beaucoup. Le remède consiste en fumigations avec de l'ers, de la coriandre, des coquilles d'œufs, un peu d'huile, un tout petit peu de romarin et de lavande; je me mettais au lit pour ces fumigations, et je vous assure que ce remède me soulageait. Que tout cela soit pour vous seule. Cependant, il serait bon, à mon avis, que vous en fassiez l'expérience. Il m'arriva une fois d'avoir la fièvre pendant près de huit mois, et avec ce remède, elle disparut.

[1] Le texte porte *ojo*. Les Dictionnaires ne parlent pas de ce mal que la sainte désigne ainsi. M. de la Fuente pense qu'il s'agit d'une *chlorose*.

Je ne saurais assez rendre grâces à Dieu de ce que le petit Blaise[1] se soit trouvé présent la nuit où est morte la bonne vieille. Daigne Notre-Seigneur accueillir cette âme près de lui, comme nous L'en avons conjuré dans ce monastère! Il ne me semble pas nécessaire d'envoyer des consolations à sa sœur et à sa mère[2]. Présentez-leur mes respects. Elles ont raison d'être contentes que leur parente soit allée jouir de Dieu; mais Béatrix a tort d'avoir ce désir: qu'elle veille à ne pas commettre de péché avec cette simplicité. Vous m'avez fait une grande charité en me donnant tous les détails de cet événement; et j'ai été très contente que vous ayez reçu un bon héritage.

Le démon, ce me semble, ne vous a pas rendue pusillanime comme moi, quand j'étais à Séville. Je vois bien maintenant que c'était lui, car depuis mon arrivée à Tolède, je me sens le même courage qu'autrefois.

Eh quoi! est-ce que le P. prieur de Notre-Dame des Grottes a écrit au P. Mariano de vous obtenir un filet d'eau? Je ne vois pas comment on pourra réussir; mais j'en serais très heureuse. Vraiment, ce saint prieur s'occupe de cette affaire comme si c'était pour lui. Béni soit Dieu de ce qu'il se porte bien! Je vous remets une lettre pour lui. Mille amitiés à toutes les sœurs et, en particulier, à ma sœur Gabrielle, dont les lettres me causent une vive joie; remplit-elle bien son office de tourière? N'omettez jamais d'offrir mes respects à Delgada. Comment va le Père Barthélemy del Aguilar[3]? Je ne sais comment vous êtes malade, quand

[1] Sacristain des Carmélites de Séville.

[2] Jeanne de la Croix et Béatrix de la Mère de Dieu, religieuses du couvent de Séville.

[3] Père Dominicain.

vous avez notre Père auprès de vous. Il est vrai, Dieu nous donne chaque jour des grâces dont nous ne savons pas profiter.

C'est au Pérou que se trouve mon frère [1]; cependant, je crois qu'à l'heure présente il doit être plus loin encore; Laurent me l'apprendra. En tout cas, il n'a pas encore de résidence déterminée pour pouvoir s'occuper de votre affaire, car il n'est pas marié; et aujourd'hui il est dans un endroit, demain dans un autre, comme on dit. J'ai envoyé la lettre de V. R. à mon frère Laurent. On pourrait dire à Augustin dans quel pays se trouve cet homme dont vous me parlez, et peut-être connaîtrait-il quelqu'un à qui on pût le recommander. Informez-vous-en et prévenez-moi.

Ce serait bien que Béatrix [2] payât la maison, car elle a été cause, je crois, que nous nous y soyons transférées. Recommandez toujours à la sœur Gabrielle de me donner des nouvelles de nos sœurs de Paterna, afin de vous épargner à vous-même ce travail. Rien d'étonnant qu'elles ne jouissent pas encore d'une tranquillité parfaite. Elles sont bien isolées. Demandez à mon Père s'il ne faudrait pas leur envoyer la sœur Marguerite; elle a sûrement assez de courage pour y aller. Je crois qu'elle pourrait prononcer ses vœux; mais je ne me rappelle pas le jour où elle a pris l'habit [3]. Dans le cas où quelqu'une d'entre elles viendrait à tomber malade, ce serait un terrible embarras; d'un autre côté, vous

[1] Augustin de Ahumada.

[2] Première novice de Séville. Voir le récit de sa vocation au chapitre 26 des *Fondations*.

[3] Marguerite de la Conception fit profession le 1. janvier 1577, et fut en effet envoyée à Paterna.

auriez encore assez de converses à Séville. Que Dieu soit avec vous! *Amen.*

C'est aujourd'hui la fête de sainte Luce.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Vous verrez comment va la prieure de Malagon par la lettre du médecin que je vous remets.

Veuillez lire ces deux autres lettres, afin que vous ne fassiez pas vous-même ce que je recommande à la sœur Saint-François; je vous envoie ouverte celle qui est pour elle; vous les fermerez toutes les deux. Quand le P. prieur vous remettra les images qu'il me destine, n'en gardez aucune pour vous; il vous en donnera tant que vous voudrez.

LETTRE CLI [1].

1576. 16 Décembre. Tolède.

A UN BIENFAITEUR DE TOLÈDE (RAMIREZ OU ORTIZ).

Une statue de Saint Joseph et une autre de la Sainte Vierge.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS ET VOUS PAIE LES CONSOLATIONS QUE VOUS ME PROCUREZ DE TOUTES MANIÈRES!

Votre lettre renferme à coup sûr des choses que je n'ai jamais entendues, et que je n'ai jamais eues en pensée. Que Dieu soit béni de tout! Quant à vous con-

[1] L'autographe se trouve chez les Carmélites de Tolède.

fesser sur ce point, ou à ne pas venir ici, cela me paraît plutôt scrupule que vertu. Vous me causez par là beaucoup de peine. Peut-être, cependant, avez-vous commis quelque faute, car, après tout, vous êtes fils d'Adam.

C'est une vive consolation pour moi que la statue de mon père Saint Joseph soit déjà arrivée, et que vous ayez tant de dévotion pour lui. Cette statue apportera une grande joie à nos sœurs de Caravaca, qui se trouvent comme des étrangères dans ce pays et éloignées des personnes qui pourraient les consoler; mais j'ai la ferme assurance que le véritable consolateur est bien près d'elles. Par charité, veuillez me rendre le service de faire prendre la mesure de la hauteur et de la largeur de la statue; il faudrait que ce soit immédiatement, afin que l'on puisse préparer demain la caisse où on la mettrait; car on ne le pourrait pas mardi, puisque c'est un jour de fête, et les chariots doivent partir mercredi matin.

Ce n'est pas un petit sacrifice pour moi de donner si promptement la statue de Notre-Dame: elle va me laisser dans une profonde solitude. Je vous demande donc en charité d'y remédier en m'envoyant celle que vous m'aviez promise pour Noël. C'est de bon cœur que nous supplierons Notre-Seigneur de donner des étrennes à vous et à ces messieurs. Présentez-leur tous mes respects et demeurez avec Dieu.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

Les trois fondatrices font profession le premier jour de l'an. Elles seront contentes d'avoir les statues.

LETTRE CLII [1].

1576. 27 DÉCEMBRE. TOLÈDE.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Affaires diverses. Des dragées. Respects à Monsieur Nicolas, au Père Antoine et au Père Grégoire.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS, MA FILLE!

Il est près de deux heures, je veux dire deux heures après minuit; je ne puis donc pas être longue. Pour le même motif, je n'écris pas au bon Monsieur Nicolas. Souhaitez-lui la bonne année de ma part. J'ai vu aujourd'hui la femme de son cousin. Celui qui veut fonder un monastère en est toujours à son projet; il attend pour l'exécuter que l'affaire portée devant la Cour soit terminée, et il en demeure là, parce que le P. Mariano n'est pas encore venu.

C'est une joie pour moi que vous ayez reçu une si bonne religieuse [2]. Recommandez-moi instamment à elle et à toutes les sœurs. Je suis contente des lettres de mon frère que vous m'avez transmises [3]. Ce qui me peine, c'est que vous ne me disiez rien de votre santé. Plaise à Dieu de vous la donner excellente, comme je

[1] L'autographe se vénère dans l'Eglise de Budia.

[2] Blanche de Jésus-Marie, fille de Portugais, dont il a été parlé.

[3] On ne saurait dire s'il s'agit de don Augustin, qui était au Péron, ou de don Laurent.

le désire! Il nous accorde une très grande grâce en la maintenant à notre Père; qu'Il soit béni à jamais!

Le muletier m'a remis vos lettres pour Malagon; mais a-t-il apporté l'argent? C'eût été une grande simplicité de ne pas accepter celui que vous a donné mon frère. Plût à Dieu qu'il y en eût davantage! Pourquoi ne m'envoyez-vous pas les dragées dont vous me parlez, puisque vous les trouvez si bonnes? Je désire vivement les avoir, à cause d'une occasion qui se présente.

Je me porte bien; mais les jours qui ont précédé Noël, j'ai été un peu souffrante, très fatiguée et surchargée d'affaires. Cependant, je n'ai pas rompu le jeûne de l'Avent. Présentez mes respects à toutes les personnes que vous voudrez, et, en particulier, au P. Antoine de Jésus; a-t-il fait la promesse de ne pas me répondre? demandez-le-lui. Je me recommande au P. Grégoire. Je suis très heureuse que vous ayez de quoi payer vos dépenses de cette année. Dieu vous donnera le reste. Plaise à Sa Majesté de vous garder! J'étais déjà impatiente de voir une de vos lettres.

C'est aujourd'hui la fête de saint Jean l'Évangéliste.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CLIII.

1576. Fin Décembre. Tolède.

A BRIANDE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A MALAGON.

Préoccupations au sujet de sa maladie et des affaires du monastère. Dot de Casilde de Padilla. Trousseau de Béatrix.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille, et que ces fêtes de Noël vous apportent un très profond amour de Dieu, afin que vous ne souffriez plus autant de votre mal!

Le Seigneur soit béni! Beaucoup s'imaginent que ces fêtes sont très heureuses pour eux, parce qu'ils ont de la santé, des joies et des plaisirs. Mais quelle amertume n'éprouveront-ils pas le jour où ils devront en rendre compte à Dieu! Votre Révérence peut être maintenant sans inquiétude sur ce point, puisque vous méritez dans votre lit une gloire de plus en plus grande. C'est extraordinaire que vous ne soyez pas plus mal par une saison si rude. Ne vous étonnez pas de l'état de faiblesse où vous êtes: il y a déjà longtemps que vous souffrez. La toux doit vous venir de quelque froid que vous aurez pris. D'après votre simple relation, on ne pourrait d'ici vous conseiller aucun remède; car on ne sait pas d'où vient le mal; mieux vaut vous en rapporter aux médecins de Malagon.

Je n'ai, je vous l'avoue, aucune religieuse à vous envoyer. A la vue de la nécessité où vous êtes, j'avais dit qu'il serait bon d'en prendre une de Médina qui, m'assure-t-on, est excellente; mais il est préférable de n'en prendre aucune jusqu'au jour où vous aurez une maison avec vos cent ducats, qui, dites-vous, arrangeront tout.

Je suis étonnée qu'on vous ordonne de vous lever avec ces froids. Par charité, ne le faites pas; il y a là de quoi vous tuer. Mes respects à N.... Dites-lui de ma part qu'on se remue beaucoup pour la renonciation de la sœur Casilde. Don Pedro [1] m'a écrit à ce sujet. D'après le docteur Vélasquez, mon confesseur actuel, on ne peut pas aller contre la volonté de cette sœur. J'ai fini par laisser cette affaire sur la conscience de don Pedro. Je ne sais où cela aboutira. On veut donner à Casilde cinq cents ducats et les frais de la prise de voile. Grande dépense, en vérité, pour en tenir compte! Et encore, on ne veut pas lui remettre cette somme maintenant [2]. A coup sûr, cet ange doit bien peu à sa mère, du côté du temporel. Connaissant la peine extrême qu'éprouve cette enfant, je voudrais que toutes les difficultés fussent déjà terminées. Je lui écris et la conjure de ne se point préoccuper, dans le cas où on ne lui donnerait rien.

La sœur Béatrix [3] m'écrit que sa santé est bonne, et qu'elle n'éprouve pas de fatigue. Il suffit qu'elle sache

[1] On suppose que don Pedro était un parent de doña Marie de Acuña, mère de Casilde.

[2] On ne lui remit pas les cinq cents ducats. On se contenta de payer sa pension alimentaire.

[3] Béatrix de Jésus, nièce de la sainte. Elle était sortie du couvent de l'Incarnation d'Avila pour aller embrasser la Réforme à Malagon.

ce que vous désirez; et serait-elle malade, elle se croira bien portante; je n'ai jamais vu pareille chose. Pour moi, je vais bien; plaise au Seigneur, ma fille, que vous soyez promptement rétablie! *Amen.*

Le trousseau de la sœur Béatrix était bien pauvre, d'après le mémoire que l'on m'a envoyé. J'ai dit qu'on apportât au moins les couvertures, deux draps de lit et quelques rideaux pour le lit; mais je crois que le port coûtera plus que cela ne vaut. J'en paierai moi-même les frais, si Votre Révérence le désire. Sa sœur me fait demander les matelas et d'autres bagatelles [1]...

LETTRE CLIV.

1576. Fin Décembre. Tolède.

A MARIE-BAPTISTE, SA NIÈCE, PRIEURE A VALLADOLID.

La dot de Casilde de Padilla. Conseils divers.

JÉSUS SOIT AVEC VOTRE RÉVÉRENCE, MA FILLE!

Ce serait une joie pour moi que Casilde fît à sa mère l'abandon du majorat, comme elle l'a fait de tout le reste. Mais veillez à la manière dont vous vous entretiendrez avec elle de ce que je vous dis; elle en parlera à sa mère, et, après la lettre ci-incluse à don Pedro, ce que je vous écris serait mal accueilli. Vous pouvez cependant lui annoncer que j'ai laissé le tout sur la conscience de don Pedro; sans cela, je ne m'en

[1] Le reste de la lettre manque.

mêlerais pas, et c'est la pure vérité. Voici maintenant ce qu'il y a de vraiment curieux.

D'après le docteur Vélasquez, don Pedro ne devrait pas le prendre sur sa conscience; et, chose étrange! les conseillers ne lui manquent pas pour lui dire qu'il le peut. C'est si fort que les Pères de la Compagnie, offensés de paraître mus par l'intérêt, ont approuvé sa ligne de conduite. Don Pedro, vous le voyez, tient plus à ma réputation que vous, puisque vous vous déchargez sur moi de cette affaire. Plaise à Dieu de vous pardonner, de vous garder à mon affection et de vous accorder d'heureuses années!

Je crains toujours que vous ne veniez à mécontenter Madame doña Marie [1]. Nous nous portons bien toutes. J'ai envoyé au P. Provincial la lettre où V. R. dit que doña Marie voudrait maintenant que la renonciation soit faite en faveur du monastère. Je ne sais que vous dire de ce monde, car, dès qu'on se laisse guider par l'intérêt, il n'y a plus de sainteté; voilà pourquoi j'ai en horreur tous les biens d'ici-bas. Je ne comprends pas que vous vous serviez d'un théatin [2] pour ces difficultés; d'après doña Catherine, ce Mercado dont vous me parlez en serait un; vous n'ignorez pas, cependant, combien lui et ses collègues y sont intéressés. Quant au P. Pradano, il m'a causé une joie très vive. Cet homme, à mon avis, possède une haute perfection. Que Dieu nous donne, à nous aussi, cette perfection, et à eux l'argent!

[1] Mère de Casilde. — Cette dernière phrase ne se trouve pas dans l'édition de M. de la Fuente; nous la tirons du manuscrit des C. D. de la Bibl. nat. de Madrid.

[2] Cfr. pag. 21 pour l'explication de ce mot.

Je me recommande à toutes les sœurs et à Casilde. Pressez-vous de faire faire profession à cette dernière ; veuillez ne pas la retarder plus longtemps : ce serait la tuer. Je vais envoyer sa lettre au P. Provincial. Je pensais bien que doña Marie attendait celles de don Pedro pour son affaire. Mais quel chagrin vous me causez ! Est-ce que vous vous imaginez que j'ai parlé de tout cela à cette dame ? Non, évidemment ; si je disais oui, j'en aurais du scrupule. Après tout, vous avez un supérieur ; à mon avis, il est préférable de ne rien céder sans son conseil. Vous ne tiendrez donc aucun compte de ce que je vous ai marqué, à moins que ce ne soit pour chercher à vous éclairer sur le meilleur parti à prendre. Je regrette de vous surcharger encore par là, quand vous avez déjà tant de travail. Écrivez tout ce qui se passe au Père maître [1] ; vous pourrez me dire par le Père dominicain Arellano si Casilde est en paix ; Madame doña Marie le fera venir [2]....

[1] Le Père Dominique Bañès.

[2] Le reste de la lettre manque.

LETTRE CLV [1].

1576. Fin Décembre. Tolède.

A ANTOINE DE SORIA.

Envoi d'un lit, de deux pièces de damas vert et de plusieurs autres en tissu d'or.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec vous! *Amen!*

J'ai reçu les cent réaux et les autres objets confiés au porteur de cette lettre. Plaise à Notre-Seigneur de garder de longues années celui qui m'envoie cette aumône et de lui accorder la santé que je désire!

Le commissionnaire porte le lit; dans le cas où Monsieur Sotomayor serait là, veuillez lui dire de faire examiner si le lit n'a nullement été endommagé; j'étais présente quand on l'a pris, et j'ai tout surveillé de mon mieux. Je suis très fâchée, et à bon droit, que cette localité soit tellement dépourvue qu'on n'ait pu y trouver nulle part ce que vous demandez. On a cherché avec le plus grand soin, comme ce brave homme vous le dira, et on n'a trouvé que ces trois pièces; et encore, plaise à Dieu que ce soit ce que vous voulez, parce que nous n'avons pas pu comprendre une partie de votre lettre où vous disiez comment cela devait être! Ce qu'il y a de mieux ici, c'est ce que nous appelons

[1] L'autographe se trouve à la cathédrale de Salamanque.

l'étoffe d'herbe; les autres étoffes ne valent rien. Je vous assure que j'ai pensé à vous envoyer quelque chose que vous n'eussiez pas dans votre pays, et c'eût été un bonheur pour moi; mais je ne trouve aucun objet qui en vaille la peine. Vous me feriez plaisir si vous me disiez en quoi je puis vous être utile, sans que Monsieur don François vienne à le savoir.

Plaise à Notre-Seigneur de vous tenir toujours de sa main et de vous rendre son ami dévoué!

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

Je vous envoie sept pièces, deux en damas vert et cinq en tissu d'or.

LETTRE CLVI [1].

1576. Fin Décembre. Tolède.

A DON DIEGO DE GUZMAN Y CÉPÉDA, SON NEVEU.

Elle le console de la mort de sa femme. Un petit présent.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous et vous donne la consolation dont vous avez besoin dans ce deuil qui, en ce moment, nous paraît si grand! Le Seigneur qui envoie cette épreuve, et nous aime plus que

[1] L'autographe se trouve chez les Carmélites de St. Joseph d'Avila.

nous ne nous aimons nous-mêmes, nous aidera à comprendre avec le temps que c'était là la plus grande grâce qu'il pouvait accorder à ma cousine et à nous tous qui la chérissions tendrement; car Il nous appelle toujours à l'heure où notre âme est le mieux préparée.

Ne vous imaginez pas que cette vie sera très longue pour vous; tout est court qui finit sitôt; considérez-le, ce n'est qu'un moment de solitude qu'il vous reste à passer sur la terre; remettez tout entre les mains de Dieu, et Sa Majesté agira au mieux de vos intérêts. C'est une très grande consolation d'avoir été témoin d'une mort qui nous laisse la plus grande assurance que cette âme vivra éternellement. Soyez-en persuadé, puisque le Seigneur l'a appelée maintenant à jouir de sa présence, elle vous sera plus utile à vous et à vos filles qu'elle ne l'était sur la terre. Que le Seigneur exauce les prières ferventes que nous lui adressons pour elle! Qu'Il daigne vous donner une conformité parfaite à sa volonté et les lumières nécessaires pour bien comprendre le peu de durée des joies et des peines de cette vie!

On vous porte deux melons que j'ai trouvés; mais ils ne sont pas aussi beaux que je le désirerais.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CLVII [1].

1576. Fin Décembre. Tolède.

A DON DIÉGO DE GUZMAN Y CÉPÉDA, SON NEVEU.

Recommandations diverses. Elle le console de la mort d'une de ses filles.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Monsieur de Ahumada [1] m'a écrit cette lettre que je vous transmets; voyez ce qu'il vous demande. Ne manquez pas de le faire à temps, et, pour ne pas l'oublier à cause du chagrin où vous êtes, prévenez promptement Madame doña Madeleine [2], qui s'en occupera. Il serait fâcheux de louer une maison quand on n'en a pas besoin, ou de ne pas la louer quand c'est nécessaire. Présentez toutes mes amitiés à doña Madeleine; dites-lui qu'elle me donne des nouvelles de sa santé.

Il me semble que Notre-Seigneur a voulu emmener ce petit ange [3] au ciel avec sa mère; qu'Il soit béni de tout! D'après ce que l'on m'avait raconté, cette enfant était maladive. Dieu nous accorde une grande grâce à tous et à vous, en particulier, puisque vous avez là-haut tant d'âmes qui vous aideront à supporter les

[1] Pierre de Ahumada.

[2] Sœur de don Diégo.

[3] Fille de don Diégo.

épreuves de cette vie. Plaise à Sa Majesté de nous garder doña Catherine [1] et de vous soutenir toujours de sa main! *Amen.*

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

[1] Autre fille de don Diégo.

APPENDICE

TEXTE ESPAGNOL

de diverses Lettres publiées dans ce volume et de quelques documents.

TEXTE ESPAGNOL

DE LA LETTRE II, P. 10. À M. VÉNÉGRILLO.

Señor Venegrillo..., amos Garcia trajó diez fanegas de trigo; hagame merced de pagar el trigo, porque yo no lo tengo; que el Señor Martin de Guzman olgará de ello y lo pagará, que ansi se suele hacer. Fecha á doce de Agosto...

Doña Teresa de AHUMADA.

Hagame merced de enbiarme unos palominos.

TEXTE ESPAGNOL [1]

DE LA LETTRE DU 7 DÉCEMBRE 1563 À LA MUNICIPALITÉ D'AVILA.

Muy ilustres Señores,

Como nos informamos no hacia ningun daño al edificio del agua estas ermititas que aqui se han hecho, y la necesidad era muy grande, nunca pensamos visto V. S. la obra que está echa, que solo sirve de alabanza del Señor y tener nosotras algun lugar apartado para oracion, diera a V. S. pena, pues allí particularmente pedimos a Nuestro Señor la conservacion de esta ciudad en su servicio.

Visto V. S. lo toma con desgusto, de lo que todas estamos penadas, suplicamos a V. S. lo vean, y estamos aparejadas a todas las escrituras, y fianzas y censo que los letrados

[1] Cfr. page 14.

de V. S. ordenaren para siguridad de que en ningun tiempo verná daño, y a esto siempre estuvimos determinadas. Si con todo esto V. S. no se satisfacieren, que mucho de enhora buena se quite, como V. S. vean primero el provecho y no daño que ay, que mas queremos no esten V. S. desconten, que todo el consuelo que alli se tiene, anque por ser espiritual, nos dará pena carecer dél.

Nuestro Señor las muy ilustres personas de V. S. guarde y conserve siempre en su servicio. *Amen.*

Indinas siervas que las manos de V. S. besan,

Las pobres hermanas de San Josef.

COMMUTATION DU VŒU DE LA SAINTE [1].

1565. 2 MARS. TOLÈDE.

Nous, frère Ange de Salasar, provincial de la province de Castille, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel....

Donnons par les présentes notre autorité et nos pouvoirs au Très Révérend Père Prieur de notre monastère du Carmel d'Avila et au Très Révérend Père Garcia de Tolédo de l'Ordre de Saint-Dominique, afin que l'un ou l'autre, après avoir entendu en confession notre très chère sœur Thérèse de Jésus, mère supérieure des religieuses de Saint-Joseph, et lui avoir administré le sacrement de Pénitence, puissent la relever de tout vœu qu'elle aurait fait, ou le lui commuer, selon qu'ils le jugeront plus convenable à la gloire de Notre-Seigneur et à la tranquillité de conscience de notre susdite sœur. A cet

[1] Ce document se trouve chez les Carmélites Déchaussées de Calahorra.

effet, comme il est dit, nous leur donnons le pouvoir et l'autorité que nous confèrent notre office et notre ministère.

Fait à Tolède, le 2 du mois de mars [1] de l'année 1565.

Fr. Ange de SALASAR.

Après avoir entendu votre confession, comme le marque ici le Père Provincial, comprenant que cela convient pour la paix et tranquillité tant de votre conscience que de vos confesseurs, (ce qui dans le cas présent est tout un), je casse et annule le vœu que vous avez fait. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

Il me semble que vous pouvez faire le vœu de la manière suivante :

Chaque fois que vous demanderez au confesseur si telle chose est plus parfaite, ou non, et que lui, mis au courant de votre vœu, déclarera que telle chose est plus parfaite, vous serez tenue de l'accomplir. Je dis que pour cela, il faut trois choses : la première, que le confesseur sache que vous avez fait le vœu ; la seconde, que vous l'interrogiez : sans quoi, vous n'y serez pas tenue ; la troisième, qu'il vous déclare ce qui est plus parfait. C'est à ces trois conditions que le vœu obligera, et non autrement. Le vœu, tel que vous l'avez émis précédemment, était un grand sujet de scrupule pour vous et pour le confesseur, malgré toute la délicatesse de votre conscience.

Fr. Garcia de TOLÉDO.

Notre Très Révérend Père Général m'a autorisée à faire ce vœu et à répandre en aumônes tout ce que l'on me donnera : je dis qu'il me nomme son économe.

Thérèse de JÉSUS.

[1] D'après Ribéra p. 645 et les Boll. p. 65, cet acte serait du 11 mars et non du 2.

TEXTE ESPAGNOL

DE LA LETTRE XXVI AU P. D. LOUIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A TOLÈDE.

Digo yo, Teresa de Jesus Carmelita, q. por quanto el p[e] don Luys, preposito de la Conpañia de Jesus, concertó con el señor Diego de San P[o] de Palma lo q. avia de dar en limosna a esta casa por raçon de aver entrado aqui por monjas sus yjas, q. por esta firmada de mi nonbre otargare yo y las monjas de esta casa las escrituras necesarias a contento de su letrado, para la renunciacion tocante a las lijitimas de sus yjas del S. Diego de San P[o]. Fecha en San Josef de Toledo a once dias del mes de agosto, año de 1570.

Teresa de Jesus, *Carmelita.*

TEXTE ESPAGNOL

DE LA LETTRE XXXIII A LA MUY ILUSTRE S[a]. DOÑA LUISA DE LA CERDA, MI SEÑORA, EN PARACUELLOS.

JESUS.

La gracia del Esp. S[o] este con V. S. Tres veces he escrito a V. S. despues que estoy en esta casa de la Encarnacion, que ha poco mas de tres semanas; no me parece ha llegado ninguna a manos de V. S. Acá me alcanza tanta parte de sus travajos que para los muchos que yo aqui tengo junto con esta pena, estoy ya sin cuidado [1] de pedir mas a Nuestro

[1] L'autographe porte, *cuydo*, pour *cuydado*, sans doute.

Señor. Sea bendito por todo, que bien parece es V. S. de los que han de gozar de su reino, pues le da a beber el caliz con tantas enfermedades de V. S. y de quien bien quiere. Una vez lei en un libro que el premio de los travajos es el amor de Dios; ¿por tan precioso precio, quien no los amára? Ansi suplico yo a V. S. lo haga, y mire que se acaba todo presto, y vayase deshaciendo de todas las cosas que no han de durar para siempre.

Ya yo sabia como V. S. estaba mala y ansi habia hoy procurado por donde saber de su salud; bendito sea el Señor que tiene V. S. mejoria. Vengaseme de ese lugar por amor de Dios, pues se vé claro cuan contrario es a la salud de todos. La mia es buena, sea El bendito, para como suele, mas segun los travajos tengo, imposible seria poderlo sufrir si no hubiese mas mejoria en mi salud que suele. Las ocupaciones son tantas y tan forzosas de fuera y de dentro de casa que aun para escribir esta tengo harto poco lugar. Nuestro Señor pague a V. S. la merced y consuelo que me dió con la suya que yo le digo que e menester alguno.

O Señora, quien se ha visto en el sosiego de nuestras casas y se ve ahora en esta baraunda no sé como se puede vivir, que de todas maneras hay en qué padecer. Con todo, gloria á Dios, hay paz, que no es poco, yendo quitandoles sus entretenimientos y libertad, que aunque son tan buenas, que cierto hay mucha virtud en esta casa, mudar costumbre, es muerte como dicen; llevanlo bien y tienenme mucho respeto: mas adonde hay ciento y treinta, ya entenderá V. S. el cuidado que será menester para poner las cosas en razon. Alguno me dan nuestros monesterios, aunque como vine aqui forzada por la obediencia, espero en Nuestro Señor que no consentirá les haga falta sino que ternà cuidado de ellos.

Parece que no está inquieta mi alma con toda esta Babilonia, que lo tengo por merced del Señor; el natural se cansa, mas todo es poco para lo que he ofendido al Señor.

Pena me dió cuando supe la muerte de la buena doña Juana. Dios la tenga consigo! que si hará, que lo era mucho.

Por cierto que no sé como sentimos a los que van a sigura tierra, y saca Dios de las variedades y peligros de este mundo, es querernos à nosotros y no a los que van a gozar de mayor bien.

A esas mis Señoras me encomiendo mucho. Yo digo a V. S. que la traigo bien presente, y que no era menester despertarme con su carta, que yo querria estar un poco dormida para no me ver tan imperfeta en sentir con pena las penas de V. S. Nuestro Señor la dé el contento y descanso eterno! que a los de esta vida dias ha que los tiene V. S. dado carta de pago, aunque no está muy pagada en su opinion de verse padecer. Dia verná que entienda V. S. la ganancia y que por ninguna cosa quisiera haberla perdido.

Muy consolada estoy que esté ahi mi padre Duarte; ya que yo no puedo servir a V. S. Alegrame tenga tan buena ayuda para pasar sus travajos. Está el mensajero esperando, y ansi no me puedo alargar mas, de que a esas mis señoras beso muchas veces las manos. Nuestro Señor tenga á V. S. de las suyas y quite presto esas calenturas, y la dé la fortaleza para contentar en todo a su Majestad, que yo le suplico. Hecha en la Encarnacion, de Avila, á 7 de Noviembre. Amen.

Indina Sierva y sudita de V. S.

Teresa de Jesus.

TEXTE ESPAGNOL

DE LA LETTRE XXXIV. PAG. 94.

✠ Digo yo Teresa de Jesús, Priora en el Monasterio de la Encarnacion desta ciudad de Avila, que recibí de vos Juan Gomez, vecino de la dicha ciudad, doce gallinas en nonbre de la muy ilustre Señora doña Juana de Toledo, y por la verdad os dí esta firmada de mi nonbre. Fecha en 10 de Enero deste....

TEXTE ESPAGNOL [1]

DE LA LETTRE XXXVII A JEANNE DE AHUMADA EN 1572.

JESUS!

SEA CON V. M. EL SEÑOR!

Esto arriero viene por la carta, cuando se quiere *marchar, ansi* no hay lugar de decir *muchas cosas*. Piense V. M. mi señora que de una manera u de otra los que se han de salvar, tienen trabajos, y no nos da Dios á escojer; y por ventura a V. M. como mas flaca le da los mas pequeños; yo sé mijor los que pasa, que V. M. me los sabe decir u puede por carta, y ansi la encomiendo a Dios con cuidado, y me parece la quiero ahora mas que suelo, anque siempre es harto. Otra carta mia le darán. Yo creo no està mas ruin, anque le parece que sí. El confesarse a menudo le pido por amor de Dios y de mí: El sea con ella! *Amen*. Lo demas dirá el señor Juan de Ovalle; muy presto se me ha ido. Los pavos vengan, pues tiene tantos.

Indina sierva de V. M.

Teresa de JESUS.

[1] Les deux premières lignes sont presque illisibles. Nous soulignons les mots que nous supposons se trouver dans l'autographe. Cfr. p. 99. Cette lettre a été publiée par les *Chroniques du Carmel*, numéro du 5 mai 1899, p. 162.

TEXTE ESPAGNOL [1]

DE LA LETTRE XLII À LA MÈRE PRIEURE DE MÉDINA.

Mi hija, me pesa de la enfermedad que tiene la hermana Isabel de San Jerónimo. Ahy las envío al Santo fray Juan de la Cruz, que le ha hecho Dios merced de darle la gracia de hechar los demonios de las personas que los tienen. Ahora acaba de sacar aquí en Avila de una persona tres legiones de demonios, y á cada uno mandó en virtud de Dios le dijesen su nombre y al punto obedecieron.

Traduction.

Ma fille, la maladie de la sœur Isabelle de Saint-Jérôme m'afflige beaucoup, [2]; je vous envoie le saint père Jean de la Croix. Il a reçu de Dieu le don de délivrer les possédés du démon. Ici même à Avila, il vient de chasser d'une personne trois légions de ces esprits mauvais. Il a commandé au nom de Dieu à chacun d'eux de dire leur nom, et aussitôt ils ont obéi.

[1] Ce texte différant quelque peu de celui qui a servi à la traduction de la lettre de la p. 117, non avons cru bon de le reproduire ici. Il nous est fourni par le R. P. Jérôme de Saint-Joseph dans le *Procès Apostolique fait à Ségovie en 1628 sur la vie et les vertus du serv. de Dieu, le P. Jean de la Croix*.

[2] D'après le P. Jérôme de St Joseph (loc. cit.) le Saint aurait reconnu que cette religieuse n'était pas possédée, mais avait perdu la raison.

TEXTE ESPAGNOL [1]

DE LA LETTRE LXXXI ADRESSÉE EN OCTOBRE 1575
AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

JESUS

La gracia del S. S° sea con V. M. padre mio. O si viese cuan desecha y escrupulosa estoy hoy; yo le digo soy bien ruin, y lo peor es que nunca me enmiendo.

Dije hoy al obispo lo que habia hecho fray Angel en Alba, pareciendole no hacia nada; porque me decia que qué mal nos había de venir en tener èl gobierno de estos monasterios? Que qué nos habia de hacer?

Tambien le dije algo de lo de Medina, que como ellos no lo hacen secreto, no me paresció iba mucho, y que era bien que este entendiese algunas cosas, porque à mi parecer, no está en la sustancia de ellos. Con todo me tiene tan escrupulosa que si no viene alguien de alla a confesarme, no comulgaré. Mire qué ayuda para los demas cuydados que ahora tengo de los de V. R.

Dijele lo otro; pensó me lo habia escrito Padilla; yo lo deje ansi. Dice que si vienen cuantos señores hay, anque sea el arzobispo de Granada, que son mucho suyos, no los haran obedecer, si no es viniendo su rendicion sobre ellos; y que si le dicen algo, es para ver si conforman con su parecer, y que ningun caso hacen de lo que les dice, y que tampoco él no está obligado à ponerse con ellos en que obedezcan, que cuando no quisiere tratar de eso, no hace agravio a nadie. Y que, qué hay que hacer caso de èl? Que no es esa la sustancia del negocio, que otros medios son los que han de hacer al caso.

[1] Cfr. page 232.

Parescióme en un punto que dijó, que habiendo censuras, que obedeceran; no lo dijó claro, ni hay que hacer caso de eso, que quiza se me antojó. Harto lo encomendamos a Dios, y bien mirado seria mijor obedeciesen, por quitar escandalo en el lugar, que los deben ayudar hartos. Dios les dé luz! Detengase V. P. anque no obedezcan, a poner las cartas de descomunion, para que se vea bien en ello. Esto se me ofrece. Alla lo sabran mijor. Mas querria que no pareciese les dan mate ahogando.

El frayle que habian enviado en la corte dice que se fué a Roma, que no habló al nuncio. Ya deben ellos saber que no tienen buen pleito.

Digame V. R. como está, que cuydados ya veo que no le faltan; esos me tienen a mí con harto, y el ayuda que V. P. tiene en mí un ser tan ruin como vé. Dios me mejore y a V. P. me guarde!

Con todo me dijó, que como se lo dije, digo lo de fray Angel, que de esotro no se le dió mucho, vése que está libre, que avisase al nuncio, que era superior major. Mientra mas pienso en que V. P. escriba al general, y haga cuantos cumplimientos mejor me parece, y creo a nadie no le parecerá mal. Basta que se hacen las cosas contra su voluntad, sin que an buenas palabras no se le digan ni hagan caso de él. Mire, mi padre, que á él prometimos obediencia, y que no se puede perder nada.

Hija indina de V. P.,

Teresa de Jesus.

Esa carta trajó mi ermano. Digame V. R. como está el suyo, que no acaba de decirmelo, y haga que se venga alguien por aca mañana, que me confiese. Hartos años ha que no tuve tantos trabajos, como despues que andan estas reformas, que alla y aca siempre digo mas de lo que querria y no todo lo que deseo.

TEXTE ESPAGNOL DE LA LETTRE LXXXII [1]

1575. 9 Octobre. Séville.

À UN DE SES CONFESSEURS À SALAMANQUE.

JESUS

La gracia del Espiritu Santo sea con V. M. Pe y señor mio.

El Pe Julian de Avila y tambien el señor Mo me an escrito de la casa de Juan de Avila de la Vega que se vende; a nos quadrado mucho ansi el precio q. me dice el Pe Julian de Avila serà poco mas q. mil ducados, como el puesto, anq. para nuestro proposito es estremado, basta estar cerca de V. M.

Yo bien creo seran tan viejas q. sea menester labrarlas luego, mas poco va en ello si tienen anchuras y pozo. Suplico a V. M. se trate luego de ello de suerte q. no se muestre mucha gana por q. se encarecerà.

Mi ermano va a Madrid y allí se le puede avisar para q. envie á V. M. el poder. El señor lo encamine; q. gran cosa seria yrse a casa propia. Porq. tengo muchas cartas q. escrivir no me puedo alargar. Dios me guarde a V. M. muchos años y me le deje ver.

Pareceme tan mas todo esto de por aca q. por eso creo é de estar mucho. Buena estoy y mi ermano besa las manos de V. M. muchas veces. Son oy IX de otubre.

Yndina sierva y verdadera amiga de V. M.

Teresa de Jesus.

[1] L'autographe de cette lettre se conserve religieusement à la cathédrale San Lorenzo, à Gênes. Cfr. page 235.

DOCUMENT

ANNONCÉ DANS LA LETTRE DU 9 MAI 1576.

LETTRE DU P. GRATIEN ADRESSÉE AUX CARMÉLITES DE MÉDINA DEL CAMPO [1].

J. M.

Yo, el M° fr. Ger. Gracian de la Me de Dios, provincial y visitador apostolico de la orden de N^a^ S^a^ del Carmen desta provincia del Andaluzia, y descalzos y descalzas de Castilla, por cuanto el Ill. Sr Nicolao, obispo de Padua, nuncio apost. entre otras cosas que manda en la comision de mi visita, es la principal dellas que todos los descalzos y descalzas vivan uniformemente y guarden una misma regla, actas y Constituciones, por la autoridad apost. a mí concedida, ordeno y estatuo las cosas siguientes:

Primeramente guardense todas las Constituciones que el Rev^mo^ General dejo a las descalzas desta orden, en las cuales solamente he declarado 4 puntos, que la esperiencia ha dado a entender convenian:

El primero es que las horas de la mañana que se solian y acostumbraban decir todas juntas, dejo en libertad de la madre priora que puede dejar una u dos antes de misa como le paresciere, por ser algunas veces los oficios largos.

El segundo, la hora de la oracion mental que solia ser antes de maitines se tenga luego en acabando completas desde Santa Cruz de setiembre hasta Pascua de Resurreccion, por ser hora mas comoda y se aprovecha mas el tiempo.

[1] Cfr. pag. 280.

L'autographe de cette lettre se conserve au monastère des Carmélites de Médina del Campo, où nous en avons pris une copie exacte.

El tercero que la hora de la leccion que se solia tener despues de visperas se entienda que con visperas y leccion se gaste en todo una hora, anque sean las visperas cantadas.

El quarto que en los pueblos donde no se pueden sustentar de limosnas, puedan tener renta en comun.

Asimismo guarden todas las actas y Constituciones que le muy R^{do} P^{e} Fr. P^{o} Fernandez, visitador de la orden de N^{a} S^{a} del Carmen en la provincia de Castilla les puso, las cuales mando tambien guarden las religiosas del Andaluzia, y porque dicen en el segundo parapso dellas quel visitador que el R^{mo} General señalare para las visitas de las monjas sea de la primitiva regla, habiendo persona tal, declaro que pues ya ay nueve monasterios de descalzos, y en ellos muchas personas que lo puedan ser, sin contradiccion alguna, se entienda que sea el visitador descalzo y primitivo, de los que nunca han sido calzados, ni seguido la regla mitigada, y mando a las religiosas de la dicha orden en virtud de santa obediencia y so pena de rebelion no admitan visitador de los calzados de cualquier sorte que sea, si sus comisiones no fuesen superiores a las de los visitadores apostolicos; en todo lo demas guardense las dichas actas así en Castilla como en Andaluzia.

Y porque lo que mas importa para la conservacion de sus monasterios es que no se exceda el numero de las religiosas que puedan comodamente sustentarse, torno a declarar que no se pueda recibir mas numero de 13 o 14 monjas sin las legas en todas las casas de pobreza y veinte en las casas de renta, como allí se dice, lo cual mando en virtud de s^{a} obediencia, y so pena de rebelion y privacion de oficio, voz y lugar, à la priora que excediere el dicho numero.

Y porque hay mucha variedad en las Constituciones que tienen, por falta de los scribientes, todas se corrijan y sean de la misma suerte que estas, las cuales tengan firmadas y selladas en cada convento.

En fé de lo cual dí estas firmadas de mi nombre y selladas con el sello de n° oficio en el monasterio de Nª Sª de los Remedios de Sevilla. A siete dias del mes de mayo de 1576 años.

Fr. Ger. GRACIAN de la Mᵉ de Dios,
Com. apost.

TEXTE ESPAGNOL

D'UNE AUTORISATION DONNÉE PAR LE P. GRATIEN A LA MÈRE INÈS DE JÉSUS, PRIEURE A MÉDINA.

1576. 30 MAI.

J. M.

El M. R. P. Hieronymo Gʳ de la Mᵉ de Dios, prov. y Comm° Apost. de la Orden Sacrada del Carmen de la prov. de Andaluzia y descalzos de Castilla.

Por la presente doy licencia a la Mᵉ Inès de Jesus, Priora de las Descalzas del Mon° de Medina del Campo, para que pueda comprar unas casas que estan junto al dicho Mon° para poder hacer la iglesia dèl, y en este caso hacer cualcuieras escrituras y contractos que fuere necesario y oportuno.

En fé de lo cual dí esta firmada de mi nombre y sellada con el sello de n° officio.

En 30 dias del mes de Mayo de 1576.

Fr. Ger. GRACIAN de la Mᵉ de Dios,
Comm° Apost.

TEXTE ESPAGNOL

DE LA LETTRE[1] DU 15 JUIN 1576 AU PÈRE GRATIEN.

JESUS

La gracia del Espiritu Santo sea con V. P. mi padre. Arto me é olgado se ofrezca oy este arriero para descansar algo en poder acer esto con persona tan cierta, que yo digo a V. P. que el pensar que está ya en Sevilla segun la priesa se an dado a que V. P. torne a ella me tiene bien apretada, y veo que para no lo estar tanto era mejor medio estar presente, que quando considero quan de tarde en tarde é de saber de V. P. no sé como se á de llevar; Dios lo remedie y me aga tanta merced que le vea yo libre de esa jente; yo no sé para que quieren à V. P. y à todos apennescados; ay! que para descomuniones bastaba el padre Mariano y el padre prior. Ningun otro alivio tengo sino ver que tiene V. P. al señor Doctor Arganda; déle mucho mis encomiendas: arto quisiera tornarle à ver, y no se le olvide de decirle que le suplico no esté tan confiado de que esa jente dejará de buscar su libertad anque sea à costa de vidas, que ansi dicen que lo an de hacer si V. P. torna; porque ya que no lo agan, sienpre es bueno prevenir à lo que puede ser, estando entre jente tan apasionada.

Sepa, mi padre, que me contentó mucho el dia que le ví, y nunca me descontentaré de que no estuviese V. P. presente à los disbarates que ay pasaron, porque no ycieran menos, y era poca autoridad de su ufficio y persona. Mucho deseo saber si está bueno, con tornar à caminar tan largo camino. Por amor de nuestro señor, V. P. procure escrivirme con brevedad

[1] Cfr. p. 284.

y encaminar las cartas por algunas vias, que este es otro trabajo ver el mal aparejo que ay en Avila para saber de V. P. sino es muy de tarde en tarde, que an de yr por via de Madrid u de Segovia y alguna vez de Toledo. Mire que rodeo para las necesidades en que aora se anda, que an por oras saber de V. P. parecia largo; pues V. P. esto sabe, mucha crueldad será descuydarse y anque no me pueda escrivir largo, siquiera sepa yo de su salud. Désela nuestro señor como la orden a menester.

Agame saber como estan los negocios, y si se a olgado V. P. de ver la casa de San Josef tan acabada, y de quan bien publicada está con la fiesta que se yzo. Ya yo ví que como abia acomodamiento para estar con algun descanso, que no me avia Dios de dejar ay. Bendito sea por sienpre! Aqui le tienen arto malo, y como venia de esotra casa parecióme peor. La madre priora está mejor, anque no del todo buena; arta pena me da su mal, y mas me daria si no tuviese esperanza de que a de sanar, por ser peligroso el mal, porque perderiamos el mejor sujeto que tiene la orden, que de las faltas que tenía, esta ya tan escarmentada á lo que dice, que no a de acer cosa sin acuerdo; mucho la quiero y oblígame mas ver lo que quiere á V. P. y el cuydado que tiene de su salud; no olvíde de encomendarla mucho á Dios; quedaria perdida, á manera de decir, esta casa sin ella.

Un mensajero yce luego á doña Luysa; esperandole estoy, y determinada si no lo ace bien, de procurar las pase á la casa que tiene en Paracuellos asta que aqui la aga, que está tres leguas de Madrid y dos de Alcala á lo que me parece y muy sano lugar; que alli quisiera yo arto yciera el monesterio y nunca quisó; arto mas querria que no saliesen de aqui ya que estan, por ser lugar tan pasajero; mas á mas no poder plega á Dios aga esto, y V. P. lo tenga por bien, que no aguardaré mas licencia, porque creo sí terna y no ay otro remedio, y desacer el monesterio como el de Pastrana por ninguna manera se sufre; enfin si aora no responde bien, iré á Toledo, para que la ablen algunas personas y no saldré de

alli asta que de una manera u de otra se remedie esto. V. P. no tenga pena.

E venido buena, que a sido mas acertado que venir en carros por caminar à la ora que queria y bien regalada de mi ermano; besa á V. P. mucho las manos, y a venido bueno y lo esta; arto buen onbre es. Si me quisiese dejar en Toledo y yrse asta que eso de alla se allanase, porque sabria mas de V. P.; mas no ay remedio de esto. Teresa a venido dando recreacion por el camino y sin ninguna pesadunbre. O mi padre, que desastre me acaeció! que estando en una parva, que no pensamos teniamos poco, cabe una venta que no se podya estar en ella, éntraseme una gran salamanquesa u lagartija entre la tunica y la carne en el brazo y fué misericordia de Dios no ser en otra parte, que creo me muriera segun lo que sentì, anque presto la asió mi ermano y la arrojó y dió con ella à A° Ruyz en la boca, que nos a echo arto bien en el camino y Diego mucho. Por eso déle ya el abito, que es un angelito. Ame parecido llevó una monja y arto mas la quisiera que la Catalina que è de llevar de aqui. Mejor parece que está, sino con esta ansia de yrse. La enferma está perdida del todo. Bien puede V. P. estar siguro que lo estava ansi quando yzo el buen echo; dice que lo acia por onrar mas la orden.

La madre priora se encomienda mucho à V. P. Dice que por no cansarle no le escrive; levantada anda, y como es tan amiga de andar en todo y tan aliñosa, a de ser ynconveniente para no sanar tan presto. Quando V. P. fuere à nuestra casa regaleme mucho à San Gabriel que quedó muy penada y es un anjel en sencillez y espiritu arto bueno y dévola mucho.

Mande V. P. que no den à comer á nadie en el locutorio en ninguna manera, porque ellas se ynquietan mucho, y sino es con V. P. que esto no a de entrar en cuenta quando fuere menester, acenlo de muy mala gana, y yo la tengo peor de que lo agan, y ansi se lo deje dicho, y ay muchos ynconvenientes, y basta que no ternan ellas que comer si lo acen, porque las limosnas son pocas, y no lo diran, sino quedarse an sin comer y esta es lo menos. Quando yo estava ay, via no

les faltase, y no se gastava del convento. Todas las cosas son como se principian y es un principio que puede venir à mucho mal; por eso V. P. entienda que ynporta mucho y que à ellas les dará gran consuelo saber que V. P. quiere que se guarden las atas que yzó y confirmó del padre fray Pedro Ernandez. Todas son mozas y creame, padre mio, que lo mas siguro es que no traten con frayles; ninguna otra cosa é tanto miedo en estos monesterios como esto, porque anque aora es todo santo, sé en lo que verna à parar si no se remedia desde luego, y esto me ace poner tanto en ello. Perdoneme, padre mio y quedese con Dios. Su Magestad me le guarde y me dé paciencia para lo que a que estoy sin ver letra suya.

El segundo dia de Pascua llegué aqui, es oy el viernes adelante; vine por Almodovar, yzóme mucha fiesta fray Anbrosio; estoy desecha de la yda del padre fray Baltasar à Toledo; no sé como lo ace el padre Mariano tornarle à acelcar à la ocasion, que an desde lejos no falta..... Plega à Dios suceda bien aquella ca..... sar creo a de ser muy buena..... Aqui llegava quando vino la respuesta de doña Luysa; dice que enbiará un gran oficial esta semana, ame dado pena.

Olvidavaseme que me abló alla el padre fray A°, el suprior, fatigado del mal que lé ace en la cara, que avia pedir à V. P. le enbiase à otra parte: es buen onbre, serà razon consolarle: en Almodovar le yria bien à lo que creo, que tienen bien de comer, y como no está allí el prior, estaria bien algun vicario, que fray Gregorio podria quedar en su lugar y andaria todo à lo que creo muy bien; que mientra mas trato à este padre, mejor me parece, alla lo veran. Lo que yo suplico à V. P. es que se me regale, no querria se descuydase tanto de sí que demos con todo en el suelo. Yo sé que lo que fuere menester para esto lo ará la madre priora de aqui, lo proveera, y à mi tanbien no me faltará de donde. Digolo porque quando algo uviere menester lo pida à la priora, que dinero le enbiarán aora y lo que uviere menester; y an no sé quantos reales dejé yo à San Gabriel, lo que avia quedado, que era arto poco; y mire que no quisiera decirlo de estotros

frayles porque no se estrañe V. P. de esto, que se vé claro la necessidad que tiene, y estoy con arto temor de verle ay este verano; y estas dilijencias de proveer de por acà no es porque no lo aran de ojos ay priora y supriora y todas, sino que porque quiza ternan poca limosna, y V. P. viendo esto estará muy mirado. Plega à Dios que esté bueno y nos le guarde! toda la ausencia se pasará anque mal.

Indina sierva de V. P. y sudita. Teresa de JESUS.

TEXTE ESPAGNOL [1]

DE LA LETTRE XCVII AU P. GRATIEN, FIN JUIN 1576.

. . . .

quando sepa cierto que está V. P. en ese lugar; por aquí pasó oy el prior de Carmona con otro presentado; el P[e] fray Gregorio dirá algunas cosas de las que pasamos. Dijóme que Cota solo estava retraydo en el Carmen y que el fiscal del Consejo real avia tomado su pleyto a cargo y que estava en consejo; gran blandura me parece para los disbarates que an echo anque este P[e] bien entiende an ydo mal y dice que arto lo dijó, y que va a el Nuncio a decirle que castigue a los que lo ycieron y no lo paguen todos, y á pedirle no sea V. P. el Visitador, porque ninguno le obedecerá, y sea quien quisiere.

Yo pensava si sería bien que V. P. lo pidiese de su parte al Nuncio y al Rey, diciendo como estos estan con esta tema ya, y le tienen tanta enemistad que podrá acer poco fruto en ellos. Y a ellos les pareceria bien, digo al Rey . . . seria Dios servido . . . *V. p. lo piens*e bien y seria satisfacion para todo el mundo, y quando no lo quisiesen, al menos para mi sería consuelo de que V. P. uviese puesto lo que pudiese para dejarlos. No me es mas pensa*r* que an de tornar a obedecer a

[1] Cf p. 298.

V. P. y tornar a començar de nuevo, que la muerte. Pienselo bien, mi Pe; quando no pueda mas, ya va con fuerça de obediencia y el Señor tomará la mano.

Ellos dicen que se queden con su Provincia*l*, que el Tostado lo ará; agalo el Señor; que bien sería tomar algun mo para con jente tan desesperada, ya que V. P. lo deja enylado. O Jesus! que cosa es estar lejos para todas estas cosas. Yo le digo que me es arta †. Yo me voy a Toledo y pienso no salir de allí asta que doña Luysa dé algun me en esta casa. Aora dice enbiará un oficial aquí, mas arto tiviamente. Buena estoy...

TEXTE ESPAGNOL [1]

DE LA LETTRE CXXXIV À DON LAURENT DE CÉPÉDA, NOVEMBRE 1576.

.... para v. m. yo le digo que se debe haber romp*ido ese* yerro, como hay tanta baraunda de ellas que no *lo pueden en*cubir. Ahora me dice que tiene los dineros de v. m. *en ca*sa ya cobrados, que no los osa embiar, hasta que v. m. vea á quien los dará y lleven carta suya; por eso tenga cuidado quando vaya el arriero de ahi, que si es bueno para llevarlos, eso será lo mejor, u por mejor decir traerlos.

A° Ruyz ha de ir por su *negocio ahora y dice si* no podia, irian desde Malagon. Se holgára él, porque como no haya tiempo de que ande la obra de la casa, no tiene allí qué hacer, y mejor es que allá se trate todo; y es harta limosna lo que con él se hace, porque terná algun principio para remediarse, y v. m. no perderá. Que al caer yo en esto de escrivirlo á v. m. me parece me acordé mas de remediar a estos pobres que son buenos, que no de la ganancia de v. m., aunque tambien la querria y deseo verle muy rico; pues lo gasta

[1] Nous soulignons les mots et lettres que nous suppléons.

tan bien. Y aun esta mañana me ha venido a pensamiento que no casase tan presto estos niños por poder hacer mas por su alma; porque començados otros gastos, no terná para tanto; y en fin esto es lo que ha de llevar de lo que ha trabajado en tenerlo, gast*ar* lo mas que pudiere en servicio de quien se lo *ha de* dar su reyno, que no hay muerte que le quite. Su Mag[d] lo *dé por quien es*. . . . . trabajos interiores para cosas de espiritu harto mas ap*a*rej*ado está* v. m. en su natural y animo. Es menester most*rar*le siempre mucha gracia, porque luego le parece da pesadumbre. No sé si podré afirmar que es la persona que mas debo en la vida de todas maneras, porque me comenzó a dar gran luz, y ansi le quiero muy mucho. Dame harta pena no le ver con mas animo para este trabajo de este pleyto que le da Dios, que no puedo creer viene de otra parte; rueguele v. m. que se lo dé á entender, para que no le inquiete esto; tiene el no estar desasidos de todo, que, con lo que podemos mas ganar, que es p*erder* la hacienda que tan poco ha de durar y de tan poca estima es comparada con lo eterno, eso nos inquiete y quite la ganancia. Hemos de mirar que a quien Dios no ha hecho esta merced, que no le es consuelo tratarle de esto, sino que vea que nos duele su pena.

Pensando hoy en como da Dios los bienes como quiere, que un hombre como ese que ha tantos años que le sirve tan de veras y que le tiene asido mas de los pobres que suyo, que le affija tanto perderlo; y pareciendome á mi que se me diera poco, me acordé de lo mucho que yo sentía quando en Sevilla vimos en peligro lo que v. m. traya; y es que nunca nos conocemos; ansi que lo mejor debe ser huir de todo por el todo, y porque nuestro natural no nos haga esclavos de cosas tan bajas, y á los que esto no pueden, considerarlo muchas veces; y ansi lo haga v. m. y se acuerde de quando su natural le lle*ve* . . . . .

TEXTE ESPAGNOL DE LA LETTRE CXXXV.

ADRESSÉE À DON FRANÇOIS DE SALCÉDO.

Jesus. La gracia del Espiritu Santo sea con v. m. siempre. Pareceme *q. tr*ata N. S. a V. M. como a fuer*te*, pues *deve* querer se . . .bre . . . a quitando la renta. *Sea* por *to*do bendi*to*, q ansi enriquece a los q ama con *ej*ercitarlos en padecer. Luego *que* lo supe, me dió pena *y ansi* lo di*je a* Nuestro Padre Visitador q se lo avia dicho el I*lustri*simo Presidente del Consejo real. Despues me a parecido q es por mejor, porq no es posible q . . . cuy*dado* aora *de* v. m., viendo q no *tie*ne como poder bivir. N. S. encamine lo q a *permitido* para q. mas v. m. le sirva; q esto emos de querer todos los q le amamos en el Señor; pues es lo q mas le conviene. Arto se lo *su*plico y estas ermanas lo mesmo *piden*: las de allá no *lo* descuidaran y es inposible no . . . lo q mas a v. m. convini*ere*; por e*so* . . . y confiado y alegre; yo lo as . . . . . q. me a dicho el . . .do de v. m. q. *es* una nona*da* par . . . muy buen... *co*n los achaques q. *tiene*, an no a sido la madre priora para decirmelo. Sea *Dios bendito* y pa*gue a* v. m. la merced q siempre ace a las ermanas como pa*dre dellas*, pues nunca v. m. se cansa . . . ; *Su* Mag.no . . . uda q. es muy buen pagador. No ago . . .dentro ya, y ansi no *se* consagra el caliz; dicen q verná p*ron*to; yo procuraré en viniendo enbiarle remedies*e por* alla; entre tanto a v. m. suplico no olvi*de* de *en*comendarme a Dios en *el* san*to sa*crificio. *Su* m*a*g le guarde muchos años con *la san*titad q le *su*plico. Amen. Son oy XIII ..de Setienbre.

Indina sierva de V. M.
Teresa de Jesus, Ca*rm*elita.

ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE

1561.	30 décembre.	Avila.	1	à Laurent de Cépéda.
»		»	2	à Vénégrillo.
1562.	Juin.	Tolède.	3	au P. Ibañès.
1563.	18 avril.	Avila.	4	à don Jean de San Cristobal.
»	7 décembre.	»	5	à la Municipalité d'Avila.
1568.	18 mai.	Malagon.	6	à doña Louise de la Cerda.
»	27 mai.	Tolède	7	» »
»	9 juin.	Avila.	8	» »
»	23 »	»	9	» »
»	»	»	10	à Alphonse Ramirez.
»	28 »			à Christophe Rodriguez de Moya.
»	6 juillet.	»	11	à don Alvaro de Mendoza.
»	Septembre (fin).	Valladolid.	12	à don François de Salcédo.
»	2 novembre.	»	13	à doña Louise de la Cerda.
»	13 décembre.	»	14	» »
»	28 »	»	15	à doña Inès Niéto.
1569.	9 janvier.	»	16	à Diégo Ortiz.
»	19 février.	»	17	à Alphonse Ramirez.
»	Mars.	Tolède.	18	à Marie de Mendoza.
»	19 octobre.	»	19	à Simon Ruiz.
»	»	»	20	à Jeanne de Ahumada.
»	décembre (fin).	»	21	» »
1570.	17 janvier.	»	22	à Laurent de Cépéda.
»	Carême.	»	23	au P. Antoine de Ségura.
»	27 mai.	»	24	à Alphonse Sanchez.
»	15 juillet.	»	25	à Diégo San Pedro de la Palma.
»	11 août	»	26	au P. don Louis, de la Compagnie de Jésus.
»	août.	»	27	à Diégo Ortiz.
»	31 octobre.	Avila.	28	à Catherine Hurtado.
1571.	5 février.	Albe.	29	à Alphonse Ramirez.
»	29 mars.	Salamanque.	30	à Diégo Ortiz.
»	27 mai.	»	31	»

1571	5 octobre.	Salamanque.	32	à Catherine du Christ.
»	7 nov.	Avila	33	à doña Louise de la Cerda.
1572.	10 janvier.	»	34	à Jean Gomez.
»	Janvier	Avila. Inc.	35	à Isabelle de Ximène.
»	4 février.	»	36	à Jeanne de Ahumada.
»		»	37	» »
»	7 mars.	Avila.	38	à Marie de Mendoza.
»	27 août.	»	39	à Jeanne de Ahumada.
»	Septembre.	»	40	au P. Gratien et aux novices de Pastrana. (Défi.)
»	27 septembre.	»	41	à Jeanne de Ahumada.
»		»	42	à Inès de Jésus.
1573.	1er février.	»	43	à Maldonado Bocalan.
»	9 mars.	»	44	à Jeanne de Ahumada.
»	4 juin.	»	45	à Philippe II.
»	27 juillet.	»	46	au P. Ordoñez, S I.
»	2 août.	Salamanque.	47	à Pierre de la Vanda.
»	6 octobre.	»	48	» »
»		»	49	au P. Martin Guttiérez.
»	31 octobre.	»	50	à Inès Niéto.
»	Novembre.	»	51	à Jeanne de Ahumada.
»	3 décembre	»	52	au P. Bañès.
1574.	Janvier.	»	53	»
»	Janvier ou février.	Albe	54	à don Alvaro de Mendoza.
»	Février.	»	55	à Anne de l'Incarnation.
»	14 mai.	Ségovie.	56	à Marie-Baptiste.
»		»	57	au P. Bañès.
»	Juin.	»	58	à Antoine Gaïtan.
»	Juin.	»	59	»
»	11 juin (après le)	»	60	à Marie-Baptiste.
»	juin.	»	61	à don Teutonio de Bragance.
»	3 juillet.	»	62	» »
»	16 juillet.	»	63	à Marie-Baptiste.
»	11 septembre.	»	64	»
»	15 »	»	65	à don Teutonio de Bragance.
»	Sept. (vers la fin).	»	66	à Mathieu Peñuelas.
»	Septembre (fin).	»	67	à Marie-Baptiste.
»	Novembre.	Avila.	68	à Marie de Mendoza.
»	»	»	69	» »
»	23 décembre.	Valladolid.	70	à Anna Henriquez.
1575.	4 janvier	»	71	à don Teutonio de Bragance.
»	?	?	72	à Louis de Grenade.

1575.	11 mai.	Véas.	73	à don Alvaro de Mendoza.
»	12 mai.	»	74	à la Prieure de Médina.
»	4 juin.	Séville.	75	à une personne d'Avila.
»	18 juin.	»	76	au T. R. P. Rubéo.
»	10 juillet.	»	77	à Antoine Gaïtan.
»	19 juillet.	»	78	à Philippe II.
»	12 août.	»	79	à Jeanne de Ahumada.
»	27 septembre.	»	80	au P. Gratien.
»	9 octobre.	»	81	à un confesseur.
»		»	82	au P. Gratien.
»	24 octobre.	»	83	à une parente.
»	Novembre.	»	84	à Anne de Saint-Albert.
»	Décembre.	»	85	au P. Gratien.
»	Décembre.	»	86	»
»	26 décembre.	»	87	à Diégo Ortiz.
»	30 décembre.	»	88	à Marie-Baptiste.
1576.	Janvier (fin).	»	89	»
»	Février (commt)	»	90	au T. R. P. Rubéo.
»	19 février.	»	91	à Rodrigue Moya.
»	29 avril.	»	92	à Marie-Baptiste.
»	9 mai.	»	93	au P. Mariano.
»	15 juin.	Malagon	94	au P. Gratien.
»	15 juin.	»	95	à Marie de Saint-Joseph.
»	18 juin.	»	96	» »
»	Juin (fin).	»	97	au P. Gratien.
»	2 juillet.	Tolède	98	à Marie de Saint-Joseph.
»	11 juillet.	»	99	» »
»	24 juillet.	»	100	à Laurent de Cépéda.
»	24 juillet.	»	101	» »
»	6 août. ?	»	102	à Anne de Jésus et aux Carmélites de Véas.
»	?	»	103	aux Carmélites de Véas.
»	17 août.	»	104	aux Hiéronymites de Tolède.
»	Septembre (vers).	»	105	au P. Gratien.
»	5 septembre.	»	106	»
»	6 septembre.	»	107	»
»	7 septembre.	»	108	à Marie de Saint-Joseph.
»	9 septembre.	»	109	» »
»	9 septembre.	»	110	au P. Gratien.
»	20 septembre.	»	111	au P. Gratien
»	20 septembre.	»	112	à Marie de Saint-Joseph.
»	22 septembre.	»	113	» »
»	26 septembre.	»	114	» »

1576.	5 Octobre.	Tolède.	115	au P. Gratien.
»	Octobre (vers le 5)	»	116	au P. Jean de Jésus Roca.
»	5 octobre.	»	117	à Marie de Saint-Joseph.
»	13 octobre.	»	118	» »
»	Oct. (milieu d').	»	119	» »
»	Oct. (milieu d').	»	120	au Père Mariano.
»	21 octobre.	»	121	au P. Gratien.
»	21 octobre.	»	122	au P. Mariano.
»		»	123	au P. Gratien.
»	23 octobre.	»	124	»
»	31 octobre.	»	125	»
»	31 octobre.	»	126	à Marie de Saint-Joseph.
»	2 novembre.	»	127	à Marie-Baptiste.
»	3 novembre.	»	128	au P. Mariano.
»	4 novembre.	»	129	au P. Gratien.
»	8 novembre.	»	130	à Marie de Saint-Joseph.
»	11 novembre.	»	131	» »
»	Nov. (vers le 11).	»	132	au P. Gratien.
»	?	»	133	»
»	Novembre.	»	134	à don Laurent de Cépéda.
»	13 novembre.	»	135	à don François de Salcédo.
»	19 novembre.	»	136	au P. Gratien.
»	?	»	137	»
»	19 novembre.	»	138	à Marie de Saint-Joseph.
»	26 novembre.	»	139	» »
»	26 novembre.	»	140	à Louis de Cépéda.
»	Nov. (vers la fin).	»	141	au P. Gratien.
»	Nov. (vers la fin).	»	142	»
»	Nov. (vers la fin).	»	143	»
»	3 décembre.	»	144	à Marie de Saint-Joseph.
»	7 décembre.	»	145	» »
»	7 décembre.	»	146	au P. Gratien.
»	?	»	147	»
»	Déc. (milieu de).	»	148	»
»	12 décembre.	»	149	au P. Mariano.
»	13 décembre.	»	150	à Marie de Saint-Joseph.
»	16 décembre.	»	151	à un bienfaiteur de Tolède.
»	27 décembre.	»	152	à Marie de Saint-Joseph.
»	Décembre (fin).	»	153	à Briande de Saint-Joseph.
»	Décembre (fin).	»	154	à Marie-Baptiste.
»	Décembre (fin).	»	155	à A° de Soria.
»	Décembre (fin).	»	156	à Diégo de Guzman.
»	Décembre (fin).	»	157	» »

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER
